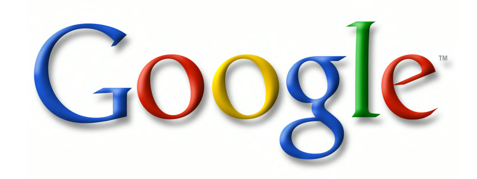





VE RI
TAS

HISTORIQUE

DU

95^E RÉGIMENT

D'INFANTERIE DE LIGNE

(20e LÉGER)

1734 - 1888

PUBLIÉ AVEC L'AUTORISATION DE M. LE MINISTRE DE LA GUERRE

PAR E. BLOCH

Lieutenant au 95e

BOURGES

TYPOGRAPHIE TARDY PIGELET

15, RUE JOYEUSE, 15

1888

HISTORIQUE

DU

95^{E} RÉGIMENT

D'INFANTERIE DE LIGNE

(20e LÉGER)

1734 - 1888

PUBLIÉ AVEC L'AUTORISATION DE M. LE MINISTRE DE LA GUERRE

PAR E. BLOCH

Lieutenant au 95e

BOURGES

TYPOGRAPHIE TARDY PIGELET

15, RUE JOYEUSE, 15

1888

INTRODUCTION

Cet historique est destiné à entretenir au régiment le culte de nos traditions militaires, à faire connaître la part d'honneur et de gloire qui revient à cette grande famille dont les membres sont solidaires des dévouements et des sacrifices de ceux qui les ont précédés sous le drapeau.

Il faut que les jeunes soldats apprennent, en y entrant, que cette famille a eu un passé souvent glorieux, que dans nos plus grands malheurs, au milieu de nos plus affreux revers, elle s'est toujours montrée dévouée au pays, fidèle à ses devoirs, à la hauteur des plus dures épreuves. Le simple récit de ce qu'ont fait leurs devanciers leur fournira de justes motifs d'émulation, de profitables enseignements et leur inspirera le devoir d'imiter ceux qui, avant eux, ont bien mérité de la patrie.

Les licenciements successifs et les changements de formation ont interrompu à plusieurs reprises la chaîne des traditions de nos régiments; il est donc impossible de rattacher par une filiation directe et continue les corps actuels à ceux de l'ancienne monarchie ou même à ceux de la République et de l'Empire.

Depuis le 1er janvier 1791, le numéro seul constitue la dénomination distinctive des régiments; les faits d'armes qui l'ont illustré le rendent aussi cher que la plus brillante des appellations d'autrefois, et il n'est pas un cœur vraiment militaire qui ne soit frappé d'émotion à la lecture d'un fait glorieux se rattachant à l'un des corps ayant porté le numéro de son drapeau.

Pour ces différentes raisons, l'historique comprendra l'étude des divers régiments ou demi-brigades qui ont porté le numéro 95.

Le premier n'est autre que le régiment suisse de Salis-Marschlins, auquel la loi du 1er janvier 1791 a donné le nom de 95e régiment d'infanterie; on trouve ensuite la 95e demi-brigade de première formation, d'une très courte durée, suivie bientôt d'une nouvelle 95e demi-brigade qui devient le 95e régiment d'infanterie du premier Empire, enfin le 95e régiment d'infanterie actuel.

Mais ce dernier corps est la continuation, sous un autre numéro, de l'existence du 20e régiment d'infanterie légère (primitivement légion des Vosges) qui, lors de la suppression des régiments légers, prit, par décret du 24 octobre 1854, le 95e rang dans l'infanterie.

L'existence du 20e léger s'identifiant avec celle du 95e, il nous appartient, par suite de la disparition de l'infanterie légère, de revendiquer tout le patrimoine des traditions du 20e léger.

Trois vingtièmes demi-brigades légères, formées de 1792 à 1796, viennent ainsi ajouter leur histoire à celle du 95e.

L'ensemble de cette étude se divisera en cinq parties principales, précédées d'un exposé succinct de la formation des régiments d'infanterie.

1re Partie. — Régiment suisse Salis-Grisons et 95e régiment d'infanterie (1734-1792).

2e Partie.—95e demi-brigade de 1re formation (1794-1796).

3e Partie. — 95e demi-brigade de 2e formation et 95e régiment d'infanterie de ligne (1798-1815).

4e Partie. — Différentes 20es demi-brigades d'infanterie légère (1792-1803).

5e Partie. — Légion des Vosges, 20e léger et 95e régiment d'infanterie actuel (1816-1887).

Il ne faut pas conclure de la simplicité de ce cadre que les recherches ont pu aboutir à la reconstitution absolument complète des annales du 95ᵉ. Un concours de circonstances des plus défavorables a fait disparaître ou égarer des pièces qui auraient présenté le plus grand intérêt.

Les archives des régiments étrangers ont été rendues à leurs gouvernements respectifs, par suite d'une clause du traité de Vienne; celles de Salis-Grisons, régiment suisse, étaient de ce nombre.

La période des guerres de la Révolution ne nous a laissé que peu de mémoires détaillés et, pour cette époque, la 95ᵉ partage le sort de beaucoup d'autres demi-brigades; de plus, le dépôt du régiment, de 1803 à 1814, s'est trouvé successivement à Mayence, Cologne, Wesel, Maestricht; il en est résulté, au moment de nos revers, la perte presque complète des archives laissées par le corps.

Malgré ces lacunes, nous avons éprouvé la vive satisfaction de retrouver, à l'aide des situations d'armées, des mémoires et de la correspondance des généraux, les plus beaux faits militaires du 95ᵉ.

Ces souvenirs paieront une dette sacrée à ceux que la mort a frappés au milieu des combats et perpétueront leur mémoire.

On trouvera dans ces pages la trace de beaucoup de succès, de peu de défaillances, c'est-à-dire le reflet même de notre histoire militaire.

DOCUMENTS CONSULTÉS

Institutions Militaires des Français, SICARD.
Histoire de l'Infanterie française, Général SUZANNE.
Histoire Militaire des troupes Suisses au service de la France, Baron de ZURLAUBEN.
Code Militaire des Suisses, Baron de ZURLAUBEN.
Histoire Militaire des Suisses, MAY DE RAINMONTIER.
Mémoires de Frédéric II.
Histoire de France, LAVALLÉE.
Histoire des armées étrangères au service de la France, FIEFFÉ.
Victoires et Conquêtes des Français.
Guerres de la Révolution et de l'Empire, JOMINI.
Histoire de la Révolution et de l'Empire, THIERS.
Précis historique des armées de Rhin et de Moselle, DIDON.
Correspondance et Campagnes de Napoléon.
Mémoires, MASSÉNA.
Mémoires, GOUVION SAINT-CYR.
Histoires Militaires de CHAPUY, BRAHAUT, AMIOT.
Journaux des sièges, BELMAS.
Mémoires du Maréchal Soult.
Campagne de Crimée, ROUSSET.
Campagne du Mexique, NIOX.
États militaires de France 1734-1815.
États de la Légion d'honneur.
Correspondance aux Archives du Ministère. Situation des divisions, corps d'armée et armées.
Matricules des corps, bibliothèque du Ministère, etc.

HISTOIRE SOMMAIRE DE LA FORMATION

DES RÉGIMENTS

L'institution des régiments d'infanterie remonte à 1560 environ, date consacrée par l'opinion de la plupart des auteurs militaires.

Le nombre des régiments n'était d'abord que de quatre à l'époque de leur création.

En 1598, l'infanterie entretenue se composait de 6 régiments et d'un nombre assez grand, 50 peut-être, de compagnies franches considérées aussi comme vieilles bandes, et employées à la garde des places.

Le nombre des régiments d'infanterie s'accrut considérablement sous Henri IV et pendant les dernières années du règne de Louis XIII.

En 1658, au moment de la bataille des Dunes, la France avait 137 régiments d'infanterie sur pied.

De 1660 à 1672, Louis XIV, prévoyant une longue période de paix, en avait licencié 93. Ces régiments se distinguaient entre eux par une dénomination de province ou encore, dans certains cas, par celle de leur colonel, tels sont : Picardie, Auvergne, Artois, Alsace, ou Hamilton, Dampierre, Stuppa, etc.

Le pas de préséance des régiments d'infanterie n'avait jamais été réglé d'une manière complète. Ils étaient loin d'être d'accord sur le rang qu'ils devaient garder entre eux. Cette lacune avait souvent amené des contestations graves et dangereuses pour le succès des opérations. Diverses ordonnances parues à partir de 1662 et complétées par le règlement du 25 mars 1670 firent disparaître toute incertitude à cet égard.

Chaque régiment reçut un numéro déterminant son rang d'ancienneté. Ce numéro changeait après le licenciement d'un corps plus ancien ; il n'était généralement connu que des officiers. C'est

ainsi que les régiments suivants passèrent successivement au 95e rang.

Dauphiné	1684-1687
Luxembourg	1687-1720
Bassigny	1720-1749
Chartres	1749-1750
Leisler	1750-1762
Buttafuoco	1771-1775
Bresse (*bis*)	1775
Ponthieu	1776
Enghien (*bis*)	1776
Dorington	1776-1788
Enghien (*bis*)	1788-1790
Royal-Bavière	1790
Travers (Salis-Grisons)	1791-1792

Ce dernier régiment seul porta réellement le nom de 95e régiment d'infanterie à partir du 1er janvier 1791.

En 1672, au moment où Louis XIV déclarait la guerre aux États-Généraux de Hollande, l'infanterie comptait 62 régiments composés de 16 à 70 compagnies de 56 hommes environ.

Pendant cette guerre, l'infanterie prit un nouveau développement. Il en fut de même en 1684 à l'occasion des négociations entamées entre la France, l'Espagne et l'Empire, et en 1692 au sujet de la ligue d'Augsbourg.

Les milices, hommes appelés dans les localités par la voie du sort en proportion des impositions ou tailles, avaient produit, en 1688, 100 régiments à 1 bataillon.

De nouvelles levées faites en 1690 donnèrent un total de 252 régiments d'infanterie sous les armes. En 1698, après le traité de Ryswick, Louis XIV n'en conserva que 142.

Après la paix de Rastadt, on les réduisit à 120. Ceux-ci se trouvaient alors dans des conditions très inégales quant aux effectifs, aux privilèges, aux honneurs.

1715-1752. — La constitution des régiments se perfectionna pendant la minorité de Louis XV et l'on ne fut pas obligé d'avoir recours à de nouvelles créations pour entreprendre la guerre de la succession de Pologne.

Mais la valeur des troupes diminuait sensiblement; la guerre de la succession d'Autriche (1741-1748) le prouva par les désastres des premières campagnes. Le ministre d'Argenson fit alors de nombreuses améliorations dans la constitution des troupes. Après la paix d'Aix-la-Chapelle il fit signer au roi, le 10 mars 1749, une ordonnance qui supprimait 18 régiments.

La guerre de Sept-Ans (1756-1763) fut une nouvelle cause d'augmentation de l'infanterie. On y comptait, au 1er janvier 1763, 96 régiments d'infanterie proprement dite et 6 légions légères.

La guerre de Sept-Ans eut des conséquences aussi malheureuses aux colonies que sur le continent. A la paix, il fallut songer à la conservation des possessions que les Anglais nous rendirent; 21 régiments de France contribuèrent d'abord à ce service.

Enfin, en 1772, 7 régiments d'infanterie des colonies et 1 régiment de marine formèrent d'une manière définitive les garnisons des colonies.

Il faut ajouter que les milices participaient au progrès général de l'armée. En 1745, elles formèrent des corps réguliers nommés grenadiers royaux, titre auquel s'ajouta pour chacun d'eux le nom du colonel. Leur rang fut déterminé comme celui des autres régiments. En 1771, les milices prirent le titre de troupes provinciales en conservant leur rang d'ancienneté.

Le contre coup naturel de la guerre de Sept-Ans fut le relèvement de l'armée pendant les dernières années de la monarchie.

Au mois de janvier 1789, l'infanterie régulière comprenait :

Les gardes françaises et suisses, 104 régiments d'infanterie de ligne à deux bataillons;

12 bataillons de chasseurs à pied;

106 bataillons de troupes provinciales;

7 régiments d'infanterie des Colonies.

La formation de la garde nationale, décrétée le 21 juin 1789, conduisit au licenciement des troupes provinciales (30 septembre 1789).

Une ordonnance du 1er janvier 1791 réorganisa les forces militaires de la France. Les régiments quittèrent les noms qu'ils portaient pour n'être plus désignés à l'avenir que par les numéros du rang qu'ils occupaient entre eux.

Drapeau. — Jusqu'alors, chaque corps avait possédé son drapeau distinct avec ses couleurs, ses armes, sa devise. Chaque compagnie

avait un drapeau d'ordonnance aux couleurs du régiment, et la compagnie colonelle[1] un drapeau spécial.

A partir de 1790, les drapeaux subirent des modifications : la cravate seule fut d'abord tricolore, puis chaque premier drapeau dut porter les trois couleurs nationales. Mais les décrets du début, conçus en termes très vagues, laissèrent en vigueur une très grande variété de couleurs qui subsista jusqu'en 1793.

Armées de la Révolution. — L'organisation précédente des forces militaires ne pouvait suffire pour préserver nos frontières de l'invasion.

En 1791, plusieurs décrets appelèrent sous les drapeaux la garde nationale dont on tira les volontaires nationaux. Ils formèrent une partie des 169 bataillons votés le 4 août de la même année. Quand la guerre devint certaine, il fallut recourir à la réquisition forcée et permanente; c'est ainsi qu'on put, de 1791 au 1er février 1793, envoyer aux armées un nombre d'environ 663 bataillons qui devaient grossir les rangs des défenseurs de la patrie.

La Convention nationale prescrivit par décrets des 26 février et 12 août 1793 et par un troisième décret du 28 janvier 1794, que les corps d'infanterie cesseraient de porter la dénomination de régiments, pour prendre celle de demi-brigades. Deux bataillons nationaux attachés à un bataillon de vieilles troupes devaient former une demi-brigade.

Le projet de loi primitif comprenait la création de 198 demi-brigades de ligne et de 15 demi-brigades légères (1er amalgame).

Le nombre des demi-brigades ne fut pas immédiatement complété mais il augmenta peu à peu et l'on compta jusqu'à 205 demi-brigades de ligne et 35 demi-brigades légères réellement créées de 1793 à 1796.

Ces corps composés en hâte, avec des effectifs très variables, durent être remaniés peu de temps après leur formation.

Un arrêté du Directoire du 8 janvier 1796, ordonna de reprendre les demi-brigades existantes et de procéder à un second amalgame.

Cette deuxième formation produisit 100 demi-brigades de ligne, plus tard 110, et 30 demi-brigades légères.

Le numérotage des nouvelles demi-brigades fut réglé d'après leur emplacement aux armées sans avoir égard aux anciens numéros de 1794.

[1] La compagnie colonelle, première compagnie du régiment, était levée par le colonel et lui appartenait.

Ces nouvelles demi-brigades constituèrent les mêmes corps, qui ont repris le titre de régiments depuis le 24 septembre 1803 jusqu'en 1815.

EMPIRE. — L'arrêté des Consuls de 1803 fixait le nombre des régiments d'infanterie à 90 et celui des régiments d'infanterie légère à 26. Il y eut donc lieu de supprimer un certain nombre de régiments. Les numéros de la plupart de ces corps sont restés vacants pendant toute la durée de l'Empire. Parmi ces derniers se trouve la 20ᵉ légère.

Le nombre des régiments prit un nouveau développement sous l'Empire. Le 1ᵉʳ avril 1804, par suite de l'incorporation des régiments des provinces annexées et de l'extension du territoire, l'infanterie se composait de 35 régiments de la vieille et jeune garde, de 135 régiments de ligne, 35 régiments légers et 23 régiments étrangers.

A ces forces, il faut ajouter la garde nationale divisée en trois bans par un sénatus-consulte du 13 mai 1812. Elle comprenait tous les hommes valides de 20 à 60 ans.

Drapeau. — Sous l'Empire, l'inscription placée sur les drapeaux de la République : « *obéissance à la loi* », fut remplacée par celle-ci : « *L'Empereur à tel régiment* » ; sur le côté opposé étaient inscrites, comme auparavant, les batailles auxquelles le corps avait assisté.

Les enseignes de 1804 furent surmontées d'un aigle d'or aux ailes à demi-déployées. Elles étaient ornées de cravates tricolores, de franges et broderies d'or.

Une ordonnance royale du 12 mai 1814 réduisit à 90 le nombre des régiments d'infanterie de ligne et à 15 celui des régiments d'infanterie légère. Le 95ᵉ prit le numéro 79; il redevint 95ᵉ par décret du 20 avril 1815 qui rendit aux régiments leurs anciens numéros.

Après Waterloo, les débris de l'armée furent licenciés.

1815-1887. — La Restauration entreprit de reconstituer l'armée sur des bases nouvelles.

L'infanterie fut formée en 86 légions départementales numérotées d'après l'ordre alphabétique des départements. L'organisation légionnaire consista dans la réunion sous le même drapeau des conscrits, ou soldats non libérés, originaires du même département. Un ou deux dépôts des anciens régiments conservés après le licenciement général servirent de noyau à la formation d'une légion. Ces dépôts étaient d'ailleurs réduits à un Conseil d'administration et à quelques vieux

soldats n'ayant d'autre famille que le régiment. Mais l'institution des légions ne présenta pas les avantages d'une infanterie homogène. On revint bientôt au système régimentaire.

L'ordonnance du 23 octobre 1820 prescrivit la formation de 60 régiments de ligne et 20 d'infanterie légère, tous à 3 bataillons.

Chaque régiment fut formé à l'aide d'une ou de deux légions. 15 nouveaux régiments de ligne furent créés de 1823 à 1840 ainsi que 5 d'infanterie légère et 10 bataillons de chasseurs à pied.

Drapeau. — Le drapeau reprit, en 1815, les couleurs de Henri IV. Il fut orné de franges d'or et attaché à une hampe surmontée d'une fleur de lys dorée et sculptée à jour au milieu d'un fer de lance.

Le drapeau tricolore reparut après la Révolution de Juillet 1830. La hampe fut surmontée du coq gaulois dont les ailes se soulevaient frémissantes appuyé sur un globe sur lequel était gravé le mot « *Liberté* ». Le drapeau de 1848 rappela celui de la première République.

Le rétablissement des aigles sur les drapeaux donna lieu à la grande cérémonie du champ de Mars, le 10 mai 1852, jour où l'on distribua les enseignes qui devaient figurer avec tant de gloire en Crimée et en Italie.

Un décret du 24 octobre 1854 porta que les 25 régiments d'infanterie légère prendraient les numéros de 76 à 100 de l'infanterie de ligne.

Avant la guerre de 1870, la France entretenait donc 100 régiments d'infanterie et 20 bataillons de chasseurs, sans compter les troupes de la garde impériale, celles nécessitées par la conquête de l'Algérie et le service des Colonies. La plupart des bataillons actifs de ces régiments disparurent au début de la campagne. Leurs dépôts avec la garde nationale mobile et les mobilisés formèrent des régiments de marche dont le dernier porta le numéro 91, et 30 bataillons de chasseurs à pied de marche.

Après la guerre, l'armée subit un remaniement complet. Le nombre des régiments d'infanterie fut augmenté et porté à 144 par un décret du 29 septembre 1873 ; celui des bataillons de chasseurs à pied à 30.

Il convient d'ajouter à cette énumération des forces militaires de la France, l'infanterie spéciale d'Afrique et des Colonies et les 145 régiments d'infanterie territoriale. La création de 18 régiments de forteresse, à la date du 1er octobre 1887, a porté le nombre total des régiments d'infanterie à 162.

PREMIÈRE PARTIE

HISTOIRE DU RÉGIMENT SUISSE « SALIS-GRISONS » ET DU 95e RÉGIMENT D'INFANTERIE (1734-1793)

DEVISE : *Fortiter et prudenter.*

Les Suisses signèrent avec la France la paix perpétuelle (27 novembre 1516) qui assura leur concours à nos armées jusqu'à la Révolution.

François Ier sut ne pas se prévaloir à leur égard des avantages remportés par lui à Marignan. Il leur accorda des privilèges et en attira un grand nombre à son service. Ses successeurs continuèrent à lever des troupes en pays étranger.

Le nombre des Suisses au service de la France s'était tellement accru qu'on en comptait 32,000 dans les armées pendant la guerre de la Ligue d'Augsbourg (1697).

Louis XV, à son avènement, trouva 14,400 Suisses à son service. La création d'un régiment en 1719 et celle de Travers-Grisons portèrent ce nombre à 17,436 hommes.

1er juin 1734, création du régiment de Travers-Grisons. — Le régiment de Travers-Grisons, 9e suisse, fut créé à Belfort sous le nom de Travers, le 1er juin 1734.

Cette dénomination lui vint du nom de M. le baron de Travers d'Hortenstein[1], qui tira du régiment suisse d'Affry la compagnie qu'il y possédait pour en faire la compagnie colonelle.

Voici les noms des officiers qui aidèrent le colonel de Travers à former le régiment.

[1] Voir États de services.

Hercule de Salis de Marschlins, lieutenant-colonel, leva une compagnie entière.

Les 7 autres compagnies furent levées par moitiés et commandées par :

MM. Luce de Gugelberg de Moos et Charles-Ulysse de Salis; Louis de la Tour et Mathias de Capretz; Daniel Cléric et Ulrich Sprécher; Jean Gaudence de Salis Soglio et Pierre de Salis; Daniel de Capol et Maximilien de Planta; Martin de Salis et Jean Buchli; le comte Salis de Zizers et Nicolas de Salis. Ulrich-Cléric fut fait major.

Le régiment comprenait, à sa formation, 9 compagnies de 200 hommes chacune.

1735. — Travers partit de Belfort pour aller à Metz, d'où il détacha, à Sarrebruck, quelques piquets qui prirent part aux opérations de l'armée de la Moselle.

Le régiment de Travers fit partie de l'armée d'Allemagne, mais n'eut pas à participer à la campagne contre l'Autriche, qui se termina par le traité de Vienne en 1738. Il passa successivement dans les garnisons de Lille, Douai, Berg et Gravelines, en 1737 ; dans celles de Condé et Valenciennes, en 1738.

Au commencement de la campagne de 1741, le régiment partit pour Strasbourg. Il ne quitta cette ville qu'en juin 1743, pour aller garder le pont de Rhein-Durckheim. Pendant ces dix premières années, Travers-Grisons subit des modifications importantes.

Le 8 janvier 1737, il fut réduit à 8 compagnies formant 2 bataillons. La compagnie colonelle se composait de 160 hommes, dont : 1 capitaine, 1 capitaine-lieutenant, 1 lieutenant, 1 sous-lieutenant, 1 enseigne, 4 sergents, 1 fourrier, 1 porte-enseigne, 1 capitaine d'armes, 1 prévôt, 6 caporaux, 6 anspessades, et 135 fusiliers et tambours.

Les 7 autres compagnies n'eurent chacune que 100 hommes, 1 capitaine, 1 lieutenant, 1 enseigne, 4 sergents, 1 fourrier, 1 prévôt, 3 caporaux, 3 anspessades et 85 fusiliers et tambours.

Le 15 mai 1741, toutes les compagnies furent mises à 175 hommes et prirent le cadre de la colonelle.

Le 22 septembre 1747, le régiment fut augmenté de 4 compagnies de 175 hommes, formant le 3e bataillon.

Campagne de 1743. — Lorsque l'armée de Bavière rentra en Alsace, Travers-Grisons fut envoyé, le 1er septembre, au camp de Labesé, dans le Haut-Dauphiné.

Alors commença pour le régiment une participation active à la guerre que Louis XV eut à soutenir contre l'Autriche et l'Angleterre, de 1743 à 1748.

Il fit partie de l'armée du prince de Conti, destinée à opérer en Dauphiné et en Italie en même temps qu'une armée espagnole alliée.

Salis-Grisons marchait sous les ordres immédiats de M. de Chevert, qui s'était déjà illustré pendant la campagne précédente en Allemagne.

Le 29 septembre, toute l'armée alliée française et espagnole se mit en marche pour entrer en Piémont.

Les Français, après avoir franchi le col de Saint-Véran (4 octobre), campèrent dans la neige à Lachenal.

6 octobre 1743, attaque du château de Pont. — Le 6 octobre, le baron de Travers, avec quelques compagnies, fut commandé pour attaquer le château de Pont. Il s'en rendit maître à l'entrée de la nuit.

Le même jour, la brigade d'Anjou avec 1,200 Espagnols fut détachée pour tourner les ennemis sur la gauche de l'armée ; ils échouèrent dans leur entreprise ayant été arrêtés par des hauteurs et des retranchements inaccessibles.

Le lieutenant-colonel de Salis Soglio fut alors commandé avec le reste du régiment pour protéger la retraite de la brigade d'Anjou. Sa manœuvre attira sur lui une grande partie du feu des retranchements et pendant ce temps, la brigade d'Anjou et les Espagnols purent se retirer.

La température ne permit pas de continuer la campagne et le

régiment revint en France le 12 octobre par le col de Saint-Véran après avoir subi des pertes nombreuses dans les neiges et les précipices que l'on rencontrait à tout instant. Les 2 bataillons prirent leurs quartiers d'hiver à Briançon, Vallouise et Mont-Dauphin. Pendant ce temps, le 3e bataillon s'était formé à Belfort. Sa levée se fit par demi-compagnies dont les chefs furent :

MM. de Salis de Sevis, Antoine de Salis de Soglio, Antoine de Salis de Daxsteim, Florian de Buol, André de Salis, Willy, Zoya, André de Salis de Coire. Le bataillon fut commandé par M. Walter.

Le colonel de Travers mourut à Paspels en Grisons, au mois d'avril. Le régiment fut commandé provisoirement par le lieutenant-colonel de Salis de Soglio.

A la fin de mai, les hostilités recommencèrent. Une colonne composée de 9 bataillons, dont 2 du régiment de Travers, fut placée sous les ordres de M. le Bailli de Givry, lieutenant-général, et campa le 2 juillet à Servières (1744).

17 juillet, combat de la Gardette. — Plusieurs compagnies de Travers-Grisons marchèrent à l'avant-garde sous le commandement du brigadier Chevert, qui, avec un effectif de 9 compagnies, attaqua les Piémontais à la Gardette, le 17 juillet. Après les avoir chassés de ce village, il marcha, par un froid horrible, sur Pierrelongue en passant par le col du Pont-Dormis.

Lorsque le roi de Sardaigne connut la marche des Français, il fit couper un pont qu'il considérait comme le seul point par lequel on pouvait arriver aux retranchements de Pierrelongue. Tous les habitants du pays lui avaient affirmé que la crête de la montagne était impraticable. Aussi quand ce prince aperçut nos troupes, il s'écria : « Il faut que ce soient des diables ou des Français. » Il avait alors sous ses ordres 27 bataillons campés aux environs de Château-Pont. Le soir du 18 au 19 juillet, M. le Bailli de Givry, M. le comte de Danois, M. de Chevert, M. le comte de la Carte, M. le duc d'Agénois et M. de Salis

de Soglio vinrent examiner la situation de Pierrelongue. Ils tinrent conseil de guerre et l'attaque fut fixée au lendemain.

On commanda aussitôt des travailleurs pour construire le chemin.

19 juillet 1744, attaque des retranchements de Pierrelongue. — Le 19 juillet, la colonne se mit en mouvement. M. de Chevert chassa d'abord 400 hommes postés et retranchés en avant de la redoute, qui était défendue par 4,000 hommes et deux pièces de quatre.

Les 2 bataillons de Travers devaient, sous les ordres du comte de la Carte, attaquer par la droite; mais, au moment d'exécuter cet ordre, M. de Salis de Soglio aperçut un corps de troupes ennemi venant au secours de la place. M. de Givry lui ordonna de faire face à ce nouvel adversaire, et bientôt après de battre en retraite lorqu'il reconnut l'impossibilité de s'emparer de la redoute. Le régiment de Travers exécuta ce mouvement en mettant alternativement un bataillon en colonne et l'autre en bataille. Il essuya ainsi tout le feu de la redoute en soutenant la retraite des autres corps.

Au bout d'un certain temps, ne recevant pas d'ordres, M. de Salis se résout à faire un dernier effort pour s'emparer de la redoute. Il fait porter trois piquets et le drapeau sur une hauteur, à environ deux cents pas en arrière, pour ne pas contrevenir aux ordres en cas de malheur; il ranime l'ardeur de ses soldats par son brillant exemple, marche le premier, perce les brigades ennemies et conduit le régiment jusqu'au pied des palissades de la redoute. M. le comte de Danois, qui venait d'être blessé, se souvint que le régiment de Travers avait été posté pour soutenir la retraite. Ne sachant pas qu'il avait marché à la redoute, il lui envoya l'ordre écrit de chasser l'ennemi par un dernier effort. Le billet, au lieu de parvenir au lieutenant-colonel, fut porté à Ch. Ulysse de Salis, commandant la fraction postée en arrière. Celui-ci accourut aussitôt avec les drapeaux. Ce renfort frappa beaucoup les ennemis. Ils crurent que c'était encore un régiment qui arrivait. Enfin, le régiment

de Travers, en redoublant son feu, pénétra avec ses drapeaux dans la redoute, culbuta ceux qui la défendaient et leur fit 135 prisonniers, dont plusieurs officiers de différents grades. M. de Salis Soglio fut tué en arrivant sur les retranchements. Le roi l'avait nommé colonel du régiment le 11 juillet 1744. Il mourut avant de recevoir la nouvelle de sa nomination.

Le régiment eut 287 hommes tués et 346 blessés. Le lieutenant Tanner fut tué; les capitaines Salis de Gruges et Ambroise Hanschmann moururent de leurs blessures. Le capitaine Frue et le lieutenant Stouppan furent dangereusement blessés.

Le roi de Sardaigne se retira au camp de Saint-Pierre.

Pendant le reste de la campagne, le régiment garda les communications entre Demont et Guillestre. Après avoir campé plus d'un mois dans la neige, il prit ses quartiers d'hiver, le 1er bataillon à Guillestre, le 2e à Mont-Dauphin, le 3e à Embrun. Le 6 décembre 1744, Ch. Ulysse de Salis Mayenfeld fut nommé colonel. A partir de ce jour, le régiment porta le nom de Salis-Mayenfeld.

1745. — Le 1er mai, Salis fut envoyé dans la vallée de Barcelonnette, il passa une partie de l'été à escorter le matériel d'artillerie que l'on conduisait de Jausier à Mont-Dauphin. Au mois de juin, le 3e bataillon partit pour Antibes, les deux autres se remirent en campagne.

1er septembre. — Un détachement de 1,000 hommes, tirés des régiments de Foix, de Gâtinais, des Landes et de Salis, marcha sur le village de Bousson, en passant par le col du Bourget. Il fut divisé en trois groupes, dont l'un aux ordres de M. de Capretz, commandant du 2e bataillon, occupa le col de Sestrières.

2 septembre. — Le comte de Lautrec, qui commandait les troupes, marcha sur Exilles qu'il se proposait d'assiéger.

Une compagnie du régiment de Salis et un piquet s'emparèrent des hauteurs de la Chapelle-Blanche pour couper les communications d'Exilles avec Suze.

Les ennemis, au nombre de 4,000 Vaudois et 4 bandes de

troupes parurent à Josseau. M. de Lautrec ordonna, mais inutilement, de faire couper le pont d'Exilles pendant la nuit. Le lendemain, le colonel de Salis fut commandé pour cette expédition qu'il conduisit à bonne fin, malgré le feu continuel de la place.

M. de Capretz, retranché au col de Sestrières, apprit par des reconnaissances la situation de l'ennemi. Il fit savoir à M. de Lautrec qu'il serait facile de le forcer. Ce dernier se porta, deux jours après, à deux heures du matin, au col de Sestrières et prit ses dispositions d'attaque.

Les trois piquets de première ligne étaient commandés par MM. de Benne, Antoine de Salis Soglio et Cléric du régiment.

11 octobre. — L'attaque fut inopinée et si vivement conduite que les Piémontais furent culbutés. Ils perdirent 400 prisonniers, 2 drapeaux, 3 pièces de canon.

MM. Antoine de Salis de Soglio, Amedros, Casoutte et La Tour, officiers du régiment de Salis, se distinguèrent dans cette affaire.

16 octobre. — Le général de Lautrec ordonna à M. de Capretz de démolir les retranchements de Sestrières et de former l'arrière-garde de l'armée, qui allait reprendre ses quartiers d'hiver. Salis alla occuper Embrun et Mont-Dauphin.

1746. — Au mois de février, le régiment se rendit à Antibes, Toulon et Hyères. Il fit partie de l'armée destinée à opérer en Piémont, sous les ordres du maréchal de Maillebois. En avril, le 1er bataillon occupa Nice et fournit des détachements aux postes de communication de Notre-Dame, Lagué, la Tourbie, etc.

A la fin de mai, le régiment entier fut réuni à Nice et occupa successivement Menton, Vintimillia, puis Finale et Savone. L'ennemi ne faisant aucun mouvement, Salis se retira à San-Remo, Vintimillia et Menton.

Le régiment occupa pendant le mois de juillet les villes de Savone et Saint-Pierre d'Aréna; il fut placé, le 15 avril

sous les ordres de M. de Mirepoix et rejoignit l'armée du maréchal de Maillebois devant Tortone.

Après la bataille malheureuse du Tidone, il battit en retraite avec le reste de l'armée, tous les jours aux prises avec l'ennemi. Il perdit 20 hommes dans un engagement près de Novi. L'armée établit son camp à Campo-Marona, entre Gênes et la Bouquette.

1er septembre. — Les ennemis attaquèrent les postes avancés et les forcèrent. Le régiment de Salis y avait ses 3 compagnies de grenadiers et 2 piquets, qui furent fort maltraités. Il eut 20 grenadiers ou soldats tués et plusieurs blessés. Le lieutenant de grenadiers Lutzler fut très dangereusement atteint. Le détachement se replia en assurant sa retraite par un feu continuel.

Deux jours après, l'armée s'avança le long de la rivière de Gênes, vers Vintimillia, et vint camper entre Monaco et Menton. Les compagnies de grenadiers des 1er et 3e bataillons renforcèrent les postes avancés importants de Castel d'Appio et de la Chapelle-Saint-Antoine. On avait déjà mis dans chacun de ces postes un capitaine ou lieutenant avec 50 hommes.

5 octobre. — Les postes furent attaqués avec vigueur et lorsque la résistance devint impossible, le lieutenant-colonel Stuppan reçut l'ordre de se replier sur Vintimillia et de ramener les détachements de la montagne.

Le régiment de Salis perdit, le 6 octobre, M. de Salis Soglio, capitaine des grenadiers, qui mourut de la blessure reçue dans l'action du 5. M. Hauviller, lieutenant des grenadiers du 3e bataillon, fut dangereusement blessé.

La retraite, commandée par le lieutenant-colonel Stuppan, se fit en bon ordre, et elle lui valut les éloges des généraux.

Le même jour, le régiment fut envoyé à la Tourbie. MM. Wolleb et de Rosenthal se distinguèrent à la tête des piquets d'arrière-garde qu'ils commandaient. Ils se battirent contre 300 grenadiers, tuèrent leur commandant, le major-

général Corani, plusieurs soldats et se retirèrent en très bon ordre.

L'armée campa ensuite à Montgro. M. de Capretz, commandant le 2e bataillon, fut détaché avec 700 hommes pour occuper la crête de la montagne.

Il y fit promptement construire un retranchement en pierres sèches où il passa la nuit sous les armes à proximité de l'ennemi. Il avait établi un poste avancé de 20 grenadiers, commandés par le lieutenant de la Tour. Celui-ci, voyant arriver une patrouille ennemie composée d'un lieutenant et de 25 hommes du régiment de la marine piémontais, cria « qui-vive ». La patrouille répondit : « régiment de la marine ». M. de la Tour répartit : « avance » ; il la reçut les fusils en joue, lui fit mettre bas les armes et l'emmena prisonnière de guerre. Le matin, M. de Maulevrier dirigea sur la même hauteur un engagement qui dura une partie de l'après-midi.

Les ennemis furent forcés de se replier.

Pendant la nuit suivante, M. de Maulevrier se retira avec sa colonne sous Nice, d'où le régiment fournit des détachements à Villefranche et Mont-Alban.

Le lendemain, toute l'armée passa le Var et en coupa le pont.

On construisit, le long de la rivière, des retranchements qui furent occupés près d'un mois; ensuite les 1er et 3e bataillons de Salis furent envoyés dans les montagnes, à Serenon, le 2e à Antibes.

Les ennemis passèrent le Var, le 29 novembre à la pointe du jour; le lendemain, ils bloquèrent Antibes. Ils ne commencèrent à bombarder la place qu'après la prise des îles Sainte-Marguerite et Saint-Honorat. Le bombardement dura jusqu'au 2 février. Quelques hommes du bataillon de Capretz furent tués. Ce capitaine obtint un brevet de lieutenant-colonel après la levée du blocus.

Pendant ce temps, les 1er et 3e bataillons passèrent l'hiver dans les montagnes ; et ils y souffrirent extrêmement du froid

et de la disette. Ils prirent part à l'attaque de Castellane, où se distinguèrent M. Matly, capitaine, commandant des grenadiers, et M. Frue, capitaine lieutenant. — Le régiment reprit l'offensive sous les ordres du maréchal de Belle-Isle. Celui-ci montra de vrais talents, en reformant, en quelques jours, une petite armée avec laquelle il harcela l'ennemi, lui fit lever le siège d'Antibes et le poussa de poste en poste jusqu'au Var.

1747. — Le 7 février, après la délivrance de la Provence, Salis-Grisons reçut l'ordre de se rendre à Besançon pour y recevoir des recrues.

Il envoya d'abord à Hyères un bataillon composé de 600 fusiliers et d'une compagnie de grenadiers sous les ordres de M. Janet.

Le reste du régiment, reconstitué, partit, le 8 mai, pour l'armée du Haut-Dauphiné. Il y cantonna quelque temps; puis il passa, en août, dans le comté de Nice, à hauteur de Notre-Dame-Lagué.

1er novembre. — M. de Capretz fut détaché avec 500 hommes pour aller, par Utel, à Lantosca. Le chemin était si difficile que le guide de la colonne, par une nuit obscure, périt en tombant à plus de 500 toises de profondeur.

Peu de jours après, le régiment se rendit dans la vallée de Lantosca. Il y fut cantonné et prit ses quartiers d'hiver, le 1er bataillon à Saint-Martin et dans la vallée de Bloure, le 2e à Roccabigliera et Belvédère.

Les Piémontais occupaient encore le col de Raus, poste important par sa situation et par les retranchements qu'on y avait construits. M. de Capretz ayant appris qu'ils avaient retiré une partie de leurs troupes, fit attaquer ceux qui étaient restés dans les ouvrages. Son entreprise fut couronnée de succès : il brûla deux baraques construites sur le sommet du col pour servir de corps de garde.

On se souvient que le commandant Janet avait été envoyé à Hyères au mois de février avec 600 hommes formant le 3e bataillon ; ce détachement resta éloigné du gros du régiment jusqu'au mois de février de l'année 1749.

17 mars. — Le bataillon partit pour Toulon et s'embarqua le lendemain pour Gênes, vivement poursuivi pendant son trajet par les vaisseaux anglais. Il prit une part glorieuse à la défense de la ville de Gênes assiégée. La compagnie de grenadiers, commandée par M. Frue, capitaine-lieutenant, et par M. de la Tour, lieutenant, campa en détachement sur la hauteur nommée le Diamant.

13 avril. — Le 13 avril, le bataillon fut envoyé sur le mont des Deux-Frères ; il essuya pendant le trajet le feu de l'ennemi. M. de la Tour reçut une blessure grave dont il mourut quatre jours après.

Dans le courant de mai, le bataillon se rendit à Saint-Pierre d'Aréna et alla camper le long de la mer. On l'employa à construire une redoute près du pont de Cornilians ; il eut souvent à repousser, dans des escarmouches, les troupes légères de l'ennemi.

21 mai 1747, attaque du couvent de la Miséricorde. — Le 21 mai, le marquis de la Faye, colonel du régiment de Royal-Comtois, reçut l'ordre de s'emparer du couvent de la Miséricorde sur la Polcevera dont les Piémontais avaient chassé les Génois. M. de la Faye avait sous ses ordres entr'autres troupes la compagnie de grenadiers et 3 piquets du bataillon de Salis. Il attaqua les avant-gardes à la tête de cette compagnie, mais au premier coup de fusil il fut tué.

L'action continua très vive de part et d'autre. L'ennemi fut repoussé derrière le couvent ; mais après avoir reçu du renfort il força le détachement à se retirer dans ses lignes.

Le 12 juin le bataillon de Salis se trouvait dans la redoute de Saint-Pierre d'Aréna à la gauche de Royal-Italien.

Les ennemis prononcèrent une attaque générale vers les

sept heures du soir. Le feu de la mousqueterie dura jusqu'au lendemain matin, dirigé principalement sur les troupes génoises et sur trois bataillons espagnols. Ces troupes furent repoussées jusqu'à la Bessagnia, et leur retraite s'effectua sous la protection du bataillon de Salis.

Le duc de Boufflers, qui commandait en chef, éprouvant des craintes pour le poste de la Madona, y envoya le bataillon de Salis en renfort.

Les Espagnols, nos alliés, terrifiés, avaient déjà encloué leurs canons et détruit une partie de leurs munitions. Ce secours inattendu ranima leur courage; la résistance se prolongea. L'ennemi assit son camp fort près de la Madona mais sans faire aucun progrès. Le bataillon de Salis fournit un si grand nombre de piquets que le commandant ne conserva que 12 hommes et la compagnie de grenadiers pour garder les drapeaux à la Bessagnia. Il les fit transporter à Gênes lorsqu'il vit que le poste ne présentait plus aucune sécurité.

14 juin. — L'armée ennemie fit un mouvement général pour bloquer entièrement les alliés et pour joindre les vaisseaux anglais mouillés à la Bessagnia. Ce mouvement intimida tellement les troupes génoises qu'elles se retirèrent dans Gênes. Les Espagnols abandonnèrent la Madona. Royal-Bavière et le bataillon de Salis repoussèrent un détachement ennemi devant lequel les Génois s'étaient retirés.

M. le duc de Boufflers fit reprendre la Madona par 12 piquets tirés de différentes troupes et occupa une ligne qui s'étendait de la Madona-del-Monte jusqu'à la mer.

Les Espagnols occupèrent la droite, les Génois le centre, Vigier, Royal-Bavière et Salis la gauche. Cette position fut conservée du 16 juin au 5 juillet en escarmouchant continuellement avec les troupes légères de l'ennemi.

Dans la nuit du 4 au 5 juillet, l'armée ennemie se retira vers la Bouquette par la Polcevera. Le bataillon de Salis resta à Albaro et fournit plusieurs piquets au Mont des Deux-Frères et le long de la Polcevera.

25 août. — Il reçut l'ordre d'aller camper à Voltri pour s'opposer au débarquement des vaisseaux anglais.

5 septembre. — Deux vaisseaux parurent à la hauteur de Renzane, ils canonnèrent le camp avec 12 pièces.

M. Janet fit mettre bas les tentes, partagea la troupe en 3 pelotons et prit ses dispositions pour recevoir l'ennemi en cas de descente. Les vaisseaux se retirèrent après avoir envoyé 300 boulets qui ne firent aucun mal.

A ce moment, on fit passer à Gênes M. le duc de Richelieu avec des renforts qui portèrent au moins à 15,000 hommes le corps auxiliaire français, ce qui permit aux Franco-Génois de reparaître dans les Apennins sur les derrières des armées austro-piémontaises.

15 octobre. — M. le duc de Richelieu envoya un détachement dans le Montferrat pour y lever des contributions. Royal-Comtois et le bataillon de Salis, commandés par M. de Roquépine, reçurent l'ordre de faire partie de cette expédition.

Le bataillon de Salis campa à la Sallière, vis-à-vis les hauteurs de Campo-Fredo, très près de 1,200 Autrichiens renfermés dans le château. Ceux-ci n'osèrent pas tenter une attaque, et M. de Roquépine partit avec son régiment pour aller rejoindre M. de Chauvelin qui commandait dans le Montferrat.

Le bataillon de Salis resta en position pour bloquer le château de Campo-Fredo. Le 16 octobre survint une affreuse tempête qui dura trois jours : on ne put allumer aucun feu pendant cet orage ; le pain et les munitions furent entièrement gâtés : les torrents et le vent emportèrent toutes les tentes. Le bataillon resta dans cette situation quatre jours et quatre nuits. Le quatrième jour, le colonel de Bresse qui était campé à la Casa-Spinola, sur les hauteurs de Voltri, lui envoya des vivres et des munitions et le bataillon se retira sur Voltri.

20 octobre. — Le bataillon de Salis et Royal-Comtois eurent un engagement très sérieux avec des grenadiers et des Pandours. Ils se comportèrent très bravement, et poursuivirent

l'ennemi; M. de Chauvelin qui commandait la petite colonne donna l'ordre de rentrer dans le camp.

Dans cette affaire, les Pandours eurent 37 hommes tués ou blessés dangereusement, 29 prisonniers, 1 officier blessé. Le bataillon eut 13 hommes tués et 7 blessés. Il fut renvoyé le même soir devant le château de Campo-Fredo.

24 octobre. — Toute l'armée se retira à Gênes. Le bataillon de Salis fut embarqué le 18 pour se rendre à la Spezzia.

Pendant le mois de décembre, un piquet commandé par M. de Castelberg, capitaine, et M. Pitschy, lieutenant, fut détaché à Sarzane. Il conserva ce poste jusqu'au 8 décembre 1748 après avoir eu de fréquentes escarmouches avec l'ennemi.

1748. — Les 1er et 2e bataillons de Salis ont été suivis jusqu'au moment de la prise des quartiers d'hiver dans la vallée de Lantosca, à la fin de 1747.

Au mois de mai 1748, ils allèrent camper près de Vintimille et gardèrent cette position jusqu'à la suspension des hostilités. Ils cantonnèrent ensuite dans le comté de Nice et retournèrent à Antibes vers la fin d'octobre.

Pendant cette année, le 3e bataillon, d'abord à la Spezzia, revint le 6 février dans la rivière de Gênes.

Le 6 avril, M. Hartmanis, capitaine-lieutenant, fut détaché en Corse avec 80 hommes et le bataillon occupa Chiavari jusqu'au 14 décembre.

Le 12 décembre, M. Fabricy, capitaine, et M. Richard, lieutenant, s'embarquèrent avec un piquet de 50 hommes pour la Corse. Ce détachement ne fut pas compris dans l'effectif lors de la réduction du 10 décembre 1748 et fut licencié à sa rentrée, en mars 1753.

1749. — Le bataillon de M. Janet arriva à Nice le 1er janvier. Les deux autres quittèrent Antibes le 4 et en février les trois bataillons furent réunis à Vienne en Dauphiné.

Après un court séjour, Salis se rendit en Auvergne, le 1er bataillon à Riom, le 2e à Issoire, le 3e à Brioude. Le 23 novembre, il fut de nouveau réuni en entier à Douai.

La période de paix comprise entre le traité d'Aix-la-Chapelle et le commencement de la guerre de Sept-Ans, fut mise à profit pour reconstituer le régiment très éprouvé par la dernière campagne. Le maréchal de Saxe et le ministre d'Argenson introduisirent d'utiles améliorations dans l'armée. L'instruction individuelle du soldat n'avait jamais été aussi développée, mais en revanche, les qualités du corps d'officiers diminuaient de jour en jour. Les commandements avaient été donnés aux favoris de la Cour, très prompts à tenter seuls des aventures qui leur promettaient profit et gloire, très lents à porter secours à un collègue compromis.

Guerre de Sept-Ans, 1756-1763. — Le régiment de Salis fit partie en 1754 du camp d'Aimeries-sur-Sambre et, le 1er mars 1756, il se trouvait à Lille. Le 1er avril les 12 compagnies ne formaient plus que 2 bataillons ; ceux-ci furent dirigés par Bruxelles sur Stockheim, au mois de mars 1757.

Des intrigues de Cour avaient amené Louis XV à signer avec l'Autriche le traité de Versailles (1er mai 1756), par lequel les deux États promettaient de s'aider mutuellement contre leurs ennemis d'un secours de 24,000 hommes. Frédéric II prévint l'effet de ce traité en envahissant brusquement la Saxe, le 30 août 1756.

Aussitôt la France envoya sur le Mein les 24,000 hommes stipulés dans son traité, puis elle fit occuper les duchés de Trèves et de Juliers et dirigea une armée de 80,000 hommes vers le Hanôvre. Salis-Grisons fit partie de cette dernière armée commandée par le maréchal d'Estrées.

La première affaire à laquelle le régiment prit part fut celle d'Hastembeck, où le duc de Cumberland fut battu[1].

Le duc de Richelieu, qui remplaça le maréchal d'Estrées, poursuivit les Hanovriens et s'empara de Minden et de Hanovre. Le régiment de Salis contribua à la prise de ces villes. Puis le duc de Richelieu accula Cumberland à Stade, où il eut la faiblesse de lui accorder la convention de Closter-Seven.

[1] Le régiment avait alors pour colonel M. Salis de Mayenfeld ; M. Stouppan était lieutenant-colonel.

Le maréchal de Richelieu, considérant sa tâche comme terminée, prit ses cantonnements à Halberstadt. Salis fut détaché le 7 octobre du camp d'Halberstadt pour aller renforcer l'armée du prince de Soubise qui s'avançait sur la Saal, et fut enveloppé dans le désastre de Rosbach, 5 novembre 1757. Il y perdit le capitaine Castelberg et l'enseigne Schouhé.

Le commandement fut retiré au maréchal de Richelieu pour être donné à un prince de la maison de Condé, le comte de Clermont. Celui-ci n'eut pas les talents nécessaires pour réparer le mal commis par son prédécesseur. Malheureux, dès le début de sa campagne, il fut obligé de battre en retraite et de repasser sur la rive gauche du Rhin. Le 23 juin 1758, les troupes du prince Ferdinand de Brunswick attaquèrent le comte de Clermont aux environs de Crevelt. Au moment où la cavalerie française et les régiments de Bettens, Reding, Planta, Salis, soutenaient, pleins d'ardeur, le feu des bataillons ennemis, il fit battre en retraite et se replia dans un camp sous Cologne, après avoir perdu 7,000 hommes.

M. de Contades remplaça le comte de Clermont dans son commandement, mais son armée, ainsi que celle du prince de Soubise, prit ses cantonnements d'hiver sans avoir réparé les échecs précédents.

Le 16 novembre 1758, les 2 bataillons de Salis sont cantonnés à Reingelroda, Steinhanroda et Mengelroda.

Le duc de Broglie succéda au maréchal de Soubise le 13 avril 1759. Il battit, en 1760, les Hanovriens à Corbach et leur reprit Cassel et Minden. Salis-Grisons, en 1760, assista sous ses ordres à la bataille de Clostercamps (6 octobre), où les troupes étrangères au service de la France répondirent par une conduite si brillante au cri héroïque du chevalier d'Assas. Les régiments de Salis, de Castella, de Bouillon, d'Alsace, combattirent avec une rare énergie pendant plus de quatre heures pour assurer la victoire aux Français.

Le gain de cette bataille affermit le maréchal de Broglie dans la Hesse, et les régiments prirent leurs quartiers d'hiver entre la Werra et la Fulda.

En mars 1761, Salis, cantonné à Gross et Alt-Buseck, en Hesse, manœuvra sous les ordres de M. de Poyanne, lieutenant-général. Son armée chassa le prince Ferdinand de la Hesse et remporta quelques avantages au début de la campagne.

Au mois d'avril, Salis passa dans l'armée du prince de Soubise et marcha dans la deuxième ligne sous les ordres du chevalier de Lévis, lieutenant-général. L'armée considérable commandée par Soubise n'obtint aucun succès, et quand vint le moment de prendre les quartiers d'hiver, on se trouva au même point que l'année précédente.

Le 12 avril 1762, A.-U. de Salis-Marschlins, lieutenant-colonel du régiment, fut nommé colonel, en remplacement de M. Salis de Mayenfeld, nommé maréchal de camp le 20 février 1761.

En 1762, Salis resta dans la même armée. On retrouve le régiment à Marburg le 1er mai, avec un détachement de 100 hommes à Göttingen ; le 20 juin il est à Fritzlar.

A la fin de la guerre de 1762, Salis resta en Allemagne jusqu'au moment de l'évacuation définitive du pays.

Le régiment fut réorganisé aussitôt après le traité de Paris (10 février 1763).

L'ordonnance du 1er mars composa les régiments d'infanterie de 2 bataillons de 9 compagnies, dont 1 de grenadiers et 8 de fusiliers, organisées comme les compagnies françaises : les compagnies de grenadiers à 3 officiers et 52 hommes, celles de fusiliers à 3 officiers et 63 hommes.

L'état-major comprenait 1 colonel, 2 lieutenants-colonels, 1 major, 2 aides-majors, 2 sous-aides-majors, 4 porte-drapeaux, 1 trésorier, 1 quartier-maître, un tambour-major, 1 aumônier, 1 ministre protestant, 1 chirurgien-major, 4 garçons chirurgiens et 4 prévôts.

Les capitaines continuèrent à monter leurs compagnies. Ils ne pouvaient enrôler ni Alsaciens, ni Lorrains, mais seulement des Grisons et Suisses avec un tiers d'Allemands.

Ce qui reste à dire de l'histoire de Salis-Grisons n'est plus qu'une énumération rapide de ses garnisons; à partir de 1763,

il ne participe à aucun évènement de guerre jusqu'à son licenciement.

Les états militaires de France indiquent, pour chaque année, les garnisons suivantes :

1763, Stenay. — 1764, Bitche. — 1765, Schlestadt. — 1766, Cambrai. — 1767-68, Le Quesnoy. — 1769-71, Metz. — 1772-73, Longwy. — 1774-75, Landrecies. — 1776, Strasbourg. — 1777-78, Lille. — 1779-80, Isle de Ré. — 1781, Rochefort. — 1782, Isle d'Oléron.

Salis travailla, pendant l'hiver de 1782-83, au desséchement des Marais de la Charente, passa l'été de 1783 à Tours et revint à Marennes pour continuer les mêmes travaux à la fin de 1784. Il passa l'année 1785 à Arras. A la fin de 1787, pendant les troubles de l'Irlande, le régiment fut envoyé en Bretagne, demeura quelque temps attaché au service du port de Brest et revint à Tours en décembre 1787. Il se rendit à Toulon en avril 1788 et de là en Corse, où il occupa la garnison de Corte.

Un décret du 20 août 1792 ordonna le licenciement des troupes suisses ; mais la conduite de Salis-Marschlins le rendit si cher aux habitants de la Corse, qu'ils firent des démarches pour le conserver. M. Pozzo di Borgo, dans un rapport à la Convention, fit valoir que le régiment de Salis n'était point entretenu sous les clauses onéreuses et les réserves embarrassantes contenues dans les capitulations des autres régiments suisses [1].

Il obtint gain de cause et le régiment fut maintenu provisoirement au service de la France. Mais, au commencement de 1793, il fut dénoncé comme attaché à la cause de Paoli et, sur la motion de Marat, sa dissolution immédiate fut décrétée le 2 avril. Il arriva ce qu'il était facile de prévoir : la plupart des soldats passèrent sous les drapeaux de Paoli et les autres s'en allèrent dans leur pays.

Drapeau. — Le drapeau colonel était blanc, semé de fleurs de lis d'or, avec la devise *fortiter et prudenter*. Les drapeaux

[1] Les capitulations de certains régiments déterminaient des cas où l'on ne pouvait pas exiger d'eux un service de guerre.

d'ordonnance, c'est-à-dire ceux qui portaient les couleurs particulières du régiment, étaient partagés en quatre quartiers par une croix blanche. Chacun des carrés fut d'abord ondé de noir et de blanc. En 1762, chaque carré fut partagé en sept flammes ondées, placées dans cet ordre : verte, jaune, rouge, blanche, rouge, jaune et verte. Tous les drapeaux étaient ornés de cravates, attachées par des cordons; les cravates étaient aux couleurs de l'enseigne colonelle, les cordons jaune, rouge et vert.

Chaque compagnie avait un drapeau d'ordonnance [1].

[1] *Uniforme*. — Salis porta l'habit rouge comme tous les régiments suisses. Il se distinguait par la doublure, le parement et le collet bleu de roi, boutons blancs, doubles poches en long garnies de 4 boutons, 3 sur le parement, 12 de 2 en 2 sur un côté de l'habit seulement, autant sur la veste de chaque côté, boutonnières bleues, culotte blanche, chapeau bordé d'argent.

A partir du 31 mai 1776, le régiment porta la redingote avec collet blanc et parement bleu de roi, l'habit en drap, garance avec collet blanc, revers et parement bleu de roi, les boutons blancs, doublures vertes et culotte blanche.

Le tambour-major et les tambours eurent l'habit vert avec parements et revers jaunes.

DEUXIÈME PARTIE

HISTOIRE DE LA 10e DEMI-BRIGADE DE 1re FORMATION

1794–1796

Campagne de 1794. — Au mois de juin 1794, la France avait à combattre l'Europe presque entière, coalisée sous l'impulsion des intrigues britanniques.

Quatre armées en campagne depuis le printemps, s'approchaient de la grande barrière du Rhin.

1° *L'armée du Nord*, sous les ordres de Pichegru, était en Belgique.

2° Jourdan avec *l'armée de Sambre-et-Meuse* avait forcé les Autrichiens à battre en retraite en les dispersant à Fleurus, 26 juin.

3° *L'armée de la Moselle*, commandée par Moreau, devait combiner ses mouvements avec ceux de l'armée du Rhin.

4° *L'armée du Rhin*, sous les ordres du général Michaud, s'était retirée à Landau après les revers du général Ambert à Kayserslautern. Michaud se borna, pendant le mois de juin, à presser l'organisation de son infanterie et à encadrer les recrues qu'il recevait.

C'est alors que le Comité de Salut public ordonna aux deux armées cantonnées entre Landau et Deux-Ponts, de s'avancer pour couper la ligne ennemie. Celle-ci était composée de Prussiens commandés par Mœllendorf, de Saxons et d'Autrichiens commandés par le prince de Hohenlohe-Kirchberg et s'étendait de Sarrebruck à Germersheim.

La 10e demi-brigade de bataille se trouvait parmi les nou-

velles troupes embrigadées à l'armée du Rhin au mois de juin 1794.

Elle avait été formée le 8 messidor an II (26 juin 1794), par la réunion du 1er bataillon du 48e régiment (ancien régiment d'Artois), du 2e bataillon de volontaires de la Creuse et du 8e de la Haute-Saône.

COMPOSITION DE LA 93e DEMI-BRIGADE D'INFANTERIE, 26 JUIN 1794

Chef de brigade : Gudin.
Chefs de bataillon : 1er Arnoult; 2e Faivre; 3e Beaufils, J.-F.
Quartier-maître-trésorier : Colombet, J.
Adjudant-major : Charpentier.

Capitaines.	*Lieutenants.*	*Sous-lieutenants.*
Gröbly.	Dorr, Jérôme.	Duvoy, François.
Niel, O.	Bourgeois.	Fouquet, A.
Morizot.	Dernay.	Regent, V.
Colson.	Thomas, Pierre-Joseph.	Delescalle, J.-P.
Monnier, J.-F.	Damidot, Alexis.	Bizard, M.
Antoine, Joseph.	Valot, Ch.	Bizard, J.-D.
Picot.	Grandmougin.	Henry.
Chevalley.	Deplaque, J.	Jaquerey, J.-B.
Galmiche, C.-N.	Piquet.	Lafond, J.
Boyer, Joseph.	Fradet.	Poissonnier.
Viney, François.	Dumon, L.-P.	Filloux, François.
Mathivet, Pierre.	Déchamps, L.	Meunier, L.
Tixier.	Lestang.	Simond.
Boudouil.	Doucey.	Rambert.
Mage, Joseph.	La Perdrix, François.	Mechin.
Fauchier, Jean-Félix.		Coisnon, J.-P.
Vincent, J.-J.		
Marchandon.		

18 juillet 1794. *Chef de bataillon :* Favard.
5 octobre 1794. *id.* Fririon, François-Nicolas.

Le 1er bataillon du 48e avait déjà quitté en 1792 la portion principale de son régiment, et avait concouru aux opérations suivantes :

Placé sous les ordres de Custine, il avait pris part à la

conquête du Palatinat. Pendant le blocus de Mayence, il fut chargé de la défense de la tête de pont de Cassel (octobre 1792). Il combattit à Hocheim, Bingen, (6 janvier et 28 mars 1793), se fit remarquer à l'affaire de la Chapelle-Sainte-Anne et aux combats livrés du 20 août au 14 septembre 1793, puis à Wissembourg (13 octobre et 26 décembre 1793). Il termina sa carrière à Landau et devint 1er bataillon de la 95e demi-brigade.

Le 2e bataillon de la Creuse, formé le 21 septembre 1792, avait assisté à la bataille de Nerwinden.

Aussitôt son organisation terminée, la 95e fit partie de la 2e division commandée par le général Saint-Cyr; son 1er bataillon occupa Frankenweiler, les 2e et 3e cantonnèrent à Nusdorf.

La demi-brigade était composée de 66 officiers, 2,232 hommes.

Voici quelle était la composition de l'armée du Rhin vers cette époque (juillet 1794); elle comptait alors 50,000 hommes environ.

Commandant en chef : Michaud.

1re division : Desaix.

2e division : Saint-Cyr; général de brigade : Marchaix; (11e légère, 54e de ligne, 95e de ligne, 109e de ligne à 3 bataillons); le général Laboisière commandait la cavalerie.

3e division : Vachot.

4e division : Fruhenzolz.

5e division : Schaal.

6e division : Meynier.

7e division : Prudon.

La 95e pendant sa courte existence a passé successivement, par fractions ou en entier, sous les ordres de plusieurs généraux.

Elle fut toujours en campagne et occupa, pendant deux ans, des cantonnements entre la Lauter et Mayence, à proximité du Rhin.

A la suite d'un conseil de guerre tenu à Landau, le 20 juin, les deux armées de la Moselle et du Rhin se mirent en marche le 2 juillet.

13 juillet 1794, bataille d'Edenkoben. — Le général Saint-Cyr commandait la colonne du centre. Il obtint d'abord quelques avantages auxquels participa la 95e; mais il dut se conformer au mouvement général qui ramena, vers le 10 juillet, l'armée dans ses anciennes positions. La marche en avant fut reprise le 12. La 95e assista à la bataille d'Edenkoben, qui eut lieu le 13 juillet; le combat dut être acharné si on en juge d'après le nombre considérable de soldats tués[1].

Les efforts de Gouvion Saint-Cyr décidèrent les Prussiens à la retraite et contribuèrent pour beaucoup au succès sur cette partie du champ de bataille.

Le 14, Saint-Cyr se porta sur Kirweiler, à la poursuite de l'ennemi. Il se déploya et engagea une vigoureuse canonnade à laquelle les Prussiens ripostèrent; mais ils ne tardèrent point à se retirer. Le lendemain, on les refoula au-delà de Deidesheim. La 95e s'établit à Musbach, en arrière de cette ville.

Après les avantages obtenus dans les journées des 13, 14 et 15, l'armée du Rhin occupa les postes de Kayserslautern, Landshut et Kikelberg. Elle se vit cependant obligée de rester sur la défensive à cause de son développement de dix-huit à vingt lieues.

28 juillet. — L'armée fit un mouvement à la suite duquel la 95e prit position à Ruppersberg, près de Turckheim.

Pendant le mois d'août, les troupes n'eurent à soutenir que des engagements partiels. On profita de ce repos pour opérer quelques changements dans leur organisation.

La 95e passa aux ordres du général Fruhenzolz (4e division); ses 1er et 2e bataillons occupèrent Hassloch et Spitalhof;

[1] Au nombre des morts on a retrouvé les noms suivants : Tuniot, G. Guillot, H. Maltête, J. Bosseiche, J. Niel, M. Verier, J.-C. Beaumont, A. Pingale, M. Jodoin, J.-B. Barreau, L. Ringuet, G. Roby, Ch. Labranche, H. Quentin, G. Tallot, F. Mercier, B. Duchamps, G. Ovrey, J. Laviard, J. Lévêque, J. A. Bellerole, G. Gconnelle, F. Gaulier, Cl Mouchot, Cl. Braudot, J. Ravier, N. Colignon, M. le Boulé, J. Boisdevot, F. Roudier, F. Boisdevot, F. Beniton.

le 3e resta à Neustadt et la demi-brigade fit partie de la 2e ligne.

Pendant le mois de septembre et jusqu'au 15 octobre, elle compta aux divisions Girardot, Meynier et resta dans les environs de Spire.

Le 15 octobre, l'armée du Rhin était prête à reprendre l'offensive. Michaud ne forma plus que trois corps; les deux premiers marchèrent sur Mayence. La 1re division et la 3e dans laquelle se trouvait alors la 95e demi-brigade, formèrent le 3e corps et se portèrent, sous le commandement du général Vachot, devant Mannheim pour commencer les travaux de siège de la tête de pont de cette ville.

La 95e eut à supporter de nombreuses privations pendant le plus rude hiver du siècle. Aux fatigues causées par les travaux du siège vinrent s'ajouter celles des combats journaliers engagés avec les Autrichiens qui cherchaient à troubler les postes avancés ou les travailleurs.

27 décembre. — Une forte sortie fut repoussée dans la nuit du 25 au 26 décembre, après laquelle l'ennemi évacua la tête de pont de peur que la retraite de la garnison ne fût interceptée par les glaces du Rhin.

La 95e fut ensuite reportée en arrière et pendant le temps d'arrêt qui suivit les opérations actives, elle fit partie de la division de la Queich commandée par le général Courtot, et occupa les points suivants : 30 mars 1795, Leimersheim et Neuptortz entre la Queich et la Lauter. La demi-brigade comprenait 1,325 présents avec 70 officiers répartis en 3 bataillons; le dépôt était à Bouxwiller.

La Prusse avait demandé à traiter au mois de janvier; le 5 avril, la paix fut conclue avec elle et les Autrichiens seuls restaient en présence de l'armée du Rhin, devenue armée de Rhin et Moselle le 20 avril.

La 95e occupa pendant les mois de juin et juillet plusieurs cantonnements entre Jockrim et Lauterbourg. C'est au camp de Lauterbourg qu'on la retrouve le 18 juillet dans la brigade de Beaurevoir, division Tapponnier (4e division).

L'armée de Rhin et Moselle resta dans une inaction complète pendant plus de six mois faute de matériel pour passer le fleuve.

En septembre et octobre, la 4e division remonta le cours du Rhin et la 93e occupa les environs de Drusenheim, puis trois villages autour de Strasbourg.

1er bataillon	Wantzenau	18	officiers	305	hommes	présents.
2e —	Kilstett	11	—	316	—	—
3e —	Gambsheim	12	—	287	—	—

dépôt à Haguenau.

Pendant ce temps, Pichegru avait remplacé le général Michaud dans son commandement de l'armée de Rhin et Moselle. Il s'empara de Mannheim le 20 septembre, mais au lieu de continuer sa marche, il fit écraser ses divisions et fut contraint de battre en retraite sur la Pfrim, le Speyerbach et la Queich.

La 93e (4e division, général Delmas) descendit le Rhin vers les premiers jours de décembre pour renforcer la ligne de la Queich ; le 16, elle occupa Germersheim.

Les Autrichiens, fatigués par des mouvements multipliés dans une saison très rude et par des temps affreux, voyaient les armées se fondre malgré leurs succès et désiraient prendre leurs quartiers d'hiver. Un armistice fut signé avec eux le 1er janvier 1796 et les hostilités ne recommencèrent qu'au mois de juin.

Le général Moreau reçut le commandement en chef de l'armée de Rhin et Moselle en remplacement de Pichegru.

1796. — La 93e cantonna en janvier à Rilsheim et passa dans la 5e division, général Beaupuy (général de brigade Lambert) ; en février elle alla séjourner près de Wissembourg ; en mars et avril à Saverne et les environs.

Le dépôt, placé à Saint-Dié en 1795, fut transporté à Lichtemberg en 1796.

Pendant les trois derniers mois, le corps avait reçu de nombreuses recrues et il se composait à Saverne de 66 officiers, 3,372 hommes dont 2,458 présents.

La loi du 1er février 1796 ordonna le versement de la 95e dans la 62e demi-brigade.

Cette demi-brigade sous le commandement de l'ancien chef de la 95e, se distingua dans les campagnes des ans IV et V à l'armée de Rhin et Moselle, particulièrement au siège de Kehl.

La 62e a continué ses campagnes à l'armée d'Italie et est devenue en 1803 le 62e régiment d'infanterie[1].

[1] *Uniforme*. — L'ordonnance du 1er avril 1791 régla l'uniforme et fixa les couleurs distinctives de l'infanterie ; le casque de feutre noir fut adopté pour la troupe ; les grenadiers continuèrent de porter le bonnet à poils qu'ils avaient repris en 1786 ; les officiers portèrent le chapeau.

1793. — L'ordonnance du 21 février donne à toute l'infanterie le chapeau de feutre surmonté d'un panache de crins rouges et l'habit national bleu à revers blancs. Malgré cette ordonnance, l'ancienne infanterie conserva l'habit blanc quelque temps encore.

TROISIÈME PARTIE

95e DEMI-BRIGADE DE 2e FORMATION ET 95e D'INFANTERIE 1798-1815

CHAPITRE Ier

95e DEMI-BRIGADE DE 2e FORMATION 1798-1803

21 décembre 1798. — La 95e demi-brigade fut formée à Metz, le 1er nivôse an VII (21 décembre 1798) à l'aide de détachements des 22e, 29e, 51e et 94e demi-brigades d'infanterie, de réquisitionnaires et de conscrits.

A ce moment éclatait la deuxième coalition des puissances jalouses des avantages donnés à la France par le traité de Campo-Formio.

Notre frontière s'étendait en ligne continue du Zuyderzée au golfe de Tarente. Le Directoire, pour la défendre, au lieu de concentrer ses forces, les dissémina. Ces mesures imprudentes furent la cause de quelques insuccès et la France allait être envahie lorsque Masséna la sauva par la bataille de Zurich, qui compensa les revers de l'armée d'Italie (septembre 1799).

COMPOSITION DE LA 95e DEMI-BRIGADE (1798)

Chef de brigade : Grandjean.

Chefs de bataillons.	*Adjudants-majors.*
1er Baur.	Wienay.
2e Breuille.	Millard.
3e Bellisaire.	Sauvage.

Quartiers-maîtres-trésoriers : Qanson, Betancourt.
Chirurgiens-majors : Paulet, Dugarry, Sauvage.

1er Bataillon	2e Bataillon.	3e Bataillon.
	Capitaines.	
Aubertin.	Fleuriel.	Liegey.
Fréjus.	Robert.	Felizard.
Henry.	Torlez.	Godefroy.
Veclen.	Mozer.	Louis.
Jeannin.	Prévost.	Henry,
Loppin.	Fauvel,	Regnault.
Mouchot.	Tardy.	Daniel.
Hiret.	Larcher.	Leclerc.
Vasserot.	Martin.	Royer.
	Lieutenants.	
Marabit.	Dutaillis.	Dautel.
Georges.	Bourgoin.	Joulioux.
Bayle.	Macret.	Malessard,
Morant.	Hourlier.	Galland,
Froment.	Arsonneau.	Guérin.
Ané.	Cailloux.	Goavec.
Picheloup.	Bouchu.	Lhuillier.
Prévost.	Arnold.	Carrère.
Coiffart.	Chatal.	Garent.
	Sous-lieutenants.	
Viennet.	Benoist.	Bruant.
Tiphaine.	Orth.	Frouot.
Vauthier.	Marais.	Forgeot.
Fournier.	Collin.	Vuilloz.
Perrollet.	Henriot.	Vallon.
Hubert.	Mollers.	Esmingeaux.
Badimon.	Duvignot.	Normand.
Bereaux.	Peyron.	Mecusson.
Gilbert.	Page.	Delorme.

La 95e, au début de la campagne de 1799, fit partie de l'armée d'observation du Rhin. Elle se rendit de Metz à Mayence à la fin d'avril, au moment où les troupes, qui composaient le corps d'observation, furent réunies nominalement à celles du Danube. Cette armée n'en resta pas moins étrangère aux opé-

rations de Masséna et la campagne se borna pour la 95e à quelques engagements de peu d'importance. Plusieurs officiers y montrèrent de sérieuses qualités militaires et, à la date du 7 juillet 1799, les lieutenants Lecourt, Vallon, Chatal et les sous-lieutenants Duvignaud et André, officiers à la suite, furent nommés titulaires de leurs grades en récompense de faits de guerre.

La 95e resta à Mayence depuis la fin d'avril jusqu'au 18 juillet dans la division Freytag, brigade Gudin, puis brigade Girard dit Vieux. Elle était composée d'environ 80 officiers et 1,550 soldats présents.

A partir du 18 juillet 1799, les troupes de l'aile gauche de l'armée du Danube prirent le nom d'armée du Rhin. Le général Léonard Muller en reçut le commandement.

La 95e fit partie de la 1re division territoriale, général Oswald.

Le 12 octobre, les 3 compagnies de grenadiers et les deux premiers bataillons de la 95e furent désignés pour se rendre à la 1re division active (général Roussel) d'un corps destiné à opérer sur la rive droite du Rhin.

La division Roussel, sous le commandement du général Ney, se forma à Gros-Gerau. Voici les paroles mêmes du général Ney sur ses projets :

« L'armée de l'Archiduc ayant en partie remonté la rive droite du Rhin pour se diriger vers l'Helvétie, j'espère faire une diversion assez marquante, par divers détachements de Kehl à Oppenheim pour obliger l'ennemi à laisser des forces imposantes devant mon front. »

Combat de Heidelberg. — La 95e marcha sur Heidelberg et prit part au combat qui se livra sous les murs de cette ville le 16 octobre. Le passage du pont lui coûta beaucoup de monde.

Le 17, deux bataillons de la demi-brigade restés à Handschusheim, devant Heidelberg, rencontrèrent dans une reconnaissance deux escadrons de uhlans vers Leinen et les repoussèrent sur Wisloch.

Le 18, les deux bataillons se rendirent à Mannheim d'où ils rejoignirent, le 25 octobre, le reste de la demi-brigade au camp de Dalheim, devant Mayence. Les hostilités cessèrent au mois de décembre 1799 et la demi-brigade prit ses quartiers d'hiver autour de Mayence, à Cassel, Flörsheim, et Hocheim.

Au commencement de l'année 1800, l'armée du Rhin fut remaniée en vue de la campagne qui allait commencer au printemps. Le général Moreau en reçut le commandement en chef. L'armée autrichienne opposée était commandée par le général Kray.

La 95e changea ses cantonnements et s'établit à Hagenbach, Rheinzabern et Germersheim. Le 20 février, 4 compagnies de grenadiers du 1er bataillon de la Seine y furent incorporées.

Au commencement des hostilités elle fit partie du corps de l'aile gauche, général Sainte-Suzanne, division Colaud; Lecourbe commandait l'aile droite; Saint-Cyr, le centre.

Combat du pont de Kehl. — Le 25 avril, le général Sainte-Suzanne, après un combat très vif, traversa le pont de Kehl pour se porter sur Offenbourg.

Le village d'Eckerswihr fut emporté de vive force par la 95e[1].

Une pièce de canon, une centaine de prisonniers tombèrent en notre pouvoir; la rivière de la Kintzigfut traverséeet l'ennemi battit en retraite sur Offenbourg. Le 27 avril Sainte-Suzanne remonta le Rhin par la rive gauche.

Pendant que Moreau gagnait les batailles d'Engen, Möskirch, Biberach, l'aile gauche d'abord immobilisée au val d'Enfer, marchait sur Neustadt, Loffingen et Riedlingen.

Combat d'Erbach. — Le 16 mai, la division Sainte-Suzanne eut à soutenir un combat violent près d'Erbach. Voici ce qu'écrit le général en chef à Sainte-Suzanne au sujet de son attaque du 16 mai 1800 : « Recevez, mon cher général, ainsi

[1] Tués : Guignard, sergent-major et J.-B. Jarot, soldat. Blessés : les lieutenants Duvignaud et Fournier, et plusieurs soldats.

que les troupes sous vos ordres, mon compliment sur votre combat d'hier. Je connaissais les forces considérables qui vous attaquèrent et nous marchions à votre secours le plus promptement possible. Il n'est pas aussi difficile de battre l'ennemi avec des forces à peu près égales que de lui résister avec des moyens disproportionnés. Un pareil succès n'est dû qu'à l'excès de bravoure des troupes et à la grande habileté du chef... »

Combat de Dellmensingen. — La 95e fut encore engagée le 22 mai au combat de Dellmensingen soutenu par l'aile gauche. L'archiduc Ferdinand, qui commandait le corps autrichien opposé, battit en retraite sur Ulm. Le général en chef félicita encore vivement le corps de Sainte-Suzanne de ce nouveau succès.

Moreau n'ayant pas un effectif de troupes suffisant pour attaquer Ulm, manœuvra de manière à en détacher l'ennemi en feignant de se diriger sur Augsbourg et Landsberg ; il cherchait à couper les communications de Kray avec le bas Danube.

Le 19 juin, après des manœuvres et combats remarquables, le Danube fut passé vers Dillingen et Blindheim. Le 20, Kray était en retraite et abandonnait Ulm à ses ressources. Après avoir battu Kray encore plusieurs fois, Moreau s'arrêta sur l'Iser pour s'y concentrer.

La 95e resta sur l'aile gauche de l'armée jusqu'au 30 mai. Elle se trouvait encore, à cette époque, à Guttenzell. Mais dans les premiers jours de juin, Sainte-Suzanne fut chargé du commandement d'un corps d'armée sur le Bas-Rhin. Le 1er bataillon de la 95e resta sous ses ordres, (division Klein, brigade Desnoyers).

Les deux autres bataillons passèrent à l'aile droite, général Lecourbe, (division Molitor, brigade Jardon).

Le corps du Bas-Rhin était destiné à purger le Brisgau et la Franconie des ennemis qui pouvaient inquiéter la gauche de Moreau.

Affaire de Vieux-Brisach. — Le 19 juin, le 1[er] bataillon de la 95[e] prit part à une affaire dans laquelle il perdit beaucoup d'hommes entre Vieux-Brisach et Fribourg [1].

Le caporal Boulet (Joseph), blessé, reçut un sabre d'honneur pour s'être distingué dans cette journée.

Ce bataillon resta sur la frontière d'Alsace jusqu'au mois de septembre. Il en sera reparlé au moment où les deux autres bataillons l'auront rejoint à Vieux-Brisach.

Pendant que ces évènements se passaient à l'aile gauche, Moreau menaçait Ratisbonne et manœuvrait de manière à se réunir à la division d'occupation de Munich. A cet effet, il détacha d'abord le général Lecourbe avec une division sur Füssen, puis le 4 juillet, le général Molitor avec une autre division, vers Feldkirch et les Grisons, pour établir une communication avec l'armée d'Italie par la Valteline.

13 juillet 1800, combat de Reichenau. — Le 7 juillet, la droite de cette dernière division était à Ragatz, la gauche à Bregenz. Le point essentiel de l'expédition était la prise du poste important de Feldkirch.

Le général Molitor partagea sa division en trois colonnes. Celle de droite, composée de 12 compagnies de la 95[e] commandée par l'adjudant-général Dornemann, se dirigea sur Reichenau par Ragatz, Vettis et le chemin de Kunkels. L'ennemi était posté sur la rive droite du Rhin et avait détruit les points de passage du fleuve; il fallut reconstruire un pont sous le feu violent des Autrichiens. Officiers et soldats de la 95[e] se comportèrent avec la plus grande bravoure ainsi qu'en témoignent les souvenirs de cette affaire [2].

[1] MM. J.-B. Aubertin, capitaine, A. Viennot, sous-lieutenant, Haudebourg, lieutenant, furent blessés.

Parmi les tués, se trouvaient les soldats O.-F. Morel, J.-B. Dogouix, L. Buleau, J. Tindeau.

[2] Voici les noms de quelques-uns des tués :

G. Burvaux, Ch. Toussaint, C. Celis, J.-B. Mossagout, caporal; A. Dumartray, sergent P. Boussigne; P. Lestrade, caporal; P. Tessier, sergent; A. Nicolas, Th. Thoulsberg, F. Lambert, N. Claude, J.-L. Husscuel, E. Pierron, P. Butheux.

Parmi les officiers blessés on retrouve :

MM. Méaunet, sous-lieutenant; F. Bouchu, capitaine; Laurent, Guérin, lieutenants; J.-C. Henriot, sous-lieutenant; J.-O. Debœuf, lieutenant, et une cinquantaine de soldats.

Plusieurs militaires reçurent des armes d'honneur ou de l'avancement en récompense de leur belle conduite.

« Un arrêté du Premier Consul du 30 avril 1800 décerna, à titre de récompense nationale, un fusil d'honneur au grenadier Lauriol.

« Ce brave militaire aidé par le caporal Ratz, sous la direction du commandant Bellisaire et du sous-lieutenant Benoît de la 95e, parvint à reconstruire, sous un feu continuel, le pont dont on avait enlevé les planches.

« A eux quatre, ils le passèrent les premiers suivis des autres grenadiers, se précipitèrent sur une redoute établie sur la rive droite du Rhin et l'enlevèrent. »

« Un arrêté du Premier Consul décerna un fusil d'honneur au caporal Ratz. Ce dernier se distingua aux armées des Grisons et du Rhin pendant les campagnes de 1799 et 1800, notamment au passage du pont d'Heidelberg, 16 octobre 1799.

« Au passage du Rhin à Reichenau, il travailla plusieurs heures sous le feu de l'ennemi à la reconstruction du pont. Peu de temps après, il parvint, avec deux de ses camarades, à sauver le drapeau de son bataillon après l'avoir vaillamment défendu contre un grand nombre d'Autrichiens. »

« Le 3 août 1800, Benoît, sous-lieutenant à la 95e, fut nommé lieutenant en récompense de sa bravoure distinguée, notamment au passage du Rhin à Reichenau. »

« Le caporal François Chaumont et François Pasquot fusilier, blessés, ont mérité des mentions particulières pour leur bravoure pendant le combat du 13 juillet. »

L'ennemi après une vigoureuse résistance fut réduit à battre en retraite laissant sur le terrain quelques centaines de tués, blessés ou prisonniers.

La colonne, après ce succès s'avança vers Coire et y entra le même jour; elle occupa en partie les Grisons.

Quelques jours après, Lecourbe et Molitor chassèrent presque sans combattre Jellachich qui commandait à Rankweil et dégagèrent complètement le flanc droit de l'armée de Moreau.

Les Autrichiens repoussés de tous côtés signèrent l'armistice de Parsdorf, 15 juillet.

Cinq mois s'écoulèrent en négociations et les hostilités ne recommencèrent que le 12 novembre.

Les deux bataillons de la 95e composés de 67 officiers et 1,120 hommes restèrent dans les Grisons encore quelques jours et rejoignirent ensuite la division Klein en Brisgau. Ils passèrent le 29 juillet à Wangen, le 8 août à Enns, le 18 à Bregentz, le 28 à Schaffouse, et au commencement de septembre les 3 bataillons furent réunis à Vieux-Brisach.

Pendant le mois d'octobre on se prépara dans les deux armées à reprendre les hostilités. A la fin de ce mois deux bataillons (2e et 3e), plus tard les trois se rendirent à Heilbronn (11 novembre) dans la division Colaud. Cette division reprit en principe son rôle d'aile gauche, corps de Sainte-Suzanne et se dirigea vers Ingolstadt.

La 95e passa encore une fois deux de ses bataillons à la division Klein. Ces deux bataillons restèrent à Vieux-Brisach et Fribourg jusqu'à la fin de la campagne.

Le 1er bataillon, avec la division de Heilbronn, cantonna le 1er décembre aux environs d'Ingolstadt (Neustadt). L'aile gauche s'était avancée pendant que le centre et la droite manœuvraient autour de Hohenlinden. Moreau livrait, le 3, la célèbre bataille de ce nom qui assura le succès définitif de la campagne. L'aile gauche ne fit que manœuvrer pendant l'action.

La poursuite de l'ennemi commença le 4. L'armée entière traversa l'Inn et ses affluents au prix de combats quotidiens. La division Colaud fut détachée vers l'extrême gauche et s'empara de Passau le 15 décembre. C'est la dernière étape de la 95e pendant cette campagne.

L'armée avait fait 90 lieues en quinze jours, franchi trois rivières considérables, pris 20,000 hommes à l'ennemi, en avait mis autant hors de combat et lui avait enlevé 150 pièces de canon, 400 caissons, 6,000 voitures. Elle se trouvait à 20 lieues des

portes de Vienne contraignant enfin la maison d'Autriche à déposer les armes.

Les troupes prirent leurs cantonnements. Le 1er bataillon de la 95e, après l'armistice de Steyer (23 décembre), fut versé à la division Souham et cantonna aux environs de Ratisbonne, 30 décembre 1800.

La France avait atteint par les traités de Lunéville (9 février 1801), et d'Amiens (25 mars 1802), la plus haute situation politique de l'Europe. Cinq années de paix succédèrent aux troubles des dix dernières années.

La 95e toujours commandée par le chef de brigade Grandjean fut désignée pour tenir garnison en Batavie; elle séjourna en 1801 à Berg-op-Zoom, Middelbourg et Terweer.

Les chefs de bataillon étaient :

1er bataillon Baur;

2e bataillon Breuille;

3e bataillon Bellisaire.

Quartier-maître : Rajon.

Le 1er juin 1802, M. Bossard reçut le commandement du 1er bataillon.

Les deux premiers bataillons allèrent à Flessingue, le 21 avril 1803.

Le 20 juin 1803, la 95e partit pour l'armée de Hanovre et occupa les garnisons suivantes : 1er bataillon Baur, à Hameln; 2e bataillon Bossard, à Hameln; 3e bataillon Guillotte, à Nieubourg.

CHAPITRE II

95e RÉGIMENT D'INFANTERIE, 1803-1808

Le 24 septembre 1803, la 95e demi-brigade reçoit la dénomination de 95e régiment d'infanterie de ligne et continue à servir en Hanovre.

Les bataillons se trouvèrent successivement à Erzen, Hameln, Göttingen.

Le 5 octobre 1803, le colonel Pécheux remplaça le colonel Grandjean.

Le 6 janvier 1804, M. Bonnet reçut le commandement du 1er bataillon et, le 20 juillet de la même année, M. Meylier celui du 3e.

Le régiment occupa Osterode et Hameln, jusqu'au moment de la troisième coalition [1].

COMPOSITION DU 95e RÉGIMENT EN 1805

Colonel : Pécheux, septembre 1799.

Major : Combelle, décembre 1803.

Chefs de bataillon : Baur, mars 1794; Bonnet, août 1803; Meylier, juin 1804.

Quartier-maître-trésorier, Rajon, juin 1794.

Adjudants-majors : Millard, avril 1796; Sauvage, février 1800; Henriot, février 1804.

Chirurgien-major : Paullet.

Aides-majors : Regnault, Goudchaux.

Sous-aides-majors : Collard, Songis, Constant.

[1] *Décembre 1804.* — L'infanterie de ligne porte l'habit bleu à revers blancs; passe-poils rouges; collet et parements rouges; pattes de parements blanches pour les grenadiers et fusiliers, collet et épaulettes jaunes pour les voltigeurs qui portent un shako, culotte blanche; chapeau pour les fusiliers, bonnet à poils pour les grenadiers.

Capitaines.	*Lieutenants.*	*Sous-lieutenants.*
Aubertin, nov. 1792.	Galland, 1er sept. 1793.	Gilbert, août 1796.
Vasserot, oct. 1793.	Picheloup, mars 1794.	Marais, janvier 1799.
Regnault, nov. 1793.	Garnier, sept. —	Riennet, janv. —
Fleuriel, déc. 1793.	Caillou nov. —	Bléry, juillet —
Larché, mars 1794.	Gouavec, mars 1795.	Vuilloz, oct. —
Leclerc, juin 1794.	Prévost, avril —	Houot, *id.*
Henry (D.), juillet 1794.	Carrère, août —	Delorme, *id.*
Baur, août 1794.	Macret, mars 1796.	Normand, *id.*
Godefroy, sept. 1794.	Chevalier, déc. —	Sorin, décembre 1799.
Jeannin, *id.*	Gaspard. *id.*	Dauret, mars 1800.
Henry (R.), nov. 1794.	Lefebvre, août 1799.	Mignard, *id.*
Martin, juin 1795.	Arnold, août —	Cuvelier, juin 1800.
Roger, juin 1795.	Bruant, déc. —	Couyba-Villeneuve, *id.*
Billiard, nov. 1795.	Fournié, février 1800.	Moreau, juillet 1800.
Begoin, mars 1796.	Colin, *id.*	Rivaux, août —
Vecten, février 1799.	Moler, mars 1800.	Jolain, novembre 1801.
Louis, *id.*	Hubert, juil. —	Guignicot, mars 1802.
Mosser, octobre 1799.	Vauthier, août —	Coq, mai —
Bouchu, sept. 1800.	Joannés, déc. 1801.	Raynaud, octobre —
Joudioux, déc. 1801.	Marichal, mars 1802.	Vasserot, avril 1803.
Fouché, février 1802.	Page, oct. —	Haricot, juin —
Dutaillis, mars 1802.	Chaillot, juin 1803.	Kachel, nov. —
Morabit, octobre 1802.	Duvignaud, août —	Denizot déc. —
Morant, déc. 1803.	Perrollet, nov. —	Bergier, janvier 1804.
	Esminjeaud, janv. 1804	Bourdon, juin —
	Bereau, juillet —	Lasalle, sept. —
		Ransonnet. oct. —

Campagne de 1805. — L'Angleterre avait rompu le traité d'Amiens le 12 mai 1804 et la guerre maritime en fut le résultat. En même temps les négociations du cabinet britannique entraînèrent l'Autriche et la Russie dans une nouvelle coalition contre la France.

L'Empereur, dont le projet primitif était d'opérer un débarquement en Angleterre, dut y renoncer quoique son plan de campagne fût un des plus beaux chefs-d'œuvre de son génie entreprenant.

Lorsqu'il apprit les manœuvres malheureuses de Villeneuve au Ferrol et à Cadix, il porta toute sa pensée sur la guerre

continentale et ordonna de lever le camp des côtes, le 9 septembre 1805.

Prévoyant une guerre prochaine, Napoléon avait assuré la concentration rapide de ses troupes afin d'éviter toute surprise.

Il apprit que les Autrichiens avaient réuni plusieurs armées sur leur frontière du sud-ouest.

Le cadre de ce travail ne permet pas de suivre pas à pas les étapes glorieuses de l'armée. Quelques lignes seulement indiqueront les situations générales et permettront de suivre les mouvements du 1er corps de la grande armée, dont le 95e fit partie pendant toute la campagne.

Le 1er corps, commandé par le maréchal Bernadotte, fut entièrement constitué à Wurtzbourg et composé de 3 divisions : 1re division, général Rivaud; 2e général Drouet; 3e division bavaroise général de Wrède. La concentration de ce corps fut achevée le 2; dès son début, le 95e avait reçu l'ordre de quitter Hameln pour aller à Wurtzbourg par Giessen.

Pendant la première partie des opérations, c'est-à-dire jusqu'à la prise d'Ulm, le 1er corps fut l'aile tournante de la grande conversion exécutée par la grande armée autour de cette ville.

Le 3 octobre, Bernadotte quitta Wurtzbourg et se dirigea par Anspach sur Ingolstadt; il traversa le Danube sur le pont d'Ingolstadt le 4 octobre, et fit son entrée à Munich le 12. Le 95e avait donc parcouru une distance d'environ 60 lieues en neuf jours, précédée d'un trajet de 75 lieues pour aller de Hameln à Wurtzbourg. L'étonnante rapidité de la marche de ces troupes remarquablement entraînées fut une des causes les plus sérieuses du succès dans les opérations.

Le 1er corps resta du 16 au 26 à Munich, faisant face à l'est pendant que Napoléon prenait Mack à revers et le faisait capituler dans Ulm le 20 octobre.

Lorsque la grande armée se remit en marche sur Vienne, le 1er corps descendit la vallée du Danube parallèlement au fleuve et campa autour de Salzbourg le 3 novembre, près de Steyer le 7. Le 15, il passa sur la rive gauche, à Krems, en

remplacement du corps de Mortier qui venait d'être très éprouvé dans l'affaire de Diernstein ; le 18, il était en avant de Znaïm et se portait de là sur Iglau. Il reprit son rôle de flanqueur de gauche et surveilla les débouchés de la Bohême pendant que Napoléon occupait Vienne et s'avançait jusqu'à Brünn.

Le 95e, pendant cette série d'étapes, suivit le sort de la 2e division et passa aux différents endroits qui viennent d'être énumérés. Il est peu intéressant de donner les étapes journalières de la division. Elle ne fit qu'une guerre de manœuvres; le rôle de ses régiments n'en fut pas moins très méritoire; car, dans cette guerre, c'est autant par les jambes que par les bras que la coalition fut terrassée.

D'après les ordres envoyés par l'Empereur, Bernadotte laissa la division bavaroise à Iglau et se dirigea sur Brünn à marches forcées.

Bataille d'Austerlitz. — Il arriva dans la journée du 1er décembre. Napoléon avait à ce moment 65,000 hommes sous les armes qui allaient lutter contre 90,000 Russes et Autrichiens. Il plaça les maréchaux Lannes et Soult en première ligne et garda en réserve les grenadiers d'Oudinot, le corps de Bernadotte au centre et la garde impériale.

Le front de la position s'étendait depuis la hauteur du Santon, point d'appui de la gauche, jusqu'aux étangs de Satschen et Menitz; le centre se trouvait en arrière du Goldbach et en face du plateau de Pratzen.

Les troupes de première ligne étaient déjà vivement engagées lorsque Bernadotte reçut l'ordre de traverser le Goldbach.

La division Drouet, composée des 94e et 95e de ligne et du 27e léger s'avança, conduite par le colonel Girard, aide-de-camp de Bernadotte, pour faire face à l'attaque de la garde russe. Ces régiments aussitôt commencent une fusillade très vive, puis ils prennent le pas de charge. La mêlée devient terrible; on combat corps à corps et, en un instant, le champ de bataille est couvert de morts et de blessés.

Arrivé à ce moment de la bataille, le maréchal Berthier s'exprime ainsi dans son rapport sur la journée d'Austerlitz :

« Les Russes, enfoncés de toute part, se précipitent sur le village de Krzenowitz. Cette mêlée de la fin dut coûter à la garde impériale russe presque tous ses brillants guerriers, ses drapeaux et toute son artillerie. Il était aisé de prévoir qu'elle déciderait du sort de la journée. »

D'autre part, l'Empereur, le lendemain, lança une proclamation à son armée, dans laquelle on remarque le passage suivant :

« Quarante drapeaux, les étendards de la garde impériale de Russie, 120 pièces de canon, vingt généraux, plus de trente mille prisonniers sont le résultat de cette journée à jamais célèbre[1]. » (2 décembre).

Les corps d'armée des maréchaux Davoust, Soult et Bernadotte avec Murat furent chargés de la poursuite de l'armée russe. Le 6 décembre, elle était cernée quand l'armistice arrêta les opérations.

Le traité de Presbourg, l'un des plus glorieux que Napoléon ait jamais conclus, couronna cette campagne de trois mois, et la France, placée à la tête des nations, applaudit à toutes les perspectives de prospérité qui lui étaient rendues.

Après la bataille d'Austerlitz, le 95e reprit ses cantonnements autour d'Iglau. Son effectif était de 66 officiers et 1,982 hommes. Il fut bientôt dirigé à petites journées sur Nuremberg. Ses cantonnements successifs furent Neuhaus le 22 décembre, Linz le 15 janvier 1806, Aichstaedt et Nuremberg le 15 avril[2].

1806. — Les 3 bataillons de guerre du régiment restèrent à Nuremberg et dans ses environs jusqu'au moment de la con-

[1] Par suite de sa position en deuxième ligne pendant la plus grande partie de la journée, les pertes du régiment furent peu considérables. On ne trouve que les noms d'un officier blessé : le capitaine Larché Étienne-Pierre, deux hommes tués et vingt-six blessés.

[2] Par décision du 26 mars, le shako est donné à toute l'infanterie ; les compagnies de grenadiers conservent le bonnet à poils à plaque. Les habits sont raccourcis pour la troupe. Le collet est rouge pour les grenadiers et fusiliers et jonquille pour les voltigeurs ; les parements rouges à pattes blanches pour tout le monde. Les officiers conservent l'habit long.

centration des troupes pour la campagne de 1806; ils y reçurent des renforts en officiers et hommes de troupe.

Pendant ce temps le dépôt avait quitté Hameln le 15 avril pour aller à Mayence, de là à Coblentz le 15 mai, puis à Cologne le 8 juin, où il resta définitivement.

Le 95e, à la fin de 1805, avait laissé en garnison dans la place de Hameln 3 officiers et 90 hommes. Ce détachement rejoignit le régiment pendant le mois de mars 1806.

Campagne de 1806. — La Prusse ne s'était pas encore mesurée avec l'Empire. La création de la confédération du Rhin, protégée par Napoléon, excitait la jalousie de cette puissance dont l'ambition n'avait pas été satisfaite par la cession du Hanovre en 1805. De faux bruits adroitement répandus par l'Angleterre et la Russie firent croire à Berlin que l'Empereur voulait reprendre le Hanovre sans compensation. Le parti de la cour, la populace, la presse, tout poussa le roi Frédéric Guillaume à la guerre. Celui-ci, prenant tout à coup une allure provocante, envoya à Napoléon un ultimatum qui lui enjoignait de retirer ses troupes de la rive droite du Rhin. C'était l'équivalent d'une déclaration de guerre. L'armée française se trouvait encore en Allemagne, rétrogradant lentement au fur et à mesure que s'exécutaient les conditions de la paix de Presbourg. L'Empereur connaissait les bruits qui circulaient en Prusse; aussi, avait-il donné ses ordres de concentration dès la fin de septembre. Son but était, en cas de guerre, de tourner les Prussiens par leur gauche, de franchir l'Elbe dans la partie de son cours la plus facile, puis de les devancer sur l'Oder par où les Russes pouvaient arriver à leur secours.

Le 95e reçut, au mois de septembre, à Nuremberg, l'ordre de renvoyer au dépôt le cadre de son 3e bataillon pour recevoir et instruire les conscrits de la nouvelle levée.

Ses deux autres bataillons composés de 60 officiers et 1,845 hommes furent mis en route le 29 septembre. Le 1er corps était constitué comme en 1805 et comprenait les mêmes divisions, brigades et régiments.

[illegible] *Schleitz, 9 octobre.* — La 2e division, toujours [illegible] les ordres de Drouet, arriva le 3 septembre [illegible] point de réunion du 1er corps, qui faisait partie [illegible] colonne du centre. La 2e division occupa Cronach [illegible], le 9 elle quitta Saalbourg et s'avança sur Schleitz, après avoir franchi la Saale. Le général prussien [illegible] défendait les approches de la ville avec un corps de 10,000 hommes environ. Napoléon, qui avait couché dans les environs de Saalbourg, accourut dès le matin, et à la vue de l'ennemi, il ordonna l'attaque. La division Drouet était accompagnée de 2 régiments de cavalerie. Le 27e léger entra le premier dans la ville; mais, au même instant, les 94e et 95e passaient la Wiesenthal, affluent de la Saale, l'un au-dessous de Schleitz, l'autre dans la ville même, et contribuaient à précipiter la retraite des Prussiens. On les poursuivit rapidement sur des hauteurs en arrière de Schleitz. La 2e division fit ce jour-là 11 lieues, prit à l'ennemi 2 canons, 300 hommes environ, et en mit hors de combat un pareil nombre.

Le 95e eut à repousser plusieurs charges vigoureuses de la cavalerie ennemie. Le 10, la division suivit le général Tauenzien dans sa retraite. Le 11, elle était à Géra, le 12, le 1er corps était en position à cheval sur la route de Zeitz à Naumbourg.

L'armée prussienne, qui d'abord occupait une ligne parallèle au Thuringer-Wald, était tournée sur sa gauche par les marches forcées des corps français. Elle se vit obligée de se présenter en bataille sur les routes d'Iéna à Weimar et de Weimar à Naumbourg.

Le 14, Bernadotte entendant le canon du côté d'Iéna, s'engagea dans le défilé de Dornebourg; mais pendant cette journée le 1er corps ne fut pas engagé. Les premiers régiments, parmi lesquels se trouvait le 95e échangèrent quelques coups de feu avec l'ennemi en retraite aux environs d'Apolda[1].

[1] Le régiment eut environ 10 blessés parmi lesquels M. Garnier Étienne, jeune sous-lieutenant.

Prise de Halle. — Le 1er corps fut chargé de la poursuite ; le 17, il arriva devant Halle. La division Dupont venait d'entrer dans la composition du 1er corps. L'attaque principale fut exécutée par les divisions Dupont et Rivaud. La division Drouet n'entra en ligne qu'à la fin de l'action ; les 27e et 95e appuyant leur droite à la Saale et leur gauche au bois faisant face au Weinberg, furent déployés contre le régiment de Treskow. Ce régiment voulant soutenir la retraite, fut fait prisonnier après un combat meurtrier.

La nuit approchait, toutes les troupes étaient harassées par la marche de la nuit précédente et par le combat qui durait depuis 9 heures du matin. La division s'établit dans la ville et les villages environnants.

Le 19 octobre le 1er corps continue sa poursuite ; la division Drouet pousse vivement Blücher en cherchant à lui couper sa retraite ; elle atteint presque chaque jour la queue de sa colonne.

Prise de Lubeck. — Le 95e passa le 20 près de Bernburg ; le 22, il traversa l'Elbe à Barby, campa le 29 à Boïtzemburg et le 4 novembre il entra à Schwerin. Blücher était poursuivi et cerné de tous côtés. Ne sachant plus où porter ses pas, il résolut de se jeter de force dans la ville libre de Lübeck et de s'embarquer pour la Prusse orientale si la résistance y était impossible ; mais la division Drouet marchait encore sur ses traces. Arrivée le 6 novembre elle attaquait le jour même les ouvrages qui couvraient la porte de la ville appelée Burg-Thor.

Soult, d'un autre côté, marcha dans le secteur de la porte Muhlen-Thor.

La ville possédait autrefois une enceinte bastionnée dont il restait encore le terre-plein et les fossés ; 20,000 Prussiens les défendaient,

La 2e division fut chargée de l'attaque principale dans un secteur marécageux compris entre les routes de Schonberg et de Travemünde bordées d'arbres et de fossés assez profonds.

Après un violent feu d'artillerie la division entière se mit

[illegible] les 94e et 95e s'avançèrent par la route de [illegible]. Le général Frère conduisit les deux régiments [illegible] énergie. Les palissades furent brisées à coups [illegible] de crosse ; les barrières furent ouvertes et il y eut [illegible] d'horrible carnage des troupes prussiennes. Les [illegible] du canon de la courtine et du bastion de droite furent [illegible] et les soldats se précipitèrent dans la ville à la [illegible] de l'ennemi ; mais les pièces de gauche qui prenaient la porte en flanc les firent défiler sous un feu terrible.

Les Prussiens retranchés dans les rues et dans les maisons avaient fait des efforts incroyables pour repousser les Français ; chaque place, chaque rue était un champ de bataille. Le général Blücher fit lui-même plusieurs charges avec de la cavalerie et ses efforts réitérés ne purent ralentir un instant l'impétuosité des troupes françaises.

La 95e fit de grandes pertes dans cette journée. On peut estimer qu'il eut au moins 150 hommes hors de combat [1]. L'ennemi outre ses tués et blessés, abandonna 6,000 prisonniers et plus de 50 canons.

Le 7 novembre, Blücher acculé à la frontière danoise dut se rendre à Murat, commandant en chef des 1er et 4e corps.

Le général Drouet repassa l'Elbe pour donner la chasse à quelques corps de flanqueurs Prussiens qui rôdaient dans les environs de Luncbourg. Il s'empara de 4 escadrons d'un régiment de dragons, d'un escadron de hussards de Koller, d'une quarantaine d'officiers de tous grades et de 600 hommes d'infanterie.

La puissance prussienne était complètement anéantie, ses places fortes en notre pouvoir. Tous ces événements s'étaient accomplis en un mois ; car, entré en Prusse le 8 octobre, Napoléon avait reçu la capitulation de Magdebourg qui fut la dernière le 8 novembre.

[1] Parmi eux on remarque : MM. Jacquart Georges et Charlet François, sous-lieutenants, blessés, et les soldats L. Lallemont, S. Jolivet, L. Lavillionnaire, J. Artus, F. Tronchon, J. Boziaud, J.-J. Hantz, M. Pacot, P. Rousseau, J. Cailleaud, J. Verdeau, F. David, Ch. Cornet, L.-J. Lan- [illegible] P. Deffour, tués.

La grande armée avait encore à lutter contre les Russes envoyés sur la Vistule. Nous allons suivre le 95e dans ces contrées jusqu'alors inconnues aux troupes françaises.

Le 95e se dirigea avec la division Drouet sur Berlin où il arriva le 28 novembre. Il ne fit que traverser la ville. Le lendemain, il partait pour se rendre par Francfort sur l'Oder à Posen (8 décembre).

Le régiment venait de recevoir 300 hommes du dépôt; le 3e bataillon pendant ce temps avait détaché une de ses compagnies de 140 hommes à Mayence pour entrer dans la composition du 8e bataillon provisoire. Ce bataillon devient le 2e du 8e régiment provisoire, le 3 janvier 1807 (armée de réserve).

Au mois de février, le 95e fournit 1 compagnie de 150 hommes au 2e bataillon du 12e régiment provisoire. Ce régiment fut dirigé sur la grande armée après sa formation, et ses éléments versés dans les corps les plus éprouvés.

Le régiment prit quelques jours de repos à Posen, puis il se dirigea à marches forcées sur Thorn (18 décembre) pour participer à l'attaque de la position des Russes au confluent de l'Ukra et de la Narew.

A partir de Posen, le 95e avec le 1er corps forma l'extrême-gauche de la ligne française.

Pendant que Napoléon battait les Russes à Pultusk, le 95e marchait d'Alt-Rypin sur Mlawa.

Malgré les succès remportés, l'armée se fatiguait de ces marches incessantes par un climat humide, dans un pays marécageux. Les maladies commençaient à exercer leurs ravages dans les rangs et Napoléon résolut de cantonner ses troupes.

Le maréchal Bernadotte occupa l'espace compris entre Graudenz et Elbing. Le 95e resta dans les cantonnements d'Erzensk et Propskovo du 1er au 13 janvier.

Le général russe Bennigsen, nommé général en chef, voulut tenter une attaque de la ligne française en surprenant

la gauche des cantonnements et en s'avançant le long du littoral.

Le 22 janvier, il se trouvait à Heilsberg sur l'Alle.

Combat de Mohrungen. — Le maréchal Ney surprit ces mouvements et l'éveil fut donné dans les lignes françaises. Le 1er corps, le plus exposé, s'étant avancé aussitôt vers Osterode et Mohrungen, c'est sur ce dernier point que se prononça l'attaque ennemie. La division Drouet eut tout le mérite du succès remporté dans ce combat qui permit au maréchal Bernadotte d'attendre les Russes à Osterode, après avoir fait sa jonction avec le maréchal Ney.

Napoléon voulant tourner les Russes par leur gauche pour les acculer à la mer destina le corps de Bernadotte à simuler un mouvement de retraite vers Thorn, pour exécuter avec les autres corps son attaque sur les Russes défilant devant lui.

Le mouvement ne réussit pas car les Russes apprirent les projets de l'Empereur en s'emparant d'une lettre adressée à Bernadotte.

Dès que Napoléon s'aperçut de ce fait, il voulut néanmoins profiter de la mise en mouvement de son armée et il rappela Bernadotte vers Osterode pour avoir son appui à gauche.

Tout en revenant à marches forcées, Bernadotte ne put assister à la bataille d'Eylau, ayant une trop grande distance à franchir pour rejoindre le gros de l'armée.

Après la journée d'Eylau, l'armée prit ses cantonnements définitifs derrière la Passarge. Le 1er corps était à l'extrême-gauche entre Braunsberg et Spanden.

La brigade Gérard (94e et 95e) cantonna d'abord à Rhodhenen et Liebenau.

Après avoir fait une démonstration le 3 sur la basse Passarge, elle s'installa définitivement autour de Holland, le 4 mars 1807. Le général Drouet avait été nommé, pendant le mois de février, chef d'état-major du maréchal Lefebvre et remplacé par le général Villatte. Le quartier général de la division se trouvait à Behlenhoff.

L'état-major du 95e cantonna à Holland et le régiment dans les villages de Roghenen, Schonau, Crossen, Anquitten, Hemersdorf, Neundorf, Weiskenhof, Drausenhof, Neugult, Lhichs.

Le régiment occupa ces cantonnements jusqu'au 3 juin dans un repos relatif. Il comptait sous les armes 51 officiers et 1,611 soldats.

Par mesure de prévoyance, à partir du milieu du mois de mai, les divisions furent réunies au centre de leurs cantonnements.

L'ennemi, après avoir laissé emporter la place de Dantzig sans autre essai pour la délivrer que la tentative infructueuse du Nohrung, devança Napoléon dans ses projets d'offensive.

Le 3 juin, la 3e division (général Villatte), prit position pour soutenir la division Dupont ; elle ne fut pas engagée.

Attaque de Spanden. — Le 5, une colonne considérable de Russes et Prussiens, avec 20 pièces de canon, attaqua la tête de pont de Spanden défendue par la division Villatte. Les 94e et 95e se trouvaient à la gauche entre les villages de Boarden et de Spanden. L'ennemi fut repoussé après avoir subi des pertes sérieuses.

Le général Villatte se distingua dans cette affaire par la hardiesse de ses manœuvres et la bravoure qu'il déploya à la tête des troupes. Il avait déjà mérité les éloges du prince de Ponte-Corvo par ses habiles dispositions du 3.

Le 6, le commandement du 1er corps fut donné par intérim au général Dupont, qui fut remplacé le 7 par le maréchal Victor ; le prince de Ponte-Corvo avait été blessé d'une balle à la tête au moment où il cherchait à s'avancer pour reconnaître les dispositions de l'ennemi.

Le 10 juin, le corps d'armée entier, resté sur la basse Passarge, exécuta une reconnaissance sur toute la ligne ennemie. La 3e division fut dirigée sur Wuksen par le pont de Spanden et en chassa l'ennemi. Elle continua sa route le 11 et le 12 sur Mehlsack et marcha toute la nuit.

Le 13, elle s'avança sur Preuss-Eylau par Landsberg, et le 14, les divisions du 1er corps reçurent l'ordre de se porter sur Friedland en passant par Domnau. Le maréchal Victor, en arrivant sur le champ de bataille, reçut de l'Empereur l'ordre de s'établir un peu en avant du village de Posthenen. Chaque division était formée sur deux lignes.

Bataille de Friedland. — Les deux divisions du 1er corps, quoique placées en réserve pendant l'action, sont demeurées exposées au feu des batteries ennemies et ont conservé la plus belle contenance. Quelques boulets vinrent tomber au milieu des rangs du 95e et y causèrent des pertes.

Les grenadiers et voltigeurs du régiment combattirent toute la journée en première ligne.

On lira plus loin la part brillante qui leur revient dans cette bataille.

Le 14, au soir, le régiment prit position en arrière de Friedland.

Le 15, le 1er corps fut chargé de la poursuite de l'ennemi ; il marcha sur Wehlau en suivant la rive droite de l'Alle ; quelques coups de canon furent échangés ; la 3e division se déploya à droite et à gauche de la route en avant de Pasterwalde, et plaça des postes le long de l'Alle et de la Prégel pour en intercepter la navigation.

Le 16, la division Villatte passa la Prégel, le 95e en avant de Wehlau ; le 1er corps ne s'arrêta que devant Tilsitt au moment où l'empereur Alexandre proposa un armistice. La suspension d'armes fut bientôt suivie du traité de Tilsitt, qui termina glorieusement cette longue et pénible campagne. Pendant les préliminaires du traité, le 95e retourna au camp de Wehlau, puis il fut dirigé sur Neu-Ruppin pour être cantonné dans cette ville et ses environs.

L'état-major du corps d'armée était à Berlin, celui de la division à Neu-Ruppin.

Le régiment fut disséminé dans quatre-vingts ou quatre-vingt-dix petites localités du cercle de Neu-Ruppin.

Le 1er corps occupa des cantonnements en Prusse jusqu'au

moment du traité du 8 septembre 1808, relatif à l'évacuation des troupes. La plupart des corps de la grande armée furent alors dirigés sur les Pyrénées. Le 95e conserva sa place de bataille à la 3e division du 1er corps qui fit partie de l'armée d'Espagne,

Avant d'étudier cette campagne, il convient de parler des grenadiers et voltigeurs fournis par le 95e à la grande armée. Ces hommes ont servi de noyau à la formation d'un 4e bataillon dont l'histoire est absolument distincte de celle des premiers. Pendant que ces derniers se battent en Espagne, le 4e bataillon assiste à la bataille de Wagram ; il se trouve en Portugal, en 1811, puis à Dantzig, en 1813. Afin d'éviter toute confusion, on donnera d'un seul trait l'histoire des grenadiers et voltigeurs et du 4e bataillon jusqu'en 1813, pour revenir ensuite à la partie principale du régiment.

CHAPITRE III

GRENADIERS ET VOLTIGEURS DU 95e

4e BATAILLON

Un décret du 19 septembre 1806 ordonna de réunir sur le pied de guerre les compagnies de grenadiers et voltigeurs des 3es bataillons des régiments stationnés dans les 25e et 26e divisions militaires et de les organiser en bataillons de 6 compagnies.

Ces bataillons devaient être dirigés sur Mayence et former avec ceux déjà réunis la division de réserve des grenadiers et voltigeurs de la grande armée. Le contingent fourni par le 95e fut de 6 officiers et 180 hommes. Cet effectif fut maintenu à ce minimum, par le 3e bataillon et le dépôt du 95e, chaque fois qu'il diminua. Il fut considérablement augmenté pendant la préparation de la campagne de juin 1807, contre les Russes et les Prussiens.

Après Iéna, la division de grenadiers composée de 8 bataillons, fut entièrement organisée à Berlin, sous le commandement du général Oudinot et elle se rendit aussitôt en Pologne.

La division occupa Varsovie, le 2 février 1807. Après plusieurs changements, les compagnies du 95e firent partie du 2e régiment; les grenadiers furent placés sous les ordres du commandant Fondousse, les voltigeurs sous ceux du commandant Chabert, (colonel Espert, brigade Ruffin).

Combat d'Ostrolenka. — Lorsque le mouvement offensif des Russes décida l'Empereur à quitter ses premiers cantonnements, la division Oudinot se trouvait à Pultusk faisant partie du 5e corps (Lannes), commandé provisoirement par Savary. Le général Oudinot apprit que la place d'Ostrolenka était

menacée par le général Essen. Il se mit en marche aussitôt et porta un secours efficace à cette ville ainsi qu'en témoigne le rapport du général Savary sur cette affaire :

« J'ai beaucoup à me louer du général de brigade Ruffin et des grenadiers qui se sont couverts de gloire en exécutant, sous la mitraille de 20 pièces de canon, un changement de front à gauche pour fusiller à bout portant et culbuter à la baïonnette une colonne d'infanterie russe qui allait entrer dans Ostrolenka. »

Les deux compagnies du 95ᵉ qui étaient en ce moment réduites à 169 hommes, furent très éprouvées [1].

L'ennemi perdit, ce jour-là, 3,000 hommes et dut battre en retraite.

Lorsque les cantonnements de la haute Vistule furent assurés, l'Empereur appela auprès de lui la division Oudinot. Il la fit entrer dans la composition du corps d'armée de réserve, le 5 mai 1807.

Dès que les hostilités recommencèrent, au mois de juin, la division Oudinot fut toujours des premières au feu, à la bataille de Friedland surtout où plusieurs des braves du 95ᵉ, officiers et soldats, trouvèrent une mort glorieuse ; aussi est-il nécessaire de reparler ici de cette journée qui valut aux grenadiers une si belle page dans l'histoire de la campagne de 1807.

Bataille de Friedland, 14 juin 1807. — Le général Oudinot, sous les ordres de Lannes, commandant le corps de réserve, avait marché toute la nuit pour obliger les Russes à se déployer devant Friedland ; quand il arriva dans la plaine, en avant de cette ville, la lumière douteuse du crépuscule ne laissait pas encore voir les objets. La brigade Ruffin (95ᵉ) marchait en tête ; arrivée à Posthenen, Lannes lui envoya l'ordre de mettre ses bataillons en ligne. Il y avait en tout 12,000 hommes présents pour commencer l'action contre les forces ennemies

[1] Les soldats J.-B. Heungem, J.-P. Herbileck, Simon Jolivet, A Beaujan, J. Marchesson, J. Dechambre, S. Aufort, N. Jost, furent tués. Il y eut en outre une trentaine de blessés.

d'abord triples et bientôt portées à 75,000 hommes avant l'arrivée en ligne du gros de l'armée française.

Pour se maintenir sur un front de plus d'une lieue avec si peu d'infanterie, il fallait le talent de Lannes secondé par l'ascendant d'Oudinot sur ses grenadiers, troupe d'élite qu'il avait choisie, formée, animée de son esprit et qui, dans ces temps de gloire militaire, faisait l'orgueil de l'armée française.

Il sut masquer aux Russes le peu de solidité de notre ligne en la couvrant d'un rideau de tirailleurs qui entretinrent le feu avec la plus grande vivacité. Oudinot profita de la hauteur des seigles, des bouquets d'arbres pour dérober ou montrer à propos l'un de ses bataillons. « S'ils m'avaient abordé en masse, sur tout mon front, disait-il, nous étions tous perdus, mes grenadiers et moi. »

Napoléon prévenu, arrivait en hâte et voyant ce qui se passait, il dit à Oudinot : « Je vous amène l'armée, elle me suit. » — Où est donc l'Alle? » demanda l'Empereur. « Là, répondit Oudinot, derrière l'ennemi. — Je jetterais tous les Russes à l'eau si j'avais du monde, mais j'ai usé mes grenadiers. »

A ce moment, il ne restait qu'un bataillon en réserve. Napoléon acheva ce qui avait été si merveilleusement commencé.

Si le régiment est resté en réserve pendant cette journée, on voit qu'il n'en fut pas de même de ses grenadiers et voltigeurs [1].

Après le traité de Tilsitt, on dirigea les grenadiers sur Dantzig. Ils devaient y tenir garnison jusqu'à parfait éclaircissement des affaires européennes, et, en conséquence, ne quittèrent cette place qu'au mois de septembre 1808, pour aller à Hanau.

Campagne de 1809. — Les meilleures troupes de l'Empereur étaient en Espagne. Les Autrichiens, croyant l'occasion venue de réparer leurs défaites, lui déclarèrent la guerre.

[1] Parmi les tués et blessés de cette journée on retrouve :

MM. Ransonnet Louis-Joseph, lieutenant, mort des suites de ses blessures; Tourneur Charles et Debœuf Jean-François, lieutenants, blessés; les soldats J. Dejean et G. Walter et P. Metz, tués.

L'armée fut aussitôt rassemblée à Augsbourg et à Ratisbonne.

Les grenadiers d'Oudinot entrèrent dans la composition du 2e corps commandé par le maréchal Lannes. Pendant la concentration, ils furent rejoints par les compagnies envoyées des dépôts pour augmenter leurs effectifs.

Le 95e fournit quatre nouvelles compagnies au 2e corps, de sorte que la division Oudinot posséda, à partir du 28 mars 1809, six compagnies du 95e. Ces six compagnies réunies formèrent le 4e bataillon et conservèrent ce nom dans les situations de l'armée.

C'est parler d'elles que raconter l'ensemble des opérations de la division ; car à Essling, comme à Wagram, elle fut déployée en entier et tous les bataillons eurent un sort commun. La division Oudinot arriva trop tard sur le champ de bataille d'Eckmuhl. Elle n'engagea qu'un combat d'avant-garde, le 19 avril, à Pfaffenhofen ; mais, dans la deuxième partie de la campagne, elle sut admirablement soutenir son ancienne réputation.

Pendant la marche sur Vienne, la division Oudinot forma l'avant-garde du 2e corps. Elle enleva, entre Altheim et Ried, un bataillon séparé du corps du général Hiller et livra un combat d'une certaine importance dans le défilé de Sugardskirchen, où l'ennemi essaya de résister pendant quelque temps.

Le 12 mai, la division était désignée pour tenir garnison à Vienne ; elle y fut remplacée par la division Gudin, le 20. Elle reçut aussitôt l'ordre d'aller rejoindre le maréchal Lannes, qui avait combattu avec une seule division pendant la journée du 21 à Essling.

Essling, 22 mai 1809. — Les grenadiers marchèrent toute la nuit et à quatre heures du matin, le combat recommença avec plus de fureur que le jour précédent. Au moment où les grenadiers allaient percer le centre de la ligne ennemie qui reculait déjà, Napoléon apprit que les ponts du Danube étaient

rompus. Il ordonna la retraite sur Essling, qui fut pris cinq fois par les Autrichiens et cinq fois repris par le 2e corps.

Ce fut pendant la dernière attaque, la plus terrible de toutes, que le maréchal Lannes eut la cuisse emportée par un boulet.

Les pertes du 4e bataillon du 95e furent relativement très considérables[1].

Napoléon replia ses troupes dans l'île Lobau, et reforma son armée avant de tenter un nouveau passage du Danube. Le général Oudinot remplaça le maréchal Lannes dans le commandement du 2e corps. Le 4e bataillon du 95e avec ceux des 94e et 96e formait le régiment du colonel Coquereau, 2e régiment de la 2e brigade (général Albert) de la 1re division, (général Tharreau).

Voici quelle était sa composition :

Commandant : Meylier.

	Capitaines.	*Lieutenants.*	*Sous-lieutenants.*
Grenadiers,	Tillard.	Mathieu.	Leneveu.
1er *de fusiliers,*	Arnold.	Pluisse.	Monny.
2e —	Fonot.	Roger.	Mousin.
3e —	Guignet.	Chaurret.	Departail.
4e —	Chaud.	Dupré.	Lapoterie.
Voltigeurs,	Haricot.	Fugiez.	Polge.
			Faginchon (à la suite).

Adjudant-major : Delorme.
Chirurgien sous-aide-major : Rousset.

Napoléon avait réuni toute son armée à la fin de juin, et ses dispositions étaient prises pour attaquer l'archiduc Charles.

La division Tharreau commença le passage du Danube à neuf heures du soir sur de gros bacs (4 juillet).

[1] Ont été tués :

MM. Saunier Nicolas, Durmoins Jean, sous-lieutenants ; C. Degroots ; P. Remond, sergent ; F. Turcat, J. Merle, J. Brun, A. Babinet, P. Truol, J.-B. Vuillaume, Ch. Lefèvre, F. Noël, A. Goblet, F. Klein, L. Wickle, Ch. Maire, Ch. Donjou, D. Reguier, P. Foucher, P.-J. Pierrard, J. Hervé, Simmelé, C. Trouvet, D. Mabille, Martin Richard, J. Gaillard, L. Tampier, Cl. Menard, N. Normand, C. Coquelin, J. Sabrot, P. Parcellier. Sept autres moururent des suites de leurs blessures.



A peine débarquée, la brigade Albert s'empara de la redoute de la Maison-Blanche et permit d'établir les ponts pendant qu'elle tiraillait dans l'obscurité avec les avant-gardes autrichiennes.

Oudinot appuya sa droite au hameau de Muhlleiten, dont il s'était emparé, et sa gauche à la Maison-Blanche. A la pointe du jour, il fit canonner le château de Sachensang, dont le commandant se rendit sans résistance.

L'armée entière ayant traversé le fleuve, fut déployée en éventail. Napoléon crut pouvoir terminer l'action le même jour d'après les rapports erronés de ses lieutenants sur la faiblesse du centre de la ligne autrichienne. A la tombée de la nuit, il fit avancer le 2e corps entier et 4 autres divisions. Oudinot marcha sur Baumersdorf; mais l'obscurité amena la confusion dans l'attaque et le 2e corps bivouaqua sur les positions prises à la fin de la journée.

Bataille de Wagram. — La bataille durait depuis longtemps, lorsque le corps d'Oudinot, qui n'avait pas encore donné, marcha sur Baumersdorf et Wagram pour soutenir la division Gudin occupée à Neusiedl. Alors la division Tharreau (95e) se dirige sur Wagram, charge à la baïonnette plusieurs bataillons, en prend deux, enlève le village et y recueille de nombreux prisonniers, plusieurs canons et un drapeau.

Le 95e éprouva des pertes sensibles[1].

Le 2e corps reçut des éloges mérités et le 95e eut le droit d'être fier de la belle conduite de son 4e bataillon.

Après la bataille, la division resta dans Wagram, et se porta le 9 à la poursuite de l'archiduc Charles.

11 juillet. — L'armistice de Znaïm arrêta les opérations.

Le maréchal Bernadotte avait, dans un ordre du jour, attribué aux Saxons l'honneur de la prise de Wagram. Napoléon

[1] MM. Leneveu Marc, Monny Claude, sous-lieutenants, et Pluisse, lieutenant, furent blessés.

Au nombre des soldats tués on trouve :

H. Robinot, J. Cavillien, F. Navel, P. Siboteau, J. Ch. Chedville, Falon et 27 blessés dont 15 moururent des suites de leurs blessures.



rétablit la vérité des faits en écrivant en propres termes au ministre de la Guerre : « C'est le général Oudinot qui a pris Wagram, le 6 à midi. Le prince de Ponte-Corvo n'a donc pas pu le prendre. Il n'est pas plus vrai que les Saxons aient enfoncé le centre de l'ennemi, le 5..... »

Le 4e bataillon du 95e resta au 2e corps, division Tharreau ; après la campagne, il cantonna autour de Vienne jusqu'au mois de novembre ; puis il se retira à Spire au commencement de l'année 1810. Le 1er juillet, il fit partie de la 12e division militaire à Nantes, bientôt après de la 2e division du 9e corps d'armée d'Espagne.

Le régiment provisoire, toujours composé des trois 4es bataillons des 94e, 95e et 96e (comme en Allemagne), était à Bayonne, le 14 octobre 1810, prêt à entrer en campagne. A partir de cette époque, les situations le désignent sous le nom de 2e de ligne.

Campagne de Portugal. — Vers la fin de 1810, le maréchal Masséna, commandant l'armée de Portugal, se trouvait arrêté par le Tage et ne pouvait, sans secours de toutes espèces, continuer sa marche sur Lisbonne. La division Conroux du 9e corps fut alors désignée pour être dirigée vers l'armée de Portugal et elle partit sous le commandement supérieur du général Drouet.

Division Conroux. — 1re brigade : 1er et 3e de ligne ; — 2e brigade : 1er et 2e de ligne.

2e de ligne (4es bataillons). — 94e, 95e, 96e.

Ce fut en livrant des combats continuels aux bandes qui le harcelaient, que Drouet parvint à s'avancer.

Le 2 janvier 1811, le 4e bataillon du 95e fut engagé dans une de ces petites affaires à Espinal [1].

Les ressources très insuffisantes dont pouvait disposer le général Drouet, et les ordres contradictoires qu'il reçut du major-général et de Masséna, rendirent sa présence inutile.

[1] Il y eut deux soldats tués : A. Dezitter et A. Bertrand.

Aussi, après une longue inaction provenant du dénûment le plus absolu, l'armée de Portugal fut contrainte à la retraite (6 mars).

Des combats journaliers marquèrent ses étapes successives.

Combat de Fuentès-de-Onoro. — Le 2e régiment de la 2e brigade fut engagé principalement dans le combat de Fuentès-de-Onoro (5 et 6 mai), après lequel l'armée de Portugal se retira derrière l'Agueda pour se préparer, par une nouvelle organisation, à reprendre les hostilités. Peu de temps après, le 2e régiment de ligne de la division Conroux fut licencié.

Le 4e bataillon du 94e envoya ses hommes aux trois bataillons du régiment qui étaient alors devant Cadix et le cadre retourna au dépôt, à Cologne (15 mai).

On verra plus tard quelles furent les destinées du 4e bataillon à partir de cette époque. Il est nécessaire de reprendre l'histoire des 3 premiers au point où elle a été laissée, c'est-à-dire à leur entrée dans l'armée d'Espagne.

CHAPITRE IV

CAMPAGNE D'ESPAGNE [1]

1er, 2e ET 3e BATAILLONS

Trois raisons principales poussèrent l'Empereur à la guerre d'Espagne :

La révolution du commencement de l'année avait livré l'Espagne et le Portugal aux mains des Anglais.

Abandonner ces provinces, eut été renoncer au blocus continental.

L'échec récent (capitulation de Baylen) subi par les armées de l'Empereur, était la première atteinte portée à l'honneur du drapeau français depuis près de vingt années de guerre.

[1] DÉCRET RELATIF A L'ORGANISATION DE L'INFANTERIE

Palais des Tuileries, 18 février 1808.

Art. I. — Les régiments d'infanterie de ligne et d'infanterie légère comprendront un état-major et 5 bataillons.

Les 4 premiers bataillons porteront la dénomination de bataillons de guerre.

Le 5e celle de bataillon de dépôt.

Art. II. — Chaque bataillon de guerre commandé par un chef de bataillon, ayant sous ses ordres : 1 adjudant-major et 2 adjudants sous-officiers, sera composé de 6 compagnies, dont 1 de grenadiers, 1 de voltigeurs et 4 de fusiliers qui seront toutes d'égale force.

Art. III. — Le bataillon de dépôt aura 4 compagnies ; le major sera toujours attaché à ce bataillon. Un capitaine désigné par le Ministre, sur la présentation de trois candidats, faite par le colonel, commandera le dépôt sous les ordres du major ; il commandera en même temps une des 4 compagnies ; il y aura en outre, au dépôt, 1 adjudant-major et 2 adjudants sous-officiers.

Art. IV. — L'état-major du régiment comprendra 1 colonel, 1 major, 4 chefs de bataillon, 5 adjudants-majors, 1 quartier-maître trésorier, 1 officier payeur, 1 porte-aigle, 1 chirurgien-major, 4 aides-chirurgiens, 5 sous-aides chirurgiens, 10 adjudants, les 2e et 3e porte-aigles, 1 tambour-major, 1 caporal-tambour, 8 musiciens dont 1 chef, 4 maîtres-ouvriers.

La compagnie comprendra :

1 capitaine, 1 lieutenant, 1 sous-lieutenant, 1 sergent-major, 4 sergents, 1 caporal-fourrier, 8 caporaux, 2 tambours, 121 grenadiers, voltigeurs ou fusiliers ; en tout 140 hommes.

Art. V. — Il y aura 4 sapeurs par bataillon, pris dans la compagnie de grenadiers, ainsi que le caporal.

Art. VII. — Quand les 6 compagnies seront présentes on agira toujours par division.

Art. XVI. — L'aigle sera toujours là où il y aura le plus de bataillons réunis.

NAPOLÉON.

L'insurrection avait renversé Joseph d'un trône que l'Empereur tenait à conserver aux siens. Il résolut alors de se transporter avec la grande armée en Espagne et d'en faire la conquête (septembre 1808).

Le 1er corps (maréchal Victor), aussitôt que ce projet fut arrêté, reçut l'ordre de quitter Berlin. Il conserva la dénomination de 1er corps de l'armée d'Espagne.

Le 95e fit toujours partie de la 3e division, général Villatte, 2e brigade, général Lefol.

COMPOSITION DU 1er CORPS, MARÉCHAL VICTOR

1re Division. — Général Ruffin.
2e — Général Lapisse.
3e — Général Villatte.
1re Brigade. — 27e léger et 63e. — Général Pacthod.
2e — 94e et 95e, 3 bataillons. — Général Puthod.

État-Major : Colonel Pécheux....		11 officiers	13 hommes
1er Bataillon. — Commandant	Bonnet.	14 —	577 —
2e — —	Larché.	13 —	573 —
3e — —	Henry.	12 —	568 —
		50 officiers	1,731 hommes

Le 95e arriva, le 29 octobre, à Vittoria, point de concentration désigné par l'Empereur pour toute l'armée venant de France.

L'ordre était d'attendre l'arrivée de l'Empereur pour attaquer; mais le maréchal Lefebvre fut envoyé par Joseph, frère de Napoléon, dans la direction de Bilbao, afin de contenir le général Blake, qui menaçait la ligne de retraite. Les exagérations des renseignements portèrent l'effectif du corps de Blake à 80,000 hommes alors qu'il n'en avait que 20,000. La 3e division reçut l'ordre de se porter par Mondragon vers Durango pour appuyer le duc de Dantzig en cas d'attaque.

Combat de Durango. — Le 30 au soir, la division Villatte avait rejoint le 4e corps. Le maréchal Lefebvre ne sut pas résister à l'impatience des soldats, insultés et menacés du geste par les

troupes espagnoles. Il n'était pas fâché, de son côté, de tenter un beau coup de main sur l'armée ennemie avant l'arrivée de l'Empereur.

Les Espagnols occupaient, en avant de Durango, une ligne de hauteurs dont la droite, moins fortement appuyée, pouvait être tournée.

Le maréchal Lefebvre divisa ses troupes en trois colonnes. Les colonnes de droite et du centre marchaient sous les ordres des généraux Leval et Sébastiani; enfin, celle de gauche, commandée par le général Villatte, comprenait la 2e brigade de la division formée des 94e et 95e et des Allemands, mêlés à la division Villatte pour être entraînés par l'exemple des vieux régiments français.

« Le général Villatte[1] fut chargé de commencer l'attaque avec les 94e et 95e, le 31 au matin, par un brouillard épais. Il ne lui fallut que le temps nécessaire pour parcourir le chemin. Ses régiments poussèrent l'ennemi si vigoureusement que celui-ci ne défendit que faiblement sa dernière position, dans laquelle il avait cependant fait des préparatifs de résistance.

« Cette opération terminée, le général Villatte fit allumer un feu, signal convenu pour l'attaque du centre et de la droite. L'ennemi plia devant l'élan des troupes françaises; il perdit 1,500 ou 1,800 hommes pour 200 qu'il mit hors de combat. »

Le maréchal Lefebvre, dans son rapport, cite le 95e parmi les régiments dont il a eu particulièrement à se louer dans cette affaire.

Continuant sa marche, il entra le lendemain dans Bilbao où les Espagnols n'essayèrent pas de tenir, et il les poursuivit jusqu'à Balmaseda. Il établit la division Villatte dans cette dernière ville et se replia vers Bilbao avec son corps d'armée.

Napoléon, arrivé le 5 novembre à Vittoria, vit échouer ses

[1] Extrait du rapport du maréchal Lefebvre sur l'affaire de Durango.

premiers projets par la précipitation de ses lieutenants. Le maréchal Victor avait précédemment reçu l'ordre d'appuyer avec le reste de son corps la division Villatte, laissée à Balmaseda, et le corps de Lefebvre. Pressé de rejoindre le quartier-général afin de servir sous les yeux mêmes de l'Empereur, le maréchal Victor crut comprendre, dans les instructions qu'on lui donna, qu'il pourrait reprendre la route de Vittoria dès que sa présence ne serait plus nécessaire en Biscaye. Il exécuta ce mouvement trop tôt, abandonnant la division Villatte, qui restait toute seule à Balmaseda. Le 5 novembre, Blake s'avança à la tête de son armée pour l'envelopper. Le général Villatte se replia avec ses quatre régiments bien entiers sur la route de Bilbao. Les Espagnols qui voulurent s'approcher furent vigoureusement accueillis et punis de leur imprudente hardiesse.

L'Empereur, en apprenant cette nouvelle, fit marcher les corps entiers des maréchaux Lefebvre et Victor sur Balmaseda. Blake fut à son tour attaqué à Guenès, mais ses troupes n'opposèrent aucune résistance à la division Villatte, qui marchait toujours à l'avant-garde.

Le maréchal Victor mena la poursuite très activement, il franchit les gorges de la Biscaye à la suite de l'armée ennemie et arriva devant la ville d'Espinosa de los Monteros, où le général Blake avait occupé des positions bien choisies.

Bataille d'Espinosa, 10 novembre 1808. — Le général Villatte aperçut le premier l'armée espagnole dans cette redoutable position avec six bouches à feu au centre de sa ligne, alors que le corps français n'en possédait pas une seule par suite du mauvais état des chemins. Il déploya immédiatement toute sa division : la première brigade face à la gauche et au centre des Espagnols. Avec la seconde brigade, composée des 94ᵉ et 95ᵉ de ligne (général Puthod), il fit aborder le plateau boisé auquel s'appuyait la droite des Espagnols. Il fallait s'avancer sans artillerie contre une armée bien postée et enlever toutes les positions à coups de fusil ou de baïonnette. Les soldats du général espagnol La Romana, placés sur ce plateau, se défen-

dirent vaillamment et à la faveur des bois exécutèrent un feu meurtrier.

« Le général Puthod, avec les 94e et 95e, franchit tous les obstacles, envahit le plateau, pénètre dans les bois et en déloge les Espagnols; il en culbute quelques-uns dans la Trueba. »

Pendant que la brigade Puthod s'avançait, la droite et le centre se disposaient à engager la bataille à fond, lorsque le brouillard, s'élevant vers cinq heures, empêcha les deux armées de se voir et remit au lendemain la fin de cette lutte. Le maréchal Victor plaça les 94e et 95e en réserve pendant la journée du 11. L'armée de Blake dut céder, quoique attaquée par des forces inférieures; elle fut repoussée de tous les points à la fois sur Espinosa, et la retraite se changea en déroute. Les colonnes françaises étaient débarrassées pour longtemps de cette armée de Léon et de Galice, qui avait pour mission, en passant par Mondragon, de couper la ligne de retraite de l'armée française [1].

Napoléon ordonna au maréchal Victor, après avoir laissé reposer le 1er corps à Espinosa, de prendre la route de Burgos pour venir, suivant sa première destination, rejoindre le quartier-général.

De Burgos, Napoléon dirigeait les opérations de toute son armée. Pendant que Lannes gagnait la bataille de Tudela (23 novembre), le 1er corps était jeté à gauche de la route de Madrid vers San-Estevan.

Le maréchal Victor reçut l'ordre de se porter vers la gorge de Sommo-Sierra, que les Espagnols se préparaient à défendre. L'Empereur les fit attaquer par les chevau-légers polonais suivis du 1er corps et les culbuta en leur enlevant 16 pièces de canon, 8 drapeaux et un grand nombre de prisonniers (30 novembre).

Le 1er corps, après la poursuite se trouvait à 5 lieues de

[1] Le lieutenant Henriot fut blessé. Les soldats Tournepiche, Greuet, Beaucour, Darouville, Dannot, Hambise, Dubreuil, Desbordes, Complant, Seppegno, Guiot, Masson, Vidard, Feyts, Vernou, Montura, Taiuchant furent tués. Il y eut en outre une trentaine de blessés dont deux moururent des suites de leurs blessures.

Madrid, qui était défendue par 8,000 soldats et 40,000 insurgés. Il continua sa marche et arriva le 2 décembre aux portes de la ville. Sur le refus de la Junte de rendre Madrid, Napoléon fait préparer une attaque sur le Buen-Retiro; en même temps il envoie l'ordre au général Villatte d'attaquer les portes d'Alcala et d'Atocha[1]. Le succès allait être complet; Napoléon, afin d'éviter à la ville les horreurs d'une prise d'assaut, envoya une nouvelle sommation à la Junte. Après des pourparlers assez longs, le 1er corps entier prit possession de la ville avec la garde impériale et les dragons.

Napoléon, après avoir assuré sa gauche en rejetant sur Cuença l'ancienne armée de Castagnos battue à Tudela, voulut couvrir sa droite en poussant au-delà de Talaveyra les débris de l'armée d'Estramadure déjà refoulée à Sommo-Sierra.

Les deux divisions, Ruffin et Villatte, du 1er corps, furent chargées de cette mission.

Précédées par la cavalerie de Lasalle et les dragons de Lahoussaye, elles arrivaient près de Talaveyra, lorsqu'elles furent remplacées par le 4e corps. Elles retournèrent à Madrid pour garder la ville.

Bataille d'Uclès, 13 janvier 1809. — La division Villatte ne resta pas longtemps au repos. Dès les premiers jours de janvier, elle fut envoyée sur les bords du Tage, vers Aranjuez, pour marcher ensuite sur Cuença. Le maréchal Victor prit le commandement des deux divisions Ruffin et Villatte, et manœuvra de manière à tourner les Espagnols qu'il savait arrêtés à Uclès; son opération réussit parfaitement. Pendant l'action, les 94e et 95e rejetèrent les Espagnols sur Carascosa où les attendait la division Ruffin pour leur barrer la retraite. Treize mille hommes environ déposèrent les armes et livrèrent trente drapeaux avec une nombreuse artillerie.

Vers la même époque, Soult poursuivait l'armée anglaise et gagnait les différents combats que termine la bataille de la Corogne. L'Empereur, préoccupé de la guerre qui était

[1] Le 95e eut plusieurs hommes tués, parmi lesquels les soldats Brunot, Gendre, Béranger

imminente avec l'Autriche, quitta Valladolid et se rendit à Paris. Il promit cependant de revenir dès que la paix serait assurée du côté de l'Allemagne.

La guerre d'Espagne, sans l'Empereur qui pouvait seul la conduire, devait, à partir de ce moment, n'être qu'une série de tentatives avortées, d'expéditions décousues, de combats et d'efforts inutiles. Le roi Joseph était nominalement général en chef des armées d'Espagne, et les maréchaux devaient cependant recevoir les ordres de l'Empereur.

Le corps du maréchal Victor se reforma pendant les deux mois de repos qui lui furent accordés à Talaveyra. Cette période de calme était nécessaire au rétablissement de la santé des hommes et à la réparation du matériel.

Le 1er corps était campé autour de Talaveyra (95e à Arzobispo le 15 mars 1809), lorsqu'il se mit en mouvement pour exécuter, vers Mérida, une marche correspondante à celle du maréchal Soult en Portugal.

Il franchit le Tage en trois colonnes. Le 95e le traversa sur le pont de l'Arzobispo. L'armée du général Cuesta, qui défendait les passages, fut forcée de tous côtés et se retira derrière la Guadiana. La division eut un engagement le 18 à Fresnedoso où l'ennemi résista quelque temps. Le 1er corps continua sa marche, s'empara de Truxillo et Médellin. Il atteignit enfin l'armée de Cuesta près de cette ville et se disposa aussitôt à l'attaquer.

Bataille de Médellin, 28 mars 1809. — La position occupée par Cuesta consistait en un plateau très étendu qui allait finir en plaine près de Don-Bénito.

Les 63e et 95e étaient placés au centre de la position française. La division du général Leval et la cavalerie de Latour-Maubourg avaient entamé sérieusement la gauche de la ligne ennemie ; les Espagnols battaient déjà en retraite, mais il s'agissait de changer cette retraite en un désastre.

Le maréchal Victor prit avec beaucoup d'à-propos les mesures qui pouvaient amener un pareil résultat. Il ordonna aux

63ᵉ et 95ᵉ de ligne de se porter à la gauche et de s'y déployer afin d'arrêter la masse des Espagnols; il fit encore avancer le reste de ses troupes disponibles. Une charge générale de toute la cavalerie appuyée par la division Villatte décida du gain de la bataille. 12,000 Français s'étaient battus contre 36,000 Espagnols.

Le maréchal Victor dans son rapport énumère tous les avantages de cette journée et rend hommage à la valeur des officiers et à la bravoure de ses troupes. « Plus de 10,000 Espagnols sont restés sur le terrain, 4,000 ont été faits prisonniers. Nous avons pris à l'ennemi, 25 pièces de canon et six drapeaux ; le reste s'est sauvé. Notre perte, comparée à celle de l'ennemi, est si petite qu'elle paraîtra incroyable ; elle n'est que de 395 hommes tués ou blessés.

« Cette bataille décisive a été gagnée grâce à la valeur de nos troupes et aux talents distingués des officiers généraux et officiers supérieurs qui les commandaient. Les troupes ont montré un dévouement, un courage au-dessus de tout éloge.

« M. le général Lefol, ayant sous ses ordres les 63ᵉ et 95ᵉ d'infanterie, a exécuté une charge sur l'armée ennemie, qui a décidé du sort de la journée. Le général Lefol est un officier de grand mérite. Les colonels Mouton-Duvernet du 63ᵉ et Pécheux du 95ᵉ sont des officiers supérieurs de la plus grande distinction. C'est avec des hommes comme eux et avec des troupes aussi bonnes que celles qu'ils commandent que l'on remporte des victoires. »

Malgré ce succès, le maréchal Victor dut battre en retraite pour se rapprocher du maréchal Soult qui n'était plus en communication avec l'armée d'Espagne ; mais ses mouvements ne se firent pas avec assez de promptitude pour amener une diversion profitable à l'armée de Portugal.

Le 1ᵉʳ corps passa les mois d'avril et de mai à exécuter quelques marches de la Guadiana au Tage, de Mérida à Alcantara.

L'armée anglaise de Sir Arthur Wellesley préoccupait la

cour du roi Joseph qui prit ses dispositions pour concentrer ses troupes vers le Tage.

Le maréchal Victor passa d'abord sur la rive droite du Tage (14 juin) et se retira vers Talaveyra laissant la division Villatte à Tolède; elle le rejoignit au camp de l'Alberche (7 juillet).

Vers la fin de juillet l'armée combinée occupa Talaveyra et parut prête à se diriger sur Madrid.

Joseph étant sorti de Madrid avec ses réserves rejoignit Victor et Sébastiani, ce qui lui forma une armée de 40,000 hommes (22 juillet). Sur le conseil de Victor, il résolut d'attaquer Wellington et Cuesta dans la position formidable qu'ils occupaient près de Talaveyra de la Reyna (27 juillet). La ligne ennemie fut vivement abordée, mais les hésitations du roi Joseph firent arrêter le combat au moment où le succès était encore possible. Le 95e perdit beaucoup de monde dans cette malheureuse journée. On vit après cette bataille, le spectacle extraordinaire de deux armées ne s'estimant battues ni l'une ni l'autre et cependant réduites à marcher en retraite pour se reformer en arrière, tant les pertes furent considérables des deux côtés. Joseph se retira à Madrid et laissa au maréchal Victor le soin de surveiller la ligne du Tage.

Le 95e passa les mois d'août et septembre à Tolède, Madridejos et Aranjuez dans un repos complet. Vers le 15 novembre, le 1er corps fut rassemblé près d'Aranjuez pour s'opposer à la marche sur Madrid d'une nouvelle armée espagnole dite du centre; mais il n'engagea que sa cavalerie dans la bataille d'Ocana (19 novembre) gagnée par le maréchal Mortier, commandant les 4e et 5e corps.

Le 1er corps reprit la marche vers l'Andalousie. Le 3e bataillon du 95e resta quelques jours à Consuegra pour protéger le grand parc qui y était établi et faire le service du château, et il rejoignit le régiment cantonné à Manzanarès et Almagro où celui-ci se reforma en attendant le commencement d'une nouvelle campagne (16 décembre).

Le maréchal Soult nommé major général de l'armée d'Espagne résolut, de concert avec le roi Joseph, de conquérir le midi du royaume et de s'emparer de Cadix, centre du gouvernement des insurgés. La concentration des corps de Victor, Sébastiani et Mortier se fit pendant les premiers jours de janvier.

Le maréchal Victor, à droite, marcha sur Cordoue et de là sur Séville, qui se rendit sans résistance. Le 1er corps perdit du temps à Séville par la faute du roi Joseph et lorsqu'il arriva devant Cadix, cette ville était en mesure de résister à un siège : le pont de Suazo était coupé, et Cadix à l'abri de toute surprise (5 février 1810).

Le 95e fit partie des troupes établies devant Cadix, pour bloquer la ville par terre, en attendant que l'attaque fût poussée plus activement[1].

Les premiers mois se passèrent à élever des batteries et des redoutes pour se défendre contre les colonnes ennemies qui se montraient fréquemment.

Le 14 mars, l'Empereur donna à Soult le commandement supérieur de l'armée du midi. Celui-ci abandonna, devant Cadix, le maréchal Victor réduit à son corps d'armée et s'occupa uniquement de la pacification de l'Andalousie.

Le maréchal Victor détacha d'abord plusieurs petites colonnes contre les insurgés. Le colonel Farine, avec le 4e de dragons et un bataillon du 95e, poussa une reconnaissance de Vejer à Ojen ; il battit complètement à Torre de la Pena une bande de 400 insurgés.

Le général Latour-Maubourg tenta un coup de main sur Tarifa avec une colonne dans laquelle se trouvaient 6 compagnies de voltigeurs et un bataillon du 95e (23 mai).

Les pluies firent avorter deux tentatives d'attaque et la colonne dut rejoindre le corps de blocus sans avoir obtenu de résultat.

[1] Les pertes éprouvées par le régiment devant la ville donnent les dates de différents engagements. Le 27 février, il perdit dans une sortie de la place, un grand nombre d'hommes, parmi lesquels : Jedoul, Sibollat, Potier, Dombey, Marceau, Girard, Bragar, Pelletier, Joly, Demange, Noirel, Bigot, etc. ; le 28 : J. Barrault, A. Pifre, A.-J. Céruti ; le 5 mars, le capitaine Biriau fut tué ; le lieutenant Debœuf blessé ; en outre, les soldats Grilliard, J. Marchand, Delamain, Ponsignon, Faroir, Gilli furent tués.

Blocus de Cadix. — Le régiment conserva jusqu'au 1er novembre les emplacements suivants :

État-major à Chiclana, 1er bataillon Conil et Vejer ; 2e et 3e bataillons Chiclana ; les emplacements des bataillons changèrent ensuite plusieurs fois, mais le secteur occupé par le régiment resta sensiblement le même [1].

Cinq mois s'étaient écoulés depuis l'arrivée du 1er corps devant Cadix, et l'on s'occupait encore des préparatifs du siège [2] (juillet).

Cette situation ne changea pas d'ailleurs, et malgré les nombreux ouvrages construits, on ne put arriver assez près de la place pour l'attaquer sérieusement.

La fin de l'année 1810 [3] se passa sans apporter de changement important dans la situation des troupes devant Cadix. Une armée espagnole sortie de Gibraltar fut destinée à tomber sur les derrières du maréchal Victor pendant que les troupes de la place attaqueraient de front les ouvrages qu'il avait fait construire.

Les Espagnols venaient de jeter un pont sur l'extrémité du canal de Santi-Petri, pour effectuer leur sortie. Le 95e fut chargé d'empêcher ce mouvement (5 mars 1811). Les compagnies désignées remplirent leur mission de la manière la plus parfaite. Un aperçu très exact de ce fait de guerre peut être donné en reproduisant une lettre du colonel du 95e adressée au prince de Wagram.

« — En remerciant Votre Altesse Sérénissime de ma nomination d'officier de la légion d'honneur, bienfait de plus qu'elle m'a fait obtenir de Sa Majesté, et que je viens de recevoir avec un plaisir bien vif, permettez-moi, Monseigneur, d'avoir l'honneur de vous donner connaissance de mon début au 95e régiment.

« M. le général de division Villatte me donna l'ordre d'atta-

[1] Le colonel Pécheux, nommé général de brigade, reste à l'armée d'Andalousie (23 juin) et est remplacé au régiment par le colonel Rouzier.

[2] Le 8 juillet, le soldat Pupier G. fut tué.

[3] Le 6 décembre, une sortie coûte une dizaine de morts et quelques blessés.

quer l'ennemi dans la tête de pont qu'il construisait sur la rive gauche du canal qui sépare la pointe de l'Isle-de-Léon d'avec le camp de Santi-Petri que j'occupais avec deux bataillons de mon régiment.

« Dans la nuit du 3 du présent, à 11 h. 3/4, je fais sortir, par la droite et la gauche des flèches, les compagnies de voltigeurs de mes 2e et 3e bataillons; 60 hommes de mes compagnies du centre sortent également. Je les place en avant de la ligne de mes factionnaires avancés, dans l'intervalle de mes compagnies de voltigeurs ; deux compagnies de grenadiers forment la réserve. Ces dispositions prises, j'ordonne l'attaque. Ma troupe marche ; elle tombe à la baïonnette dans les retranchements de l'ennemi qui, après avoir fait un feu très vif de toute sa ligne, veut repasser le pont. Il s'y trouve coupé. Un renfort de l'autre rive se présente, il est culbuté. Dans un instant, 36 officiers dont 4 colonels et un major, et 459 sous-officiers et soldats sont faits prisonniers. Un drapeau est resté en notre pouvoir ; le nombre d'ennemis tués ou noyés est évalué à 300. J'ai eu 3 hommes tués et 25 blessés dont 2 officiers. 100 voltigeurs et 60 fusiliers ont fait ce coup de main sans brûler une amorce et sous le feu d'une nombreuse artillerie.

« Je recommande à la bienveillance de Votre Altesse Sérénissime les officiers et soldats qui se sont le plus distingués dans cette affaire et dont les noms lui seront incessamment envoyés.

« Je joins à la présente la copie de la lettre que m'a fait l'honneur de m'adresser M. le général Villatte, après avoir pris connaissance de mon rapport concernant cette expédition.

« J'ai l'honneur d'être, avec le plus profond respect, Monseigneur, de Votre Altesse Sérénissime, le très humble et très dévoué serviteur.

« Rouzier, *colonel du 95e*. »

Général de division Villatte au colonel Rouzier, après l'affaire du 3 mars 1811...

« Je vous embrasse de bon cœur, mon cher colonel, je n'en attendais pas moins de vous et des braves que vous commandez; leur intrépidité a secondé vos sages dispositions et le tout a été couronné du plus heureux succès.

« Je vous prie de m'adresser de suite les noms des officiers, sous-officiers et soldats qui se sont le plus distingués dans cette brillante affaire.

« Votre brave régiment a repris sa revanche : car, il y a prés d'une année qu'il fut attaqué dans cette position même, et c'était à vos voltigeurs à venger la mort de leur capitaine, M. Biriau, et celle de tant de braves et bons soldats.

« Recevez, avec mes félicitations pour tout ce qui appartient au 95e régiment, mon compliment bien sincère pour vous.

« Général de division.

« VILLATTE. »

Il est regrettable qu'on n'ait pas retrouvé les noms des braves qui se sont distingués dans cette affaire [1].

La tentative de sortie de la place échoua; mais elle fut renouvelée le lendemain pour appuyer 18,000 Anglo-Espagnols sortis de la place de Gibraltar et qui s'avançaient contre le corps de Victor.

La bataille incertaine de Chiclana (5 mars) ne changea en rien la situation. 950 hommes du régiment sur un effectif de 1,400 y assistèrent.

Après cette lutte, les ennemis demeurèrent deux jours immobiles, n'osant pas recommencer le rude combat qu'ils avaient eu à soutenir. Ils finirent par battre en retraite et renoncèrent à faire lever le siège.

Le régiment resta devant Cadix et fournit pendant cette

[1] Blessés : MM. Cros-Davenas, capitaine, et Anton. Joseph, sous-lieutenant; tués : les soldats Cornemier, Scheruulor et Guillaume,



année de nombreux détachements, dont la force s'éleva jusqu'à un bataillon.

L'un d'eux fit partie de la division Godinot (corps du maréchal Soult) et assista à la bataille de l'Albuera (16 mai 1811) livrée à l'armée portugaisè commandée par le général Beresford [1].

17 novembre 1811. — Le général Villatte se porta sur Vejer (le 17 novembre), avec 4 bataillons dont l'un du 95e, et en chassa deux ou trois cents Anglais soutenus par un corps de 2 à 3,000 hommes. Après avoir fait quelques prisonniers, la colonne rentra dans ses cantonnements.

Une nouvelle colonne mobile fut formée le 30 novembre, avec 9,500 hommes des 1er et 4e corps, dont 1 bataillon du 95e, un régiment de dragons et un équipage de siège, pour marcher sur Tarifa, sous les ordres du général Leval.

Le général Pécheux commandait la brigade dans laquelle se trouvait le bataillon du 95e. Ces troupes arrivèrent devant la place le 16 décembre. Un assaut malheureux et le temps toujours épouvantable désorganisèrent complètement la colonne.

Il fut impossible de continuer le siège et les troupes retournèrent à leurs cantonnements devant Cadix. Beaucoup d'hommes moururent de maladies contractées pendant cette expédition.

D'un autre côté le siège de Cadix n'avançait pas. Le maréchal Victor, réduit à deux divisions sur trois, n'avait pas plus de 12,000 hommes à mettre en bataille, et loin de faire le moindre progrès, il pouvait à peine garder ses lignes. Mécontent de son rôle et malade, il revint en France au mois de février [2].

[1] Parmi les tués se trouvent : Videau, Sureau, J.-J. Henry, Legendre, Gillon, Thiriot, caporal, Sustre, Degoffe, Bourgoin, Soulas, Joly, Cormenier, Gourdeneau, Boneau, Fougerous.

[2] *Uniforme.* — Par décision du 22 janvier, l'infanterie prend l'habit veste à revers carrés blancs. Les compagnies de grenadiers et de carabiniers abandonnent le bonnet à poils et prennent le shako; uniforme à chevrons écarlates pour la ligne, jonquille pour la légère. Les tresses sont supprimées. Les plaques et jugulaires sont jaunes pour la ligne, blanches pour la légère. Les guêtres sont diminuées de hauteur et n'emboîtent plus le genou. Les officiers quittent les bottes à revers pour celles à la hussarde.

En Espagne, quelques régiments portent des pantalons bruns confectionnés avec du drap trouvé dans les couvents.



6 février 1812. — Une nouvelle organisation de l'armée du sud supprima les dénominations des 1er, 4e, 5e corps. Sous le commandement en chef du maréchal Soult, on forma six divisions d'infanterie et trois de cavalerie. Le 95e fut affecté à la 3e brigade (général Lefol) de la 1re division (général Conroux). Cette affectation fut de courte durée, il revint peu de temps après à la 3e division toujours commandée par le général Villatte. Le siège de Cadix fut continué avec plus de vigueur, mais le bombardement ne causa que peu de dommages à la ville.

Wellington avec 50,000 hommes s'était emparé de Badajos et menaçait nos armées soit par le pont de cette ville, soit par le pont d'Almaraz, ou encore par Ciudad-Rodrigo (7 avril).

Napoléon, en apprenant ces mauvaises nouvelles, prit le parti de conférer à Joseph le commandement de toutes les armées servant en Espagne avec le maréchal Jourdan pour chef d'état-major.

Ils ne parvinrent pas à concentrer rapidement les différents corps. Wellington profita de cette faute et essaya de les écraser successivement. Il remonta dans le nord et gagna la désastreuse bataille des Arapiles, livrée à Marmont, sous les murs de Salamanque. Soult reçut aussitôt l'ordre de lever le siège de Cadix et de se porter avec toutes ses forces sur Tolède (août). Il arriva sans être inquiété à Almanza dans le royaume de Valence et fit sa jonction avec le maréchal Suchet et l'armée du roi Joseph ; il marcha sur Aranjuez, passa le Tage et reprit Madrid (2 novembre). Il en sortit aussitôt pour se porter au secours de l'armée de Portugal et entra en communication avec elle près d'Alba-de-Tormès. Les armées françaises se concentrèrent en ce point et au moment où elles se disposaient à écraser l'armée de Wellington qui allait être cernée, un orage affreux transforma le champ de bataille en un véritable bourbier. L'obscurité toujours croissante ne tarda pas à augmenter les difficultés de la situation et mit les troupes françaises dans l'impossibilité d'agir. Le seul fruit de ces marches habiles fut la prise de quelques milliers d'hommes et d'une grande quantité de bagages.

Les alliés regagnèrent leur camp en Portugal et on se répandit de part et d'autre dans les quartiers d'hiver en attendant le résultat des grands évènements qui se passaient au nord de l'Europe.

Le maréchal Soult fut rappelé en France et le général Gazan reçut le commandement de l'armée du midi.

Cette période ne présente aucun évènement particulier au 95e. Il exécuta des marches pénibles jusqu'au moment de la prise des cantonnements, et passa l'hiver de 1812-1813 aux environs de Tolède.

L'Empereur rappela les 2e et 3e bataillons, au commencement de l'année et le 95e ne conserva en Espagne que son 1er bataillon, commandant Dubois.

CHAPITRE V

HISTOIRE DISTINCTE DES CINQ BATAILLONS DU 95e

1er ET 6e BATAILLONS

Au printemps la concentration de l'armée ne se fit pas assez rapidement. Cette faute, ajoutée aux tiraillements occasionnés par la diversité des commandements, causa de grands malheurs.

A la nouvelle de la marche rapide de Wellington, Joseph se hâta de réunir le plus de monde possible autour de lui ; mais il ne put, malgré la valeur des troupes, résister aux masses ennemies à Vittoria (21 juin 1813).

Le 1er bataillon du 95e éprouva des pertes nombreuses dans cette malheureuse journée[1].

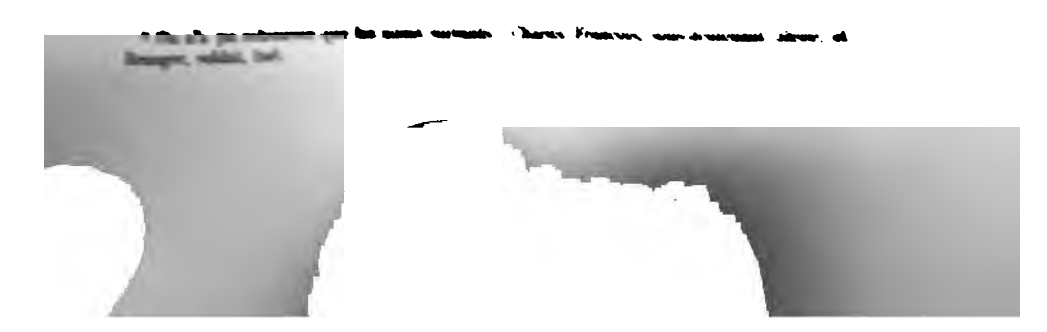
Après la bataille de Vittoria, le maréchal Soult revint sur la frontière d'Espagne, par ordre de l'Empereur, pour prendre le commandement supérieur des opérations en qualité de lieutenant-général de l'Empereur.

Il refondit en une seule armée d'Espagne les armées du midi, du Portugal, du centre et du nord. Le 1er bataillon du 95e, commandant Delasalle, fit partie de la 3e division, général Abbé : 16 officiers et 1,072 hommes.

Il se trouvait alors à Ainhoa (septembre), et de là occupa successivement Espelette, Saint-Pierre-d'Irube et le front de Mousserolles (novembre).

Des combats fréquents eurent lieu pendant le mois de décembre. Le 1er bataillon du 95e assista aux deux affaires indécises des 9 et 13 décembre. Il perdit dans cette quinzaine 1 officier et 22 hommes et eut beaucoup de blessés parmi lesquels le capitaine Sugier.

1. [illegible] Charles François, [illegible] et [illegible], soldat, tué.



A la fin du mois de janvier 1814, le 1er bataillon rejoignit le petit dépôt laissé à Bayonne depuis le commencement de la campagne. Le bataillon se composait alors de 20 officiers et 837 hommes.

Le blocus de Bayonne commença peu de temps après ; le bataillon y resta enfermé jusqu'à la cessation des hostilités. On trouve dans les rapports du général Thouvenot, commandant supérieur de la place, des ordres concernant le 95e :

« Le 17 janvier, le maréchal Soult ordonne, à l'aide des ressources du petit dépôt, la formation d'un 6e bataillon du 95e pour faire partie de la garnison.

« Le 1er bataillon du 95e est caserné à la citadelle, le 6e dans le camp retranché du front d'Espagne.

« Le conseil de défense, vu la situation du 6e bataillon du 95e dont la force n'est que de 240 hommes, décide qu'il sera organisé en deux compagnies. »

Le 1er bataillon fournit pendant toute la durée du siège des travailleurs et des gardes extérieures qui eurent souvent à subir le feu de l'ennemi.

Il est particulièrement l'objet des éloges du général Thouvenot dans son rapport sur la sortie du 14 avril 1814. Le but de cette sortie avait été de faire déployer les ennemis dans toutes leurs positions, de connaître leurs ouvrages, d'avancer les postes de la place jusqu'au carrefour des routes de Toulouse et de Bordeaux. La sortie fut exécutée sous la direction du général Maucomble.

« L'ennemi[1] fut attaqué à 3 heures du matin, sur tous les points de sa ligne de blocus. La colonne de droite, commandée par M. Delasalle, chef de bataillon du 95e, était composée du 2e bataillon du 64e et du 1er du 95e. Elle s'est mise en mouvement au pas de charge, a franchi, l'arme au bras, les nombreux obstacles qu'elle a rencontrés et enlevé l'église de Saint-Étienne en s'emparant d'une pièce d'artillerie. Le 1er bataillon du 95e soutint ensuite courageusement le choc

[1] Extrait du rapport du général Thouvenot.



des troupes fraîches arrivées par la grande route de Toulouse, pendant que la colonne de gauche se maintenait devant les renforts venus du Boucau. Le but de la sortie était complètement rempli.

« J'envoyais à M. le général Maucomble l'ordre de retraite. Le feu avait cessé partout entre 7 et 8 heures du matin. Le 1er bataillon du 64e, la compagnie des grenadiers du 95e et les deux bataillons du 119e qui garnissaient les ouvrages du camp retranché, ont parfaitement appuyé les mouvements des colonnes d'attaque et continuellement envoyé des détachements pour transporter nos blessés à la citadelle. Les positions ont été enlevées au pas de charge et à la baïonnette avec un ensemble et une bravoure qui font beaucoup d'honneur aux officiers et aux soldats qui composaient les trois colonnes d'attaque. Nous avons malheureusement beaucoup de braves à regretter, et nos pertes en tués et blessés sont de 910 hommes. Parmi les officiers tués se trouve le chef de bataillon Delasalle du 95e, officier d'un rare mérite et doué de qualités qui le faisaient estimer de ses supérieurs, aimer de ses camarades et respecter de ses subordonnés.

« La perte de l'ennemi a été au moins triple de la nôtre. Nous avons fait 273 prisonniers, dont 1 lieutenant-colonel et plusieurs officiers.

« Parmi les braves de la garnison qui se sont particulièrement distingués, je citerai, du 95e, MM. Delasalle, chef de bataillon, Dumas, Fromento, sous-lieutenants, Bouchon, adjudant, Carpentier et Salco, sergents, Crouzot, voltigeur. »

Le 95e eut une trentaine de blessés, parmi lesquels MM. Vigny et Bereau, capitaines.

La convention du 18 avril fit cesser les hostilités.

L'ordonnance du 12 mai 1814 réduisit à 90 le nombre des régiments de ligne ; les cadres et les hommes du 95e restés au service furent envoyés à Maubeuge, où le régiment prit le n° 79, après adjonction des 1er et 2e bataillons du 115e.

2ᵉ BATAILLON

Campagne de 1813. — A la fin de la campagne d'Espagne, les cadres des 2ᵉ et 3ᵉ bataillons furent envoyés au dépôt, comme on vient de le voir. Ceux du 3ᵉ bataillon arrivèrent à Cologne le 19 mai 1813 (16 officiers, 80 hommes); ceux du 2ᵉ le 24 juin (8 officiers, 95 hommes). Ces cadres servirent de noyau à la formation de nouveaux bataillons, qui participèrent à la campagne de 1813.

Mai 1813. — Aussitôt que le 2ᵉ bataillon fut reconstitué à Cologne à l'aide des hommes de recrue exercés par le dépôt, il fut envoyé à Mayence, fort de 19 officiers et 236 hommes. Il y reçut 550 hommes et entra dans la composition de la 38ᵉ demi-brigade provisoire (1ʳᵉ brigade de la 52ᵉ division du corps d'observation de Bavière ou 15ᵉ corps, maréchal Augereau, division Sémelé, brigade Bagneris).

Le corps du maréchal Augereau fut concentré à Wurtzbourg à la fin du mois de septembre; il devait protéger les communications de l'armée et contenir la Bavière, que l'Autriche essayait d'attirer à la coalition. Napoléon voyant le mouvement concentrique exécuté par les armées alliées vers Leipzig, y appela le maréchal Augereau.

10 octobre. — L'ennemi tenta d'empêcher la jonction du 15ᵉ corps avec la grande armée; il fut repoussé avec des pertes sérieuses, principalement à Nauembourg, Stohsen et à Lutzen. Le régiment eut plusieurs blessés dans cette dernière affaire.

Le 15ᵉ corps arriva dans la ville de Leipzig réduit à 12,000 hommes par les détachements qu'il avait fournis et les combats qu'il venait de livrer, mais assez à temps pour participer aux grands événements qui s'y préparaient (13 octobre).

Napoléon plaça le corps d'Augereau à droite de sa ligne, près de Mark-Kleeberg, faisant face à l'armée de Bohême; il doublait le corps de Poniatowski, de l'armée de Murat, qui s'étendait jusqu'à Liebert-Wolkwitz.

Le 16 octobre commença la lutte grande et terrible dont allait dépendre l'empire du monde. Dans la relation de cette bataille, on voit la courageuse attitude de la division Sémelé, qui soutint le corps de Poniatowski dans son mouvement de retraite vers Dœlitz, et contribua au maintien de l'ordre sur la droite de la ligne.

A la fin de la journée, les troupes restèrent sur le champ de bataille ; mais les hésitations du 17 permirent la concentration fatale des alliés, qui recommencèrent la lutte le 18.

Napoléon resserra la position de ses corps au tour de Leipzig : tous ceux qui avaient combattu au sud (Augereau) devaient former, sur le plateau de Probstheyda, un cercle plus resserré. Poniatowski et Augereau occupaient toujours la droite de la ligne vers Dœlitz et soutenaient l'attaque du prince de Hesse-Hombourg. Sa colonne se jeta sur Dœlitz, l'emporta, le perdit, le reprit, le perdit de nouveau ; le prince de Hesse-Hombourg fut blessé gravement. Poniatowski et Augereau durent cependant céder un peu de terrain, mais ils s'établirent à Connewitz, dont il fut impossible de les chasser. Les troupes avaient conservé leurs positions de ce côté avec une ténacité incroyable. Le bataillon y éprouva des pertes sérieuses. Le lendemain, resserrée de plus en plus vers Leipzig, l'armée dut battre en retraite ; ce mouvement commença dans la nuit même par le pont de Lindenau. La division Sémelé, réduite à 1,600 hommes environ, put traverser le pont. Rendue à Erfurth, elle fut un peu réorganisée, mais, à son arrivée devant Hanau, elle ne comptait même plus 800 des hommes qui l'avaient constituée primitivement. Dans le combat livré devant cette ville, l'armée bavaroise fut culbutée, et la retraite put s'effectuer jusqu'au Rhin (31 octobre).

Les débris du 2e bataillon arrivèrent à Mayence et firent partie de la garnison de la place dans la division Guilleminot (1er régiment provisoire, 16 novembre). Le bataillon fut encore très éprouvé par la fièvre d'hôpital, qui exerça de terribles ravages dans les rangs. Il reçut de nouveaux conscrits pendant l'hiver et fut augmenté par différents détachements

tirés du dépôt. Il eut, au 16 décembre, 22 officiers et 378 hommes.

Il sortit de Mayence à la fin de la campagne de 1814 par ordre du gouvernement provisoire, qui rendit aux alliés toutes les places qui résistaient encore depuis Hambourg jusqu'à Milan. La garnison de Mayence avait fait preuve devant l'invasion de la même résistance obstinée que partout les troupes françaises avaient opposée à celles de l'Europe coalisée.

3e BATAILLON

Le 3e bataillon, revenu d'Espagne à Cologne, fut aussitôt reconstitué (19 mai 1813). Il entra, quelque temps après, dans la composition d'un régiment commandé provisoirement par le major Philippon. Ce régiment fut affecté au 14e corps, maréchal Gouvion Saint-Cyr (44e division, général Berthezène: 2e brigade, général Letellier).

Il fut dirigé sur Wurtzbourg le 15 juillet, à l'effectif de quatre compagnies : une de grenadiers, deux de fusiliers et une de voltigeurs (19 officiers et 600 hommes, commandant Jaquelin).

Le bataillon entra au mois d'août dans la colonne de la 44e division, en marche sur Dresde, point de concentration du 14e corps. Dans les opérations autour de Dresde, le 3e bataillon marcha toujours avec la division Berthezène.

L'armistice conclu avec les alliés devait cesser le 17 août ; pendant ce temps, la 44e division fut dirigée sur Borna pour y défendre le débouché des routes venant de Bohême (Tœplitz). Elle battit en retraite à l'arrivée de fortes colonnes de l'armée de Bohême.

Le 14e corps livra le combat de Zehist, dans lequel la 44e division ne fut engagée que très tard, et il se replia tout entier sous la protection des ouvrages de la ville (24 août). Napoléon prévenu en toute hâte par Gouvion Saint-Cyr, quitta les bords de la Bober et l'armée de Silésie pour faire face au danger le plus pressant. Il arriva à Dresde dans la nuit du 25 et donna immédiatement ses ordres en vue de la bataille qui était immi-

nente. La 44ᵉ division occupa le Gross-Garten, vaste jardin public, large de 400 à 500 toises, long de 1,000 à 1,200 et formant un saillant en avant de la gauche. Quatre compagnies gardèrent les angles du premier carré de jardin ; un bataillon fut placé en arrière du fossé qui conduit à l'Elbe et quatre bataillons en réserve derrière le ruisseau sortant du Gross-Garten et entrant en ville.

Bataille de Dresde, 26 août. — L'attaque fut dirigée d'abord sur les 44ᵉ et 45ᵉ divisions. Les Prussiens attaquèrent le Gross-Garten ; ils furent repoussés par des feux violents; revenus à la charge, ils s'en emparèrent vers cinq heures du soir, car les postes avancés s'étaient repliés sur la division afin de n'être pas coupés de la ville. Les Autrichiens prirent une redoute, située à l'extrémité du jardin Moczinski. A ce moment, l'Empereur ordonne un nouvel effort pour culbuter la ligne ennemie. Les soldats de la jeune garde, ceux des 43ᵉ et 44ᵉ divisions débouchent du jardin Moczinski en plusieurs colonnes, se jettent sur la redoute, les uns par la gorge, les autres par les épaulements, s'en emparent et y prennent 600 Autrichiens. De toutes parts les alliés, vivement repoussés, reconnaissent dans ces actes vigoureux la main de Napoléon et prennent le parti de la retraite. Une première bataille était gagnée.

La lutte recommença le 27 ; au début de l'action, Saint-Cyr quitta les murs du Gross-Garten auxquels il était adossé, enleva Strehlen aux Prussiens et essaya de les suivre sur les hauteurs de Leubnitz. Sauf l'engagement sérieux entre Saint-Cyr et les Prussiens, vers Strehlen, on se contenta, jusqu'à onze heures du matin, d'échanger une forte canonnade sur la plus grande partie de la ligne, et le temps fut surtout employé à manœuvrer aux deux ailes des armées en présence ; Murat, Ney, Vandamme remportèrent aussi de brillants succès, et les alliés se retirèrent vers les montagnes de la Bohême.

Le 3ᵉ bataillon participe, après ces évènements, à la poursuite des alliés, et se trouve plus tard à Ebersdorf et Breitenau surveillant les débouchés de Bohême (14 septembre).

Il assiste au mouvement général qui refoule les alliés dans les défilés du Geyersberg et revient quelque temps après sous les murs de Dresde.

Lorsque Napoléon quitta Dresde le 7 octobre, il destina le 14ᵉ et le 1ᵉʳ corps à la défense de la ville; la place était dépourvue de vivres et de munitions, et dès le premier jour les troupes furent mises à la demi-ration. La misère était très grande et les hommes mouraient par centaines dans les hôpitaux.

Plusieurs sorties permirent de tirer quelques ressources des villages environnants; à partir du 26 octobre, un corps de renfort vint resserrer le blocus de la place.

L'état de faiblesse et de dépérissement des troupes parvint bientôt à un point difficile à imaginer. Cependant un dernier effort fut tenté, mais inutilement, le 6 novembre, pour forcer les lignes d'investissement. A bout de ressources, Gouvion Saint-Cyr fit des ouvertures à l'ennemi, qui lui accorda une capitulation honorable le 11 novembre.

Elle portait, en substance, que la garnison devait déposer les armes, rentrer en France par journées d'étape avec faculté de servir après échange. On connaît l'odieuse violation de cette capitulation.

Sans égard pour la foi jurée, les souverains alliés décidèrent que la garnison de Dresde resterait prisonnière de guerre en Allemagne.

Le 3ᵉ bataillon ne revint en France qu'après la conclusion de la paix.

4ᵉ BATAILLON

On a précédemment suivi le 4ᵉ bataillon jusqu'au moment du départ de ses cadres de l'armée de Portugal. Le bataillon retourna au dépôt à Cologne et y fut reconstitué (15 mai 1811).

Napoléon, dans ses préparatifs de la campagne de Russie, avait décidé qu'une partie des quatrièmes bataillons tirés

d'Espagne entreraient dans la composition de la deuxième des divisions de réserve de la grande armée (mars 1812).

Le général Heudelet reçut le commandement de cette division; sa 2e brigade fut formée à l'aide des 8e et 9e demi-brigades provisoires.

La 8e demi-brigade comprenait le 4e bataillon du 54e et le 4e bataillon du 95e.

L'armée de réserve était destinée à protéger les côtes et aussi la route du Rhin au Niémen.

Le 4e bataillon (15 officiers, 658 hommes) occupa successivement Brême, Hambourg, Lubeck, Anklam, Dantzig et Kœnigsberg.

La division Hendelet recueillit à Kœnisberg, du 1er juin 1812 au 15 décembre, les débris de la grande armée rassemblés par le maréchal Ney et protégea leur retraite. Les Prussiens, qui venaient de passer à l'ennemi, n'obtinrent aucun résultat dans leur poursuite, et vers le milieu de janvier 1813, les colonnes françaises arrivèrent sur la Vistule et se jetèrent dans les places que Napoléon avait largement approvisionnées. Le maréchal Rapp se réfugia dans la ville de Dantzig avec les divisions Heudelet (4e bataillon du 95e) et Grandjean et les survivants de la division Loison. A ces troupes s'ajoutèrent environ 6,000 hommes de toutes nations et de toutes armes restés dans la ville, et Rapp eut ainsi sous la main près de 25,000 hommes valides.

Il trouva dans la place de Dantzig des grains et des spiritueux en abondance. Pour compléter ses approvisionnements, il fit avec sa cavalerie une battue dans l'île de Nogath et ramassa du bétail et des fourrages en quantité. Il fit compléter le système défensif de l'enceinte par la construction de nouveaux ouvrages et résolut de se défendre jusqu'à la dernière extrémité.

Le blocus effectif de la ville commença le 21 janvier 1813.

Aucun évènement intéressant le 95e ne se produisit pendant les premiers mois du blocus.

Les lignes suivantes relatives aux sorties auxquelles a

concouru le 4e bataillon sont tirées du rapport du général Rapp.

« La 30e division exécuta une attaque du côté de Schidlitz et obligea l'ennemi à abandonner plusieurs de ses ouvrages après lui avoir fait perdre plus de 1,500 hommes (29 août 1813.)

« Dans l'après-midi du 11 octobre l'ennemi attaqua trois fois le poste situé dans les maisons en avant de la coupure de Stadtgebieth. Il en fut chassé deux fois par le capitaine Basset, commandant un détachement de la 8e demi-brigade. La troisième fois, le combat se termina par l'incendie de ces maisons. Dans les nombreuses attaques de ce jour aucun des petits postes placés en avant d'Ohra ne fut pris par l'ennemi ; pas un des braves de la 30e division ne resta entre ses mains. Ils étaient si habitués à se battre qu'ils attendaient tranquillement que les ennemis fussent au pied de leurs petits retranchements pour tomber sur eux à la baïonnette. »

Tous les jours le bombardement augmentait les ravages en détruisant les magasins et les casernes. Celui du 1er novembre surtout, épuisa pour ainsi dire les ressources de la garnison en mettant le feu aux grands magasins de l'île de la Mottlau. Dans la nuit, l'ennemi, voulant profiter du trouble causé par l'incendie, tenta une attaque; mais il échoua. Le général Rapp le fit poursuivre par une sortie générale. Le général Heudelet fut chargé de dégager le secteur situé en avant de Stolzenberg; il en chassa un corps ennemi trois fois plus nombreux que sa division et l'obligea à se retirer dans ses tranchées.

Le bombardement et les attaques continuèrent chaque jour. L'ennemi avait alors 150 pièces en batterie (novembre 1813).

« Pendant la nuit du 11 novembre, le capitaine Chambure commandant une compagnie franche, fit une sortie avec sa compagnie par la gorge de Weinberg. Il avait dans ses cadres le lieutenant Jannebon du 95e et plusieurs volontaires tirés du même régiment. La compagnie s'avança rapidement et se précipita dans la tranchée sans tirer un coup de fusil. Après avoir tué beaucoup de monde à la baïonnette et semé la ter-

rour dans cette portion de la ligne ennemie, elle s'en retourna, n'ayant qu'un homme tué et six blessés. Le brave lieutenant Jannebon était au nombre des blessés; il n'en avait pas moins continué à prendre part à l'affaire jusqu'à sa fin. Cet officier s'est signalé par de nombreuses actions d'éclat pendant toute la durée du siège. »

La compagnie répéta le même exploit avec autant de succès (17 novembre). Le rapport du capitaine Chambure cite le caporal Payen du 95e comme s'étant particulièrement distingué.

A partir de ce jour, le feu de l'artillerie ennemie redoubla d'intensité; mais les batteries de la place lui répondaient toujours.

Malgré tous ses efforts, la garnison devait finir par succomber; son ardeur ne se ralentit pas et elle ne céda qu'à la dernière extrémité, manquant de vivres et après avoir perdu plus de la moitié de son effectif.

La disette réduisit (29 novembre) le général Rapp à signer une convention par laquelle il s'engageait à rendre la place le 1er janvier, si une armée de secours ne venait la débloquer. Cette convention fut accompagnée d'une clause particulièrement honorable : « Les officiers conserveront leurs épées, le peloton de la garde impériale et 600 hommes avec deux pièces de canon et 25 cavaliers garderont leurs armes et leurs munitions. »

Les clauses relatives au retour en France acceptées par le duc de Wurtemberg qui commandait en chef devant Dantzig furent repoussées par l'empereur Alexandre. Un cri d'indignation retentit de toutes parts, mais quand la première agitation fut calmée une noble résignation, inspirée par la conviction du devoir accompli et par l'impossibilité de prolonger la défense fut tout ce qu'on put opposer à la conduite déloyale des assiégeants.

La fin du rapport du général Rapp mérite d'être citée : « La 30e division s'est constamment conduite avec une bravoure et un dévouement dignes des plus grands éloges. Vers

la fin du siège surtout, cette brave division a été le principal pivôt sur lequel s'appuyaient mes opérations et mes espérances. Elle a soutenu pendant deux mois, presque à elle seule, les principaux efforts de l'ennemi. » Après la paix, les hommes non licenciés du 4e bataillon revenus en France furent envoyés à Maubeuge pour concourir à la formation du 79e régiment d'infanterie.

5e BATAILLON ET DÉPOT

Il n'a pas été question jusqu'ici du 5e bataillon, car son existence a été, à toutes époques, confondue avec celle du dépôt à la 25e division à Cologne.

Une des compagnies du 5e bataillon a formé de 1809 à 1814, pendant la campagne d'Espagne, le petit dépôt de Bayonne, qui s'est composé plus tard de 2, 3 et 4 compagnies alimentant comme le dépôt principal les autres bataillons ou les formations nouvelles.

Indépendamment de la grande quantité d'hommes absorbés par le renouvellement fréquent des bataillons, le dépôt du 95e a contribué à des formations de nouveaux corps soit en fournissant des cadres ou des hommes de troupe. Le principal de ces détachements consista en 4 compagnies envoyées le 5 novembre 1807 au corps d'observation des côtes de l'Océan. Ces compagnies entrèrent plus tard dans la composition du 1er régiment de marche à Pampelune.

Le régiment a fourni des hommes au 37e de ligne, aux 22e, 51e, 105e et à un grand nombre de régiments de marche formés pendant les campagnes. Il faut remarquer que les détachements de recrues qui sillonnaient le territoire, surtout pendant les concentrations précipitées de 1812 et 1813, étaient souvent retenus en cas de nécessité par les autorités militaires des villes qu'ils traversaient. C'est ainsi qu'on a trouvé des hommes du 95e tués ou blessés dans certaines affaires où il est certain que le régiment n'était représenté par aucune fraction importante, à Torgau, par exemple, en 1813.

Le dépôt et le 5e bataillon transférés à Maestricht, y restèrent pendant le blocus de la place et n'en sortirent qu'à la conclusion de la paix.

TABLEAU RÉCAPITULATIF

4e TRIMESTRE 1809.

3e Division. — 1er Corps de l'armée d'Espagne.

Colonel : Pécheux.
Major : Coulaumy.
Chefs de bataillons : 1er bataillon, Baur.
— 2e — Bonnet.
— 3e — Larché.

1re Division. — 2e Corps. — Armée d'Allemagne.

Chef de bataillon : 4e bataillon, Meylier.
5e Bataillon et Dépôt, à Cologne, 25e Division.
Quartier-maître : Rajon.

4e TRIMESTRE 1813.

3e Division. — Centre. — Armée d'Espagne.

Major : Philippon.
Chef de bataillon : 1er bataillon, Delasalle.

52e Division. — Corps d'observation en Bavière.

Chef de bataillon : 2e bataillon, Perrottet.

44e Division. — 14e Corps. — Grande armée.

Chef de bataillon : 3e bataillon, Jaquelin.

8e Demi-brigade provisoire. — 30e Division. — 10e Corps. — Grande armée.

Chef de bataillon : 4e bataillon, Bordy.
5e Bataillon. — 4 Compagnies et Dépôt à Cologne. — 25e Division militaire.

Fin des hostilités. — 1er Bayonne. — 2e Mayence. — 3e Dresde. — 4e Dantzig. — 5e Maestricht. — 6e Bayonne, formé puis dissous.

CHAPITRE VI

RESTAURATION ET CENT JOURS, 1814-1815

Après la conclusion de la paix, la nouvelle organisation militaire ne permit pas de conserver sous les drapeaux la grande quantité d'hommes qui s'y trouvaient encore malgré les derniers désastres. Le gouvernement de la Restauration décréta le licenciement de plus de la moitié de l'effectif et la formation de 90 régiments nouveaux.

Les soldats du 95e restés sous les drapeaux, et ceux du 2e bataillon du 115e formèrent le 79e régiment d'infanterie qui fut organisé à Maubeuge à 3 bataillons.

Colonel : Garnier.
Major : Philippon.
Commandants : 1er bataillon, Bosse.
— 2e — Rullière.
— 3e — Perrottet.
Quartier-maître : Rajon.

Le premier soin de Napoléon à son retour de l'île d'Elbe, fut de réorganiser l'armée. La déclaration du congrès de Vienne, qui le mettait hors la loi des nations, l'obligeait à ne compter que sur son épée pour vaincre l'opposition des puissances. Il ordonna immédiatement la formation de six corps d'armée dont les troupes devaient être réunies en dehors des places. Chaque régiment, avant de se rendre à son point de rassemblement, dut verser tous ses hommes disponibles dans les deux premiers bataillons et laisser le cadre du 3e dans les places pour y tenir lieu de dépôt. Napoléon décréta en même temps la formation des 4e, 5e et 6e bataillons et rendit aux régiments leurs anciens numéros; le 79e redevint 95e. Au moment où paraissaient ces décrets, le régiment possédait 3 bataillons et seulement le cadre du 4e en officiers qui pour la plupart se trouvaient en demi-solde; chaque bataillon était

fort d'environ 400 hommes; les plus jeunes soldats comptaient deux ans de services, les autres de trois jusqu'à douze et même quinze ans.

Le régiment reçut environ 300 anciens militaires. L'effectif des deux bataillons de guerre était ainsi porté, le 11 avril 1815, à 1,100 hommes au moment où ils entraient dans la composition de la 4e division du 1er corps. La division était commandée par le général Durutte qui avait fait les campagnes d'Allemagne et d'Italie avec une grande distinction, et le corps d'armée par le comte Drouet d'Erlon.

Le 1er corps eut son quartier général à Lille puis à Valenciennes. Dès le 9 juin, le régiment fut cantonné successivement près de ces deux villes et se prépara par des manœuvres à l'entrée en campagne qui était imminente.

Le général Drouet réunit son corps d'armée sur les glacis de Valenciennes. Il distribua les aigles reçues par lui des mains de l'Empereur et se mit immédiatement en marche vers la frontière (13 juin).

Le 15 juin, le 1er corps partit de Solre-sur-Sambre à 5 heures du matin, et passa la Sambre à Marchiennes; il prit ses bivouacs à cheval sur la route de Bruxelles, à environ une lieue et demie en avant de l'embranchement de la route de Charleroi.

16 juin. — Le 1er corps ne prit position que très tard, vers une heure et demie du soir, derrière un petit bois situé à droite de la route de Bruxelles et près des Quatre-Bras.

Par suite de malentendus d'ordres et contre-ordres il ne fut pas engagé. Vers le soir, le général Durutte, après de vives sollicitations, obtint du général Drouet l'autorisation d'exécuter un mouvement vers l'aile droite de l'armée prussienne. Cette attaque ne commença qu'à 8 heures et un léger commencement de retraite en fut la conséquence. La nuit mit fin au combat. Le 95e conserva le contact avec l'ennemi et plaça des sentinelles à demi-portée de fusil des sentinelles prussiennes. Pendant la nuit, l'armée de Blücher opéra sa retraite sans être poursuivie.

17 juin. — La division Durutte rejoignit le 1er corps dans la matinée du 1er juin à la hauteur des Quatre-Bras. Une pluie violente n'avait cessé de tomber depuis deux heures du matin; par suite du mauvais état des chemins, la marche vers Bruxelles s'effectua sur une seule route. Le jour finissait lorsque le 1er corps s'établit près de la Belle-Alliance où se trouvait le quartier général de l'Empereur. La nuit fut horrible; la pluie ne cessait de tomber à torrents et les soldats ne pouvaient entretenir les feux de bivouacs.

18 juin. — Vers neuf heures, les troupes françaises se mirent en mouvement pour prendre leurs positions de combat définitives. L'infanterie du 1er corps appuya sa gauche à la Belle-Alliance et sa droite vis-à-vis de la ferme de la Haie.

Le canon et la fusillade éclatèrent à la gauche vers onze heures et demie. Le 1er corps reçut à une heure et demie seulement l'ordre de marcher vers la Haie-Sainte et le centre des Anglais. Chaque division, par suite d'une fausse interprétation des ordres, fut formée en une colonne serrée de bataillons déployés à cinq pas les uns derrière les autres. Le premier et le huitième pouvaient seuls tirer dans cette formation dangereuse.

L'attaque du 1er corps est arrêtée par le feu de l'artillerie et de l'infanterie anglaise, et enfin par les dragons de Ponsomby qui se précipitent sur le flanc des colonnes.

La 4e division marche la dernière et est moins éprouvée que les autres. Le chef du 8e bataillon de cette division (2e bataillon du 95e) fait former le carré aussitôt qu'il aperçoit la cavalerie anglaise.

Dégagé par les charges de la brigade de cuirassiers Travers et du 4e régiment de lanciers, le 1er corps se reforme en arrière sur sa première position, après avoir perdu le quart de son effectif dans cette première attaque, c'est-à-dire près de 5,000 hommes.

A trois heures, il s'avance de nouveau. La division Durutte est dirigée sur la ferme de Papelotte qu'elle s'efforce d'enlever

au prince de Saxe-Weimar. Sa première attaque ne réussit pas.

Vers cinq heures, le général Durutte, avec l'une de ses brigades, fait face aux Prussiens de Bülow qui venaient de prononcer leur attaque, et avec l'autre, il finit par enlever la ferme de Papelotte.

Le 95e était l'un des deux régiments formés en crochet sur le flanc droit de la ligne française pour tenir tête aux Prussiens.

Vers sept heures et demie un assaut général donne l'espoir du succès en même temps que les généraux annoncent partout l'arrivée du maréchal Grouchy; mais l'illusion est de courte durée; c'est Blücher qui amène de nouveaux renforts. Le général Durutte est obligé d'abandonner Papelotte, et le trouble commence à régner dans sa division.

Il réunit vers huit heures quelques centaines d'hommes comprenant une partie du 95e, nobles débris commandés par le chef de bataillon Rullière. L'intention du général était de former une arrière-garde à l'armée. Arrivé près d'un chemin creux, que sa troupe n'aurait pu franchir sans se désunir, le général Durutte cherche un passage lui-même. A ce moment Ney accourt, tenant un tronçon d'épée à la main, et couvert de boue et de sang; il prononce ces mots : « Venez, venez mes braves camarades, je vais vous montrer comment meurt un maréchal de France sur le champ de bataille. » Les soldats répondent : « Vive l'Empereur! Vive le maréchal Ney! »

Ces braves gens, entraînés par sa présence, font volte-face et se jettent en désespérés sur une colonne anglaise qui les harcèle. Trois à quatre cents officiers et soldats sont encore tués, blessés ou pris. Pendant quelques instants, la mêlée est complète; un officier et un dragon anglais se précipitent sur le porte-aigle Puthod du 95e, le blessent grièvement à la tête et au bras. Ils vont lui enlever le drapeau, lorsque le commandant Rullière s'élance et parvient heureusement à retirer l'aigle de leurs mains. Il suit alors le maréchal Ney et quitte

le champ de bataille entouré de quelques-uns des survivants de cette lutte sanglante et terrible.

Le général Durutte, revenu sur ses pas, ne retrouva plus sa colonne emmenée par le maréchal Ney; il fut, à l'instant, entouré par des cavaliers anglais et horriblement mutilé. Les troupes se reformèrent à Laon. Le régiment croyait son aigle perdu, et lorsque le commandant Rullière arriva à Laon, le tenant à la main, officiers et soldats poussèrent des cris de joie. Les pertes du régiment peuvent être évaluées à 6 ou 700 hommes tués, blessés ou prisonniers. Le commandant Rullière [1] reçut quatre balles dans ses habits et eut un cheval blessé sous lui.

Les situations du 1er corps portent au 25 juin 24 officiers et 239 hommes présents [2] pour le 95e. L'armée entière battit en retraite sur Paris.

L'abdication de l'Empereur ne fit pas cesser immédiatement

[1] ÉTATS DES SERVICES DU COMMANDANT RULLIÈRE, JOSEPH-MARCELLIN

Né à Saint-Didier-la-Seauve (Haute-Loire), le 9 juin 1787.

Vélite-grenadiers, ex-garde, 4 mars 1807. — 1er régiment de conscrits grenadiers ex-garde, sous-lieutenant, sous-adjudant-major, 29 avril 1809. — 3e régiment de tirailleurs ex-garde, lieutenant, adjudant-major, 24 juin 1811. — 146e régiment d'infanterie de ligne, chef de bataillon, 2 avril 1813. — 79e régiment (ancien 95e) puis 95e, chef de bataillon, 27 août 1814. — Mis en non-activité par suite de licenciement, 18 septembre 1815. — Légion du Cher, 25 avril 1816. — Légion de Saône-et-Loire, lieutenant-colonel, 26 juillet 1820. — 36e régiment d'infanterie de ligne, lieutenant-colonel, 17 novembre 1820. — 6e régiment d'infanterie de la Garde royale, lieutenant-colonel, 26 août 1824. — 35e régiment d'infanterie de ligne, colonel, 25 janvier 1826. — État-Major général, maréchal de camp, 11 octobre 1832. — Commandant la 1re brigade de la division d'infanterie de réserve, armée du Nord, 6 novembre 1832. — Commandant la 2e division, armée du Nord, 18 janvier 1833. — Commandant diverses brigades de 1834 à 1837. — Lieutenant-général, 11 novembre 1837. — Commandant les troupes de la division d'Alger, 23 novembre 1837. — Inspecteur-général de divers arrondissements de 1840 au 11 juin 1847. — Retraité, 17 avril 1848. — Ministre de la Guerre, 20 décembre 1848. — Relevé de la retraite, par décret du 31 août 1849. — A cessé ses fonctions de Ministre le 31 octobre 1849. — Retraité, 5 décembre 1851. — Pair de France en 1845. — Représentant du peuple à la Constituante en 1848. — Représentant du peuple à la Législative en 1849. — Mort à Paris, le 24 août 1863.

Campagnes. — 1807, Prusse et Pologne; 1808, Espagne; 1809, Autriche; 1810 à 1812, Espagne; 1813, Grande armée; prisonnier de guerre des Russes, 29 août 1813; rentré le 1er juin 1814; 1815, France; 1823 à 1828, Espagne; 1828-1829, Morée; 1830-1831, Afrique; 1832 à 1833, armée du Nord; 1837 à 1839, Afrique.

Blessures. — Blessé d'un coup de feu au genou droit, au combat d'Acedo, en Espagne, le 8 juin 1812.

Décorations. — Chevalier de la Légion d'honneur, 6 avril 1813; Officier, 24 décembre 1814; Commandeur, 22 février 1829; Grand'Croix, 14 août 1839; Chevalier de Saint-Louis, 14 juin 1820.

[2] Il a été impossible de trouver la trace des pertes détaillées du régiment.

les hostilités. Les armées alliées continuèrent leur marche avec rapidité.

Le 1er corps réduit à une faible division de 4,300 hommes se dirigea vers Paris. Le 27 juin il marcha sur Compiègne, mais la ville était déjà occupée par l'ennemi. Drouet d'Erlon l'y attaqua; mais prévenu de l'immense supériorité des forces opposées, il se dirigea sur Senlis. Là encore, voulant éviter un combat de nuit, il appuya vers Mont-l'Évêque, où il prit position sans être inquiété. Le 28, le 1er corps battit en retraite et campa près de Gonesse; il rentra le lendemain dans les lignes construites au nord de Paris et occupa un secteur compris entre la Marne, au-dessous du parc de Vincennes, et le canal de l'Ourcq, près de La Villette (29 juin).

Au moment de l'armistice, les débris du 95e occupaient le bastion n° 1 à Pantin, et la flèche de la Caroline n° 3.

DÉPÔT ET TROISIÈME BATAILLON

Mai à juillet 1815. — Le dépôt et le 3e bataillon avaient été envoyés à Beauvais dès le début de la concentration des troupes.

Après le désastre de Waterloo, on dirigea sur Paris le 3e bataillon, dont les cadres étaient complets, mais l'effectif très réduit.

Le bataillon fut mis, le 30 juin, à la disposition du général Porson, commandant les troupes à Versailles. Celui-ci détacha le colonel Régeau du 46e avec un de ses bataillons et le 3e bataillon du 95e pour interdire aux alliés le passage sur la rive gauche de la Seine, par les ponts de Bezons et du Pecq.

Le colonel Régeau resta à Saint-Germain avec le 3e bataillon. Il y reçut l'ordre de faire couper le pont du Pecq, mais ne put l'exécuter par suite de la résistance de quelques habitants préoccupés ou d'un intérêt purement local, ou d'un coupable intérêt de parti. Cet incident a eu dans la contrée un grand retentissement et a occasionné de violents débats lors de la recherche des responsabilités.

Des extraits de la correspondance échangée au sujet de la défense du pont du Pecq permettront d'apprécier à sa juste valeur le dernier engagement auquel a participé le 95e de l'Empire.

Lettre du colonel Régeau au Ministre de la Guerre, prince d'Eckmühl. — Saint-Germain, 30 juin 1815.

« L'ennemi vient de se montrer au pont du Pecq sous Saint-Germain : le poste avancé fit feu sur lui et le fit rétrograder. C'était une reconnaissance de cavalerie forte d'un peloton prussien, paraissant venir de Conflans. Je fais détruire le pont du Pecq, vu que s'ils s'en emparaient, ils couperaient toute communication avec Paris. J'ai l'honneur de faire observer à Votre Excellence que je suis à Saint-Germain avec un bataillon du 95e régiment de ligne, fort de 180 hommes en tout.

« Votre Excellence verra qu'avec si peu de monde il me serait très difficile de tenir, surtout dans un endroit ouvert de tous côtés. Pour garder ce poste, il faudrait au moins un bataillon de 500 hommes et 25 hommes de cavalerie pour les reconnaissances.

« J'ai adressé à M. le général Porson, à Versailles, mon rapport sur la situation du poste de Saint-Germain, pour le transmettre à M. le général commandant la 1re division militaire. Les 180 hommes du 95e n'ont que 20 cartouches par homme.

« Un paysan vient dans ce moment (8 h. 1/2 du matin), me faire le rapport que l'ennemi est à Montesson, fort d'à peu près 1,000 chevaux et 400 hommes d'infanterie. »

Deuxième lettre du colonel commandant les bataillons du 95e et du 46e à M. le prince d'Eckmühl, Ministre de la Guerre. — 30 juin 1815.

« J'ai eu l'honneur de donner à connaître à Votre Excellence, dans mon rapport de ce matin, qu'une colonne de cavalerie et d'infanterie prussienne avait couché cette nuit aux

villages de Chatou et Montesson. Cette troupe est venue nous reconnaître vers les sept heures du matin au pont du Pecq.

« A dix heures, on aperçut dans le bois de Chatou un vol de poussière qui annonçait l'approche de l'ennemi. On était alors occupé à couper le pont; mais la mauvaise volonté du maire du Pecq et de ses paysans amenèrent tant de lenteur qu'il restait encore à jeter à l'eau deux grosses poutres lorsque l'ennemi se présenta. Il attaqua si brusquement qu'il me força de me retirer derrière le retranchement de tonneaux que j'avais fait établir cette nuit sur le pont de Saint-Germain. L'ennemi délogea tous ceux que j'envoyais à cette traverse, me tua un officier et sept hommes [1], s'empara du pont et m'obligea à me retirer sur Versailles, où j'arrivais à une heure et demie. J'avais eu l'honneur de faire connaître à Votre Excellence que 150 hommes ne pourraient résister à une attaque exécutée par une colonne de 8 à 900 hommes d'infanterie. »

Le bataillon rejoignit le général Porson pendant qu'il se retirait sur Paris par l'avenue de Saint-Cloud.

Les troupes se préparèrent le lendemain à la résistance, mais les négociations furent entamées, et le 6 juillet au matin, les dernières colonnes de l'armée française se mirent en marche vers la Loire en attendant la cessation définitive des hostilités.

Les vainqueurs imposèrent à la France des conditions plus onéreuses encore que l'année précédente, et comme s'ils n'avaient point eu foi en leur victoire, ils exigèrent le licenciement de ces vaillantes phalanges qu'ils redoutaient encore, quoique mutilées et abattues (12 août).

Le dépôt du 95e fut envoyé à Châteauroux. Après le licenciement général, il servit de noyau à la formation de la légion de l'Indre, qui devint plus tard le 9e de ligne.

[1] Parmi eux les soldats Laurençon, Champol, Auclerc.

QUATRIÈME PARTIE

HISTOIRE DES DIFFÉRENTES 20es DEMI-BRIGADES D'INFANTERIE LÉGÈRE 1792-1803

20e DEMI-BRIGADE LÉGÈRE (1re FORMATION 1795-1797)

On trouve une très grande confusion dans tout ce qui a été écrit par les historiens militaires sur les différentes demi-brigades ayant porté le no 20. Des erreurs fatales devaient naître de l'existence simultanée de plusieurs corps portant le même numéro. Quelques points de repère exacts, trouvés dans des documents d'une authenticité incontestable, ont permis de mettre à leur vraie place une quantité de faits attribués à l'une ou l'autre de ces demi-brigades.

La création d'une 20e demi-brigade était comprise dans le projet d'embrigadement sanctionné par la loi du 28 janvier 1794. Les bataillons de volontaires qui devaient la constituer se trouvaient aux armées. Ils ne furent réunis que le 22 décembre 1795, à Perpignan, date exacte du procès-verbal de formation.

La 20e demi-brigade légère fut composée de 3 bataillons : le 20e de chasseurs et les 9e et 10e de la Haute-Garonne.

Le 20e bataillon de chasseurs fut formé le 2 septembre 1793 sous le no 16 par la réunion des fédérés de Marseille et d'une partie du 3e bataillon de Paris; il servit en Vendée.

Les 9e et 10e bataillons de la Haute-Garonne firent les campagnes des ans II et III à l'armée des Pyrénées occidentales.

ÉTAT DE COMPOSITION DE LA 20e DEMI-BRIGADE AU MOMENT DE SA FORMATION

Chef de Brigade : Joseph Girard.
Adjudant-major : Nicolas Lombard.

Chefs de bataillons :

Tarisseau, Mazurier, Barrier, Marchais.

Capitaines :

Lombard.	Peteir.	Larrieu.
Dubois.	Pollet.	Gigon.
Martin.	Devus.	Larrieu.
Pempaul.	Morin.	Facarrère.
Doise.	Estrampes.	Broquère.
Dupeyre.	Vignaux.	Bascans.
Guillot.	Facase.	Coste.
Ferras	Boussac.	Cabestaing.
Revest.	Chabert.	

1796. — La 20e légère resta à Perpignan jusqu'au moment de son envoi à l'armée d'Italie (22 octobre); elle fut embrigadée à Milan avec la demi-brigade de la Sarthe et placée sous les ordres du général Lannes.

L'armée française, sous les ordres de Bonaparte, occupait derrière l'Adige une ligne qui s'étendait de la Corona jusqu'à Legnago; les Autrichiens, commandés par Alvinzi, s'avançaient en trois colonnes.

Celle de gauche, avec Provera, était dirigée contre le bas Adige et avait pour mission de donner la main à une sortie de la garnison de Mantoue. Augereau se trouvait alors à Legnago prêt à faire face à Provera.

1797. — La 20e demi-brigade arriva à Bologne où elle reçut l'ordre de se rendre par Ferrare sur Legnago (7 janvier). Pendant ce trajet, elle laissa un premier détachement à Plaisance, un deuxième à Ferrare. Le reste de la demi-brigade faisait partie d'une colonne mobile commandée par le général Lannes, se composant d'environ 1,200 hommes, dont 300 de la 20e, et les autres de la 27e.

La colonne marcha toute la nuit du 14 janvier, accourant au son du canon qui avait été entendu dans la journée. Elle venait renforcer à point la division Augereau pendant sa retraite car l'ennemi, sous les ordres de Provera, avait passé l'Adige dans la nuit, après avoir repoussé le général Guilleux.

Provera laissa près de 3,000 hommes à la garde d'Anghiari et du pont qui avait servi au passage des troupes et il se dirigea ensuite sur Mantoue.

Combat d'Anghiari. — Cette arrière-garde ouvrit le feu dès que la colonne française fut à portée de canon (14 janvier). La 20e légère, placée à l'avant-garde, continuait à s'avancer tranquillement.

Arrivé près de l'ennemi, l'adjudant-général Duphot marchant en tête, entonna le chant patriotique : « Français, laisserions-nous flétrir.... » et fit prendre le pas de charge à toute la colonne.

En un instant, et sans tirer un coup de fusil, on culbuta l'ennemi qui perdit 2 pièces de canon et 900 hommes. La poursuite s'effectua avec plus d'ardeur encore. Un retour offensif des Autrichiens arrêta un instant la tête de la colonne ; mais bientôt la présence de l'intrépide général Lannes communiqua une nouvelle impulsion à l'attaque. L'ennemi plia et se réfugia dans le village de Roverchia.

La colonne du général Pointe rejoignit celle du général Lannes, et leurs efforts combinés triomphèrent de la vive résistance qui leur était opposée.

Pendant cette poursuite, on prit à l'ennemi une douzaine de canons; une partie des Autrichiens s'enfuit et le reste se rendit.

22 hommes furent tués dans cette journée et 31 blessés, dont le chef de bataillon Mazurier ; 5 officiers moururent peu après de leurs blessures [1].

[1] Il n'existe plus de matricules de la 20e ; il a été impossible par suite, de trouver les noms des tués.

Le lendemain, la 20e se dirige sur Mantoue avec toute la division Augereau, et marche en tête de la colonne; elle arrive au moment où le général Provera, enveloppé par la division Masséna, est obligé de mettre bas les armes avec 6,000 hommes.

Après l'expédition d'Anghiari, la 20e se rendit à Vérone où elle passa sous le commandement du général Masséna. Elle compensa les pertes qu'elle venait d'éprouver par l'incorporation du bataillon des volontaires de Jemmapes et du bataillon de Saint-Amand.

Elle marcha encore à la poursuite des Autrichiens jusqu'à Primolano et y fournit les postes avancés de la division Masséna (25 janvier). La demi-brigade ne fit pas d'autre mouvement jusqu'à la reprise des hostilités.

Combat de Longarone. — Le 10 mars, la 20e quitta ses positions pour remonter la Piave sous les ordres du général Motte; elle rencontra l'ennemi à 5 milles de Longarone (13 mars); celui-ci occupait une position avantageuse : à droite, il s'appuyait à la montagne qui, en cet endroit, est escarpée et présente des retranchements naturels; à gauche, il était couvert par un petit bois et le lit de la Piave. Le seul chemin par lequel les Français pouvaient déboucher était étroit et très tortueux.

Vers les quatre heures du soir, le général Motte envoya l'ordre à la 20e de marcher et d'attaquer la position. L'ennemi attendait les Français à chacune des courbes de la route, très rapprochées les unes des autres et dont on ne pouvait s'écarter sans tomber dans des précipices. En un moment plus de trente hommes de la tête de colonne furent tués ou blessés; le chef de bataillon Marchaix fut renversé d'un coup de feu qui lui brisa la mâchoire. La lutte fut très vive et les Autrichiens avouèrent qu'ils souffrirent beaucoup, quoique parfaitement retranchés. Leur retraite fut décidée par l'apparition d'un détachement de cavalerie qui, après avoir passé la Piave, tourna la position. Ils furent bientôt rejoints. 700 d'entre eux et le général Lusignan furent faits prisonniers .

La demi-brigade eut 12 hommes tués et 43 blessés dont 5 officiers.

« On[1] ne peut faire assez l'éloge du commandant Marchaix qui à de grands talents réunit un courage éprouvé. Il s'était jeté le premier dans le défilé sous un feu meurtrier; sans l'exemple de son dévouement, chacun n'aurait vu que le péril. Quoique resté sur le champ de bataille et tenu pour mort, on le releva et les soins de l'art l'ont conservé pour honorer encore son état. »

Le général Masséna continue sa marche, s'empare des sources de l'Isonzo et occupe le col de Tarvis.

Quatre cents hommes de la demi-brigade formaient la gauche de l'avant-garde à l'affaire de Tarvis (20 mars). Les carabiniers montrèrent le plus grand courage dans cette journée et firent beaucoup de prisonniers. Le lendemain la 20e dut fournir le détachement chargé d'escorter jusqu'à Mantoue les Autrichiens pris à Tarvis. Il ne resta plus à la division Masséna que les carabiniers de la 20e. Ceux-ci se battirent encore à Klagenfurt et plus loin, à deux journées de Léoben, ils trouvèrent l'occasion de donner une nouvelle preuve de leur intrépidité.

L'un d'eux qui s'était jeté trop en avant pour tirer de plus près fut enveloppé par quatre Autrichiens, mais loin de se rendre, il s'adossa contre un mur et se battit à la baïonnette jusqu'à l'arrivée de ses camarades qui le sauvèrent. (Il est bien regrettable qu'on ne puisse citer le nom de ce brave.)

La plus forte partie de la demi-brigade chargée de l'escorte des prisonniers devait être relevée à Mantoue, mais elle fut obligée de les accompagner jusqu'à Milan.

Le jour même de son arrivée (10 avril), on plaça le détachement de la demi-brigade à l'avant-garde d'une colonne commandée par le général de brigade de Chabran, destinée à réprimer l'insurrection de quelques villages situés aux environs de Vérone.

Arrivés à la Croix-Blanche près de Vérone les chasseurs de

[1] Extrait du rapport du chef de la 20e demi-brigade, sur cette affaire.

la 20e avec une partie de la colonne sous les ordres du général Lahoz se dirigèrent vers la gauche pour tenter le passage de l'Adige en face du village de Piscantini.

Les insurgés des pays environnants réunis dans cette commune s'y étaient préparés à la résistance (21 avril).

Trois hommes dont un musicien de la 20e traversèrent la rivière à la nage et ramenèrent un bateau attaché à l'autre rive. La moitié de la troupe passa le fleuve tandis que quelques coups de canon et de fusil tirés sur le village contenaient les insurgés. Les hommes qui avaient franchi l'Adige, presque tous de la 20e, marchèrent sur un bois de mûriers où les paysans étaient retranchés. Ils les délogèrent promptement et les suivirent jusqu'au village qu'ils essayèrent de traverser. Un feu nourri partit de toutes les croisées ; on fut obligé de s'emparer des maisons une à une. Deux officiers tués et 31 hommes tués ou blessés dangereusement furent les victimes de cette fureur populaire.

Le lendemain la colonne dispersa encore quelques groupes de paysans armés et arriva en se rabattant vers Vérone sur le coteau voisin de la porte Saint-Georges. Elle s'empara d'une pièce de 33 qui servit avantageusement à tirer sur la ville le lendemain.

Vérone capitula et la 20e ne fit que passer poursuivant la cavalerie vénitienne vers Vicence. Le traité de Léoben fit suspendre les hostilités (19 avril).

Le commandant Lucotte est désigné (15 juin) pour prendre le commandement de la 20e [1].

Une lettre du général Berthier du même jour ordonne que les trois bataillons de la 20e seront transformés en deux bataillons et que la formation du 3e sera opérée par le 1er bataillon de la demi-brigade du Jura, par le deuxième de la demi-brigade de Paris et par la demi-brigade des Aurois alors à Nice. Après la conclusion de la paix, la 20e resta en garnison à Milan.

[1] Lucotte, Edme-Aimé, né à Pont-sur-Saône en 1770, entra au service comme volontaire en 1789, reçut le grade de général de brigade en 1799 et devint général de division pendant la campagne d'Espagne ; il mourut en 1825.

Elle reçut communication dans les premiers jours du mois d'octobre du décret qui modifia sa dénomination.

« Conformément aux instructions du Ministre de la Guerre :

« Considérant que, comme il existe déjà à l'armée de Sambre-et-Meuse une 20e demi-brigade légère et que l'on doit autant qu'il est possible éviter les confusions dans les numéros donnés aux corps, l'armée est prévenue que la 20e demi-brigade légère de l'armée d'Italie sera désormais 7e et qu'elle portera ce numéro.

« A. Berthier. »

L'ordre du 5 octobre adressé par Berthier au général Augereau termine donc pour nous l'histoire de cette 20e demi-brigade d'infanterie légère.

20e DEMI-BRIGADE LÉGÈRE *BIS*

DU 12 JUILLET 1795 AU 20 FÉVRIER 1796

La 20e demi-brigade légère *bis* fut formée, le 12 juillet 1795, par la réunion du 1er bataillon des corps francs, du 11e bataillon du Doubs et du 4e bataillon *bis* de la Charente.

COMPOSITION DE LA 20e DEMI-BRIGADE BIS

Chef de brigade : Girard Barthélemy.

1er Bataillon	2e Bataillon.	3e Bataillon.
Et. Cuénot, *ch. de bat.*	Laplente, *chef de bat.*	Jos. Hector, *ch. de bat.*
J.-Et. David, *quart.-m.*	Rousselot, *quart.-mait.*	Collin, *quart.-maître.*
Scheffer, *adjud.-maj.*	J.-F. Collard, *ad.-m. s^re*	Tournier, *adj. s.-lieut.*
	Capitaines.	
Billard.	Dumenieux.	Troyard.
Mourot,	Dubournais.	Rohr.
Jouffroy.	Reygoudan.	Pasquier.
C.-François Cuénot.	Brunet.	Blanchet.
Lamy.	Ladoume.	Desmaisons.
Oudot.	Tribert.	Thirion.
Berillon.	Zweiffel.	Guillaume.
Duchatellier.	Cuénot.	Bonnaud.
Planteau.	Verseau.	(1 vacance).

Le 11e bataillon du Doubs se trouvait sur le Rhin depuis 1793; il s'était fait remarquer principalement au combat du 17 mai 1793, aux environs de Landau.

Le 4e bataillon *bis* de la Charente, créé en 1793, avait fait les campagnes de 1792, 1793 et de l'an II, à l'armée de l'Ouest.

La réunion des bataillons se fit sous les murs de Mayence; car la 20e était destinée à renforcer le corps de blocus de la place. Elle contenait 28 compagnies, dont 1 de canonniers.

Le siège de Mayence était commencé depuis le printemps de 1795. On avait élevé autour de cette ville une double ligne de circonvallation, depuis le village de Laubenheim, sur les bords du Rhin, jusqu'à Mombach, au-dessous de la ville. Cette ligne s'étendait en forme d'arc, le fleuve en formait la corde, et elle embrassait plusieurs villages. Les armées françaises et autrichiennes se trouvaient en quelque sorte dans deux camps retranchés qui s'attaquaient réciproquement, car la garnison de Mayence était continuellement renforcée ou relevée à volonté par la rive droite du Rhin ; il se livrait entre ces lignes de véritables batailles rangées.

La 20e fut particulièrement engagée dans le grand combat livré par Klairfayt pour forcer les Français à lever le siège, (18 décembre 1795); elle combattit du côté de Mombach et, malgré sa résistance, elle fut entraînée dans le mouvement général de retraite de l'armée [1].

Les Autrichiens, fatigués par des mouvements multipliés, sentaient le besoin de prendre des quartiers d'hiver. Ils firent proposer, le 19 décembre, un armistice à Jourdan, qui l'accepta avec empressement, en y comprenant l'armée de Rhin et Moselle.

A la reprise des hostilités, la 20e était devenue 10e légère de deuxième formation, par décret du 20 février 1796. Les renseignements détaillés sur la 20e légère *bis* font absolument défaut. Son arrivée à l'armée, peu de temps avant une retraite pénible, et sa suppression, presque aussitôt après, sont des raisons suf-

[1] Le lieutenant Le Prêtre fut tué dans l'un des combats qui se livrèrent vers cette époque.

fisantes pour expliquer la brièveté des traces qu'elle a pu laisser.

Il en est de même d'une 20ᵉ demi-brigade *ter*, dont l'existence fut encore plus courte et qui a été incorporée dans la 18ᵉ légère de 2ᵉ formation.

20ᵉ DEMI-BRIGADE LÉGÈRE, 2ᵉ FORMATION

L'origine de la 20ᵉ demi-brigade remonte au bataillon de chasseurs du Gévaudan, bataillon qui avait été créé par ordonnance du 8 août 1784 et placé à la suite des chasseurs à cheval de ce nom. L'ordonnance du 17 mars 1788, qui fit retirer des régiments de chasseurs à cheval les bataillons placés à leur suite, donna à celui du Gévaudan le nᵒ 10. Il fut nommé 10ᵉ bataillon de chasseurs, le 1ᵉʳ avril 1791.

Vers le mois de janvier 1795, le bataillon forma avec le 16ᵉ de chasseurs [1] et le 1ᵉʳ bataillon de la Moselle, nommé aussi de Kellermann, la 10ᵉ demi-brigade de troupes légères. Celle-ci, après le tirage au sort, exécuté d'après l'arrêté du 30 mars 1796, devint la 20ᵉ demi-brigade légère.

Cette demi-brigade est la plus importante de toutes celles qui ont porté le même numéro pendant la République. Ses éléments d'origine sont si directement liés à son existence qu'ils seront étudiés à partir de leur formation.

On s'écarte ainsi légèrement de la méthode admise en principe; mais la période de temps pendant laquelle cette demi-brigade a porté le nᵒ 10 est si courte qu'il est peu probable que l'on trouve dans un autre Historique la trace de son existence.

BATAILLON DU GÉVAUDAN, 10ᵉ BATAILLON D'INFANTERIE LÉGÈRE

Formé à Berghes, sous le nᵒ 10, avec l'infanterie du régiment des chasseurs du Gévaudan, le bataillon du Gévaudan se rendit en 1788, à Landrecies et à Bouchain, et en 1791, à Maubeuge.

[1] Ce bataillon provenait du 27ᵉ et celui-ci du 2ᵉ bataillon de la légion de Luckner, qui avait été créée le 28 mai 1792.

En 1792 il fit partie de l'avant-garde de l'armée du Nord et contribua à la première conquête de la Belgique.

Un détachement du bataillon repoussa 600 Autrichiens venus jusqu'aux portes de Maubeuge (3 mai).

Le bataillon assista, sous les ordres de Kellermann, à la bataille du camp de la Hune et à la bataille de Boisbossu, où il mérita les éloges de Dumouriez, commandant en chef l'armée du Nord (20 septembre).

Pendant la fin de la même année, on le retrouve à la bataille de Mons, à Jemmapes, où il s'empare de trois redoutes, et au combat de Soumaque.

Il passa l'année 1793 entière dans les camps, assistant aux affaires du bois de Saint-Amand et au combat en avant du Quesnoy. Au mois d'octobre, sous le commandement de Jourdan, le bataillon marcha au secours de Maubeuge et se distingua dans les combats livrés autour de la cense du château.

Dans celui du 7 octobre, il venait d'enlever aux Hongrois la redoute du Loup, quand une terreur panique s'empara d'un bataillon de volontaires de l'Eure.

Les chasseurs indignés arrachèrent la cravate du drapeau de ces pauvres gens et se maintinrent seuls dans la redoute jusqu'au soir.

Le bataillon continua de combattre en 1794, avec Jourdan, et éprouva de grandes pertes à la bataille d'Arquelines (13 mai). Il se distingua pendant l'attaque de la montagne de Sprim et fut félicité de sa conduite par les généraux (18 septembre).

En 1795, il se rendit à l'armée de Sambre-et-Meuse et y fut embrigadé.

1er BATAILLON DE LA LÉGION DE LA MOSELLE

Le 1er bataillon de la légion de la Moselle, formé au mois de juillet 1792, porta, jusqu'en 1793, le nom de légion de Kellermann. Il fit partie de l'armée de la Moselle et assista aux différentes affaires qui suivirent l'évacuation du territoire par les Prussiens.

Un ordre du jour élogieux fut adressé à la légion de la Moselle, après l'attaque d'une forte position devant Trèves (20 décembre). Le bataillon se battit toute l'année 1793. Il prit part à l'attaque et à la prise après trois assauts, de Hombourg, près de la Sarre (18 mars), à la bataille d'Arlon (9 juin) et aux trois journées de Kayserslautern, où ses pertes furent considérables.

Après être sortie de ses quartiers d'hiver, aux environs de Kreuznach, la légion fut versée en 1794, dans la division du général Lefèbvre. Elle assista sous ses ordres aux journées de Fleurus (26 juin).

L'armée de la Moselle prit la dénomination d'armée de Sambre-et-Meuse; la légion de la Moselle resta sous les ordres du général Lefèbvre jusqu'à son entrée dans la 10e et assista encore aux passage et combat de la Rhœr (23 septembre).

16e BATAILLON D'INFANTERIE LÉGÈRE

Le 16e bataillon d'infanterie légère fut tiré de la légion du Centre, formée le 1er août 1792 par le général Lückner.

Le bataillon (500 hommes) désigné, au commencement de l'année 1793 pour faire partie de l'armée du Nord, se rendit en Belgique, sous les ordres du général Neullier.

Il fut très éprouvé aux attaques de la Montagne de Fer [1] (21 mars); aussi reçut-il l'ordre de se rendre à Rocroy, après la suspension d'armes, afin de se reformer (14 mai).

Le nom de 16e bataillon d'infanterie légère ne lui fut donné que le 13 juin.

Le 16e bataillon reprit la campagne dans l'armée de la Moselle, commandée par le général Hoche. Conduit par le général Boucher dans les journées de Kayserslautern, il s'empara d'une redoute et de deux canons (28 et 29 novembre).

Le capitaine Balthazard [2] vivement félicité de la conduite

[1] Le chef de légion Primay fut tué; le lieutenant Schmitt, blessé.

[2] On le retrouvera plus tard chef de brigade de la 20e.

et de la bravoure du bataillon qu'il avait commandé le 28 en reçut le commandement définitif quelques jours après.

Le bataillon assista aux nombreux combats livrés par Hoche dans les Vosges et à la prise de Wissembourg. Hoche par ce dernier succès força l'ennemi à débloquer Landau[1] et à évacuer Fort-Vauban. Le bataillon prit ses quartiers d'hiver en France et au printemps de l'année 1794, il fut dirigé sur Arlon. Il assista à l'attaque et à la prise d'Arlon, aux deux batailles de Fleurus et au combat livré près de Nivelle[2].

Il passa la Meuse avec la division Lefèbvre et prit part au combat de la Rhœr (19 septembre), après lequel la division se mit en marche vers Cologne. L'hiver obligea l'armée à prendre ses cantonnements et au printemps le 16e bataillon fut incorporé dans la 10e demi-brigade.

20e DEMI-BRIGADE LÉGÈRE

On vient de passer rapidement en revue les faits saillants de l'histoire des trois bataillons qui ont constitué la 10e de 1793, devenue 20e demi-brigade légère le 23 avril 1796 à la suite du tirage au sort.

Dès que les trois bataillons furent réunis (15 janvier 1793), la 10e demi-brigade partit pour la Hollande et y rejoignit la division Lefèbvre devant l'île de Bommel[3]. Elle contribua par sa bravoure à la prise de Friden. La conquête de la Hollande se fit avec une très grande rapidité et la 10e reprit des cantonnements derrière le Rhin[4].

La division Lefèbvre prit part à la campagne de la fin de l'année sous le commandement en chef de Jourdan, à l'armée de Sambre-et-Meuse. Celui-ci passa le Rhin près de Dusseldorf (4 septembre), le remonta par la rive droite et arriva sur la Lahn

[1] Le sous-lieutenant Payot fut blessé dans le bois de Freischwiller.

[2] Le sous-lieutenant Courtillon, blessé.

[3] Le sous-lieutenant Trautner, blessé.

[4] Le chef de brigade Bernard fut remplacé le 5 juin, par le chef de bataillon Balthazard dans le commandement de la 10e. Il resta chef de la demi-brigade jusqu'à son licenciement.

avec le projet de se réunir à Pichegru pour agir concentriquement avec lui entre le Mein et le Necker, séparer les deux armées de Wurmser et de Clairfayt et faire tomber Mayence. Pichegru fit échouer par sa défection ces belles combinaisons et l'armée de Sambre-et-Meuse repassa le Rhin. Pendant ce temps la 10e assista aux combats d'Emmerich, d'Altenkirchen, de la Lahn. Au moment de la retraite, elle eut à soutenir de fréquents engagements d'arrière-garde; elle repassa le Rhin à Dusseldorf pour aller prendre ses cantonnements près de Coblentz (27 septembre). A partir du 23 avril 1796, la demi-brigade porte le numéro 20 qui lui est acquis définitivement.

Après avoir été reconstituée à l'aide de 1,400 hommes venant de différents corps, la 20e demi-brigade fut placée dans la division du général Collaud (général de brigade Lorge) de l'armée de Sambre-et-Meuse. Jourdan, dans cette nouvelle campagne, devait passer le Rhin, se rabattre sur le Mein en débordant l'aile droite du prince Charles et le rejeter en Bohême. Le début des opérations fut très brillant; Jourdan arriva à Bamberg, déboucha sur la Naab; il allait faire sa jonction avec Moreau pour écraser l'armée autrichienne, lorsque l'Archiduc, avec des forces doubles, l'accabla près de Wurtzbourg et le réduisit à battre en retraite et à repasser le Rhin.

Malgré cet insuccès final il n'en est pas moins intéressant de suivre la 20e dans cette campagne, car partout elle mérita et obtint les éloges des généraux qui la commandaient.

La division Lefèbvre passa le Rhin à Dusseldorf; la 20e prit position à Oppladen, auprès de la rivière de ce nom qui formait la ligne de démarcation entre les armées françaises et autrichiennes (27 mai).

Combat de la Sieg, 31 mai. — La division passa la rivière d'Oppladen et se dirigea sur Mulheim. Le même jour, l'avant-garde, composée du 6e bataillon de chasseurs et de la 20e légère sous les ordres du général Ney, attaqua l'ennemi pour forcer

le passage de la Sieg. Après une fusillade d'une heure, le général Ney et le chef de brigade Balthazard mirent pied à terre et entrèrent dans l'eau. La 20e suivant leur exemple, passa de l'autre côté de la rivière, tomba sur l'ennemi et après lui avoir tué beaucoup de monde, le mit en pleine déroute. Elle eut 52 hommes hors de combat, blessés ou tués.

La division Lefèbvre et l'avant-garde de la division Collaud attaquèrent l'ennemi près d'Altenkirchen (4 juin). Les Autrichiens durent se retirer en laissant entre les mains des Français environ 5,300 prisonniers, dont tous les officiers de deux régiments, 3 drapeaux et 14 pièces de canon. L'armée de Sambre-et-Meuse continua son mouvement vers le Mein; mais, à l'arrivée de forces supérieures, elle battit en retraite.

Cinq compagnies du 2e bataillon, dans un mouvement de recul, s'étant égarées, leur chef, le commandant Semellé, les rallia. Il les conduisit par des chemins de traverse en livrant plusieurs petits combats et rejoignit la 20e, accueilli par les plus vives félicitations[1].

La division occupait, le 18 juin, les hauteurs d'Uckerath; le 3e bataillon de la 20e était aux avant-postes. Ceux-ci, attaqués pendant la nuit, se replièrent sur la division. Le lendemain, l'ennemi s'avança contre toute la ligne française, mais il ne put parvenir à l'entamer. A la tombée de la nuit, ordre fut donné d'allumer des feux nombreux, afin de dissimuler la marche de la division sur Dusseldorf. Grâce à cette ruse de guerre, on put se retirer sans être inquiété et la division arriva dans cette ville le 22 juin.

Jourdan, à la nouvelle des succès remportés par le général Moreau, reprit l'offensive, et la 20e occupa successivement Garlesheim, Dosbach, Sibourg, Altenkirchen, Wetzlar, d'où elle se dirigea sur Francfort.

L'avant-garde de la division Collaud, dont la 20e fait toujours partie, attaque l'ennemi, fort d'environ 10,000 hommes, sur les hauteurs de Butzbach.

[1] Argus, lieutenant, blessé; J. Feuillotte, soldat, tué.

Combat de Butzbach, 9 juillet. — Le général Ney, qui commande l'avant-garde, attend impatiemment la division. Après deux heures d'attaques infructueuses, ne la voyant pas venir, il se met à la tête de sa troupe, fonce sur l'ennemi près du village de Butzbach et le met en pleine déroute. Cet exploit coûte à la 20e une centaine d'hommes tués et 260 blessés [1].

Les Autrichiens furent encore refoulés à Friedberg, et la division arriva le 12 près de Francfort, qui capitula après vingt-quatre heures de bombardement.

La 20e quitta Francfort le lendemain de la reddition de la place et se porta vers Schweinfurt. Des combats peu importants furent livrés pendant ce trajet; celui qui précéda l'entrée à Schweinfurt coûta 50 hommes à la demi-brigade.

La division occupa ensuite Bamberg et Forckheim; cette dernière ville ne se rendit qu'après un combat acharné (9 août). La garnison fut faite prisonnière.

Combat de Sultzbach, 17 août. — La division arrive devant Sultzbach, où elle livre un combat très remarquable contre l'ennemi posté sur les hauteurs environnant la ville.

Après une lutte acharnée, qui dura jusqu'à neuf heures du soir, les Autrichiens abandonnèrent leurs positions. Pendant le combat, le chef de brigade Balthazard se trouvait avec le 3e bataillon dans les plaines de Sultzbach, lorsque cinq ou six escadrons de cavalerie se lancèrent sur sa petite colonne. Il ordonna au premier rang de croiser la baïonnette et aux deux autres de ne faire feu qu'à bout portant. Ses ordres furent si bien exécutés que les cavaliers ne renouvelèrent pas leur première charge, dans laquelle ils perdirent beaucoup de monde. Le bataillon n'eut pas un seul homme mis hors de combat. Les deux autres bataillons avaient pris part à l'attaque de la ville dont ils franchirent les murailles; un violent combat de rues termina cette journée [2].

[1] Blessés : J. Adam, sous-lieutenant, et J. Méreau, lieutenant. Tués : Prévost, Penin, Audout, soldats.

[2] Grandjean, capitaine, blessé.

La brillante conduite de la 20e fut très remarquée et le général Kléber lui adressa les plus vifs éloges.

La division marcha ensuite sur la Naab, qu'elle traversa; mais, accablée par des forces doubles, que l'Archiduc avait rapidement concentrées, elle dut se replier sur Amberg (24 août).

L'arrière-garde, où se trouvait la 20e, commandée par le général Ney, fut très éprouvée. On remarque que la demi-brigade avait acquis une telle réputation de bravoure que, dans cette campagne, les postes les plus dangereux lui furent toujours confiés.

Chaque journée de la retraite fut marquée par des engagements.

Entre Bamberg et Forckheim, la division fut obligée de se battre pour gagner la ville, dont elle était coupée. L'arrière-garde ne se sauva que grâce à un brouillard épais, qui lui permit de passer entre les postes ennemis sans être vue (28 août).

Le lendemain, l'arrière-garde, par une résistance acharnée, permit à la division de passer le Mein à Bamberg, d'où la colonne se dirigea sur Wurtzbourg.

La division Collaud rejoignit les autres divisions dans la plaine de Wurtzbourg (1er septembre). Le général Collaud reçut l'autorisation de se retirer, à cause de l'altération de sa santé; sa division fut dissoute et la 20e fut placée dans la division Grenier; elle restait sous les ordres du général Ney, qui conservait la mission de commander l'arrière-garde de la colonne.

Le 2 septembre, attaqué de tous les côtés par la cavalerie, le chef de brigade Balthazard renouvela la manœuvre de Sultzbach, qui lui réussit encore admirablement. La retraite fut exécutée en combattant jusqu'à la nuit.

La division Grenier arriva à Wetzlar le 10 septembre et la 20e prit position en arrière de Kisheim, lorsque deux compagnies du 3e bataillon furent envoyées au village pour y rejoindre le quartier-général de Ney et lui servir de soutien. Le général Ney se retira avec les deux compagnies; mais, appre-

nant la proximité de l'ennemi, il les renvoya à Kisheim. Aussitôt qu'elles furent rentrées dans la ville, les habitants ouvrirent la porte opposée à l'ennemi. Les compagnies, enveloppées de toutes parts, furent obligées de se rendre, après s'être défendues pendant près d'une heure contre des troupes beaucoup plus nombreuses. Le général Ney, instruit de la trahison des habitants, fit avancer des obusiers qui mirent le feu à plusieurs maisons; il ne les fit retirer que lorsque les deux compagnies lui eurent été rendues avec armes et bagages.

On se battit encore dans les environs de Wetzlar et de Limbourg. L'ennemi traversa la Lahn à la suite de la division et l'attaqua. Malgré sa forte artillerie et sa nombreuse cavalerie, il ne put la forcer à abandonner sa position. Le lendemain, la retraite se continua en bon ordre vers la Sieg (14 septembre).

La 20e revint enfin à Cologne le 22 septembre, réduite à 6 ou 700 hommes; son effectif, au moment de l'entrée en campagne, avait été de 2,400 hommes. Sa tâche n'était pas terminée; elle fut encore laissée avec le 6e régiment de chasseurs au général Ney sous la dénomination de flanqueurs de gauche, et exécuta plusieurs mouvements jusqu'à la suspension des hostilités [1].

Elle resta un mois à Cologne, puis elle alla se reformer et prendre deux mois de repos à Coblentz; la demi-brigade y reçut 3 ou 400 hommes de différents corps.

Au moment où Bonaparte signait les préliminaires de la paix, les armées du Rhin, immobiles depuis un mois faute d'argent, venaient de reprendre la campagne.

La 20e revenue à l'armée prit part au combat de Neuvied livré aux Autrichiens, le 18 avril 1797 [2]. Elle passa la Lahn à Limbourg et s'arrêta dans les plaines de Mayence quand la nouvelle du traité de Campo-Formio vint mettre fin aux hostilités (26 avril).

La demi-brigade fut envoyée dans le Hundsrück et prit ses

[1] L. F. Isid. Dezicquchem, lieutenant, blessé devant Mayence (27 septembre).

[2] J. O. Hamon, lieutenant, blessé.

cantonnements à Trèves et aux environs de cette ville (3 juin).

Le premier bataillon fut ensuite désigné pour tenir garnison à Metz ; les deux autres à Luxembourg.

Pendant le séjour du 1er bataillon à Metz, plusieurs dépôts de canonniers et mineurs s'insurgèrent pour se faire payer deux mois de solde qui leur était due. Ils prirent les armes au nombre de 7 à 800 hommes et se portèrent aux logements du payeur, du général commandant la place et à l'arsenal. A l'instant la générale fut battue et la garde nationale prit les armes.

Le chef du 1er bataillon de la 20e légère, Grandeau, ainsi que les officiers se rendirent au quartier Coaslin, firent prendre les armes au bataillon, décidés à réprimer cette insurrection ; il leur était dû six mois de solde à ce moment. Le général Dambarera vint au quartier, donna l'ordre au chef de bataillon de se porter avec un fort détachement à l'arsenal, d'en envoyer un à son logement et un autre à celui du payeur. Après des difficultés sans nombre les patrouilles rétablirent l'ordre à six heures du soir.

Une lettre de félicitations mentionnant ces faits fut adressée à la 20e demi-brigade au moment où le bataillon quitta Metz.

La demi-brigade se rendit au mois d'octobre dans les environs de Trèves, et y resta près de trois mois.

Elle fut dirigée sur Mayence le 30 janvier 1798 ; les 1er et 3e bataillons firent partie de la garnison de la ville (général Lapoype) ; le 2e bataillon fut détaché à Kreuznach. Le dépôt restait toujours à Longwy.

400 hommes de différents corps renforcèrent la demi-brigade pendant les premiers mois de l'année.

Elle était entièrement reformée lorsqu'elle reçut l'ordre de se rendre à l'armée d'Helvétie (10 mai).

Après un séjour d'un mois dans les environs de Fribourg et quelques courses du 1er bataillon dans le Haut et Bas Valais,

elle partit pour Toulon en passant par Genève, Chambéry, Grenoble, Valence et Marseille.

Arrivée à Toulon (7 août), la demi-brigade fut entièrement dispersée dans les garnisons d'Aix, Tarascon, Digne, Barcelonnette, Draguignan, etc..... Elle fournit des détachements, les uns sur des vaisseaux qui firent quelques voyages en Corse, et d'autres à la poursuite des brigands qui infestaient la région.

A la fin du mois d'avril 1799, la 20e fut réunie à Nice et envoyée à l'armée d'Italie. La difficulté de trouver des vivres obligea de séparer les bataillons. Ils arrivèrent à Coni après avoir eu de sérieuses difficultés dans les montagnes avec les paysans insurgés.

Le 1er bataillon ne dut son salut qu'à la garnison de Coni. Il avait quitté Nice sans munitions, le général n'ayant pas pu en faire délivrer. Entouré près de Tende par 3,000 paysans armés, il fut obligé de se rendre et emmené à Limone; mais la garnison de Coni, avertie, dirigea une expédition sur Limone et le délivra.

Au moment de l'arrivée de la demi-brigade en Italie, les Autrichiens et les Russes étaient vainqueurs de tous côtés. Schérer, le commandant en chef français, avait été battu à Magnano (5 avril), et ses troupes imprudemment dispersées étaient condamnées à la défaite. Moreau, malgré la situation précaire de l'armée, en accepta le commandement. Après la bataille de Cassano (27 mai), convaincu de l'impossibilité de la résistance, il effectua sa retraite avec un calme parfait.

Souwaroff avait insurgé le Piémont sur la ligne de retraite des Français, de sorte que Moreau trouvant les portes de Céva fermées à son passage, se rabattit par le San-Bernardo sur Savone et Gênes.

La 20e fut versée dans les colonnes mobiles des généraux Seras et Freyssinet, destinées à dissiper les rassemblements d'insurgés et à battre le pays.

Une première course jusqu'à Asti devait en même temps permettre aux deux colonnes de se rapprocher de l'armée. Lors-

qu'elles arrivèrent à destination, Moreau commençait déjà sa retraite. Elles retournèrent devant Coni. Le général Garreau fut chargé de prendre le commandement des deux colonnes, de s'emparer de la forteresse de Céva et d'en faire un réduit pour l'armée de Moreau. Mondovi se trouvait sur son passage.

Le 1er bataillon de la 20e s'empara d'un pont et des positions fortifiées en avant de la ville. Arrivés sous les murs mêmes de Mondovi, les 2e et 3e bataillons furent chargés de l'attaque principale (21 mai).

Les paysans se défendirent de maison en maison et la lutte ne se termina qu'en mettant le feu aux derniers quartiers occupés; presque tous les défenseurs furent brûlés.

Le général Garreau se proposait de marcher sur Céva, lorsqu'il apprit qu'un corps de partisans autrichiens y avait jeté quelques centaines d'hommes. Inquiet d'ailleurs au sujet de ses communications et manquant d'artillerie, il évacua Mondovi et rétrograda sur Coni.

Moreau, en apprenant ces nouvelles, envoya sur le champ son chef d'état-major Grouchy prendre le commandement des troupes de Garreau avec l'injonction de marcher sans délai sur Ceva; lui-même partit pour Coni afin de soutenir l'expédition. Grouchy reprit Mondovi, mais tous ses efforts se brisèrent contre les remparts de Céva.

Cet échec détermina Moreau à se retirer par le San-Bernardo sur Gênes.

La brigade Garreau suivit le mouvement de l'armée en passant par le mont San-Giacomo (11 juin).

Moreau, après avoir concentré ses troupes, se disposa à reprendre l'offensive; il les partagea en deux divisions : celle de gauche forte de 4,500 hommes, sous les ordres de Grouchy (brigades Colli et Garreau); celle de droite, composée de 9,500 hommes, commandée par Grenier.

Les deux colonnes se mirent en route et par leur marche firent lever le siège de Tortone. Grouchy fut chargé d'attaquer les Autrichiens dans la plaine de Saint-Julien.

Combat de Saint-Julien, 20 juin. — La 20ᵉ placée à l'avant-garde, atteignit l'ennemi et engagea seule l'action contre un adversaire trois fois plus nombreux ; mais des renforts arrivèrent des deux côtés et la mêlée devint générale. Le général Grenier entra en ligne vers le soir, et son arrivée décida du succès.

La 20ᵉ eut, dans ce combat, 4 officiers et 80 hommes tués et près de 300 blessés [1].

Le capitaine Wagnaier fut nommé chef de bataillon sur le champ de bataille et le général dans son ordre du jour adressa des éloges à la demi-brigade.

La 20ᵉ resta quelques jours dans la même position, mais l'arrivée de Souwaroff avec une armée considérable décida Moreau à commencer sa retraite (24 juin).

La brigade Seras redevenue colonne mobile retourna dans le pays de Gênes. Pendant près de deux mois, elle fut employée à battre le pays ravagé par les insurgés, et elle les poursuivit sans relâche à San-Giacomo, Montenotte, Cairo dont elle prit la citadelle, et à Dégo. La demi-brigade perdit encore une centaine d'hommes dans ces affaires.

Pendant ce temps, l'armée de Moreau s'était réorganisée ; une division venue de France la renforçait de 12 bataillons frais et les débris de l'armée de Naples avaient pu la rejoindre. Ces mesures ne furent pas plûtôt prises qu'on enleva au général Moreau le commandement de l'armée d'Italie pour le confier à Joubert qui fit une nouvelle répartition des commandements. La brigade Seras composée de la 20ᵉ légère, du 34ᵉ de ligne et du 1ᵉʳ régiment de hussards fit partie de la division Lemoine et de l'aile gauche sous les ordres du général Pérignon.

Le général Joubert déboucha par la Bochetta pour se porter avec toute son armée au secours des places de Mantoue et d'Alexandrie ; mais en arrivant à Novi il apprit leur reddition et aussi l'arrivée des deux corps qui les assiégeaient : ce ren-

[1] On a retrouvé les noms suivants : Tués : Fauché, Biron, Noaux, Guinez, Candier, Guerbois, Malmazet. Blessés : Tournoux, Grandjean, J. C. Léonhardt, capitaines ; Barthélémi, Vols, Sinn, lieutenants ; Lefèvre, Fondreil, sous-lieutenants.

fort portait l'armée ennemie à 70,000 hommes. Joubert voulut se retirer mais Souwaroff l'empêcha d'exécuter ce projet.

Bataille de Novi, 15 août. — La division Lemoine fut attaquée très vigoureusement à cinq heures du matin. Le premier effort de l'ennemi se porta sur la brigade Seras; mais ce général n'avait à lui opposer que la 20e légère [1]. Isolée par sa position du reste de la division, cette brave demi-brigade n'abandonnait le terrain qu'après l'avoir jonché de ses morts. Joubert inquiet accourut sur la ligne suivi de son état-major. Il se précipita au milieu des tirailleurs et voulut décider par sa présence un coup de vigueur sans lequel l'ennemi pénétrait dans la division Lemoine et l'enveloppait. A peine arrivé, une balle le frappa et l'étendit sans vie. Moreau le remplaça immédiatement, rallia les troupes, les ramena au combat pleines d'ardeur. Les adversaires furent culbutés et rejetés sur leur seconde ligne; mais les attaques réitérées des Autrichiens et des Russes en nombre supérieur finirent par triompher de la ténacité des troupes françaises et l'armée entière fut obligée de battre en retraite.

La 20e eut 500 hommes mis hors de combat dans cette journée sanglante : 100 hommes environ et 8 officiers furent tués [2].

Les débris de la demi-brigade arrivèrent à minuit devant le fort de Gavi.

Cette bataille fut également meurtrière pour les deux partis; on compta des deux côtés près de 7,000 hommes mis hors de combat.

« Quoique l'avantage de cette journée soit resté aux Alliés, la gloire en est incontestablement partagée par les Français, qui combattirent pendant huit heures, à chances égales, avec 36,000 hommes contre 45,900 soutenus par de fortes réserves en arrière [3]».

[1] Extrait du rapport officiel adressé par le chef des ingénieurs géographes de l'armée d'Italie, Rousseau.

[2] Parmi les tués : Verniquet, sous-lieutenant ; J. Robert, Fritche, Contillon, soldats. Blessés : Hemon, Prévost, Hollenwéger, capitaines ; Ficher, Hanson, Vols, lieutenants ; Fonfred, sous-lieutenant ; Campretz, officier de santé.

[3] Jomini, t. XII.

ÉTAT DES OFFICIERS DE LA 20[e] DEMI-BRIGADE LÉGÈRE (1799-1800)

Chef : Balthazard.
Chefs de bataillon : 1[er] Vagnaier ; 2[e] Giroudot ; 2[e] Réville.
Adjudants-majors : 1[er] Orllep ; 2[e] Beaugez ; 3[e] ***
Quartier-maître : Brunet-Defrémont.
Chirurgiens-majors : Witt, Liernur, Campel.

1[er] Bataillon.	2[e] Bataillon.	3[e] Bataillon.
	Capitaines.	
Tussier.	Gaignot.	Hugonin.
Schukly.	Léonhardt.	Beurmann.
Colin.	Hémon.	Muller.
Dumoulin.	Loth.	Trautner.
Marteau.	Ledergerber.	Cherly.
Tournouer.	Donekier.	Wargnier.
Defers.	Stablet.	Granjean.
Gaultier-Biauzat.	Ecker.	Creté.
Allaisce.	Rondu.	Prudhomme.
	Lieutenants.	
Richard.	Grimmer.	Kiffer.
Schmitt.	Hoelm.	Guillermier.
Ayasse.	Chimineau.	Bourg.
Argus.	Halloy.	Hourbette.
Simon.	Vols.	Malot.
***	Ficher.	Prévôt.
Billy.	Trouillot.	Sinn.
Mezeau.	Daquiny.	Lacroix.
Hollenwéger.	Thiebaut.	Mannweiller.
	Sous-Lieutenants.	
Gallois.	Feix.	Ducotloier.
***	Roth.	Phlieger.
Sinn.	Contenot.	Courtillon.
Folschweiller.	Caramé.	Barthelémy.
Adam.	Parville.	Hamon.
Maisonnave.	Dufrêne.	Bollot.
Coste.	Sinn.	Klein.
Rotland.	Mondet.	Guérin.
Germain.	***	Coulomb.

L'armée d'Italie repassa les Apennins, et rentra dans le pays de Gênes appauvrie, encombrée de malades et de blessés.

Le général Championnet remplaça le général Moreau dans son commandement, le 21 septembre. Ses efforts devaient tendre à protéger Coni, seule place qui restât aux Français, au-delà des monts. Sa défaite à Génola (4 novembre), enleva toute espérance de succès à l'armée d'Italie, qui se retira encore une fois derrière l'Apennin. La 20e demi-brigade n'assista pas à la bataille de Génola; elle avait cependant participé au mouvement général de l'armée vers Coni. Le général Seras fut encore une fois détaché avec sa brigade, pour s'emparer de Mondovi et occuper la ville. Il y entra avec la 20e, sans éprouver de résistance sérieuse (3 novembre).

« Quelques jours auparavant, le sergent Parmentier, de garde près d'un pont avec 4 carabiniers, arrêta un escadron de cavalerie ennemie et le fit battre en retraite, après lui avoir tué quelques hommes. »

La demi-brigade eut près de Mondovi un engagement avec l'ennemi qui dura toute la journée du 13 novembre; elle quitta Mondovi le lendemain, pour se rabattre sur Finale et Loano [1].

Le dénûment de l'armée devint alors extrême. Le général Championnet dans un rapport au Ministre de la Guerre rend compte du trait suivant, tout à l'honneur des officiers et sous-officiers de la 20e légère :

« Ce corps, en position sur les hauteurs de Calizano, manquait de pain depuis deux jours; le magasin de Finale ne pouvait pas lui en fournir une once; les soldats mouraient de faim. Les officiers et sous-officiers vidèrent leurs bourses, se dépouillèrent de leurs montres, bagues et autres bijoux, en réalisèrent le prix et achetèrent avec cette somme des légumes et du vin pour la demi-brigade. »

Le Premier Consul, en réponse au rapport du général Championnet, ordonna au Ministre de la Guerre d'écrire de la part

[1] Dumoulin, capitaine; Simon, lieutenant, blessés. Le capitaine Seitz, tué.

des Consuls une lettre de félicitations aux officiers de la demi-brigade et de la faire imprimer.

La 20e prit ses quartiers d'hiver à Loano (24 décembre), mais les deux armées avaient leurs avant-postes toujours en présence sur la crête des montagnes. Les vivres et les vêtements faisaient défaut et 100 hommes environ mouraient à l'hôpital.

Malgré ces privations, le bon esprit de la 20e ne se démentit pas un instant. Championnet prit le germe de l'épidémie qui vint ravager l'armée et mourut à Nice ; Masséna lui succéda.

Malheureux d'abord, il sut réparer dans la campagne suivante les désastres de la première. La 20e passa dans la 4e division (Clausel) du Centre de l'armée, commandé par le général Suchet, et commença la campagne au printemps par des escarmouches sur les hauteurs comprises entre le mont San-Giacomo et Calizano. — Le 5 avril 1800, elle fut attaquée dans une position comprise entre Setti-Pani et la Madona de Neva ; après une défense vigoureuse qui dura toute la journée, la demi-brigade abandonna ses positions et se rabattit sur Loano, où elle arriva le 6 au matin.

Le lendemain, une attaque générale faite par l'ennemi sur toute la ligne des hauteurs, sépara Suchet de Masséna. Ils ne purent se rejoindre malgré leurs efforts et les succès partiels remportés par la division Clausel sur le San-Giacomo [1].

La 20e contribua par un détachement à la prise du fort de Melogno [2] et la division entière repoussa les Autrichiens en leur faisant treize ou quatorze cents prisonniers. Suchet ne put profiter de ce premier succès par suite de la fatigue des troupes, et les jours suivants [3], harcelé de tous côtés, il battit en retraite pour se reformer derrière le Var (11 mai). Pendant ce mouvement, la brigade Seras se battit encore à Calizano (28 avril) [4]. Le capitaine Cherly, de la 20e, se signala dans cette journée : il

[1] Le 9 avril, dans une escarmouche, le lieutenant Malot, fut tué.

[2] Gallois, sous-lieutenant, blessé.

[3] Le 14 avril, dans une escarmouche, à Saint-Jacques, le lieutenant Vols, et le sous-lieutenant Lefèvre, furent blessés ; le capitaine Teynier fut tué.

[4] Wargniez, capitaine, blessé.

lutta corps à corps avec un officier autrichien, parvint à le désarmer et le fit prisonnier.

La 20e suivit le mouvement général de retraite et après un engagement d'arrière-garde à Sospello (10 mai), elle se porta sur la rive droite du Var, par Saint-Laurent-du-Var.

« Dans ce dernier engagement, l'ennemi était parvenu à envelopper une partie de la colonne; mais les carabiniers de la 20e légère, commandés par le brave Réville, parvinrent à la dégager et à se faire un passage au milieu de l'ennemi [1]. »

Suchet, immédiatement, réorganisa son armée ; la brigade du général Seras ne se composait plus que de 942 hommes : elle reçut quelques renforts.

La 20e occupait la droite de la ligne, abritée par la tête de pont du Var.

Le général autrichien Elsnitz, avec 18,000 hommes, était opposé à Suchet qui n'en avait que 13,000 ; malgré ce désavantage, une première attaque de la tête de pont fut repoussée.

Le général Suchet, dans un rapport au Premier Consul, rend compte en ces termes de la mort du commandant Réville (22 mai).

« Le chef de bataillon Réville, de la 20e, a été tué à la tête de ses chasseurs. C'est un brave que je regrette sincèrement. »

« L'ennemi attaqua la tête de pont à quatre heures du matin. La 20e légère, placée en avant des retranchements, reçut les assaillants avec un tel sang-froid et des feux si nourris qu'ils furent forcés de rétrograder [2] ».

Les rapports des généraux Suchet et Oudinot relatifs à cette journée, ainsi que ceux de l'État-Major, citent les 20e légère, 39e et 99e de ligne comme méritant les plus grands éloges.

Ces demi-brigades repoussèrent une nouvelle attaque quelques jours après (26 mai). Cette tentative fut la dernière opération offensive des Autrichiens sur le Var, et à partir de ce moment

[1] Extrait du rapport de Suchet au général en chef Masséna, sur les événements du 8 au 20 mai 1800.

[2] Les pertes furent de quelques hommes tués, entre autres : N. Albert, A. Fasse ; parmi les blessés : Guérin, lieutenant, Phliéger, sous-lieutenant.

Suchet put changer de rôle. Dès le lendemain, il ordonna une forte reconnaissance offensive.

Un bataillon de la 20e, placé en avant de la tête de pont, devait protéger sa rentrée. Il accueillit par des salves les dragons de Knaïm qui apparurent un instant et les repoussa.

Elsnitz rappelé par Mélas, se retira vers le nord. Il fut immédiatement suivi par Suchet qui le battit en plusieurs rencontres. L'armée française franchit le col de Tende et suivit la crête des montagnes pour aller au secours de Gênes par le San-Giacomo.

Pendant ce temps, la division Clausel (20e) suivait la route qui longe la mer; elle repoussa les Autrichiens vers Savone sans incident remarquable (10 juin).

Rappelée en Piémont pour concourir à l'action de Marengo, elle apprit à Dego les succès de Bonaparte et reçut l'ordre de retourner dans le pays de Gênes.

La convention d'Alexandrie avait rendu Gênes aux Français. La division Clausel attendit l'évacuation de la ville et l'occupa quelques jours.

Pendant la durée de l'armistice, la 20e alla de Gênes à Reggio où elle resta plus d'un mois; puis à Luzzara.

Lorsque les hostilités durent recommencer (10 septembre) la demi-brigade se rendit à Crémone pour y être réorganisée à 2 bataillons.

Après un mois de séjour sur les bords du Pô, elle revint à Lonato et fut placée dans la brigade Cassagne de la division d'avant-garde, commandée par le général Delmas (20 décembre).

Le général en chef Brune, en position devant le Mincio, prit l'offensive dès qu'il reçut la nouvelle de la victoire de Hohenlinden. La demi-brigade prit part, vers cette époque, à un engagement dans lequel les avant-postes ennemis furent refoulés[1]. Les notes laissées par le chef de brigade relatent un incident digne d'être cité :

« Le caporal de carabiniers Herlick se porta seul jusqu'au pied d'une redoute située en avant de Peschiera et s'amusa à

[1] Le lieutenant Halloy fut tué.

tirer des coups de fusil aux canonniers. Il excitait, mais sans succès, les hommes placés dans cette redoute à venir le chercher. »

Ce fait, qui n'est pas le seul dans son genre, montre à quel point le courage individuel s'était développé dans l'armée.

La division d'avant-garde passa le Mincio, le 26 décembre, à Mozambano [1], et arriva, en se battant, près des hauteurs de Borghetto, où la 20e prit position. Elle eut, dans cette journée, 55 blessés, dont 4 officiers, et 9 tués; le chef de brigade et le commandant du 2e bataillon eurent leurs chevaux tués.

Après le passage du Mincio, le caporal Herlick, dont le nom a déjà été cité, se signale par une nouvelle preuve de bravoure :

Envoyé en reconnaissance avec quelques hommes, il devance un moment sa petite troupe et est aussitôt chargé par un peloton de cavalerie ennemie. Près d'être entouré, il ne perd pas son sang-froid et, au lieu de répondre aux cris de « Rends-toi », il couche en joue le cavalier le plus rapproché de lui. Sans faire feu, il profite d'un instant d'hésitation de son adversaire pour se jeter derrière un obstacle où ses carabiniers le rejoignent. Ils obligent bientôt le peloton de cavalerie à s'enfuir précipitamment.

Le général Brune poussa Bellegarde jusqu'à Trévise et signa un armistice par lequel les Autrichiens livrèrent Mantoue, Peschiera, Legnago, etc. (1er janvier 1801).

Pendant cette période des opérations, la 20e demi-brigade passa l'Adige à Boussolingo et marcha sur Vicence. De longues fusillades avec les arrière-gardes ennemies lui enlevèrent une cinquantaine d'hommes dans les deux derniers jours de combat [2].

Elle passa la Brenta, et la nouvelle de la suspension d'armes l'arrêta à Lodavina, dans les environs de Venise (14 janvier).

[1] Dans cet engagement, les capitaines Cherly, et Hugoni furent blessés; les soldats Lepère, Gentil, Matouillot, Orioms, Lorget, Lemintoc, Hauchodez, Martin, furent tués.

[2] Le 8, La demi-brigade eut quelques hommes tués parmi lesquels les soldats Lauturne, Allaire, Bérard, tambour, Pierrard. Le capitaine Lacroix fut blessé.
Le 9, le lieutenant Chemineau fut blessé.

Le traité de Lunéville (9 février) termina cette campagne glorieuse, et les troupes allèrent se reposer dans les garnisons de leurs fatigues et de leurs privations.

La 20e demi-brigade resta trois mois dans le pays de Venise, près d'un mois à Landinara et Labadia, sur l'Adige, et deux mois à Turin.

Elle reçut ensuite l'ordre de retourner en France (19 août) et tint garnison à Digne à partir du 30 août 1801.

Elle occupa l'année suivante la ville de Rodez avec un détachement à Mende, dans la 9e division militaire.

La 20e fut incorporée, le 24 septembre 1803, dans la 7e demi-brigade légère, qui devint le 7e régiment d'infanterie légère de l'Empire.

Son histoire, à partir de cette époque, appartient à l'Historique du 7e léger. Le numéro 20 de l'infanterie légère est resté vacant pendant toute la durée de l'Empire [1].

[1] *Uniforme*. — 1797. — L'uniforme de l'infanterie légère est entièrement bleu foncé à passe-poils blancs, collet rouge pour les cavaliers et les chasseurs, jaune pour les voltigeurs. Les carabiniers et les chasseurs portent le bonnet à poils à tresses rouges, les chasseurs et voltigeurs le chapeau de feutre à plumet jaune et vert ; épaulettes vertes à tournantes jaunes ; demi-guêtres à glands rouges, verts et jaunes pour les carabiniers, chasseurs et voltigeurs.

CINQUIÈME PARTIE

LÉGION DES VOSGES, 20e RÉGIMENT D'INFANTERIE LÉGÈRE ET 95e RÉGIMENT D'INFANTERIE 1816-1887

CHAPITRE Ier

LÉGION DES VOSGES ET 20e RÉGIMENT D'INFANTERIE LÉGÈRE (1816-1832)

La légion des Vosges fut organisée à Épinal, le 1er janvier 1816 par M. Gélibert, colonel commandant, en exécution des ordres du Ministre de la Guerre, en date du 19 décembre 1815.

Elle comprenait à sa formation 2 bataillons d'infanterie, 1 bataillon de chasseurs, 3 compagnies de dépôt, 1 compagnie d'artillerie et des sous-officiers à la suite.

Le 1er février, la légion fut réorganisée et portée à 2 cadres de bataillon en officiers et 1 cadre de bataillon en sous-officiers et soldats.

Les légions départementales n'ayant pas été appelées à faire campagne, leur histoire se réduit aux modifications qu'elles ont subies dans leur constitution ; ces détails présentent peu d'intérêt.

En 1817, la légion fut transformée en infanterie légère et réduite à deux bataillons, avec un dépôt composé du cadre de deux compagnies.

Le 20 décembre 1820[1], le corps perdit la dénomination de

[1] *Uniforme.* — L'infanterie légère porte l'habit bleu de roi, boutonnant droit sur la poitrine, passe-poils jonquille, collet parements et retroussis bleu de roi ; boutons blancs avec cor de chasse et le numéro du régiment au milieu ; pantalon large bleu de roi avec passe-poils jonquille ; shako de tissu de coton noir ; plaque blanche aux armes de France, avec cor de chasse et le numéro du régiment au milieu.

Légion des Vosges pour recevoir celle de 20e régiment d'infanterie légère. M. Schneider fut nommé colonel du régiment.

20e LÉGER 1821 (GIVET)

Colonel : Schneider.
Lieutenant-colonel : De Quesnay (René).
Chefs de bataillon : Reissembach, Métayer.
Major : Bonnet.
Capitaines adjudants-majors : Mortamais, Thérin.
Capitaine-trésorier : Lecerf.
Lieutenant porte-drapeau : Laveine.
Aumônier : L'abbé Peretti.
Chirurgien-major : Bourson.
Aide-major : Cariage.

Capitaines.	*Lieutenants.*	*Sous-lieutenants :*
Sommaripa.	Darnaudin.	Rœsert.
Devaux.	Tisserand.	Husson.
Gérard.	Reland.	Dubourg, E.
Regley.	Clerc.	Robert.
Bergeron.	Bonnard.	Mauresse.
Lamaze.	Decle.	Krantz, M.
Taret.	Remy, Ch.	Ollivier.
Brechin.	Henry.	Lambinet.
De la Marche.	Maillard.	Mouche-d'Ottange.
Colin, Jean.	Cardé.	Dufour.
Crampé.	Gally.	Lemoine.
Collignon.	Bobet.	Kolle.
Guyot de Saint-Remy.	Dehou.	Duhamel.
Bert, A.	Renné.	Bussière.
Cochet.	Polquier.	Vagney.
	Marchal.	

CHANGEMENTS DE GARNISON DE LA LÉGION DES VOSGES ET DU 20e LÉGER
(1816-1823)

ARRIVÉE

1er Bataillon.	2e Bataillon.	Dépôt.
Nancy, 29 février 1816.		Épinal, 1er janv. 1816.
Verdun, 21 avril 1818.	Verdun, 21 avril 1818.	
Paris, 16 mai 1819.	Épinal, 15 mai 1818.	
	Paris, 30 mai 1819.	
Givet, 21 mars 1820.	Givet, 20 mars 1820.	

DÉPART

Nancy, 19 avril 1818.		Épinal, juin 1823.
Verdun, 8 mai 1819.	Verdun, 10 mai 1818.	
	Épinal, 16 mai 1819.	
Paris, 12 mars 1820.	Paris, 11 mars 1820.	

20e RÉGIMENT D'INFANTERIE LÉGÈRE

ARRIVÉE

1er Bataillon.	2e Bataillon.	Dépôt.
Givet, 20 déc. 1820.	Givet, 20 déc. 1820.	
Valencienes 13 oct. 1820	Valencienes 9 oct. 1821	
Paris, 1er février 1823.	Paris, 2 février 1823.	Poitiers, juillet 1823.

DÉPART

Givet, 7 oct. 1821.	Givet, 3 octobre 1821.	
Valenciennes 25 jan. 1821	Valenciennes 26 janv. 1823	
Paris, 12 juin 1823.	Paris, 12 juin 1823.	

Par ordre du 11 juin 1823, les deux bataillons de guerre du régiment partent de Paris le 12 juin pour se rendre à Bayonne et entrer en campagne.

Campagne d'Espagne. — L'Autriche venait, au nom de la Sainte-Alliance, de rétablir l'ordre dans la péninsule italienne.

La Restauration en Espagne avait besoin de secours analogues. Toutes les passions y étaient déchaînées : les uns, comme le curé Mérino, commettaient des massacres, le crucifix

au poing; d'autres, les descamisados ou sans-culottes, égorgeaient au chant révolutionnaire de la Tragala.

Pour dissiper les soupçons que la France avait un moment inspirés par ses hésitations à l'occasion de l'intervention autrichienne en Italie, le gouvernement de Louis XVIII résolut d'étouffer en Espagne des agitations qui, d'ailleurs, menaçaient de gagner les départements du Midi.

Le roi, de son côté, désirait[1] « conserver le trône d'Espagne à un petit-fils de Henri IV, préserver ce beau royaume de la ruine, et le réconcilier avec l'Europe ».

Les armées françaises passèrent la Bidassoa le 6 avril, sous le commandement du duc d'Angoulême qui reçut le titre de généralissime.

Il n'eut pas à livrer de grande bataille et ne trouva de résistance sérieuse qu'à Cadix.

Le régiment quitte Paris le 12 juin seulement et n'assiste pas aux opérations du début de la campagne. Les 2 bataillons traversent la Bidassoa le 18 juillet, et sont dirigés sur Saint-Sébastien.

La division Bourke du 1er corps avait été détachée aussitôt après le passage de la Bidassoa pour se porter rapidement sur Saint-Sébastien et surprendre cette place, mais la garnison était sur ses gardes et les troupes françaises, accueillies à coups de canon, durent se borner à bloquer cette forteresse.

Elles furent remplacées devant la place par les troupes du 5e corps commandées par le général de Lauriston. Ce corps était spécialement destiné à être employé aux sièges de Saint-Sébastien et de Pampelune.

Le 20e léger en faisait partie, et comptait à la 1re brigade (Danrémont) de la 2e division (Pécheux).

Le régiment part de Bayonne, fort d'environ 1,000 hommes, et arrive devant Saint-Sébastien le 20 juillet. Il prend position sur la rive droite de l'Oruméa, occupant le port du Passage et bloquant très étroitement la place de ce côté.

[1] 28 janvier. Discours d'ouverture de la session législative.

Les pertes sont très peu considérables malgré les fréquentes canonnades de la garnison. Le 20[e] léger reste un mois sous les murs de Saint-Sébastien et est appelé à Pampelune pour y servir sous les ordres du général de Lauriston, qui commande les troupes du siège.

Siège de Pampelune. — Le 1[er] bataillon occupe, le 29 août, le village de Baranca, placé sous le canon de la place et, le 2 septembre, il campe à Aratzari.

Le lendemain, l'armée de siège prend ses dispositions pour enlever les dehors de la place et rejeter l'ennemi sous ses murs. A la pointe du jour, les compagnies Lefèbvre et Lamarche reçoivent l'ordre d'attaquer les postes retranchés situés en avant du secteur affecté au 20[e]; elles mènent cette mission à bonne fin et refoulent l'ennemi dans la place. La compagnie Bert occupe la Maison-Blanche et deux autres compagnies, Bonnard et Maillard se dirigent sur le bastion Gonzaque, à droite de la Maison-Blanche. Le feu était très lent sur cette partie de la ligne. Il n'y eut qu'un chasseur blessé ; le sergent Bontens fut tué.

Pendant ce temps, un combat violent s'est engagé dans la plaine sur la gauche de la ligne française. Le général Danrémont donne l'ordre à deux compagnies du 20[e] de se porter de ce côté ; il n'y avait qu'un seul moyen de s'y rendre : c'était en défilant sur le grand pont de l'Arga près de la Maison-Blanche, sous le feu du bastion Gonzaque et de sa courtine. Les compagnies d'élite du 2[e] bataillon, commandées par le chef de bataillon de Magne, traversent bravement le pont malgré le feu de l'ennemi qui ne blesse que 7 hommes.

Après cette diversion, ces deux compagnies s'embusquent dans des jardins sous les fortifications de la place et restent seules jusqu'à la nuit dans une situation très périlleuse.

Le résultat de l'attaque était atteint et le régiment conserva tous les postes extérieurs qu'il venait d'enlever.

Dans la nuit du 3 septembre, une batterie de mortiers établie à la droite des positions occupées par le régiment servit

de point de mire à un feu violent de la place. Les bataillons furent obligés de changer de position à deux reprises différentes.

La tranchée fut ouverte quelques jours après par une nuit d'orage (10 septembre) ; on vit les soldats du 20e tomber plusieurs fois sous le poids des armes et des ustensiles de siège ; ils arrivèrent cependant, glissant et perdant leurs chaussures dans ce terrain argileux, jusqu'à 200 toises de la place.

Les travaux du siège furent continués les jours suivants, avec la même ardeur. Le colonel Schneider s'y distingua en qualité de commandant de tranchée.

Après un violent combat d'artillerie, la ville demanda une suspension d'armes et capitula le 16 septembre. Le 20e fit son entrée à Pampelune, le 18 septembre, et fut désigné pour occuper cette place de guerre.

Vers la fin du mois, la division Pécheux reçut l'ordre de se porter sur Lérida et de renforcer le 4e corps en Catalogne.

Arrivée à Sarragosse, la division apprit la présence dans le pays du colonel Évariste San Miguel, qui battait la campagne avec 7 ou 800 chevaux.

Le 20e léger fut désigné pour faire partie de l'expédition dirigée contre lui ; mais les cavaliers de la division atteignirent San Miguel et n'eurent pas besoin du concours de l'infanterie pour venir à bout de leurs adversaires. San Miguel fut ramassé mourant sur le champ de bataille et emmené prisonnier.

Le 20e, après cette expédition, reprend sa marche sur Lérida et reste pendant quelque temps devant les murs de cette ville (12 octobre). Il est dirigé ensuite sur Barcelone, qui se rend le 4 novembre.

A la fin de la campagne (22 novembre), le régiment reçoit la juste récompense de l'excellent esprit et de la discipline qui l'ont fait constamment remarquer par ses généraux.

Le lieutenant-colonel, deux chefs de bataillon, trois capitaines, neuf lieutenants, dix sous-lieutenants obtiennent de

l'avancement ; douze sous-officiers sont nommés officiers pendant l'année.

Le régiment, en rentrant d'Espagne (18 décembre), reste cantonné pendant quelques jours près de la frontière et est réuni à Perpignan qu'il quitte le 24 décembre pour se rendre à Bourges.

Des fêtes et des honneurs extraordinaires lui sont prodigués sur son parcours et à son arrivée.

Il n'y a lieu de signaler aucun évènement présentant quelque intérêt survenu pendant la période de paix comprise entre les années 1824 et 1830.

Un tableau d'ensemble donnera les dates d'arrivée des bataillons dans les différentes garnisons qu'ils ont occupées [1].

CHANGEMENTS DE GARNISON DU 20e LÉGER (1824-1830)

1er Bataillon.	2e Bataillon.
Bourges, 28 janvier 1824.	Bourges, 28 janvier 1824.
La Rochelle, 15 mai 1824.	Ile-de-Ré, 16 mai 1824.
1er 1/2 bat. Ile-de-Ré, 18 juin 1824.	
2e 1/2 bat. Ile-d'Aix, — —	
Nantes, 6 novembre 1824.	Nantes, 6 novembre 1824.
Amiens, 18 décembre 1825.	Abbeville, 16 décembre 1825.
Camp de St-Omer, 23 mai 1826.	
Lauterbourg, 25 octobre 1826.	Wissembourg, 4 novembre 1826.
Metz, 2 juin 1829.	Metz, 12 juillet 1829.
Phalsbourg, 18 mai 1830.	Bitche, 18 mai 1830.
Nancy, 1er novembre 1830.	Nancy, 1er novembre 1830.

Le 20e régiment d'infanterie légère apprend à Phalsbourg et Bitche les évènements survenus à Paris dans les trois journées des 26, 27 et 28 juillet. Il reçoit peu de temps après un bataillon provenant du 1er régiment des volontaires de la Charte qui s'était organisé à Paris. Ce bataillon, commandé par M. Gossin, était composé de 15 officiers, 311 sous-officiers et soldats ; mais

[1] Par ordonnance royale du 22 mai 1825 M. Schneider, colonel du régiment, est nommé maréchal de camp et remplacé par M. Gémeau, lieutenant-colonel du 7e régiment de ligne.

la plupart de ces soldats n'ayant pas atteint leur dix-huitième année, demandèrent à rentrer dans leurs foyers [1].

M. le maréchal de camp, baron Bruno organisa définitivement le régiment à trois bataillons, à Nancy, le 8 novembre 1830.

Le 20ᵉ léger reçut dans cette ville, des mains du roi Louis-Philippe, le drapeau tricolore en remplacement du drapeau blanc qui lui avait été donné sous le règne de Louis XVIII (12 juin 1831).

Campagnes de Belgique. — A la suite de la révolution qui avait éclaté en Belgique, un congrès national proclama l'indépendance du pays, prononça la déchéance de la maison de Nassau et décida que la forme du gouvernement serait monarchique.

Louis-Philippe refusa le trône de Belgique pour le duc de Nemours, son fils. Le congrès belge l'offrit alors au duc Léopold de Saxe-Cobourg qui l'accepta et fut proclamé roi sous le nom de Léopold Iᵉʳ.

La conférence de Londres avait réglé la délimitation des territoires entre la Belgique et la Hollande, mais celle-ci refusait d'accepter ses décisions. On prit alors en France des mesures en prévision de secours à porter à la Belgique, si celle-ci venait à être envahie par l'armée hollandaise.

Le 20ᵉ léger quitte Nancy pour se rendre à Mézières, lorsque des ordres du Ministre de la Guerre, arrivés au moment de son passage à Verdun, le 2 juillet 1831, prescrivent de nouvelles destinations à ses bataillons.

Le dépôt est envoyé à Vitry-le-François, le 3ᵉ bataillon à Rocroy, les 2ᵉ et 1ᵉʳ à Charleville.

Les bataillons du 20ᵉ léger sont organisés en bataillons de guerre, à 7 compagnies par bataillon, et quittent leurs garnisons les 7 et 8 août pour se diriger sur Givet. Le régiment fait partie de la 1ʳᵉ division d'infanterie de l'armée du Nord, commandée par le lieutenant-général Barrois ; il forme, avec le 5ᵉ régiment d'infanterie de ligne, la 1ʳᵉ brigade commandée par le maréchal de camp, baron Harlet.

[1] 1830. — La tenue est la même qu'en 1820 à l'exception du pantalon qui est garance.

Le 9 août paraît un supplément du *Moniteur* annonçant que les troupes hollandaises ont envahi la Belgique, que le roi Léopold a réclamé le secours de la France et qu'une armée de 50,000 hommes commandée par le maréchal Gérard va franchir la frontière pour faire respecter les décisions que les grandes puissances ont arrêtées en commun.

A l'approche des troupes françaises, le roi de Hollande rappela les siennes et Gérard ramena son armée sans avoir eu à combattre.

Le régiment passe la frontière le 10 août et cantonne en Belgique :

Le 10 août, à Dinan.
11 — à Namur et Lentz.
12 — à Inguezée.
13 — à Villeneuve.
14 — à Hannut.
15 — à Lantremange et Warem. (Séjour le 16.)

Le 17 août, à Loos-Pologne, Ohers.
18 — Séjour — —
19 — Séjour — —
20 — à Zonhoven, Tuniel et Wimmertingen.
21 — à Peer, Lock, Alecker.
22 — à Hamont et Kauvolen.

Les Hollandais ayant entièrement évacué le territoire belge, le régiment reçut l'ordre de rétrograder; il se dirigea vers la France en passant :

Le 23 août 1831, à Zonhoven, Owerpel et Eckreit; séjours les 24, 25, 26, 27 août.

Le 28 août, à Saint-Trond, Tornes et Zepperen; séjours du 29 août au 9 septembre.

Le 10 septembre, à Oley, Bettecoven et Hasselbrock.
Le 11 — à Tinès, Lincent et Bertée.
Le 12 — à Hannut, Harloo et Virzout.
Le 13 — à Namur et Temploux.
Le 14 — à Gosselies, Jumey et Courcelles.
Le 15 — à Fays-Maurache, Reulx et Gottignies.
Le 16 — à Thieusiès, Ecossines d'Enghien et Boussois.

Le régiment reste cantonné en Belgique jusqu'au 28 septembre et rentre le 29 à Valenciennes. Onze compagnies seule-

ment séjournent dans cette ville; les autres sont cantonnées dans les communes environnantes. A la suite des mouvements successifs des divisions de l'armée du Nord, le 20e quitte Valenciennes pour aller prendre de nouveaux cantonnements à Roubaix, Tourcoing, etc. (17 septembre) et part encore, un mois après, pour tenir garnison à Douai.

Le dépôt transporté de Vitry à Bar-le-Duc (7 octobre) rejoint les bataillons de guerre à Douai (23 décembre 1831).

1832. — Le 3e bataillon est détaché à Arras, du 23 avril au 24 septembre 1832, époque à laquelle les trois bataillons sont organisés en bataillons de guerre pour reprendre la campagne en Belgique.

La Hollande refusait toujours d'accéder au traité du 15 novembre 1831 et il fallait mettre un terme à une situation critique, d'où la guerre pouvait sortir à tout instant.

Les Hollandais occupaient encore la ville d'Anvers, territoire assigné à la Belgique.

D'après les décisions de la conférence de Londres, les mesures coercitives adoptées contre la Hollande devaient encore être prises par la France. La guerre se réduisait à un siège, mais au siège d'une place redoutable, qu'il fallait entreprendre dans la saison la plus défavorable.

Le maréchal Gérard conserva le commandement de l'armée du Nord. Le 20e fit d'abord partie de la 1re division commandée par le général Sébastiani. Il resta cantonné à Tourcoing, Roubaix, etc., puis à Orchies et ses environs, où il entra dans la composition de la brigade d'avant-garde.

BRIGADE D'AVANT-GARDE. — Duc d'Orléans.

20e *Léger*. — Trois bataillons.
1er *Hussards*. — Quatre escadrons.
1er *Lanciers*. — Quatre escadrons.

Le régiment passe la frontière le 15 novembre et se dirige sur Anvers en cantonnant dans les villes ou villages de :

Ath.	le 15	Merxem	le 19
Hal	le 16	Brassehaet, Egekelemberg	
Bruxelles	le 17	et l'Etoile.	le 20
Coutich	le 18		

Siège d'Anvers. — Le quartier général fut établi à Merxem ; celui du duc d'Orléans à Brassehaet ; sa brigade occupait une position près de la route de Bréda à Rosendael.

L'investissement de la citadelle était confié aux trois brigades Rapatel, d'Hincourt, Zaepffel, et se trouvait complété par les troupes sous les ordres du général Achard et du duc d'Orléans, sur la rive droite de l'Escaut ; la division Sébastiani occupait la rive gauche.

La tranchée est ouverte à 400 mètres du glacis de la citadelle d'Anvers, le 29 novembre ; le duc d'Orléans était commandant de tranchée. Des négociations entamées le 30 n'aboutissent à aucun résultat et les hostilités recommencent. La lunette Saint-Laurent est prise le 16 décembre, malgré la difficulté extrême des travaux augmentée encore par les pluies et l'intempérie de la saison.

Après vingt-quatre jours de tranchée ouverte, la citadelle capitule le 23 décembre et le combat de Doel soutenu par le général Sébastiani marque la fin de cette campagne.

Les troupes reçurent, peu de temps après, l'ordre de rentrer en France. Le 20e fit les marches suivantes :

4	janvier	1833, à	Borgherrouth.
5	—	—	Vilvorse.
6	—	—	Halle.
7	—	—	Enghien.
8	—	—	Leuze.
9	—	—	Tournay.

Le 10, il s'établit à Lille où le roi passa une revue des troupes le 15 du même mois.

CHAPITRE II

20ᵉ LÉGER 1833-1854

1833. — Le régiment désigné pour aller tenir garnison à Paris et à Saint-Denis, part de Lille les 16, 17, 18 janvier 1833 et arrive les 24, 25 et 26 à Paris. Le 3ᵉ bataillon et le dépôt restent à Saint-Denis.

Au mois d'avril quelques compagnies du 3ᵉ bataillon viennent à Paris suivies bientôt (juin) du reste du bataillon.

NOMINATIONS ET PROMOTIONS

Maréchal de camp.

13 janvier 1833. M. Gémeau, colonel.

Colonel.

M. Alméras, lieutenant-colonel, en remplacement de M. Gémeau.

Au commencement de l'année 1834, le régiment est désigné pour aller occuper les garnisons de Clermont et de Riom. Les bataillons quittent Paris les 4, 5, et 6 avril.

Pendant la route, une dépêche du Ministre de la Guerre prescrit au colonel Alméras de presser la marche des deux premiers bataillons et de les diriger sur Lyon. Le 3ᵉ bataillon et la section de dépôt de la Compagnie hors rang devaient seuls occuper Clermont et Riom.

Les 1ᵉʳ et 2ᵉ bataillons traversent Lyon les 21 et 22 avril et vont cantonner à Rive-de-Gier. Le 3ᵉ bataillon et le dépôt sont rendus à Clermont et Riom le 22 avril.

Les deux premiers bataillons quittent Rive-de-Gier le 2 mai pour occuper divers cantonnements dans le département du Rhône jusqu'au 25 août.

Le 3e bataillon et le dépôt à Lyon depuis le 25 mai sont rejoints par le reste du régiment à la fin du mois d'août.

1835. — Le régiment est caserné en divers points de la ville et dans les forts; les tiercements occasionnent des déplacements fréquents.

NOMINATIONS ET PROMOTIONS (1835)

24 février. M. Alméras, colonel, est nommé au commandement de la place de Bayonne.

Colonel.

13 juin. M. Mireur, lieutenant-colonel au 5e léger, en remplacement de M. Alméras, est nommé au commandement de la place de Verdun, le 8 juillet.

12 juillet. M. Allain, lieutenant-colonel au 6e de ligne, en remplacement de M. Mireur.

1836. — Le 20e part de Lyon les 21, 23, et 25 mai, pour aller occuper Briançon (2 juin) avec des détachements à Mont-Dauphin, au fort Queyras, à Embrun et Gap.

1837. — A la fin du mois d'août il quitte les garnisons des Hautes-Alpes pour se rendre à Toulon où il arrive le 18 septembre.

1838. — Le régiment part pour l'île de Corse pendant le mois de mai et y occupe Ajaccio, Bonifacio, Bastia, Calvi, Corté.

NOMINATIONS ET PROMOTIONS

7 juillet 1838. M. Allain, colonel, est nommé au commandement de la place de Brest.

Colonel.

24 avril. M. Gilbert, lieutenant-colonel au 5e de ligne, en remplacement de M. Allain.

Plusieurs traits de dévouement signalent le passage du régiment en Corse.

Quelques-uns méritent d'être cités.

Le 17 août un incendie éclata dans les broussailles dont est

couverte la campagne des environs d'Ajaccio. Le vent favorisait les progrès du feu qui allait atteindre des plantations considérables. Les autorités civiles réclamèrent alors l'assistance du 1er bataillon en détachement à Ajaccio. Malgré la très forte chaleur, tous les sous-officiers et soldats, dirigés par leurs officiers, travaillèrent avec une ardeur au-dessus de tout éloge et parvinrent à arrêter le feu qui allait ruiner la plus grande partie des habitants consternés.

Le lendemain, le conseil municipal désirant témoigner sa reconnaissance, vota une somme de cent francs à distribuer aux soldats du bataillon. Ceux-ci demandèrent spontanément que cette somme fût offerte aux jeunes orphelins de la ville et montrèrent ainsi les sentiments généreux qui les animaient tous.

1839.—Une vingtaine de familles alsaciennes appelées par le conseil municipal d'Ajaccio pour la colonisation d'une presqu'île située à proximité de la ville se trouvaient dans un état de misère extrême, en attendant que le travail pût suffire à leurs besoins.

Les soldats du 1er bataillon décidèrent qu'ils viendraient à leur secours en demandant l'autorisation de leur préparer dans chaque ordinaire une gamelle de soupe égale à celle de sept soldats.

Les sous-officiers voulant également contribuer au soulagement de ces braves colons, leur laissèrent une partie de leur haute paye journalière jusqu'au jour où ils possédèrent des moyens d'existence suffisants.

Il fut rendu compte de cette belle action à M. le Ministre de la Guerre, qui adressa la lettre suivante au général commandant les troupes à Ajaccio.

« Général,

« J'ai reçu votre rapport du 20 octobre courant, par lequel vous me faites connaître divers actes honorables pour le 20e régiment d'infanterie légère, régiment qui a des titres

particuliers à mon intérêt. Vous avez eu raison de penser que j'apprendrais avec plaisir ces faits qui témoignent des bons sentiments professés par les militaires de ce corps. Je dois reconnaître en même temps, que ces sentiments sont partagés par l'armée tout entière.

« Recevez, Général, l'assurance de ma considération distinguée.

« *Le Ministre Secrétaire d'État de la Guerre,*

« SCHNEIDER. [1] »

Dans la nuit du 23 octobre, des malfaiteurs armés de bâtons et de stylets assaillirent, sans motif, la sentinelle placée à la porte de la caserne à Cervione, où se trouvait un détachement du régiment.

Le chasseur Santini accourut aux cris de la sentinelle. Il trouva le caporal de garde aux prises avec plusieurs de ces malfaiteurs dont l'un cherchait à le frapper de son stylet. Santini, porteur de son fusil, l'arma immédiatement, sachant cependant qu'il n'était pas chargé; il mit en joue cet homme et le menaça de faire feu. Grâce à son sang-froid et à sa fermeté, l'attroupement hostile se dispersa. Un des coupables fut arrêté et aussitôt remis entre les mains de la justice.

Par ordre du 11 novembre, le colonel, pour récompenser cette belle action, nomma caporal le chasseur Santini.

1840. — Le régiment quitte l'île de Corse pendant le mois de mai et est envoyé à Marseille pour y tenir garnison.

Le caporal Richard, des carabiniers du 3e bataillon, en convalescence à Épinal, exposa ses jours en retirant de la Moselle M. Albert Rouzier de la Bergerie, fils du préfet des Vosges qui, sans son secours, allait se noyer entraîné par la rapidité du courant.

L'action honorable de ce caporal fut récompensée par une médaille d'honneur accordée au nom du Roi par M. le Ministre de l'Intérieur.

[1] C'est l'ancien colonel du 20e léger.

Un détachement fort de 75 hommes d'élite fut envoyé, le 29 septembre, à Saint-Quentin (Isère) pour réparer les dégats occasionnés par une inondation. Le zèle que déployèrent dans cette circonstance les militaires de tous grades et particulièrement le capitaine Olivier, commandant le détachement, leur valut de la part de M. le Ministre de la Guerre un témoignage de satisfaction, que le lieutenant-général commandant la division fit connaître par un ordre du jour.

Le caporal Doumerc et les carabiniers Barbarin et Dol, du 1er bataillon, ayant fait preuve d'un grand dévouement dans un incendie à Pont-de-Beauvoisin, le gouvernement sarde accorda pour cette belle conduite une médaille en argent à chacun des deux premiers et une somme de cent francs au troisième.

1841. — La partie principale du régiment toujours à Marseille fournit des détachements à la Ciotat, à Roquevaize, à Aix, à Tarascon.

1842. — Les 6es compagnies des 3 bataillons sont dissoutes pendant l'année 1842 conformément à l'ordonnance du 8 septembre 1841.

Le 3e bataillon est disséminé, à partir du 1er mars, en divers détachements qui occupent Avignon, Aix, Sisteron, la Seyne, Entrevaux, Colmars, Saint-Chamas, et les îles Marguerite.

Au commencement de juin, le régiment quitte Marseille et les garnisons occupées pour se rendre à Grenoble, où il est réuni le 27 juin. Il détache des compagnies au fort Barraux, à Montélimart, Pont-de-Beauvoisin.

1843. — Le 20e devant faire partie du camp de Lyon organise, le 19 juin, deux bataillons actifs de 6 compagnies et une section hors rang.

Il fournit, le 16 juillet, un détachement à Saint-Marcel (Isère). Les 2 premiers bataillons sont dirigés les 2 et 3 août sur Lyon pour faire partie du camp d'instruction et reviennent à Grenoble les 4 et 5 octobre.

Deux détachements se rendent le 1er novembre sur la rive droite du Drac pour arrêter les progrès d'une inondation ; le

premier, sous les ordres du sous-lieutenant Miégeville, le deuxième est conduit par le capitaine Peretti. Un troisième détachement, commandé par le capitaine Portalis, est envoyé à Fontenelle pour exécuter des travaux nécessités par le débordement de l'Isère.

La promptitude avec laquelle les troupes se sont rendues sur les lieux envahis, le zèle et le dévouement dont tous les militaires ont fait preuve méritent les plus grands éloges. Les chefs de détachements citent, comme s'étant particulièrement fait remarquer : le lieutenant Guéry, les sergents Pierre, Tourette, Seyès et Colombani, les caporaux Hubert, Himbert, et Granier, les voltigeurs Schmiéder et Gaillard, et les chasseurs Bourdit, Marot, Brunel.

1845. — Le régiment quitte Grenoble au commencement de l'année 1845; les 1er et 2e bataillons vont à Saint-Étienne, le 3e et la compagnie hors rang à Montbrison. Ils restent dans ces garnisons jusqu'au mois d'octobre, époque de leur départ pour Nîmes. Les trois bataillons sont réunis dans cette ville le 6 novembre, sauf un détachement de deux compagnies laissées à Privas [1].

1847. — Par sa dépêche du mois de février 1847, le Ministre de la Guerre témoigne sa satisfaction au 20e léger pour le zèle déployé lors de l'extinction de l'incendie qui a éclaté à la Maison centrale de Nîmes dans la nuit du 13 au 14 février.

Le régiment quitte Nîmes et ses environs au mois de septembre pour aller à Marseille; il envoie des détachements à Sisteron, à la poudrerie de Saint-Chamas, à Roquevaire, à la Ciotat et à Rognonas.

1848. — Par ordre du Ministre de la Guerre, du 22 mars, les cadres des 6es compagnies du Centre sont réorganisés dans chaque bataillon.

[1] 1846. — L'infanterie légère porte la tunique bleu de roi, boutonnant droit sur la poitrine avec collet jonquille, parements bleu de roi passe-poils jonquille, contre-épaulettes en drap bleu avec tournantes jonquille, boutons blancs avec cor de chasse et le numéro du régiment au milieu, capote croisée en drap gris de fer bleuté avec écussons de collet jonquilles, pantalon garance, shako en drap bleu de roi, avec pourtour supérieur en galon jonquille, plaque jaune au numéro du régiment ; grand équipement blanc.

Les deux premiers bataillons du régiment sont constitués le 25 mars en bataillons de guerre de six compagnies chacun et les compagnies atteignent l'effectif de 83 sous-officiers, caporaux et soldats.

Ces deux bataillons, forts de 1,061 sous-officiers et soldats, quittent Marseille pour se rendre à Lyon et y faire partie de la 1re brigade de la 2e division d'infanterie de l'armée des Alpes. Ils arrivent à destination le 9 avril et sont placés dans les forts.

Une émeute sanglante éclate à Marseille le 22 juin. Le 3e bataillon du régiment et le dépôt sont appelés à la réprimer.

Le capitaine de Villière, des carabiniers du 3e bataillon, chargé avec sa compagnie d'enlever une barricade, est frappé mortellement d'une balle. Le sergent Testanier défend bravement le corps de son capitaine en restant longtemps exposé au feu des insurgés.

Plusieurs soldats sont blessés, mais on n'a pas d'autre accident sérieux à déplorer [1].

Le 26 juillet, le général de brigade Duhot fait, au nom de la République, la remise du nouveau drapeau aux deux bataillons de guerre.

L'armée des Alpes ayant reçu l'ordre d'exécuter un mouvement de concentration vers la frontière, le 20e léger quitte Lyon pour se rendre à Grenoble, où il arrive le 18.

Les deux compagnies de voltigeurs passent un mois, l'une à Saint-Ismier et l'autre à Bernin.

1849. — Après la défaite de Charles-Albert à Novare (2 avril), l'armée des Alpes se concentre sur la frontière de Savoie.

Le 20e léger quitte Grenoble le 2 avril pour aller occuper les cantonnements de Goncelin, Tenain, Theys, Villart-Bonnot.

Le 1er mai, les bataillons de guerre prennent autour d'Alle-

[1] *11 juillet*. — Le colonel Griffon, du 19e de ligne, nommé en remplacement du colonel Gilbert, admis à la retraite, prend le commandement du régiment.

vard des cantonnements qu'ils quittent le 17 pour se diriger à marches forcées sur Lyon. Arrivés le 19 à la Frette et à Voiron, ils reçoivent l'ordre de suspendre leur marche et de rester cantonnés à Saint-Marcellin, Vinois, l'Albène, Lulluis, Vourey[1].

Les deux bataillons de guerre reçurent l'ordre de se diriger le 16 juin sur Lyon pour y réprimer une insurrection. Arrêtés dans leur marche en apprenant la fin des troubles, ils cantonnèrent provisoirement autour de Venissieux[2].

La ville et tout le territoire de la 6e division militaire furent mis en état de siège à la suite des évènements du 15 juin. Le 20e contribua au désarmement des gardes nationales de la région, d'après les ordres de M. le général de division Gémeau, commandant supérieur des troupes de la circonscription.

Le 1er bataillon est envoyé, pour cette raison, à Lyon, le 6 juillet, le 2e, le 8, et ils restent dans les forts autour de la ville.

La 2e division de l'armée des Alpes ayant reçu de nouveau l'ordre de se rassembler sur la frontière de Savoie en prévision d'une reprise imminente des hostilités entre le Piémont et l'Autriche, les deux bataillons quittent Lyon pour aller à Grenoble, puis à Poncharra.

6 août. — Les mouvements de troupes furent arrêtés lorsqu'on apprit la signature de la paix entre l'Autriche et le Piémont. Le régiment prit ses cantonnements à Saint-Simphorien, Solaize, Fezin, Vienne, Givors (15 août).

Un ordre du Ministre de la Guerre, du mois de septembre, décide qu'il sera formé trois bataillons de guerre dans chaque régiment. Ceux du 20e doivent occuper : le 1er, Rive-de-Gier, les 2e et 3e, Saint-Étienne. Les cadres des 5e et 6e compagnies tirés de chaque bataillon sont envoyés à Montbrison pour y

[1] *27 mai.* — Le colonel Griffon du 20e est nommé commandant de la place de Lyon et remplacé provisoirement par le lieutenant-colonel Alais dans le commandement du régiment et par le commandant Franchimont dans celui des bataillons de guerre.

[2] *20 juin.* — M. Dehaies de Montigny, colonel d'infanterie en non activité, est nommé au commandement du 20e régiment d'infanterie légère.

constituer un nouveau dépôt. Ces mouvements s'achèvent dans les premiers jours d'octobre.

Les divisions actives de l'armée des Alpes sont dissoutes le 20 décembre, mais les régiments restent embrigadés. Le 20ᵉ léger fait partie de la 3ᵉ brigade (général de Luzy de Pelisson) de la 6ᵉ division militaire placée sous le commandement supérieur de M. le général Gémeau.

1850. — Le régiment[1] quitte ses diverses garnisons le 13 juin pour se rendre à Perpignan, où il est réuni le 15 juillet.

Le lieutenant-colonel Alais reste dans la ville de Narbonne pour y prendre le commandement supérieur des troupes.

A la fin du mois de juillet, le 20ᵉ fournit des détachements à Villefranche, à Montlouis et Bourg-Madame, et, au mois d'août, à Bourg-les-Bains, Port-Vendres et Collioure.

1851. — La fraction du régiment laissée à Perpignan quitte cette garnison du 3 au 5 janvier.

Les compagnies disséminées occupent pendant quelques semaines Bellegarde, Pratz de Mollo, Narbonne, etc.; elles rentrent à Perpignan au commencement du mois de mars.

Un déplacement analogue de courte durée se produit pendant le mois de septembre et le régiment envoie de nouveaux détachements à Foix, Limoux, Carcassonne.

A la suite des troubles politiques survenus au mois de décembre, un détachement part de Perpignan pour se diriger sur Estagel, où venait d'éclater une insurrection. Ce détachement, sous les ordres du capitaine d'Ainval, est composé de deux compagnies. Il revient à Perpignan le 8, après avoir complètement rétabli l'ordre. Une section laissée pendant la journée du 9 rentre le lendemain.

1852. — M. le général de division Rambaud, commandant la 11ᵉ division militaire, remit, au nom du Prince Président, l'aigle au régiment (16 juin).

[1] *4 juin 1850.* — M. Labadie, lieutenant-colonel au 6ᵉ de ligne, est nommé colonel en remplacement de M. Dchaies de Montigny, admis à la retraite.

La proclamation de l'Empire se fit à Perpignan, le 5 décembre, sur la place Napoléon, par le préfet des Pyrénées-Orientales, assisté des autorités civiles et militaires et en présence de toutes les troupes de la garnison réunies sous les armes.

1853. — Le régiment entier quitte Perpignan et les différentes places du département des Pyrénées-Orientales, au mois de mars, pour se rendre à Montpellier. Le 2e bataillon s'arrête en route à Béziers et envoie des détachements à Bédarieux et à Agde, plus tard à Pézenas. La garnison de Montpellier fournit des détachements à Rodez et à Mende, puis à Béziers.

Pendant le mois de novembre, les nommés Lancette, chasseur, et Victor, tambour, donnent un bel exemple de courage en sauvant au péril de leur vie un homme tombé dans l'Hérault; le ministre de l'Intérieur leur décerne une médaille de sauvetage.

1854. — La 6e compagnie du 3e bataillon est licenciée; ses cadres et ses hommes de troupe sont répartis dans les autres compagnies du régiment.

CHAPITRE III

CAMPAGNE DE CRIMÉE

En 1853, la Russie demande à exercer en Turquie le protectorat des sujets chrétiens du Sultan et veut se préparer ainsi à satisfaire ses projets d'agrandissement vers l'Orient.

Les tentatives de conciliation par voie diplomatique échouent devant les refus légitimes de la Turquie et les prétentions exorbitantes de la Russie.

L'occupation militaire des principautés danubiennes et la destruction de la flotte turque à Sinope déterminent la France et l'Angleterre, signataires du traité de 1841, à intervenir et à déclarer la guerre à la Russie.

Les flottes alliées paraissent bientôt dans la mer Noire; elles obligent les vaisseaux russes à se réfugier dans le port de Sébastopol et bombardent Odessa.

En même temps, les deux puissances organisent chacune un corps d'armée pour aller protéger Constantinople et soutenir l'armée turque d'Omer-Pacha.

A la fin du mois de février 1854, le 20e léger reçoit l'ordre de se tenir prêt à faire partie de l'expédition d'Orient. Le régiment organise deux bataillons sur pied de guerre à l'effectif de 2,200 hommes.

A cet effet, il reçoit à Montpellier, du 25 mars au 2 avril, 1,100 hommes fournis par quatre régiments de l'arme, savoir :

4e léger	300
5e —	270
18e —	260
23e —	270

La nouvelle formation du régiment est terminée le 9 avril; les compagnies du 3e bataillon ont versé leurs hommes dispo-

nibles dans les compagnies des deux premiers et vont occuper les garnisons de Pézenas, Agde et Bédarieux.

La compagnie hors rang seule ne quitte pas Montpellier, conservant la garde des magasins du corps.

Les bataillons actifs, partis de Montpellier le 11 avril, arrivent à Marseille les 17 et 19. L'embarquement se fait du 6 au 21 mai.

Répartition des troupes embarquées :

Sur l'*Euphrate :* l'État-major; carabiniers, 1re, 2e, 3e, 4e compagnies du 1er bataillon.

Sur le *Thabor :* 5e, 6e et voltigeurs du 1er bataillon, 1re compagnie du 2e.

Sur le *Gange :* État-major du 2e; carabiniers, 2e, 3e, 4e, 5e et voltigeurs.

Sur l'*Alexandre :* 6e compagnie du 2e bataillon.

Ces bâtiments, à l'exception de l'*Alexandre,* débarquent les troupes à Gallipoli.

Tout le régiment, sauf la 6e compagnie, était réuni le 23 mai au camp de Boulaïr, près de Gallipoli; cette compagnie débarque le 1er juin seulement à Constantinople et y attend le régiment.

Dans l'organisation de l'armée, le 20e avait été désigné pour former avec le 22e léger, la 2e brigade de la 3e division. Chaque jour celle-ci se complétait par l'arrivée successive des corps partis de France et d'Algérie.

Le maréchal Saint-Arnaud reçut le commandement en chef du corps expéditionnaire.

3e DIVISION

Commandant : Le prince Napoléon, général de division.

1re BRIGADE : Général, comte de Monet.

19e Bataillon de chasseurs. — 2e régiment de zouaves. — 4e régiment d'infanterie de marine.

2e BRIGADE : Général Thomas.

20e Léger, colonel Labadie. — 22e Léger, colonel Sol.

La division comprenait en outre deux batteries d'artillerie et une compagnie du génie.

COMPOSITION DU 20ᵉ LÉGER

MM. Labadie, *colonel.*
Ducreux, *médecin-major.*
Renault, *porte-drapeau.*

MM. Capin, *lieutenant-colonel.*
Forget, *aide-major.*
Lebrun, *officier-payeur.*

1ᵉʳ BATAILLON

Compérat, *chef de bataillon.* Morens, *capitaine adjudant-major.*

Capitaines.	*Lieutenants.*	*Sous-lieutenants.*
Grenadiers. Goze.	Troussaint.	Bertin.
1ʳᵉ Parent.	Depierre.	Quarante.
2ᵉ Maignien.	Manfredi.	Marchioni.
3ᵉ Lapeyre.	Jaqueminot.	Schwartz.
4ᵉ Benoist.	Cullet.	Combes.
5ᵉ Delaunay.	Servet.	Clerc.
6ᵉ Loisel.	Morel.	Ledemé.
Voltigeurs, Pouget.	Chauveau.	Léandri.

2ᵉ BATAILLON

Tigé, *chef de bataillon.* Guyot de St-Remy, *capit.-adj.-major.*

Capitaines.	*Lieutenants.*	*Sous-lieutenants.*
Grenadiers, Aubry.	Herbé.	Mattei.
1ʳᵉ Menvielle.	Lestorey.	Sajous.
2ᵉ Maire.	Amsel.	Sisco.
3ᵉ Morand.	Gendre.	Maucherat de Longpré.
4ᵉ Picard.	Pierron.	Augier de Lajallet.
5ᵉ Lemoine.	Ribeaucourt.	Nicot.
6ᵉ Koch.	Geoffroy.	D'Aigrevaux.
Voltigeurs. Delanchy.	Delon.	Barthès.

Du 24 au 29 mai, le régiment est employé aux travaux de fortification destinés à fermer la presqu'île de la Thrace et à couvrir Gallipoli,

Il devenait urgent de se rapprocher du théâtre de la guerre et de marcher à la rencontre de l'armée russe, arrêtée devant Silistrie.

Le général en chef décida que les armées alliées se réuniraient à Varna, où appuyées par la flotte et sûres de leurs approvisionnements, elles garderaient la route de Constantinople.

Par suite de cette décision, l'armée commence son mouvement dès le 30 mai ; une division et la cavalerie se dirigent vers Andrinople ; le gros des troupes s'embarque pour Varna. La 2e brigade de la 3e division part pour Constantinople en suivant la voie de terre et franchit en treize jours, par une chaleur accablante, les 65 lieues qui séparent Gallipoli de la capitale[1].

Le régiment reste campé devant Constantinople à Daoud-Pacha.

Le 17 juin, S. M. le Sultan passe la revue de la division sur le plateau situé devant la caserne de Ramytchiflick : ce spectacle frappe vivement la population accourue de toutes parts et lui inspire confiance en lui montrant la France accourant en armes à son secours.

Le 20 juin, l'État-major et le 1er bataillon du régiment s'embarquent sur le *Berthollet* et le *Rolland* et arrivent à Varna.

Le 22, le 2e bataillon est transporté à bord du *Dauphin* et du *Vauban*.

Le 24, la division entière prend position au camp de Ieni-Keuï, à 6 kilomètres au nord de Varna.

La division reste près d'un mois dans la même position et pour entretenir les hommes dans une activité salutaire, on reprend l'instruction et particulièrement le tir à la cible. Des manœuvres sont exécutées tantôt par brigade, tantôt par division.

Pendant ce temps, un fléau terrible, le choléra, se déclare dans les hôpitaux ; en peu de jours, il se propage et exerce bientôt de cruels ravages. Pour éviter les suites funestes d'une

[1] ITINÉRAIRE DE GALLIPOLI A CONSTANTINOPLE

30 mai, Juludja et Mularderer ; — *31 mai*, Tcharderesse ; — *1er juin*, Tedmir ; — *2 juin*, Einedjech (camp des Tortues) ; — *3 et 4 juin*, Rodosto ; — Séjour le *4*, réunion avec la 1re brigade ; — *5 juin*, Tchorlu ; — *6 juin*, Kiuikli ; — *7 juin*, Silivria ; — *8 juin*, Kumburljas ; — *9 juin*, Kutchuk-Khmedjé ; — *10 juin*, Buinch-Deré et Darami-Daram ; — *11 juin*, Daoud-Pacha.

trop grande agglomération de troupes ou pour inquiéter les Russes, le maréchal Saint-Arnaud ordonne une pointe dans les plaines de la Dobrutscha.

La 3e division se met en route le 23 juillet ; après une marche pénible, par une chaleur tropicale, elle arrive le 27 à Bazarjick [1]. Le régiment campe près de la ville et change de position le 29, après deux très violents orages, dont le 1er bataillon placé dans un bas-fond avait eu beaucoup à souffrir. En même temps le choléra enlève de nouvelles victimes et on doit renoncer à la marche en avant.

Le 3 août, le régiment revenait à Jefferlick, à 2 kilomètres d'Iéni-Keuf et restait encore près d'un mois en station, avant de se trouver en présence de l'armée russe.

Le 9 août, vers 10 heures du soir, un incendie éclate dans Varna et menace tous les approvisionnements des alliés. Le 20e léger fournit, comme tous les régiments, de nombreux détachements qui, par des prodiges de courage et de dévouement, maîtrisent le feu après 15 heures d'efforts surhumains.

Enfin, le 25 août, un ordre du maréchal impatiemment attendu fixe l'effectif des troupes qui vont être appelées à prendre part à une expédition sur les côtes de la mer Noire.

Le 30 août, le régiment se met en marche, il campe le soir à Cafarlick et arrive le 31 à Baltchich, port d'embarquement désigné.

L'État-major, le 1er bataillon et deux compagnies du 2e bataillon s'embarquent le 1er septembre sur la *Ville-de-Marseille*, les 6 autres compagnies sur le *Valmy*. Le prince Napoléon, le général Thomas et le 22e léger ont également effectué la traversée sur le *Valmy*.

La flotte arrive le 12 en vue du cap Tarkan, en Crimée, et s'arrête le 13 devant Eupatoria. Un officier d'État-major, envoyé en parlementaire, trouve la ville évacuée ; sa garnison composée d'une brigade de cavalerie, n'y a laissé que des malades.

[1] Itinéraire du régiment : le 23, à Dorbend ; le 24, à Kosludji ; séjour le 25 ; 26, camp des Chardons.

Le débarquement s'opère sans incident le 14, sur la plage de Kamishli, et le régiment va camper en arrière du village de Storoe qui, par ses nombreuses ressources, devient un séjour très agréable à la troupe.

Toute l'armée se met en mouvement le 19 septembre ; la 3e division marche à la gauche de la ligne française, en se reliant à l'armée anglaise.

Le régiment campe le même soir près d'un tumulus et en vue des plateaux dominant la rive gauche de l'Alma, sur lesquels on aperçoit de nombreuses colonnes ennemies.

Bataille de l'Alma, 20 septembre. — Les Russes, au nombre de 35 ou 40,000, en position sur les ravins escarpés de la rive gauche de l'Alma, étaient prêts à s'opposer au passage des alliés.

Les dispositions à prendre et la lenteur des Anglais retardent l'heure fixée pour l'attaque, et le mouvement en avant ne commence qu'à dix heures et demie. La 3e division occupe la gauche de la ligne française ; la 2e brigade est en seconde ligne, appuyée au village de Bourliouck, où l'ennemi a mis le feu dans l'intention de gêner ses mouvements.

Vers deux heures, alors que la première ligne faisait déjà plier les colonnes russes, la 2e brigade se trouvait encore sur la rive droite de la rivière et soutenait les deux batteries de la division.

Les Russes de leurs hauteurs font pleuvoir sur la plaine une grêle de projectiles, mais les boulets passent par-dessus les bataillons sans les atteindre.

La 2e brigade reçoit enfin l'ordre de passer l'Alma, le 22e léger en tête. Les bataillons du 20e franchissent la rivière en deux points puis ils se rejoignent. Le colonel fait déposer les sacs et les soldats s'élancent au pas de course sur les hauteurs escarpées où ils prennent position près du 22e.

La ligne ennemie cédait sur la droite, mais les Anglais avaient encore de fortes colonnes devant eux. La 2e brigade se dirige de leur côté et contribue, par son mouvement, à brusquer la retraite de cette partie de la ligne ennemie.

Le 20e se rallie au centre de la division et campe sur le champ de bataille.

Plusieurs soldats sont blessés au passage de la rivière et en gravissant les hauteurs.

Le général Thomas, blessé pendant l'action, est remplacé provisoirement, le 21 septembre, par le colonel Sol du 22e, nommé général de brigade quelques jours après.

L'armée alliée se porte le 23 septembre sur la Katcha, sans rencontrer aucune résistance et vient établir son bivouac près de Mamaskaï; le lendemain elle passe le Belbeck.

La journée du 25 compte parmi les plus pénibles: après une marche de quatorze heures à travers une forêt épaisse et par des chemins détestables, on s'établit sur le plateau de Mackenzie dans un camp qui reçut le nom de camp de la Soif, car l'eau manqua totalement.

Au passage de la Tchernaïa (26 septembre), les troupes se dédommagent des privations de la veille.

Le maréchal Saint-Arnaud, épuisé par une longue maladie, remet le 27 ses pouvoirs et le commandement de l'armée au général Canrobert. L'ordre par lequel il adresse ses adieux à l'armée cause une profonde émotion : « Soldats, vous me plaindrez, disait le maréchal, car le malheur qui me frappe est immense, irréparable et peut-être sans exemple. »

Le régiment part pour Balaklava le 28 septembre et campe près de la ville; il participe aux reconnaissances exécutées les jours suivants dans plusieurs directions. Le 2 octobre, un ordre du jour du général en chef lui annonce que le siège de Sébastopol est décidé.

L'armée doit former deux corps : l'un de siège, l'autre d'observation. Le premier, aux ordres du général Forey, se compose des 3e 4e et 5e divisions; le second, commandé par le général Bosquet, comprend les 1re et 2e divisions.

Siège de Sébastopol. — Le 20e se rapproche de la ville et s'établit, le 3 octobre, dans le ravin de la Quarantaine, à hauteur de la tour dite du Télégraphe. Toutes les dispositions sont prises pour ouvrir la tranchée dans un bref délai.

Le 1er bataillon fait partie, le 5 octobre, d'une reconnaissance commandée par le général d'Aurelle.

On exécute les premiers travaux d'ouverture de la tranchée le 7 octobre. A partir de ce jour, le régiment fournit régulièrement son contingent de travailleurs et alternativement un bataillon de garde de tranchée. Les travaux sont poussés avec vigueur et, le 17 octobre, on est prêt à commencer le feu. Les compagnies d'élite du régiment, réunies à celles du 22e, forment l'une des colonnes d'assaut; mais cette tentative échoue par suite de la faiblesse de l'artillerie, bientôt réduite au silence par la grande supériorité de celle de la place.

Les jours suivants sont employés à réparer les batteries et à étendre le siège sur une plus grande échelle.

Bataille d'Inkermann, 5 novembre. — 40,000 Russes, commandés par Mentschikoff et les grands-ducs Nicolas et Michel, profitant d'un brouillard épais, arrivent sans être aperçus jusqu'au milieu des troupes anglaises, campées sur le plateau d'Inkermann.

Cette attaque imprévue se heurte à une résistance énergique, et les Anglais, par leur défense opiniâtre, donnent le temps au général Bosquet d'arriver à leur secours.

Chaque régiment de la 3e division fournit un bataillon à opposer aux Russes de Mentschikoff; le général de Monet prend le commandement de cette brigade improvisée dont fait partie le 2e bataillon du régiment.

La brigade arrive sur le champ de bataille à onze heures et forme une réserve chargée de protéger une batterie de 6 pièces; le feu meurtrier de cette batterie empêche les colonnes ennemies d'achever leur déploiement.

Le 2e bataillon du 20e se fait remarquer par sa bonne attitude; ses soldats supportent sans la moindre hésitation une longue position d'attente sous le feu de l'artillerie ennemie.

Les Russes sont repoussés partout, grâce à la ténacité anglaise et à l'intrépidité française; après dix heures de combat, ils reprennent en désordre la route qu'ils avaient suivie le matin en sens opposé.

Pendant que ces évènements se passaient à l'extrême droite de la ligne occupée par les alliés, les troupes enfermées à Sébastopol tentaient une sortie générale.

Le 1er bataillon du régiment était de garde à la tranchée près des batteries 13, 14 et 14 *bis ;* les trois compagnies de gauche appuyaient la batterie n° 8. Ces dernières apprennent à 9 h. 1/2 du matin que l'ennemi a envahi les batteries nos 1 et 2 ; elles se dirigent aussitôt vers l'endroit assailli, conduites par le capitaine Pougel.

Le capitaine Moréno qui commande le détachement du régiment laisse cinq compagnies aux batteries 13, 14 et 14 *bis* et se porte vers le point où le feu est engagé en prenant le commandement des trois compagnies qui s'étaient dirigées vers la gauche.

Les Russes sont chassés des deux batteries occupées et vivement poursuivis jusque dans les premières maisons construites en avant des murs de la place. On leur fait plusieurs prisonniers.

Pendant l'action, dans un moment de désarroi, le sous-lieutenant Schwartz, appelant à lui une certaine quantité de soldats de différents corps, se battit avec une rare audace. Il reçut une balle dans la cuisse au moment où il ralliait ses hommes près des faubourgs pour les faire rentrer dans les ouvrages [1].

Parmi ceux qui se sont particulièrement distingués, le colonel cite le sous-lieutenant de voltigeurs Schwartz [2], les sergents Hourbeigt, Justin et Montade, ainsi que les chasseurs Vernet et Luc [3].

Le général de La Motte-Rouge, commandant la tranchée, félicite le 20e léger de l'entrain et de la bravoure dont il a fait preuve.

La bataille et les combats du 5 novembre n'interrompent pas

[1] Deux officiers, MM. Poujet, capitaine, Schwartz, sous lieutenant, et 33 soldats furent blessés ; Montade, sergent, Augros et Cloos soldats, furent tués.

[2] Le sous-lieutenant Schwartz fut cité à l'ordre de l'armée.

[3] Le colonel cite encore la bonne attitude des nommés : Choplin, voltigeur ; Chauvin, Fabre, Seyte, Vatz, Tampiel, Poulard, Brunet, Varembourg, Feutrin, chasseurs, tous blessés assez grièvement. On trouvera au 1er janvier 1855 les noms des militaires récompensés à la suite de cette affaire.

les opérations du siège et malgré la persistance du mauvais temps, les travaux d'approche se continuent activement. Dans la nuit du 20 novembre, 80 travailleurs sous les ordres du lieutenant de voltigeurs Delon, employés par le génie à la tranchée, exécutent leurs travaux malgré le feu de mitraille le plus violent.

Vers la fin du mois, le colonel Labadie blessé par une chute de cheval laisse le commandement du régiment au chef de bataillon Compérat.

Pendant le mois de décembre la température devient très mauvaise; des pluies torrentielles inondent les tranchées et rendent le service plus pénible encore. Les capitaines Loisel et Aubry sont blessés par des projectiles.

Un détachement de convalescents parti de Constantinople sous les ordres du sous-lieutenant Pouget, et un détachement de 245 sous-officiers et soldats venus de France rejoignent le régiment le 17 décembre.

L'année se termine par une grande revue passée par le général Forey. Le général de Failly réunit à cette occasion les officiers des 20e et 22e et leur exprime toute sa satisfaction d'être appelé au commandement de la « 2e brigade de la 3e division, si renommée pour ses bons services et son excellent esprit ».

Quelques instants après le général Forey distribue les récompenses justement méritées par les braves de la 3e division. MM. Loisel, capitaine; Pierron, Ribeaucourt, lieutenants; Schwartz, sous-lieutenant; Hourbeigt, sergent reçoivent la croix de chevalier de la Légion d'honneur.

NOMINATIONS ET PROMOTIONS EN 1854

Lieutenants-colonels.

15 avril. M. Capin, lieutenant-colonel du 5e léger.
21 décembre. M. Paulze d'Ivoie, lieutenant-colonel du 40e.

Chefs de bataillon.

9 mars. M. Belleville, capitaine, nommé au 1er bataillon de chasseurs à pied.
28 décembre. M. Moreno, capitaine adjudant-major, nommé au 26e.

Capitaines.

8 avril. MM. Lapeyre, lieutenant, nommé au 70e ; Benoist, lieutenant.
3 mai. M. Goëb, lieutenant.
27 mai. MM. Troussaint, Herbé, lieutenants.
27 décembre. MM. Chauveau, Guillemin, lieutenants.
30 décembre. M. Grenier, lieutenant.

Lieutenants.

3 mai. M. Mattei, sous-lieutenant.
6 mai. M. Bertin, sous-lieutenant, nommé au 4e léger.
31 mai. MM. Léandri, Lebrun, sous-lieutenants.
10 juillet. M. Capaccini, sous-lieutenant, nommé au 43e.
8 août. M. Depierre, sous-lieutenant.
1er octobre. M. Hitschler, sous-lieutenant d'état-major.
27 décembre. MM. Cassan, Barthès, sous-lieutenants.
30 décembre. MM. Marchioni, Carricabuzu, sous-lieutenants.
31 décembre. M. Augier de Lajallet, sous-lieutenant.

Sous-lieutenants.

8 avril. M. Aubrespy, sergent-major.
3 mai. M. Didier, adjudant.
31 mai. M. Cordier, adjudant.
25 juillet. M. Granarolo, adjudant.
7 octobre. M. Guitard, élève de Saint-Cyr.
30 décembre. M. Adrian, adjudant.

Médecin-Major de 1re classe.

15 avril. M. Ducreux, médecin-major de 2e classe du 64e.

Médecin aide-major de 1re classe.

20 avril. M. Forget, aide-major de 2e classe.

95e RÉGIMENT D'INFANTERIE

Le lendemain de cette revue (1er janvier 1855), conformément au décret impérial du 24 octobre 1854, le 20e léger prend le numéro 95 de l'infanterie de ligne.

Le même jour, le sergent Lavedan est médaillé par le général Canrobert, lors de son passage devant le front des troupes.

Malgré le froid qui sévissait depuis quelques semaines, le moral des troupes était parfait. L'état sanitaire restait satisfaisant, sauf quelques maladies inévitables à la suite des fatigues et des rigueurs du climat.

Les sorties continuelles tenaient toujours les troupes en éveil. Dans la nuit du 12 au 13 janvier, l'une d'elles amena une affaire glorieuse pour le 95e. Le général Canrobert, dans un ordre à l'armée d'Orient, s'exprime ainsi au sujet de ce fait d'armes.

« *Cabinet du général commandant en chef.*

« ORDRE GÉNÉRAL.

« J'ai encore à signaler à l'armée un nouveau trait d'énergie des troupes du corps de siège :

« Dans la nuit du 12 au 13 janvier, après un feu très vif de l'artillerie de la place, 300 Russes ont cherché à enlever la partie du ravin [1] défendue par 40 hommes de la 1re compagnie du 2e bataillon du 95e de ligne, aux ordres de M. Augier de Lajallet. Après le premier feu, un combat acharné à coups de crosse et de baïonnette, un combat de un contre plusieurs s'engagea entre nos soldats et l'ennemi. Le poste de soutien de 40 hommes, aux ordres de M. Lebrun, lieutenant, accourut à l'aide et prit une part active à l'action [2]. Les Russes plièrent devant une telle résistance et s'enfuirent vers la place en laissant sur le terrain qu'ils parcouraient dans leur retraite bon nombre des leurs. Je loue et remercie les braves qui ont prouvé que l'énergie et le dévouement des troupes du corps de siège grandissent avec les glorieuses difficultés que leur oppose la

[1] Ravin dit des Anglais.

[2] Le général de Failly était prêt avec le 1er bataillon du régiment, de garde au Clocheton, à prendre l'ennemi en flanc; mais la belle défense de la 1re compagnie du 2e bataillon rendit sa présence inutile.

Blessés : Berthier, sergent; Estèbe, caporal; Guégan et Julienne, fusiliers. Borne, fusilier, s'est distingué dans le combat et a sauvé la vie au chef de détachement.

Le général de Failly vint au camp le lendemain et à l'appel de midi, en présence de la compagnie qui s'était battue la nuit, et de tout le corps d'officiers, il adressa aux combattants de la veille une allocution pleine de cœur.

situation. Entre tous, je fais choix de ceux que leur vigueur a fait distinguer.

« Au nom de l'Empereur, je nomme chevalier de la Légion d'honneur :

« M. Augier de Lajallet, Louis-Marie-Arthur, lieutenant, et je confère la médaille militaire au sergent Berthier, au caporal Estèbe et aux fusiliers Borne et Guégan, du 95e de ligne.

« 15 janvier 1855.

« CANROBERT. »

Pendant la nuit du 14 au 15 janvier, une colonne russe de 500 hommes se jette sur la 3e parallèle défendue par deux compagnies du 74e de ligne. Une section de voltigeurs du 1er bataillon, sous la conduite du capitaine Benoît, de garde près de cette parallèle, se porte aussitôt vers le point menacé et contribue puissamment à repousser cette violente sortie.

Le général Canrobert, après avoir félicité le 74e de sa belle résistance, loue vivement la conduite et le courage du détachement du 95e. Il confère la médaille militaire au sergent Andrieu et au voltigeur Gouaux.

Le mois de janvier se termine sans incident remarquable : le régiment continue à fournir journellement des travailleurs ; un bataillon est de garde tous les quatre jours. La neige épaisse qui, depuis le commencement du mois, couvre la terre, devient une nouvelle source de difficultés. Il faut aller à six kilomètres déterrer quelques souches de bois dont la moindre parcelle est précieusement recueillie.

Un ordre du général commandant le siège vient subitement faire abandonner au régiment le service de tranchée.

Par suite d'une nouvelle répartition des troupes, l'armée fut divisée dans le courant de février en trois corps : 1er corps, de siège ; 2e corps, d'observation, et 3e corps, de réserve. La 3e division désignée pour faire partie du 2e corps, dut se rendre sur le plateau d'Inkermann et passa sous les ordres du général Bosquet.

Le 15 février, en exécution de cette décision, le 95e de ligne

part pour le nouveau camp, où il rallie la 1re brigade depuis longtemps à l'armée d'observation.

Vers la même époque, le lieutenant-colonel Paulze d'Ivoie permute avec le lieutenant-colonel Capin et vient prendre le commandement du régiment vacant par suite de l'absence du colonel Labadie, transporté à l'hôpital de Constantinople.

Le général Mayran avait reçu le commandement de la division en remplacement de S. A. I. le Prince Napoléon rappelé en France.

La 3e division, dans son nouveau poste, avait pour mission de concourir à l'attaque de l'extrême droite, entre la vallée du Carénage et la vallée d'Inkermann. Le régiment en quittant son camp près du Clocheton se croyait définitivement débarrassé du service monotone de la tranchée et appelé à des fonctions plus actives; ses espérances furent déçues. De ce côté on n'en était encore qu'aux premiers travaux d'approches; il fallut recommencer des ouvrages et concourir à la création des batteries.

Les travaux devinrent même si pressants que les hommes furent obligés de passer quatre ou cinq nuits de suite, soit à la garde des tranchées soit au service du génie.

Les pertes, par l'effet des projectiles venant des ouvrages russes, furent insignifiantes pendant les premiers jours; des petits bateaux à vapeur venaient pendant la nuit s'embosser près du rivage et tiraient à obus sur les travailleurs.

Les mois de mars et avril ramènent le beau temps dont tout le monde a grand besoin, car la faiblesse des hommes devient extrême. Cette période est une des époques les plus critiques de la campagne. Le général Canrobert parvient cependant, grâce à des mesures hygiéniques et à des soins bien ordonnés, à conserver ses troupes et à leur faire traverser sans trop de pertes la crise amenée par le retour du printemps.

Le 1er mai le capitaine Koch, de service à la tranchée, est blessé grièvement. Quelques jours après le général en chef le nomme chevalier de la Légion d'honneur en récompense de sa belle conduite depuis le commencement du siège.

Pendant le mois de mai, on continue le cheminement sur les ouvrages blancs et sur le Mamelon-Vert.

Le général en chef remet le 19 mai ses pouvoirs et son commandement au général Pélissier qui exprime, au nom des troupes, à son prédécesseur les sentiments de reconnaissance qu'elles lui ont voués.

Un décret de l'Empereur éleva le colonel Labadie, toujours absent, au grade de général et le remplaça par le colonel Danner.

Le général Pélissier, quelque temps après son arrivée, résolut de s'emparer du Grand-Redan, du Mamelon-Vert et des ouvrages blancs. La 3e division fut chargée d'attaquer les ouvrages et le 95e eut enfin la satisfaction d'assister en entier à une affaire décisive.

Voici la composition des deux bataillons qui prirent part à cette action glorieuse pour le régiment :

MM. Danner, *colonel.*
Paulze d'Ivoie, *lieutenant-colonel.*

1er BATAILLON

Tigé, *chef de bataillon.*
Hervé, *capitaine adjudant-major.*

	Capitaines :	*Lieutenants.*	*Sous-lieutenants.*
Grenadiers,	»	Cullet.	Didier.
1re *comp.,*	Chauveau.	»	Quarante.
2e —	»	»	Arthus.
3e —	»	Schwartz.	»
4e —	Benoist.	Augier de Lajallet.	Allieu,
5e —	»	Combes.	Boy.
6e —	»	Marchioni.	Morand.
Voltigeurs,	Grenier.	Jacqueminot.	Ledemé.

2e BATAILLON

MM. Lecomte, *chef de bataillon.*
Gendre, *capitaine adjudant-major.*

Capitaines.	*Lieutenants.*	*Sous-lieutenants.*
Grenadiers, Aubry.	Depierre.	Nicot.
1re *comp.* »	Barthès.	Cordier.
2e — »	»	Sisco.
3e — »	Léandri.	Maucherat de Longpré.
4e — Picard.	Pierron.	Adrian.
5e — Lemoine.	Ribeaucourt.	Salle-Estradère.
6e — »	Renaux.	Guichard.
Voltigeurs, Menvielle.	Lebrun.	D'Aigrevaux.

Prise de la redoute Volhynie (*7 juin*). — Le 6 juin, à trois heures du soir, le feu s'ouvre de toutes les batteries du Carénage et de l'attaque Victoria. Les Russes y répondent avec une extrême violence[1]; cependant la canonnade est continuée jusqu'au lendemain sans interruption. Les dispositions en vue d'un assaut général sont prises dans la journée du 7.

La 1re brigade de la division doit marcher sur l'ouvrage de droite ou redoute Selenghinsk.

Le général de Failly, à la tête du 95e de ligne et du 1er bataillon du 97e, a pour objectif la redoute Volhynie. Cette mission est difficile, car un grand espace et un ravin profond séparent la redoute de la parallèle la plus avancée.

A quatre heures du soir, le général Bosquet passe en revue les divisions prêtes à combattre et leur adresse une énergique allocution. Les régiments se dirigent ensuite vers leurs postes, dans les tranchées, en attendant le moment du combat.

Le 95e occupait la parallèle la plus rapprochée de la redoute. Le 1er bataillon du 97e se reliait par sa droite à la gauche du 95e.

A six heures du soir, le feu d'artillerie ouvert depuis la veille cesse subitement, et trois fusées partent de la redoute Victoria donnant le signal de l'attaque. Les deux compagnies de voltigeurs du 95e sortent de la parallèle et, déployées en

[1] Le capitaine Lestorey, de garde à la tranchée, fut blessé d'un éclat d'obus qui nécessita l'amputation immédiate du bras droit.

tirailleurs, enlèvent au pas de course les fortes embuscades placées en avant de la redoute. Les deux bataillons du régiment suivent le mouvement des voltigeurs; le deuxième, commandé par le colonel Danner, se dirige sur le coin gauche de la redoute Volhynie. Le lieutenant-colonel Paulze d'Ivoie, à la tête du premier, attaque le saillant de droite.

A travers une pluie de fer et de feu qui couvre le terrain de morts et de blessés, les soldats franchissent rapidement les 400 mètres qui les séparent des ouvrages; ils sautent dans les fossés, se hissent les uns sur les autres et pénètrent par les embrasures. Alors s'engage une lutte corps à corps; les artilleurs russes sont cloués sur leurs pièces, et les défenseurs qui s'enfuient en désordre sont pris en queue par les compagnies du 2e bataillon qui ont tourné la redoute.

Ce combat glorieux pour le régiment ne dura pas plus d'une demi-heure, mais il lui fit éprouver des pertes sensibles. Les capitaines Chauveau et Picard, le sous-lieutenant Cordier, furent tués en montant bravement à l'assaut à la tête de leurs compagnies. Le commandant Tigé reçut une blessure mortelle. Le commandant Lecomte fut blessé dès la sortie de la tranchée.

La 1re brigade avait été aussi heureuse que la 2e; et, à six heures et demie, les deux redoutes étaient prises.

Enthousiasmés de leur succès, les tirailleurs se portent sur la batterie dite du Deux-Mai, s'en emparent en un instant et poursuivent les Russes jusqu'à la baie du Carénage.

Mais il n'entrait pas dans les vues du général en chef de conserver la batterie du Deux-Mai, beaucoup trop exposée au feu de l'artillerie russe. Le général de division Mayran ordonna aux colonels Danner[1] et Malher du 97e de ligne, de défendre ces batteries jusqu'à ce que la retraite fût complètement effectuée et de regagner ensuite eux-mêmes les redoutes qu'il fallait occuper définitivement. Le général de Failly donna le signal de la retraite; toute la deuxième brigade et le 83e de ligne vinrent se renfermer dans la redoute Volhynie.

[1] Le colonel Danner, blessé par un éclat d'obus, fut obligé de se retirer.

Vers dix heures du soir, l'ennemi essaya un dernier retour offensif; mais accueilli par un feu terrible, il rebroussa chemin et ne reparut plus.

Le régiment avait largement payé sa dette à la mort; magnifique d'entrain et d'élan, partout et toujours il avait été le premier à se porter en avant, le dernier à couvrir la retraite [1].

Dans les ouvrages conquis, le génie et l'artillerie, aidés par de nombreux travailleurs d'infanterie, s'étaient mis à l'œuvre immédiatement et s'occupaient à retourner les batteries. Les brigades et les régiments se reformèrent et reçurent des postes de combat. Les ennemis employèrent de leur côté le temps précieux que leur ménageait l'obscurité. Ils relevèrent les parapets dégradés de la batterie du Deux-Mai et y amenèrent des pièces de campagne, mais leurs efforts pour reprendre notre conquête furent inutiles. Le 8 au soir, ils abandonnèrent cette batterie dont la possession pendant la journée leur avait coûté plus de 200 hommes.

Le 95e passa soixante-douze heures dans la redoute Volhynie, à peine garanti par des parapets en mauvais état. Pendant ce temps, il fut gravement maltraité par le feu des batteries de la rade.

L'évacuation de la batterie du Deux-Mai laissait au pouvoir des Français tout le terrain situé du côté droit de la baie du Carénage ; on y commença aussitôt des épaulements pour deux batteries destinées à battre les vaisseaux mouillés dans la rade de Sébastopol, que l'on n'avait pu atteindre jusqu'alors. Le

[1] *Combat du 7 juin 1855.* — *Officiers* tués : MM. Picard et Chauveau, capitaines ; Clerc, Cordier, sous-lieutenants. Blessés grièvement : MM. Danner, colonel ; Tigé, chef de bataillon (mort des suites de ses blessures) ; Lecomte, chef de bataillon ; Grenier, Meuvielle, Lestorey (amputé du bras droit), capitaine ; Tombe, Marchioni, Léandri, Jacqueminot, Depierre, lieutenants. Blessés légèrement : Goudre, capitaine ; Schwartz, Cullet, lieutenants ; Didier, Quarante, Artus, Nicot, sous-lieutenants.

Sous-Officiers, caporaux et soldats, tués 39 ; hors de combat 304.

Tués : Meilhac, Leroy, Alberge, Moutferran, Larrey, Goustet : Bistorin et Carabin sergents ; Lagourcette, Gourgues, Delanoé, L. Cabanès, J. Tisson, Ch. A. J Planpied, V. Humbert, A H. Chaput, A.-D. Durieux ; Lédo, caporal-fourrier ; Noau, Naudry ; J. Rivière, sergent, chevalier de la Légion d'honneur, mourut à la suite de ses blessures ; Briant, Largeau ; Albin de Larrey, sergent-fourrier : Barbreau, Ropers, Denda ; Darvier, carabinier ; Sommier ; Guttin, grenadier ; Coucouroux, Raibaud, Malgoire, Guimbres, Bazillou, Herry, Florence ; Weber, grenadier ; Londelle, sergent.

régiment fournit chaque jour de nombreux détachements pour la construction de ces travaux, et tous les deux jours un bataillon de garde à la redoute Volhynie qui devint bientôt un solide ouvrage.

Le 15 juin, le général Pélissier citait à l'ordre de l'armée pour leur belle conduite dans les journées des 7, 8 et 9 :

MM. Danner, colonel; Tigé, chef de bataillon; Schwartz, lieutenant; Michel, Nirascou, sergents-fourriers; Ritter, caporal.

Un arrêté du 16 juin nommait dans l'Ordre de la Légion d'honneur, officier : le colonel Danner; chevaliers : le capitaine Lestorcy et le sergent Rivière.

Le même arrêté conférait la médaille militaire aux nommés : Perruche, caporal; Bousquet, grenadier; Lacassagne, sergent; Chevassus, sergent; Moulin, fusilier; Arragon, voltigeur; Rival, clairon; Villon, fusilier.

Les nuits qui suivirent le combat du 7 furent troublées par de fréquentes alertes, et malgré les fatigues qu'elles occasionnaient, on pressait l'achèvement de nouvelles batteries. Grâce à ces efforts, tout était prêt le 17 pour l'assaut. La 3e division avait pour mission de s'emparer du Petit-Redan, de la Maison-en-Croix et des batteries de la Pointe. Les divisions Brunet et d'Autemarre étaient chargées d'attaquer Malakoff.

Les régiments désignés pour l'attaque du 18 se rendent à leur poste le 17 à 8 heures du soir; les 95e et 97e se placent en face du Petit-Redan, pendant que les batteries du Carénage et de l'attaque Victoria grondent avec une violence terrible. Le signal de l'assaut, comme précédemment, devait partir de la redoute Victoria. A trois heures, une fusée lumineuse trompe le général Mayran qui croit l'heure venue et donne l'ordre d'attaquer [1].

Le 97e prend la tête de la brigade; des hommes sûrs, désignés dans les compagnies d'élite, portent de longues échelles

[1] Il faut cependant remarquer que l'attaque avait déjà commencé d'un autre côté et on ne peut, ainsi que l'ont fait plusieurs rapports, attribuer au général Mayran le défaut d'ensemble de l'attaque générale.

destinées à faciliter aux deux régiments l'escalade du parapet du Petit-Redan ; l'élan du 97e est arrêté par une grêle de projectiles qui sème la mort dans ses rangs.

Le 1er bataillon du 95e était alors abrité par une gabionnade où se tenaient les généraux Mayran et de Failly. Le général Mayran commande lui-même « le 95e, en avant ». Aussitôt le régiment s'élance et vient se placer à côté du 97e, malgré le feu terrible qui continue sans relâche. Le lieutenant-colonel Paulze d'Ivoie, à la tête des grenadiers, tombe grièvement blessé. Les officiers, placés en avant, entraînent encore leur troupe pendant quelques instants, mais des rangs entiers sont emportés par la mitraille.

Aperçue par des navires embossés dans le fond du port, la brigade se trouve au centre d'un véritable cercle de feu et il devient impossible de continuer le mouvement commencé. Un régiment de voltigeurs, placé en réserve, essaie vainement de recommencer l'attaque et de ramener au combat la brigade complètement décimée par les balles.

Les colonnes durent bientôt se replier; elles se retirèrent lentement et rentrèrent dans le petit ravin d'où elles étaient sorties une demi-heure avant.

Le régiment resta près de trois heures devant le redan, défilé par un pli de terrain et attendant patiemment le signal de la retraite, puisque la victoire n'était plus possible ce jour-là.

Enfin, à 7 heures, le général de Failly envoya l'ordre au commandant Giaccobi, seul officier supérieur du 95e resté debout, de se reporter en arrière. Le régiment emportait presque tous ses blessés ne laissant ainsi aucun trophée à l'armée russe.

Le général Mayran fut enlevé de son poste d'observation, blessé mortellement. MM. Salle-Estradère et Allieu, sous-lieutenants pleins d'avenir, restèrent sur le champ de bataille; le lieutenant-colonel et beaucoup d'officiers furent gravement atteints[1].

[1] Tués : MM. Salle-Estradère, Allieu, Leticbe, sous-lieutenants ; Adrian et Guichard, sous lieutenants, morts des suites de leurs blessures ; Savidan, Sestier, Tourne, sergents ; Martin,

Le souvenir de cette malheureuse journée n'eut aucune influence sur la marche des opérations. Le soir même, le général en chef ordonnait la continuation des cheminements et l'établissement de nouvelles batteries.

Un arrêté du 25 juin nomma dans l'ordre de la Légion d'honneur :

MM. Paulze d'Ivoie, lieutenant-colonel, officier.
Adrien, sous-lieutenant, chevalier.

Le même arrêté conférait la médaille militaire aux nommés :

Verbois, sergent-fourrier.
Dalmais, grenadier.
Ritter, caporal.
Pech, sergent.

Les deux compagnies de grenadiers et voltigeurs du 3e bataillon arrivèrent du dépôt à la même époque avec MM. Prévost, chef de bataillon, et Dusautoy, capitaine-adjudant-major. Le 3e bataillon fut constitué à l'aide de ces compagnies d'élite et des 5es et 6es des deux autres bataillons. M. Prévost prit le commandement du 1er bataillon en remplacement de M. Tigé, mort de ses blessures. Le commandant Lecomte fut placé au 2e et le commandant Giaccobi au 3e.

Pendant les derniers jours du mois de juin, tous les efforts du colonel et de ses officiers tendirent à reconstituer le régiment éprouvé par les longs travaux du siège et surtout par les deux journées des 7 et 18 juin.

Réduite à peine à 200 hommes par bataillon, la 3e division était hors d'état de fournir les effectifs qu'exigeaient chaque jour la garde et les travaux de tranchée. On dut la relever dans le poste qu'elle occupait depuis sept mois.

Pairat, Rault, Boloin, Armengaud, Vincens, Jacob, Simard, Raynaud, Laurent, Le Brier, Joseph dit Carlin, Maurin, Laubet, Garel, Portals, soldats.

Blessés : MM. Paulze d'Ivoie, lieutenant-colonel ; Benoist, Gendre, capitaines ; Hitschler, Renaud et Schwartz, lieutenants ; Maucherat de Longpré, Morand, sous-lieutenants, et 185 hommes hors de combat.

Le général Faucheux vint prendre le commandement de la division, le 5 juillet, en remplacement du général Mayran, mort des suites de ses blessures, et il la conduisit sur les hauteurs situées entre la Tchernaïa et la plaine de Balaklava, à droite et à gauche de la route qui débouche du pont de Tracktir; elle remplaçait la 1re division dans ses positions des monts Fédioukhine et se trouvait ainsi placée à la gauche des Piémontais qui couvraient Balaklava.

Ces dispositions allégeaient le service : deux compagnies seulement étaient de garde tous les deux jours au pont de Tracktir. Le régiment fournissait, il est vrai, de nombreux travailleurs aux ateliers de construction de fascines et de gabions; mais, comme ce travail s'exécutait dans les bois que traverse la route de Baïdar, il était pour les hommes une distraction plutôt qu'une fatigue. Le mois de juillet et les premiers jours du mois d'août s'écoulèrent ainsi tranquillement et rien ne vint troubler le repos de la 3e division.

L'armée ennemie, instruite de sa faiblesse numérique, se préparait à en profiter pour tenter une diversion et reconquérir toute la plaine et les mamelons qui bordent le cours de la Tchernaïa.

Bataille de Tracktir (*16 août*). — Le général d'Allonville, commandant la cavalerie et les postes avancés dans la vallée de Baïdar, prévint le commandant en chef des lignes de la Tchernaïa qu'une attaque des Russes était imminente. Il l'informait de leur projet de marche simultanée contre les Français établis au pont de Tracktir et contre les Piémontais placés à la droite sur le mamelon qui ferme la vallée de Tchorgoune. Malgré cet avertissement, on ne pouvait croire à une entreprise prochaine de l'ennemi; la nuit du 15 au 16 août d'ailleurs ne fut troublée par aucun indice de la proximité des Russes.

A quatre heures et demie du matin, le bruit d'une forte canonnade jette l'alarme dans les camps. L'ennemi avait attaqué les avant-postes Piémontais, qui après une vive résistance, se replient sur leur corps principal. Le capitaine Morel

du 97e de ligne, de garde au pont de Tracktir, rend compte au général de brigade que de fortes colonnes russes, descendues des hauteurs de Mackenzie, débouchent dans la plaine.

Le général de Failly fait aussitôt placer le 1er bataillon du 95e, de piquet ce jour-là, sur son emplacement ordinaire où il se forme en bataille; le général se porte lui-même à la tête de pont pour juger de l'état des choses.

A ce moment, le brouillard, qui jusqu'alors couvrait la plaine, se dissipe et permet de voir toute l'armée ennemie; 25 batteries d'artillerie de campagne flanquées de chaque côté par de profondes colonnes d'infanterie sont en face des Français, de nombreux tirailleurs les précèdent.

Une batterie de la division se place à la gauche du 1er bataillon du régiment, le reste de la 2e brigade est formé à trois cents mètres en arrière. Pendant ce temps, le capitaine Morel du 97e est tué et les 150 hommes qu'il commande ne peuvent plus résister à la masse de l'ennemi qui s'empare du pont.

Le général de Failly ordonne au commandant Prévost de passer la rivière pour occuper un fossé à sec situé sur l'autre rive. Le bataillon traverse la Tchernaïa en prenant un gué à droite du pont et trouve la place déjà occupée par un millier de Russes qui l'accueillent par un feu des plus violents.

Après quelques instants de lutte, le 1er bataillon est complètement coupé, cependant il peut se replier en remontant la Tchernaïa et les soldats la traversent ayant de l'eau jusqu'à la ceinture. L'ennemi, maître de la tête de pont, passe la rivière en plusieurs points : soit sur le pont de Tracktir, soit sur des ponts volants apportés par lui. Il aborde les deux mamelons à droite et à gauche du pont: celui de droite est défendu par le 19e bataillon de chasseurs et le 2e régiment de zouaves, celui de gauche par la 2e brigade.

Celle-ci s'élance à la baïonnette et oblige l'ennemi à repasser la rivière en désordre; les assaillants de droite subissent le même sort. Le pont de Tracktir est repris; la brigade, sous les ordres du colonel Danner, occupe la tête de pont, le 95e à droite, le 97e à gauche; le 2e régiment de zouaves est formé

derrière la maison de l'éclusier. Le général de Failly, placé près du canal, dirige le mouvement.

Cette première attaque n'est qu'une affaire d'avant-garde. Les Russes reviennent à la charge et se présentent devant le pont, cette fois avec un corps de 10,000 hommes; ils n'en trouvent que 800 devant eux, car les bataillons au début de l'action comptaient 150 baïonnettes seulement à présenter en ligne.

La 2ᵉ brigade voit venir l'ennemi avec confiance, sans s'effrayer des masses qu'elle a devant elle. Elle attend qu'il soit à cent pas pour commencer un feu terrible qui couche par terre les têtes de colonnes et un grand nombre d'officiers. Malgré leurs pertes, les Russes continuent à s'avancer et arrivent jusqu'aux parapets de l'ouvrage mais sans pouvoir les franchir. Au-dessus du pont se trouve un gué défendu par un petit redan à peine ébauché où est postée une compagnie du régiment. Cette compagnie cède au nombre et à l'impétuosité des assaillants, en sorte que la brigade placée à la tête de pont est obligée de battre en retraite pour ne pas être cernée; les munitions sont d'ailleurs épuisées.

Les colonnes russes, malgré ce succès, n'exécutent leur poursuite qu'en hésitant, sans direction, car la plupart de leurs officiers se sont fait tuer en donnant l'exemple d'une bravoure remarquable.

Le régiment se reforme en arrière d'un petit pont placé sur le canal parallèle à la rivière, et de nouvelles cartouches lui sont distribuées.

Le colonel Danner ramène la brigade[1] au combat au cri de « en avant » répété de tous côtés et les grenadiers russes que le feu n'a pas ébranlés ne peuvent tenir contre l'impétuosité de ce dernier assaut. Le pont est repris définitivement; le désordre et la panique se mettent dans les rangs ennemis; les plus éloignés prennent la fuite, d'autres entassés près de la rivière ou du parapet sont tués ou pris. Le commandant Giaccobi fait 80 prisonniers.

[1] Le 97ᵉ ne forma pendant le reste de l'action qu'un seul et unique corps avec le 95ᵉ.

Il était huit heures et demie ; la lutte durait depuis cinq heures, lutte acharnée dans laquelle on vit trois faibles régiments supporter pendant trois heures, un contre dix, l'effort principal des Russes.

Il faut ajouter qu'un bataillon du 62ᵉ de ligne à droite du pont et le 50ᵉ à gauche combattirent très vaillamment de leur côté pendant la deuxième phase du combat.

Les deux régiments de la brigade de Failly et le 2ᵉ zouaves avaient eu le rôle le plus difficile. L'appui énergique d'une partie de la division Camou et de l'artillerie de la garde n'en laissait pas moins à la 3ᵉ division la gloire d'avoir presque à elle seule déjoué les projets des Russes.

ÉTAT DES OFFICIERS DU RÉGIMENT QUI ONT ASSISTÉ A LA BATAILLE DE TRACKTIR

ÉTAT-MAJOR

MM. Danner, colonel.
Tixier, lieutenant-colonel, gravement blessé.
Granarolo, sous-lieutenant porte-drapeau, blessé.

1ᵉʳ BATAILLON.

État-Major : Prévost, commandant ; Herbé, adjudant-major, grièvement blessé.

Grenadiers : Cullet, lieutenant ; Didier, sous-lieutenant.

1ʳᵉ *compagnie :* Quarante, lieutenant ; Lavedan, sous-lieutenant.

2ᵉ *compagnie :* Arthus, sous-lieutenant.

3ᵉ *compagnie :* Détachée.

4ᵉ *compagnie :* Ledemé, lieutenant ; Justin, sous-lieutenant, tué.

Voltigeurs : Barthès, lieutenant.

2ᵉ BATAILLON.

État-major : Dusautoy, capitaine-adjudant-major, commandant.

Grenadiers : Augier de Lajallet, lieutenant, grièvement blessé.

1ʳᵉ *compagnie :* Sisco, lieutenant, grièvement blessé ; Guyot, sous-lieutenant, blessé.

2ᵉ *compagnie :* Aizier, capitaine, amputé d'un bras ; Amsel, lieutenant.

3ᵉ *compagnie :* Ribeaucourt, capitaine.

4ᵉ *compagnie :* Pierron, capitaine, tué.

Voltigeurs : D'Aigrevaux, sous-lieutenant.

3e BATAILLON.

État-major : Giaccobi, commandant.

Grenadiers : Goëb, capitaine ; Schwartz, lieutenant, blessé mortellement. Il a cependant survécu pendant 42 jours ; Boy, sous-lieutenant, blessé.

1re *compagnie :* Duvoir, sous-lieutenant.

2e *compagnie :* Détachée.

3e *compagnie :* Lemoine, capitaine, blessé ; Lartet, sous-lieutenant, blessé.

4e *compagnie :* Renaux, lieutenant.

Voltigeurs : Troussaint, capitaine ; Rousseau, lieutenant ; Aubrespy, sous-lieutenant, tué.

Le 95e eut 37 officiers, caporaux et soldats tués [1], et 219 blessés soit les deux tiers environ de son effectif.

A la suite du combat, le général en chef nomma provisoirement dans la Légion d'honneur :

Chevaliers : MM. Troussaint, capitaine.
Lemoine, capitaine.
Schmidt, sergent.

Il conféra la médaille militaire aux nommés :

Gourgues, Lautier, Thumin, Villerouge, Delfieux, Vergès, Charvet, Labroue, sergents ; Morin, Glanes, Fortier, caporaux ; Courtejaire, sapeur ; Huguet, grenadier ; Guganier, Roques, Catala, voltigeurs ; Evans, Duval, Bérondelle, Viau, fusiliers.

Le 16 août à dix heures la 2e brigade rentrait dans son camp. L'armée russe resta pendant la journée dans la plaine, le soir elle avait disparu.

L'armée ennemie comptait 6,000 hommes et plusieurs généraux hors de combat ; elle laissait entre les mains des Français près de 2,600 prisonniers ou blessés. Cet échec mettait les Russes hors d'état de recommencer une attaque. Le lende-

[1] Tués : Hauger, sergent-major ; Aizier, Vidal, sergents ; Delorme, Duru, Bouland, caporaux ; et les fusiliers : Hammerer, Girard, Pérès, Fagot, Humeau, Rigal, Marguillier, Gaudichon, Tanguy, Dano, Coulonge ; Poucelet, sergent-fourrier ; Fauvin, Jauffret, voltigeurs ; Ceyte, L'habitant ; Schillinger, voltigeur ; Bouchier, Calmels, Le Guilcher, Larochotte, Cueille, Cugniart, Guiraud, Saussé, fusiliers.

main, toute la brigade se réunit pour rendre les derniers honneurs aux cinq officiers qu'elle avait perdus[1].

Le 18 août, la 1re division du corps de réserve reçut l'ordre de venir occuper les campements des 95e et 97e. Les deux régiments appuyèrent à droite et prirent position sur le plateau situé à l'est de la route de Balaklava. La troupe reprit ses anciennes occupations, et le régiment concourut à la construction des retranchements des monts Fédioukhine et de trois fortes batteries destinées à défendre le passage de la Tchernaïa.

Le général Faucheux quitta le commandement de la division le 24 août et fut remplacé provisoirement par le général de brigade Espinasse, nommé peu de jours après général de division et maintenu dans son commandement. Par une décision en date du même jour le général de Failly fut nommé dans la garde impériale et remplacé par le général de Tournemine. En attendant son arrivée le colonel Danner prit le commandement de la brigade.

Pendant que la 3e division était occupée à la défense des lignes de la Tchernaïa, on travaillait avec la plus grande activité à resserrer Malakoff et le Petit-Redan. L'attaque décisive eut lieu le 8 septembre. « Ce fut un assaut général, armée contre armée, une immense et mémorable victoire qui vint couronner les jeunes aigles de la France[2]. »

La 3e division se forma en colonnes serrées par bataillon et prit position, soit pour contenir l'armée de secours des Russes, soit pour l'inquiéter par l'aspect d'une réserve toute prête ; elle resta dans ses postes de combat jusqu'à ce qu'on reçût la certitude de la victoire.

Le régiment perdit cependant un officier dans l'attaque : M. Nicot, lieutenant, détaché comme aide-major de tranchée, fut tué par un boulet.

Le 95e reçut les jours suivants un détachement de 200 hommes, amenés du dépôt par le lieutenant Morel, et, vers le 15 septembre, 800 volontaires des 76e et 77e de ligne.

[1] A la suite de ce combat, le colonel Danner fut cité à l'ordre de l'armée d'Orient.

[2] Ordre du général Camou, commandant les lignes de la Tchernaïa.

La 3e division quitta, le 14 septembre, le camp de Tracktir pour se porter dans la vallée de Baïdar. A peine rendue à destination, elle dut se reporter vers ses premiers emplacements.

Le 30e de ligne était venu remplacer le régiment d'infanterie de marine de la division ; il concourut avec la 3e brigade à la garde du pont.

Presque tous les jours, le colonel faisait manœuvrer le régiment dans la plaine qui le séparait du camp piémontais ; cette mesure permettait de prévoir une expédition prochaine.

Expédition de Kinburn. — Le 1er octobre, une lettre du maréchal Pélissier annonce au colonel que le régiment doit faire partie d'une expédition anglo-française ; il lui envoie en même temps l'ordre de se rendre à Kamiesch le lendemain.

COMPOSITION DU CORPS EXPÉDITIONNAIRE

Commandant en chef. *Général de division :* Bazaine.

BRIGADE ANGLAISE	BRIGADE FRANÇAISE
Général Spencer.	*Général* Wimpffen, 14e bataillon de chasseurs à pied, régiment de tirailleurs, 95e de ligne.

2 batteries d'artillerie, 1 compagnie du génie.

Le régiment laisse ses malades et ses malingres dans un petit dépôt, près de Kamiesch, sous les ordres du capitaine Goëb ; il s'embarque le 6 octobre, l'État-major et le 1er bataillon, sur le *Jean-Bart,* les 2e et 3e bataillons sur l'*Ulm.* Les corps embarqués et le matériel formaient une escadre marchant en trois colonnes, à la suite de l'escadre anglaise, sous le commandement de l'amiral Bruat.

Arrivée en vue d'Odessa le 8 octobre, la flotte, par suite du mauvais temps, reste au mouillage jusqu'au 13 octobre.

Des ordres de l'amiral Bruat et du général Bazaine, font connaître le but de l'expédition, tenu secret jusqu'alors. On devait s'emparer du fort de Kinburn et de deux fortins adjacents,

ouvrages situés sur une langue de terre qui ferme le liman du Dniéper, en face de la petite ville d'Otchakof.

Les escadres paraissent le 14 devant Kinburn ; mais le vent est toujours défavorable et il devient très difficile d'aborder la côte, de sorte que le débarquement commencé le 15, n'est terminé que le surlendemain.

Le général Bazaine dispose ses troupes de manière à couper complètement la presqu'île ; les tirailleurs sont à droite, deux compagnies de chasseurs et le 95ᵉ à gauche, le reste du bataillon de chasseurs en réserve derrière le centre. La brigade anglaise campe plus en arrière et fait face à Kerson de manière à résister à une armée de secours, dont l'arrivée est possible.

Pendant la nuit du 16 au 17, on resserre l'ennemi par terre en coupant la presqu'île par une tranchée à hauteur du village ; dès le jour, on se prépare sur terre et sur mer à une attaque définitive. Les 2ᵉ et 3ᵉ bataillons du 95ᵉ marchent en première ligne ; le 1ᵉʳ bataillon est placé en réserve.

Vers 9 heures du matin, les batteries flottantes, les bombardes et les canonnières ouvrent le feu contre la forteresse ; bientôt les frégates y joignent leurs bordées et, à midi, les vaisseaux tonnent à leur tour. En même temps les balles des tirailleurs vont frapper les canonniers russes autour de leurs pièces. Les maçonneries s'écroulent ; l'incendie dévore les bâtiments intérieurs du fort. Vers une heure et demie, l'artillerie de la défense est hors d'état de soutenir la lutte ; on voit flotter le pavillon parlementaire et l'attaque est suspendue. Le général Kohanovitch, commandant du fort, se rend avec sa garnison composée de quarante officiers, treize cent cinquante sous-officiers et soldats.

On trouva dans la place quatre-vingt-huit pièces de différents calibres et de grands approvisionnements de munitions, de bois et de farine.

Le colonel Danner s'installa au fort le 19 octobre et reçut provisoirement le commandement de Kinburn et de ses dépendances ; il conserva près de lui les compagnies du centre du 95ᵉ, une compagnie de pontonniers et une compagnie du génie.

Le reste de la division anglo-française, sous les ordres du général Bazaine, devait se porter en reconnaissance du côté de Kerson.

Le régiment était représenté dans cette expédition par ses six compagnies d'élite, sous les ordres du commandant Vergnes. La colonne revint au bout de quatre jours de marche après avoir passé dans les villages abandonnés de Pétrouska et de Schadofska où l'on trouva des provisions abondantes que l'ennemi avait oublié de détruire dans sa fuite. Du 24 octobre au 1er novembre, on prit les dispositions nécessaires à l'occupation et à la défense de Kinburn. La division et l'escadre, leur mission étant remplie, devaient retourner en Crimée.

Le colonel Danner, par un ordre du 30 octobre, fut nommé commandant supérieur de Kinburn, gardant sous ses ordres le 95e, une compagnie de pontonniers et une compagnie du génie. Une station navale anglo-française devait protéger ce détachement.

Le corps expéditionnaire se rembarque le 1er novembre et laisse la petite garnison de Kinburn abandonnée à ses propres forces. La situation du régiment réclamait des travaux de toute nature ; il fallait d'abord se mettre à l'abri d'un coup de main, puis construire des couverts pour se garantir des intempéries de l'hiver, très rigoureux dans cette région. Le 1er bataillon était placé en avant du fort, les 2e et 3e à l'intérieur.

Une forte colonne ennemie se présenta le 3 novembre devant le fort, mais les dispositions de défense rapidement prises par le colonel Danner, l'obligèrent à s'éloigner sans avoir fait aucun mal. Cette journée coûta cependant six officiers au détachement : MM. Lemoine, capitaine, Morel et Quarante, lieutenants du 95e, et trois officiers de marine furent cernés par de nombreux cosaques en se promenant imprudemment à une trop grande distance du fort.

Par arrêté du 7 novembre le maréchal commandant en chef nommait provisoirement dans la Légion d'honneur :

Chevaliers : MM. Folie-Desjardins, médecin-major au 95e ;
Goëb, capitaine ;
Sisco, lieutenant.

Le même arrêté conférait la médaille militaire aux nommés : Delpech, Bouis, sergents ; Trouchon, clairon ; Henry, caporal.

Quelques alertes, causées par l'apparition de détachements ennemis, maintenaient la garnison en éveil. Les fortes gelées qui surviennent pendant le mois de décembre augmentent les difficultés de la situation. Il fallait creuser chaque jour de larges tranchées dans la glace afin d'éviter les surprises, car il eût été facile aux Russes de traverser le liman du Dniéper. La flotte, de son côté, était incapable de rendre des services aux troupes de terre et chaque bâtiment devait pourvoir à sa propre défense en s'entourant également de tranchées creusées dans la glace.

NOMINATIONS ET PROMOTIONS EN 1855

Colonel.

Mai. M. Danner, lieutenant-colonel au 34e, en remplacement de M. Labadie, nommé général de brigade.

Lieutenants-colonels.

Février. M. Paulze d'Ivoie, lieutenant-colonel, passe au 20e léger, par permutation avec M. Capin.

2 mai. M. Compérat, chef de bataillon, nommé au 99e.

Juillet. M. Tissier, chef de bataillon, venant du 3e bataillon de chasseurs à pied.

Chefs de bataillon.

7 mars. M. Dougados, capitaine, venant du 41e.

2 mai. M. Guyot de Saint-Rémy, capitaine, nommé au 97e.

1er juin. M. Lecomte, capitaine.

15 juin. MM. Giaccobi, capitaine ; Aubruy, nommé au 42e.

23 août. M. Dussautoy, capitaine, nommé au 14e.

8 septembre. M. Vergnes, chef de bataillon, venant du 55e.

Capitaines.

30 janvier. MM. Lestorey, Delon, lieutenants.

28 avril. M. Aizier, lieutenant.

2 mai. M. Gendre, lieutenant.

9 juin. M. Pierron, lieutenant.

29 juin. M. Jacqueminot, lieutenant.

30 août. MM. Cullet, Rousseau, lieutenants.

31 octobre. M. Dupuy, lieutenant.

31 décembre. M. Amsel, lieutenant.

Lieutenants.

24 mars. M. Renaux, sous-lieutenant.

28 avril. MM. Méalhie, sous-lieutenant; Combe, sous-lieutenant,

25 juin. M. Ledemé, sous-lieutenant.

29 juin. MM. Quarante, Ribeaucourt, Depierre, Maucherat de Longpré, sous-lieutenants.

30 août. MM. D'Aigrevaux, Didier, sous-lieutenants.

23 septembre. M. Sajous, sous-lieutenant.

29 novembre. M. Granarolo, sous-lieutenant.

Décembre. M. Duédat, sous-lieutenant.

Sous-lieutenants.

30 janvier. M. Morand, adjudant.

31 janvier. M. Anthoine Prélard, élève de Saint-Cyr.

17 février. MM. Artus, adjudant; Guichard, sergent-major.

24 mars. M. Salle-Estradère, sergent-major.

15 mai. M. Alieu, sergent.

7 juin. M. Boy, adjudant.

19 juin. MM. Duvoir, adjudant; Léandri, adjudant; Jean, sergent-major; Lavedan, sergent; Letiche, sergent-major; Lartet, sergent-major; Saussac, Louis-Alphonse, adjudant; Guyot, sergent-major; Justin, sergent.

30 août. MM. Richard, sergent-major; Leroy, adjudant; Keller, sergent-major; Fougerolles, adjudant; Augier de Lajallet, sergent-major; Fourey, adjudant.

19 septembre. M. Duédat, sous-lieutenant en non activité.

23 septembre. M. Le Breton, sergent.

1er octobre. MM. Bonnet, Foury, élèves de l'école militaire de Saint-Cyr.

20 novembre. M. Bouard, adjudant.

30 décembre. M. Hauger-Gounouilhou, sergent-major.

Chef de musique.

13 octobre. M. Sans, sous-chef.

Un déserteur annonça pour la semaine du premier de l'an une attaque générale par terre et par mer; chaque soldat russe avait reçu des crampons pour la chaussure afin de marcher facilement sur la glace.

Le maréchal Pélissier, informé de ces événements, envoya le général Lebœuf à Kinburn. Il amenait une compagnie d'artillerie dont on avait grand besoin pour le service des pièces.

Le général Lebœuf se montra très satisfait des moyens de défense organisés sous la direction habile du commandant supérieur.

A la fin de janvier, des palanques et palissades s'élevaient de tous côtés; grâce aux travaux exécutés par la garnison, Kinburn, véritable monceau de ruines après le bombardement, était devenu un point presque inattaquable.

Le général Lebœuf repartit le 25 janvier 1856 pour Kamiesch et rendit compte de sa mission au commandant en chef, dont la satisfaction se manifesta quelques jours après. Le commandant Giaccobi fut nommé officier de la Légion d'honneur; le capitaine Herbé, chevalier; Antoine, voltigeur, Matz, sergent-major et Michel, caporal, reçurent la médaille militaire.

De nombreuses distributions de dons nationaux consistant surtout en vêtements chauds et couvertures, furent faites vers cette époque à la garnison [1].

Malgré les bons soins apportés à l'alimentation générale, et bien que toutes les précautions hygiéniques eussent été prises dans la limite du possible, l'état sanitaire jusqu'alors excellent, changea vers la fin de janvier; la fièvre typhoïde et le scorbut commencèrent à sévir et causèrent de nombreuses pertes. Le docteur Forget, aide-major nouvellement arrivé de France, fut une des premières victimes. On chercha par tous les moyens possibles à distraire le soldat pendant les soirées d'une fatigante monotonie. Une troupe théâtrale même, formée dès le commencement de l'hiver, donnait de fréquentes représentations.

Avec le mois de février se terminèrent les travaux de défense. Les constructions intérieures occupaient encore les hommes; l'ancienne chapelle du fort à moitié démolie, fut convertie en une belle ambulance parfaitement aérée où les malades purent recevoir tous les soins qu'exigeait leur état.

[1] *1856.* — L'infanterie de ligne porte la tunique bleu foncé boutonnant droit sur la poitrine, à collet jonquille, droit sans échancrure, parements et passe-poils garance; épaulettes écarlates pour les grenadiers, jonquilles pour les voltigeurs, vertes avec tournantes écarlates pour le Centre; boutons jaunes avec le numéro du régiment, pantalon garance, shako en drap bleu foncé avec pourtour supérieur en galon jonquille; plaque à aigle et jugulaire à écailles en cuivre. Grand équipement noir.

Le commencement du mois de mars s'écoula sans incident. Un courrier arrivé dans la deuxième quinzaine apprit au régiment la réunion à Paris d'un congrès dont le premier acte fut la signature d'un armistice de trente jours (1er au 30 mars). Les conditions de cet armistice furent établies pour Kinburn le 29 mars seulement entre le colonel Danner et le prince Lubomirski, commandant l'avant-garde de l'armée russe. L'armistice fut prolongé et, le 7 avril, arriva la nouvelle de la signature de la paix. Le régiment allait donc revoir la patrie qu'il avait quittée depuis deux ans, emportant sa belle part de gloire de cette campagne brillante.

Le 25 avril, un courrier arrivé de Kamiesch, apporta au colonel l'ordre de départ pour 160 hommes entrant dans des régiments de la garde formés nouvellement en Crimée, ainsi que les nominations suivantes dans la Légion d'honneur :

MM.	Vergnes, chef de bataillon,	Officier.
	Lebrun, lieutenant,	Chevalier.
	Grenier, cap^{e} ad^{t}-major,	id.
	Combe, lieutenant,	id.
	Amsel, capitaine,	d.
	Barthez, lieutenant,	id.
	Jacqueminot, capitaine,	id.
	Gendre, cap^{e} adj^{t}-major,	id.
	Cullet, capitaine,	id.
	Perret, serg^{t}-maj^{r} vaguem^{e},	id.
	Labroue, sergent,	id.

La médaille militaire était conférée aux nommés :

Schneller, grenadier ; Macaire, caporal-sapeur ; Maurisset, fusilier ; Huvet, caporal ; Mathieu, sergent ; Perrou, musicien de 2e classe ; Hertenbein, voltigeur ; Martin, sergent ; Lenoir, sergent ; Ducor, caporal ; Barrère, sergent ; Jaffrey, caporal ; Biémont, tambour ; Papillon, sergent ; Thomas, fusilier ; Torreilles, caporal ; Coig, sergent ; Dumas, sergent ; Court, caporal ; Morracchini, sergent.

On attendait impatiemment les ordres d'évacuation définitive de Kinburn. Au commencement du mois de mai arrivèrent les navires destinés à transporter en France le matériel du fort. L'évacuation devait avoir lieu dès que cet embarquement serait terminé.

On reçut au sujet de la remise du fort la visite de plusieurs officiers russes parmi lesquels le prince Lubomirski et le colonel du génie Volskenstein, commissaire du gouvernement, qui trouvèrent auprès des officiers du régiment l'accueil hospitalier que méritaient d'ailleurs leur courtoisie et leur urbanité parfaites.

Le 14, l'embarquement du matériel était complètement achevé ; le départ du régiment fut fixé au 16.

Le 15, le colonel commandant supérieur fit lire aux troupes l'ordre suivant :

« Brave garnison de Kinburn,

« Au moment de quitter le commandement dont j'avais été investi, il y a sept mois, par M. le maréchal Pélissier, commandant en chef l'armée d'Orient, et à la veille de notre séparation et de notre départ de Kinburn, il me reste un dernier devoir à remplir : celui de rendre compte à M. le Maréchal combien a été grand, actif et dévoué le courage que j'ai constamment trouvé dans chacun de vous, pour l'accomplissement de l'importante mission qui nous avait été confiée.

« Vous avez justifié en toutes circonstances l'opinion du Maréchal qui l'avait porté à nous désigner de préférence pour la prise et pour la conservation de Kinburn, choix très honorable que vous avez mérité par vos brillants et vigoureux antécédents. L'union entre tous les corps était parfaite. Votre discipline est restée exemplaire. Le moral et l'énergie sont demeurés tels qu'on pouvait l'espérer de vous, sans s'être jamais affaiblis un seul instant. Vous conserverez tous la noble satisfaction d'avoir constamment rempli votre devoir pendant ce long séjour à Kinburn, surtout pendant les mois d'un si rude

hiver, en présence de l'ennemi que votre attitude et votre vigilance ont toujours tenu à distance.

« L'impression que vous avez produite sur le chef envoyé en mission pour la remise du fort lui laisse la plus haute opinion de l'armée française.

« Je vous remercie de m'avoir sans cesse secondé avec tant de dévouement et d'avoir rendu mon commandement si facile et si agréable.

« Le colonel, commandant supérieur,

« DANNER. »

Le 16 mai, le régiment saluait Kinburn d'un dernier adieu, emporté vers les côtes de France, à bord du *Sané*, de la *Mégère* et du *Rolland* [1].

La traversée fut longue et pénible. Le *Rolland* arriva en rade de Marseille le 26 mai, le *Sané* et la *Mégère*, le 30. Le 95e fut logé momentanément au camp du Lazaret et, le 31, il partit par les voies ferrées pour Montpellier, où se trouvait le dépôt. La patrie accueillit ses soldats avec enthousiasme et le régiment fut partout fêté et acclamé sur son passage.

[1] Après la campagne, le Sultan nomma chevalier de l'Ordre impérial du Medjidié : MM. Danner, colonel ; Giaccobi, commandant (de 5e classe) ; Guyot, sous-lieutenant (de 5e classe.)

plusieurs compagnies sont détachées à Châtellerault, pendant l'année, et à Blois en 1858.

NOMINATIONS ET PROMOTIONS EN 1857

Colonel.

12 août. M. Jolivet, lieutenant-colonel, venant du 71e.

Capitaines.

12 mars. M. Servet, lieutenant.
8 novembre. M. Cordier, lieutenant.

Lieutenants.

13 mars. M. Anthoine Prélard, sous-lieutenant.
12 août. M. Saussac, Louis-Alphonse, sous-lieutenant.
8 novembre. M. Dupressoir, sous-lieutenant.
25 novembre. M. Keller, sous-lieutenant.

Sous-lieutenants.

12 août. M. Verbois, sergent-major.
9 octobre. MM. Bois, Traissac et Delannoy, élèves de Saint-Cyr.

Médecin aide-major de 1re classe.

11 août. M. Folie-Desjardins, aide-major de 1re classe, venant du 38e. passe à l'armée d'Italie, le 27 mai 1859.

1858. — Les compagnies détachées à Blois sont chargées de rétablir l'ordre troublé par une grève qui éclate à Romorantin le 26 mai.

Le dépôt et le 3e bataillon sont réunis à Blois le 17 juillet, à l'exception de deux compagnies restées à Châtellerault, et le 22 octobre a lieu le départ pour Belfort.

Les bataillons de Paris rejoignent le dépôt, le 10 novembre. Un bataillon est détaché à Mulhouse et à la maison centrale d'Entzisheim.

NOMINATIONS ET PROMOTIONS EN 1858

Colonel.

24 décembre. Tissier, lieutenant-colonel, nommé au 2e zouaves.

Lieutenants-Colonels.

13 mars. M. Vergnes, chef de bataillon, nommé au 11e.
24 décembre. M. Mortier, chef de bataillon, venant du 51e.

Chefs de bataillon.

18 janvier. M. Vital, capitaine, nommé au recrutement.
17 mars. M. Merle de Labrugière, capitaine, venant du 23e.
24 décembre. M. Ardiet, capitaine, venant du 10e.

Capitaines.

13 mars. M. Reymond, capitaine, venant du 1er tirailleurs algériens.
8 août. M. de Parseval, capitaine, venant du 2e voltigeurs par permutation avec M. Reymond.
27 décembre. MM. Lebrun, Mattei, lieutenants.

Lieutenants.

2 août. M. Boy, sous-lieutenant.
27 décembre. M. Duvoir, sous-lieutenant.

Sous-lieutenant.

2 août. M. Dufour, adjudant.

1859. — Le régiment est organisé à trois bataillons de guerre, le 26 avril, et il forme un quatrième bataillon de dépôt commandé par le major.

Un cadre complet de compagnie concourt, le 13 mai, à la formation du 102e régiment d'infanterie, à Besançon. MM. Servet, capitaine, Maucherat, lieutenant, et Martin, sous-lieutenant, sont les officiers désignés par le sort pour quitter le corps.

Au mois de juin, le régiment est envoyé à Lyon et caserné dans les forts jusqu'à la réunion de ses bataillons au camp de Sathonay (5 juillet).

Le 1er bataillon quitte le camp pour aller tenir garnison à Saint-Étienne, le 27 septembre; le reste du régiment rentre à Lyon le 4.

Les trois bataillons sont réunis à Grenoble, le 30 octobre, et envoient des détachements au fort Barreaux, à Pont-de-Beauvoisin et à Vienne.

Le dépôt et le 4e bataillon, après être allés d'abord à Draguignan, rejoignent le régiment à Grenoble.

Conformément à la décision du 31 août 1859, le 4e bataillon est dissous et le régiment constitué à 3 bataillons de huit compagnies (11 novembre).

NOMINATIONS ET PROMOTIONS EN 1859

Capitaines.

5 mai. MM. Cassan, Léandri, lieutenants.

24 mai. MM. Lamy, lieutenant, venant du 3e zouaves; Barthès, lieutenant.

7 décembre. M. Vincens, lieutenant, venant du 2e grenadiers de la garde.

Lieutenants.

21 mai. M. Jean, sous-lieutenant.

24 mai. MM. Lavedan, sous-lieutenant; Corteggiani, sous-lieutenant, venant du 3e voltigeurs.

27 décembre. M. Rouillon, lieutenant en non activité.

Sous-lieutenants.

21 mai. M. Agniel, adjudant.

28 mai. M. Deluc, sergent-major.

31 mai. M. Douzans, sergent-major.

1er octobre. M. Crémer, élève de Saint-Cyr.

26 novembre. M. Robert, sous-lieutenant, venant du 102e par permutation avec M. Dubousquet.

Médecin-major de 1re classe.

28 mai. M. Folie-Desjardins, médecin-major de 2e classe.

Médecin-major de 2e classe.

28 mai. M. Geay, aide-major de 1re classe à l'hôpital de Belfort, passe le 14 avril 1861 à Constantine.

Médecin aide-major de 1re classe.

28 mai. M. Gailhard, aide-major de 1re classe, nommé au 1er chasseurs à cheval.

Chef de musique.

1er mars. M. Demange, sous-chef, venant du 38e.

1860-1861. — Ces deux années se passent en mouvements continuels entre Grenoble et les divers détachements, mais sans évènement important à signaler [1].

NOMINATIONS ET PROMOTIONS EN 1860.

Lieutenants.

1er février. MM. Bois, Delannoy, sous-lieutenants.

30 mai. M. Roux, lieutenant, venant du 14e.

29 décembre. MM. Lartet, sous-lieutenant; Kieffer, sous-lieutenant, venant du 1er régiment étranger.

Sous-lieutenants.

9 mars. M. Sorrel, sergent-major.

28 mars. M. Nirascou, sergent-major.

4 juin. M. Danèse, adjudant.

12 août. M. Petit, adjudant.

13 août. M. Robinet, sergent au 58e.

8 septembre. M. Vivès, adjudant.

1er octobre. MM. Herbinger, Thory, Pyot, Rebut, élèves de Saint-Cyr.

Médecin-major de 1re classe.

10 septembre. M. Lefebvre, médecin-major de 1re classe, venant de l'hôpital de Lyon, passe au 16e d'artillerie le 14 août 1861.

NOMINATIONS ET PROMOTIONS EN 1861.

Chef de bataillon.

27 décembre. M. Seriziat, capitaine, nommé au 3e tirailleurs algériens.

Capitaines.

12 août. MM. Marchioni, Augier de Lajallet, L. M. A., lieutenants.

27 décembre. MM. Renaux, Ledemé, lieutenants.

Lieutenants.

12 août. MM. Richard, Leroy, sous-lieutenants.

8 septembre. M. Foury, sous-lieutenant.

27 décembre. M. Augier de Lajallet, sous-lieutenant.

[1] *1860.* — L'infanterie de ligne reçoit l'habit tunique en drap bleu foncé, boutonnant droit sur la poitrine ; collet jonquille en forme d'accolade, parements bleus avec pattes jonquilles, mêmes épaulettes. Pantalon court à plis, serré au genou avec jambières fauves contenant la guêtre ; shako en cuir, plaque à aigle, jugulaire en cuir.

1862. — Le régiment quitte Grenoble pour aller à Antibes ; il occupe par des détachements les villes de Toulon, Tournoux, Sisteron, La Seyne, Colmars, Entrevaux et l'île Sainte-Marguerite.

Le 3 juillet il est désigné pour faire partie de l'expédition du Mexique.

Expédition du Mexique. — En vertu d'un traité conclu à Londres, le 31 octobre 1861, la France, l'Angleterre et l'Espagne s'engagent à une action commune, ayant pour objet le paiement d'indemnités dues à leurs nationaux, pour des dommages causés par le gouvernement mexicain. Ce motif, réel pour l'Angleterre, en cachait certainement d'autres pour l'Espagne et pour le gouvernement impérial; mais il n'entre pas dans le cadre de ce travail d'approfondir les causes de cette guerre.

Les forces alliées, composées de 10,000 hommes seulement, allaient avoir à lutter contre les troupes mexicaines, qui avaient pour chef Benito Juarès.

Une flotte espagnole s'empara sans résistance de la Vera-Cruz; après le débarquement complet de la petite armée alliée, Juarès demanda une armistice et entama des négociations. Une conférence ouverte à Orizaba, le 8 avril, n'amena pas de résultat.

L'Angleterre et l'Espagne cependant se dégagent alors de l'action commune et la France reste seule engagée dans l'expédition.

Une première opération militaire, commandée par le général Lorencez, échoue devant Puebla, le 3 mai. L'armée affaiblie retourne, le 16, à Orizaba, où elle se tient sur la défensive en attendant l'arrivée des troupes demandées au gouvernement français.

Au mois de juillet 1862, le général Forey, conduisant de nouveaux renforts, vient prendre le commandement de l'expédition.

COMPOSITION DU CORPS EXPÉDITIONNAIRE

Commandant en chef : général Forey.

1re DIVISION : général Bazaine.

1re *Brigade :* général Baron Neygre, 18e bataillon de chasseurs; 1er régiment de zouaves; 81e régiment de ligne.

2e *Brigade :* général de Castagny, 20e bataillon de chasseurs; 95e régiment de ligne; 3e zouaves; tirailleurs algériens (1 bataillon).

2e DIVISION : général Douay.

1re *Brigade :* général L Hériller.

2e *Brigade :* général de Berthier.

Le corps expéditionnaire se composait en outre de troupes de la marine, de détachements de cavalerie, d'artillerie et du génie.

Le général Forey, à son arrivée, est condamné à l'immobilité par suite de l'intempérie de la saison et du mauvais état des chemins. Les opérations, à part quelques reconnaissances, commencent au mois de janvier 1863, par la marche sur Puebla. Le siège de cette ville, auquel participe le 95e, est l'évènement militaire le plus important de la campagne.

On ne vit pas de grande bataille pendant le cours de cette expédition; des colonnes volantes parcouraient le pays, attaquant les guérillas partout où elles les rencontraient; elles revenaient après les avoir dispersées ou rejetées au loin; même après l'établissement de Maximilien sur le trône de l'Empire, ces expéditions se continuèrent. Le 95e trouva fréquemment dans les engagements nombreux qu'il eut à soutenir contre les troupes mexicaines l'occasion de se signaler et de recueillir de nouveaux titres de gloire.

Le régiment rassemblé à Toulon au mois de juillet prend ses dispositions en vue d'un départ prochain. Deux bataillons de guerre à sept compagnies, présentant un effectif de 1,000 hommes chacun, y sont organisés.

Le 2 août, le dépôt reçoit l'ordre de rentrer à Antibes. Les deux bataillons de guerre sont embarqués le 23 sur le *Saint-Louis*, le *Navarin* et le *Cérès*.

COMPOSITION DU RÉGIMENT

MM. Jolivet, *colonel.*
Verbois, *adjoint au trésorier.*
Spilleux, *médecin-major.*

MM. de Potier, *lieutenant-colonel.*
Douzans, *porte-drapeau.*
Libermann, *médecin-aide-major.*

1er BATAILLON

M. Giaccobi, *chef de bataillon.* M. Herbé, *capitaine adjudant major.*

	Capitaines.	*Lieutenants.*	*Sous-lieutenants.*
Grenadiers,	Cullet.	Granarolo.	Nirascou.
1re	Lamy.	Lavedan.	Pyot.
2e	Lédemé.	Duvoir.	Robinet.
3e	De Lajallet.	Leroy.	Dufau.
4e	Cassan.	Lartet.	Saussac.
5e	Oggé.	Boy.	Traissac.
6e	Léandri.	Corteggiani.	Auboin.
Voltigeurs,	Gendre.	d'Aigrevaux.	Vallier.

2e BATAILLON

M. Tourre, *chef de bataillon.* M. Delon, *capitaine adjudant-major.*

	Capitaines.	*Lieutenants.*	*Sous-lieutenants.*
Grenadiers,	Lemoine.	Combe.	Hauger.
1re	Vincens.	Fourey.	Herbinger.
2e	Barthès.	Bonnet.	Petit.
3e	Renaux.	Foury.	Danèse.
4e	de Parseval.	Prélard.	Bach.
5e	Méalhie.	Kieffer.	Rebut.
6e	Cordier.	Didier.	Robert.
Voltigeurs,	Koch.	Sajous.	Deluc.

3e BATAILLON

M. Ardiet, *chef de bataillon.* M. Rousseau, *cap. adjud.-major.*

	Capitaines.	*Lieutenants.*	*Sous-lieutenants.*
Grenadiers,	Goëb.	Morand.	Bouard.
1re	Marchioni.	Richard.	»
2e	Manfredi.	Keller.	»
3e	Maignan.	Saussac.	Thory.
4e	Lebrun.	de Lajallet.	Sorrel.
5e	Quarante.	Roux.	Vivès.
6e	Lapeyre.	Guitard.	Agniel.
Voltigeurs,	Dupuy.	Sisco.	Alluin.

DÉPOT

MM. Dougados, *major*.
Bonnette, *capitaine-trésorier*.
Ferran, *médecin-major de 2e classe*.

MM. Jacqueminot, *adjudant-major*.
Drouin, *capitaine d'habillement*.

A la fin du mois d'octobre, le régiment entier est réuni à la Vera-Cruz; les hommes sont casernés ou campés.

Dès les premiers jours, de forts détachements sont chargés d'escorter des convois ou d'exécuter des reconnaissances.

Prise de Médellin. — Le 2 novembre, la compagnie de voltigeurs du 1er bataillon, commandée par le lieutenant d'Aigrevaux, avec un détachement de la contre-guérilla, part en reconnaissance dans la direction de Médellin. Les cavaliers formant l'avant-garde ne tardent pas à rencontrer l'ennemi. Quoique sans notion précise sur les forces qui lui sont opposées, le lieutenant d'Aigrevaux pousse vivement sa compagnie en avant. On parvient à travers bois jusqu'au Rio de Médellin; sans hésiter, les voltigeurs franchissent la rivière à gué, malgré le feu de l'ennemi; puis, ils enlèvent la gare du chemin de fer et pénètrent dans la ville.

Le lieutenant d'Aigrevaux prend aussitôt ses dispositions pour se maintenir à Médellin; il y est relevé le 4 par un bataillon du 3e zouaves.

Pendant le mois de décembre, l'état-major et le 1er bataillon se portent en avant d'Orizaba et exécutent des reconnaissances dans la direction de Puebla.

Le 21, le 2e bataillon, resté à Tejeria, près de la Vera-Cruz, est chargé d'escorter un convoi sur Orizaba et rejoint le 1er bataillon à Puente-Colorado.

Une colonne mixte, composée du régiment entier et de détachements des autres armes, marche sous les ordres du colonel Jolivet du 95e, jusqu'à Santa-Anna, où elle se sépare. Une partie du 2e bataillon est envoyée à Tehuacan, pendant

que le reste du 95e revient à Puente-Colorado, d'où il rayonne dans la direction de Puebla[1].

NOMINATIONS ET PROMOTIONS EN 1862.

Lieutenant-colonel.

19 août. M. de Potier, lieutenant-colonel du 34e, par permutation avec M. Mortier.

Chef de bataillon.

19 août. M. Tourre, chef de bataillon, venant du 18e, par permutation avec M. Merle de Labrugière.

Capitaines.

12 mars. MM. Oggé, lieutenant, venant du 3e grenadiers de la garde ; Méalhie, lieutenant; Quarante, lieutenant.

16 août. M. Combe, lieutenant.

Lieutenants.

7 janvier. M. Crémer, sous-lieutenant.

12 mars. MM. Bach, adjudant; Fourey, sous-lieutenant, venant du régiment étranger; Bonnet, sous-lieutenant.

16 août. M. Bouard, sous-lieutenant.

Sous-lieutenants.

11 avril. M. Auboin, sous-lieutenant en non activité.

1er octobre. MM. Leduc, Riol, Delort de Mialhe, élèves de Saint-Cyr.

Médecin-major de 1re classe.

31 juillet. M. Spilleux, médecin-major de 1re classe, venant du 93e, passe au 12e d'artillerie, le 12 mars 1867.

Médecin-major de 2e classe.

16 mars. M. Ferran, médecin aide-major de 1re classe, venant des hôpitaux de Constantine, passe au 9e bataillon de chasseurs à pied, le 15 février 1863.

Médecin aide-major de 1re classe.

29 juillet. M. Libermann, médecin aide-major de 1re classe, venant du 2e bataillon de chasseurs, passe au corps du Mexique, le 22 juin 1863.

1863. — Le corps expéditionnaire continue à se rapprocher de Puebla. Le 2e bataillon et l'état-major font partie d'une colonne qui occupe Tecamachalco sans résistance (1er janvier).

[1] Le colonel Jolivet fut cité à l'ordre général de l'armée du Mexique pour l'intelligence et la vigueur avec lesquelles il conduisit l'expédition ordonnée par le général en chef contre la ville de Téhuacan, le 21 décembre 1862.

Le 16 janvier, une reconnaissance faite sur San-Salvador donne lieu à un engagement avec l'ennemi qui évacue le village de Los-Reyès. Le sous-lieutenant Herbinger, à la tête d'un peloton d'éclaireurs volontaires et la 2e compagnie du 2e bataillon (capitaine Barthès), se font particulièrement remarquer.

Le 23, le 2e bataillon est relevé dans son poste avancé de Técamachalco et se porte par Palmar sur San-Andrès Chalchicomula, où le 1er bataillon le rejoint (1er février).

Le 7 février, deux compagnies quittent San-Andrès pour aller occuper des postes à Orizaba et assurer les communications de l'armée avec la Vera-Cruz.

Le régiment campe le 19 février à San-Jose Napolucan et San-Marco; il reste dans ces cantonnements jusqu'au moment de la concentration qui précède la marche sur Puebla.

Siège de Puebla. — D'après les ordres du général en chef, la division est réunie le 15 mars à Acajete et, le lendemain, le général Bazaine traversant Amozoc sans s'y arrêter, vient camper sous Puebla entre le Cerro-Amalucan et l'Hacienda de Alamos. A partir du 18 mars le 95e participe à l'investissement de la place.

Le 2e bataillon occupe Amozoc; il conserve ce poste pendant toute la durée du siège, et est chargé de plusieurs convois dans la direction d'Orizaba.

Le 1er bataillon et l'état-major restent au camp du Cerro de Amalucan. Ils quittent le camp pendant quelques jours au mois d'avril pour se porter à Quecholac et reviennent aussitôt après.

La tranchée est ouverte le 23 mars devant le fort San-Javier situé sur le front ouest de la ville; la brigade Castagny occupe le front est et garnit d'ouvrages et de batteries les hauteurs d'Amalucan.

Le 16 avril, les deux compagnies laissées à Orizaba rejoignent leurs bataillons respectifs.

Pendant ce mois le général Bazaine fait construire des tra-

vaux d'approche vis à vis des forts de Carmen et de Totimé-huacan au sud, alors que sur le front ouest on cheminait dans l'intérieur de la ville depuis la prise du fort San-Javier. A l'est le général de Castagny fait compléter les travaux du camp d'Amalucan et resserre la ligne d'investissement de ce côté.

Plusieurs sorties de la place sont repoussées; les armées de secours qui tentent de les appuyer subissent également des échecs.

La ville cependant oppose toujours une défense héroïque aux efforts des assiégeants; mais elle ne peut résister à la dernière attaque qui a lieu le 16 mai. Le lendemain la place se rend et le général en chef y fait son entrée à la tête d'une partie de l'armée.

Le jour même de la reddition de la ville, les voltigeurs du 1er bataillon du 95e occupent le fort de Zaragoza.

La prise de Puebla fait tomber entre les mains des troupes françaises 26 généraux, 303 officiers supérieurs, 1,179 officiers subalternes, 11,000 sous-officiers et soldats et 150 pièces de canon. Le corps expéditionnaire avait perdu depuis le commencement de la campagne 18 officiers et 167 hommes tués; 79 officiers et 1,039 hommes blessés.

Par arrêté du 25 mai, M. Tourre, chef de bataillon, est nommé officier de la Légion d'honneur, M. Vallier, sous-lieutenant, chevalier; Chausson, sergent, reçoit la médaille militaire.

La division Bazaine part le 30 avril de Puebla pour se rendre à Mexico.

Le 7 juin, le 1er bataillon et l'état-major du 95e occupent la ville avec la division sans avoir rencontré de résistance.

Le 2e bataillon, après avoir escorté dans les derniers jours de mai plusieurs convois de prisonniers, fait son entrée à Mexico le 10 juin avec la colonne du général en chef. Le régiment entier y séjourne tout le mois de juillet.

Le 2e bataillon s'établit le 8 août à Tacubaya et à San-Angel et occupe ces postes pendant près de deux mois.

Par arrêté du 15 août, M. Kieffer, lieutenant, est nommé

chevalier de la Légion d'honneur; le sergent Schreyer et le voltigeur Tournayre reçoivent la médaille militaire.

A la suite d'une apparition d'un parti ennemi, le 2e bataillon se porte le 2 octobre sur Tlalpan et rentre le 27 à Mexico.

Sur ces entrefaites le général Forey après s'être installé dans la capitale provoque la réunion d'une assemblée de notables qui vote, le 7 juillet, l'établissement d'un empire mexicain et décerne la couronne à l'archiduc Maximilien d'Autriche. Ce prince demanda que les décisions de l'assemblée des notables fussent ratifiées par l'adhésion des populations de l'intérieur.

A l'armée française allait donc échoir la pénible tâche de faire reconnaître le gouvernement impérial sur toute la surface de cet immense pays. Elle consacrera pendant plus de trois ans encore ses efforts et son dévouement à cette œuvre ingrate.

Le 1er octobre, le général Bazaine reçoit le commandement en chef de l'armée et la direction des affaires politiques en remplacement du général Forey, élevé à la dignité de maréchal.

Le nouveau commandant en chef constitue le plus rapidement possible un corps expéditionnaire dont la marche en avant commence au mois d'octobre.

Ce corps comprend deux divisions d'infanterie, une brigade de cavalerie, une brigade de réserve, des détachements de marine, d'artillerie, du génie, et des services administratifs.

COMPOSITION DE LA 1re DIVISION

Général de brigade : Castagny.

1re BRIGADE : Général de Berthier.

7e bataillon de chasseurs. — 51e et 62e de ligne.

2e BRIGADE : Colonel Mangin.

20e bataillon de chasseurs. — 95e de ligne et 3e zouaves.

Expédition à l'intérieur. — Le général en chef fractionna ses divisions en plusieurs colonnes ayant chacune un objectif déterminé.

Le régiment, sous les ordres du colonel de Camas, se porte le 2 novembre sur Toluca et ensuite sur Ixtlahuaca où il est

rejoint le 18 par le général de Castagny. Le 20e bataillon de chasseurs, un escadron et une batterie forment avec le régiment une colonne placée sous ses ordres directs.

La ville de Maravation est occupée le 22 novembre après un combat livré par la cavalerie d'avant-garde. Le régiment continue sa marche dans l'intérieur pendant tout le mois de décembre et séjourne à Encarnation et à Lagos vers le 30.

NOMINATIONS ET PROMOTIONS EN 1863

Général de brigade.

3 août. M. Jolivet, colonel.

Colonel.

13 août. M. Filhol de Camas, lieutenant-colonel au 7e de ligne.

Lieutenants-colonels.

7 novembre. M. Cousin, chef de bataillon au 2e zouaves.

13 août. M. Billard, chef de bataillon, venant du 3e voltigeurs.

16 mai. M. Tourre, chef de bataillon, nommé au 3e zouaves.

Chefs de bataillon.

14 mars. MM. Gendre, capitaine, nommé au 63e; Genestet de Planhol, capitaine, venant du 3e voltigeurs; Barbe, capitaine, venant du 91e.

26 juin. M. Bréart, capitaine, venant du 18e bataillon de chasseurs à pied, passé au 7e bataillon de chasseurs à pied le 7 octobre.

7 octobre. M. Rozier de Linage, capitaine au 2e zouaves.

Capitaines.

21 mars. M. Sisco, lieutenant.

13 mai. M. D'Aigrevaux, lieutenant.

Lieutenants.

21 mars. M. Hauger-Gounouilhou, sous-lieutenant.

13 mai. M. Verbois, sous-lieutenant.

Sous-lieutenants.

13 mai. MM. Gueit, Servières, sergents-majors.

Médecin-major de 2e classe.

18 février. M. Rueff, médecin-major de 2e classe, venant du 9e bataillon de chasseurs à pied, passe au 25e le 15 octobre.

Médecin aide-major de 1re classe.

20 septembre. M. Rigal, médecin aide-major de 1re classe, venant du 77e, passe aux hôpitaux de Paris le 20 décembre 1865.

Les symptômes de typhus qui se manifestent dans la ville d'Encarnation hâtent le départ, et le régiment se remet en route dans la direction d'Aguas-Calientès.

Arrivé dans cette ville le 3 janvier, il marche le 5 vers San-Luis-Potosi, revient de cette expédition le 27 et prend la direction du nord pour aller à Zacatecas.

Un détachement de deux compagnies, commandé par le capitaine Méalhie, reste à Lagos et fait partie de la garnison de la ville; il est envoyé ensuite à Salamanca.

Combat du Valle de Santiago. — Dans la nuit du 2 au 3 février, le chef de bataillon Estelle, commandant supérieur à Salamanca, se porte sur Valle de Santiago avec toute sa garnison moins une compagnie du 95e en convoi sur Queretaro. La colonne se compose d'une compagnie et demie de chasseurs, deux compagnies du 51e et une compagnie du 95e.

Tandis que les compagnies des chasseurs et du 51e attaquaient les rues qui aboutissent à la place principale de la ville, une petite colonne, formée de la compagnie du 95e (capitaine Méalhie) et d'un détachement de cavalerie, s'élance sur la caserne de cavalerie en coupant la retraite à l'ennemi. Surpris au moment où il se rassemblait pour le départ et vigoureusement abordé, il s'enfuit dans toutes les directions abandonnant 260 morts ou blessés, 174 prisonniers (dont 70 enlevés par la compagnie du 95e), 3 obusiers, des armes, des munitions, des chevaux, etc.

En raison de sa belle conduite, le capitaine Méalhie fut cité à l'ordre général de l'armée du Mexique.

Par arrêté du 11 février, MM. Delon, Marchioni, Méalhie, capitaines, furent nommés chevaliers de la Légion d'honneur.

Redon, sergent, Boissière, sapeur, Vauclare, voltigeur, obtinrent la médaille militaire.

Pendant ce temps, la fraction principale du régiment occupait Zacatecas d'où plusieurs compagnies allèrent battre le pays jusqu'à Fresnillo.

Le 1er mars, le 95e se trouve de nouveau réuni à Aguas-

Calientès sauf les deux compagnies de Lagos. Pendant le mois de mars il occupe la région au sud-est d'Aguas-Calientès jusqu'à Guanajuato.

Combat de Cuitzéo, 30 mars 1864. — Le 30 mars, le capitaine Méalhie, devenu commandant supérieur à Salamanca, se dirige avec 164 hommes d'infanterie et un escadron de cavalerie mexicaine sur Cuitzéo de las Naranjas où a été signalée la présence d'une colonne ennemie. Ce parti se composait de 700 fantassins et 500 cavaliers; il possédait en outre deux pièces de canon. Le capitaine Méalhie n'hésite pas à l'attaquer, malgré l'infériorité numérique de la colonne qu'il commande. Une contre-attaque de l'ennemi est vigoureusement repoussée par le sous-lieutenant Rebut qui l'arrête court par un feu bien ajusté. Peu à peu, les Mexicains cèdent du terrain; ils finissent par abandonner la position dans un désordre toujours croissant, augmenté par la perte de leur artillerie. Ils abandonnent sur le champ de bataille des armes, des chevaux et on ramène plusieurs prisonniers.

MM. Méalhie, capitaine (blessé), Guyon, sergent, Dupas, (blessé), Servières, sergents-fourriers, Lallement, tambour (blessé), Tardif, Geffroy, grenadiers, furent cités à l'ordre général de l'armée du Mexique pour leur belle conduite au combat de Cuitzéo. A la suite de ce combat le sous-lieutenant Rebut fut nommé chevalier de la Légion d'honneur.

Les nommés Guyon, Jendelle, Weiget, Chabert, sergents, Geffroy, grenadier, reçurent la médaille militaire.

Le sergent-major Roch obtint le grade de sous-lieutenant.

Pendant le mois d'avril le régiment fit des marches vers Queretaro, passa et séjourna dans la ville par fractions et prit part à la formation d'une compagnie franche qu'on nomma partisans de Queretaro. La compagnie comptait 100 hommes, moitié du 95ᵉ, moitié du 20ᵉ bataillon de chasseurs, sous le commandement du capitaine Lamy du 95ᵉ. MM. de Golstein, lieutenant au 20ᵉ bataillon, Bach, sous-lieutenant au 95ᵉ, furent désignés pour en faire partie.

Combat de San-Grégorio, 1er juin 1864. — La compagnie de voltigeurs du 2e bataillon (capitaine Koch) fut jointe à une petite colonne expéditionnaire commandée par le colonel Garnier du 51e et en forma l'avant-garde. Le 1er juin, la colonne quittait Irapuato et rencontrait l'ennemi après avoir franchi sans difficulté le Rio-Turbio, près de San-Grégorio. Les voltigeurs dans leur poursuite parcoururent près de 5 kilomètres au pas gymnastique. Les Mexicains s'arrêtèrent enfin sur une bonne position; néanmoins, la compagnie de voltigeurs n'hésita pas à commencer le feu et abattit une quarantaine d'hommes. La nuit venue, le colonel Garnier remit au lendemain l'attaque générale; mais la position fut évacuée. L'ennemi avait abandonné des approvisionnements considérables et 3 pièces d'artillerie. La compagnie n'eut qu'un homme blessé.

Le voltigeur Solignac reçut la médaille militaire à la suite de ce combat. (Décision du 21 juin.)

Après plusieurs expéditions autour de Queretaro, le 2e bataillon en entier et une partie du 1er sont dirigés en plusieurs colonnes sur San-Luis-Potosi et y arrivent le 20 juillet. Vers la même époque, le commandant Giaccobi, resté à Pachuca avec deux compagnies du régiment et la compagnie franche, se dirige vers Yxmiquilpan, à l'est de Queretaro, pour en chasser des bandes d'insurgés.

Dans la nuit du 23 juillet, le lieutenant Morand avec 80 voltigeurs et 20 cavaliers est envoyé par le commandant Giaccobi à Chichicastla, village occupé par 80 fantassins et 50 cavaliers environ. Le lieutenant Morand cerne le village et donne le signal de l'attaque à deux heures du matin. L'ennemi surpris s'enfuit dans toutes les directions abandonnant tous ses chevaux, des armes, des munitions, quelques tués et blessés.

Le 30, le commandant Giaccobi, avec la compagnie franche, incendie le village de Cazalapa occupé par des bandes, et s'empare de leur chef Lucien Perez.

La compagnie franche fait encore pendant le mois d'août

quelques courses autour d'Yxmiquilpan et retourne à Queretaro où elle est licenciée.

Le 15 août, MM. Lavedan, lieutenant, Morand, capitaine, sont nommés chevaliers de la Légion d'honneur; Tavernier, sergent, Begué, sergent, Bévat, voltigeur, sont décorés de la médaille militaire.

Le 2e bataillon, resté à San-Luis-Potosi, se dirige le 27 juillet vers Vanegas pour prendre part à l'expédition de Monterey, conduite par le général de Castagny. Il arrive dans cette ville le 25 août.

Le 1er bataillon séjourne à Pachuca jusqu'à la fin du mois d'août; revenu à Queretaro, il en repart le 13 septembre dans la colonne commandée par le lieutenant-colonel Dupart du 5e hussards. Il arrive le 23 à San-Luis-Potosi, le 30 à Zacatecas et entre le 19 octobre à Durango.

La colonne du général de Castagny (2e bataillon) après avoir passé le mois de septembre à Monterey, arrive le 10 novembre à Durango après des marches longues et très pénibles.

Le 1er bataillon quitte la ville le 7 novembre pour revenir après seize jours de marche à Aguas-Calientès (23 novembre). Il envoie plusieurs détachements dans les villes environnantes et deux compagnies à Guadalajaro. Le 2e bataillon suit de près la marche du 1er et revient à Zacatecas en laissant des détachements à Sombrerete et Fresnillo.

Le régiment occupe ces mêmes postes sans changements importants jusqu'à la fin du mois de janvier.

Le 30 décembre 1864, M. Deluc, sous-lieutenant, est nommé chevalier de la Légion d'honneur; le sergent Batesti et le grenadier Foulon sont décorés de la médaille militaire [1].

NOMINATIONS ET PROMOTIONS EN 1864

Lieutenant-colonel.

5 novembre. M. Giaccobi, chef de bataillon, nommé au 3e zouaves.

[1] Par décret du 12 novembre 1864 l'empereur Maximilien nomma officier de l'Ordre de Guadalupe M. Pilhol de Camas, colonel; chevaliers, MM. Koch, Sajous, capitaines, et Matz, tambour-major.

Chef de bataillon.

3 novembre. M. Marion, capitaine au régiment étranger.

Capitaines.

10 avril. M. Didier, lieutenant.
20 juin. M. Saussac, Louis-Alphonse, lieutenant.
12 août. MM. Sajous, Moraud, lieutenants.

Lieutenants.

23 janvier. M. Sorrel, sous-lieutenant.
14 mars. M. Vallier, sous-lieutenant.
5 juin. M. Thory, sous-lieutenant.
12 août. MM. Saussac, Eugène-Napoléon, Aguiel, Alluin, sous-lieutenants.

Sous-lieutenants.

23 janvier. M. Despont, sous-lieutenant, venant du 93e de ligne.
27 avril. M. Roch, sergent-major.
14 mai. M. Bellegarde, sous-lieutenant, venant du régiment étranger.
12 août. M. Gautier, sergent-major au 37e.
1er octobre. MM. Lion et Chadabet, élèves de Saint-Cyr.

1865. — L'arrivée de l'empereur Maximilien au Mexique, au mois de mai 1864, n'avait en rien changé l'état des choses. La résistance des partisans de Juarez restait la même et les colonnes françaises eurent à continuer l'œuvre de pacification qu'elles avaient entreprise.

Le 95e, pendant deux ans encore, poursuivra les guérillas en exécutant des marches longues et pénibles entre le golfe du Mexique et l'Océan Pacifique.

Attaque du Rancho de los Sancès, 3 février. — Au commencement de l'année, les deux compagnies qui occupaient Guadalajara s'étaient avancées dans le sud jusqu'à Estipac et Cocula.

Dans la nuit du 3 au 4 février un détachement, commandé par le sous-lieutenant Pyot, se porte sur le plateau d'Altemajac, où des émissaires signalent la présence de Simon Guttiérez, à la tête d'environ 150 hommes. Le détachement parti d'Estipac arrive vers trois heures du matin, après une marche très pénible et par un temps affreux, à peu de distance du Ran-

cho de los Sancès; il est informé que la bande s'est enfermée dans le rancho pour y passer la nuit.

Le sous-lieutenant Pyot attaque immédiatement la ferme; il fait tourner la position par quelques hommes pour barrer à l'ennemi une issue latérale pendant que le groupe principal s'élance à la baïonnette sur les Mexicains endormis sous un grand portail.

L'ennemi, complètement surpris, oppose une courte résistance et s'enfuit dans toutes les directions. Il abandonne 15 tués, 45 prisonniers, 264 chevaux sellés et bridés, des armes et des munitions. Simon Guttiérez lui-même, blessé et à demi-nu, ne doit son salut qu'à l'obscurité.

Le sous-lieutenant Pyot fut nommé lieutenant en récompense de la manière brillante dont il avait mené ce coup de main.

Le voltigeur Comte, le caporal François, le sergent Mulot furent décorés de la médaille militaire.

Le rapport du sous-lieutenant Pyot sur cette affaire cite le sergent-fourrier Vallier comme s'étant distingué en enlevant, à la tête de quelques hommes, le poste ennemi qui gardait les abords de la ferme.

Les colonnes mobiles du 1er bataillon continuent pendant le mois de février à battre la campagne au sud d'Aguas-Calientès ; elles rejoignent, au mois de mars, l'état-major du bataillon resté dans cette ville.

Le colonel Cousin réunit à Fresnillo, le 8 avril, les deux bataillons presque entiers et reprend avec eux le chemin de Durango où il arrive le 25 avril. Une compagnie reste à Sombrerete.

Le régiment se fractionne ensuite en deux colonnes : la première, composée du 2e bataillon et de l'État-Major sous les ordres du colonel Cousin, explore le pays vers le nord jusqu'à Nazas (29 mai).

Attaque de Cuencamé. — Le 5 mai, la 2e compagnie de ce bataillon (capitaine Barthès), part avec un convoi de la Pedrisena pour se rendre à Cuencamé. En arrivant, la compagnie

s'installe sur la place principale du village, tous les renseignements s'accordant à représenter le pays comme très tranquille. Pendant la nuit, une troupe de 300 cavaliers environ fait irruption sur la place. La compagnie prend immédiatement les armes et repousse leur attaque à la baïonnette. Au bout de quelques instants, pressés très vivement, les guérilleros prennent la fuite en laissant des morts, des blessés et quelques chevaux sur le terrain.

Le 1er bataillon, sous les ordres du général Brincourt, rejoint le 2e à la Noria Pedrisena et, à partir du 17 mai, le régiment entier, moins un détachement laissé à Cuencamé, fait partie d'une forte colonne commandée par cet officier général.

Cette colonne, tour à tour complète ou fractionnée, occupe d'abord le pays de la Lagune, vers Parras et Saltillo ; puis elle remonte au nord-est jusqu'à Rio-Florido et El-Parral.

Ces distances énormes ne furent parcourues qu'au prix de grandes fatigues. Chaque fois que les colonnes étaient nombreuses, les bandes ennemies fuyaient à leur approche ; mais les détachements eurent toujours à lutter contre les guérillas qui saisissaient le moment favorable pour les attaquer. Il serait trop long de suivre ces colonnes dans leurs allées et venues ; les engagements de quelques-uns des détachements qu'elles formèrent méritent cependant d'être rapportés.

Le 23 mai, le sergent Cachon, placé en embuscade, avec un poste, près de Parras, surprit un petit groupe de cavaliers en reconnaissance. Le sergent Cachon les mit en fuite après avoir tué leur chef dans un combat corps à corps. Il reçut peu de temps après la médaille militaire en récompense de sa belle conduite.

Pendant la marche de la colonne du général Brincourt les travaux exécutés à l'occasion du passage du Rio-Florido coûtèrent la vie au sous-lieutenant Danèze (5 août).

La 1re compagnie du 1er bataillon, commandée par le lieutenant Pyot, arrivait le 7 août à El-Parral, pour chercher dans cette ville une somme d'argent assez considérable nécessaire

aux besoins de la colonne. Elle s'installe, officiers et soldats, dans la maison municipale.

Pendant la nuit, une bande de 500 hommes avec trois pièces de canon de montagne et une trentaine de cavaliers fait irruption dans la ville. L'ennemi se fractionne en plusieurs détachements qui, profitant de la connivence des habitants, se glissent de maison en maison et parviennent à cerner la compagnie du 95e. Malgré toutes les précautions prises par les guérilleros, le bruit des roues des pièces d'artillerie a été entendu par un factionnaire qui donne l'éveil ; la compagnie se forme rapidement. Elle est assaillie par un feu très vif exécuté presque à bout portant par des hommes bien abrités; bientôt la position devient intenable. Le lieutenant Pyot se met à la tête de ses hommes et marche résolûment sur l'une des portes de la ville. Il parvient à la franchir en chargeant l'ennemi à l'arme blanche mais non sans faire des pertes sensibles. Le sous-lieutenant Roch, blessé dès le commencement de l'action, est tué. Le détachement a 12 sous-officiers et soldats tués et 17 blessés.

Le lieutenant Pyot rejoint avec les restes de sa compagnie la colonne du colonel Cousin à Rio-Florido.

A la nouvelle de cette surprise, la colonne se porte immédiatement sur El-Parral; mais l'ennemi s'est éloigné à la hâte et la ville est réoccupée sans résistance.

A l'occasion du 15 août, le maréchal commandant en chef nomma provisoirement dans la Légion d'honneur :

Officier : M. Spilleux, médecin-major; chevaliers : MM. Boy, lieutenant; Demange, chef de musique.

Il conféra la médaille militaire aux nommés : Lohier, sergent; Cachon, sergent; Colombani, grenadier; Calmet, voltigeur.

Le régiment revient à Durango le 28 novembre, et continue ses opérations autour de la ville en s'échelonnant vers le sud jusqu'aux environs d'Aguas-Calientès.

Le 15 novembre 1865, le maréchal commandant en chef

confère la médaille militaire au sergent-fourrier Galand et au fusilier Frédéric.

NOMINATIONS ET PROMOTIONS EN 1865

Colonel.

26 avril. M. Carteret-Trécourt, lieutenant-colonel au régiment étranger, en remplacement de M. Filhol de Camas, admis à la retraite.

Capitaines.

7 janvier. MM. Granarolo, lieutenant; Guitard, lieutenant, en remplacement de M. Dupuy, admis à la retraite.

12 avril. M. Anthoine Prélard, lieutenant, en remplacement de M. Koch, passé au régiment étranger.

24 juin. M. Boy, lieutenant, en remplacement de M. Maignien, nommé chef de bataillon.

Lieutenants.

7 janvier. M. Traissac, sous-lieutenant.

16 mars. MM. Pyot, Deluc, sous-lieutenants.

12 avril. M. Herbinger, sous-lieutenant, en remplacement de M. Fourey, passé au régiment étranger.

26 avril, M. Douzans, porte-drapeau.

4 octobre. M. Petit, sous-lieutenant, porte-drapeau.

Sous-lieutenants.

16 mars. MM. Derro, adjudant; Avril, sergent-major.

13 juin. M. Santolini, sergent-major.

4 octobre. M. Rouvière, adjudant, en remplacement de M. Roch, tué à l'ennemi.

Médecin aide-major.

6 décembre. M. Haas, venant du 14e.

1866. — Le régiment avait formé pendant l'année 1865 une nouvelle compagnie franche qui exécuta une foule de petites opérations menées avec la plus grande hardiesse sous l'impulsion vigoureuse du capitaine d'Aigrevaux. L'une d'elles mérite particulièrement d'être rapportée.

Combat d'El-Gallo, 4 janvier. — La compagnie était partie de Cerro-Gordo et arrivée à la Zarca. Elle y apprit qu'un détachement d'environ 300 chevaux des bandes de la Lagune venait de piller Nazas et se trouvait à El-Gallo.

Le capitaine d'Aigrevaux fait aussitôt monter ses hommes en voiture et ils parcourent ainsi les dix-huit lieues qui séparent la Zarca d'El-Gallo. La compagnie arrive en vue de ce point vers cinq heures du soir et prend immédiatement ses dispositions d'attaque. Dès que l'ennemi aperçoit nos hommes, il sort du village et se porte rapidement sur une élévation dont l'occupation paraissait très avantageuse. Les tirailleurs commandés par le sous-lieutenant Gueit suivent les guérilleros de près ; le lieutenant Bonnet les aborde par la gauche, tandis qu'une partie de la compagnie, sous les ordres directs du capitaine d'Aigrevaux, cherche à leur couper la retraite par la route de Mapini.

Harcelés de toutes parts, les cavaliers prennent la fuite dans un désordre complet, en laissant sur le terrain 9 hommes et 21 chevaux tués, des armes et 77 chevaux, dont 25 sellés et bridés.

En quittant précipitamment le village, l'ennemi avait abandonné 4 voitures chargées de vivres, de munitions et de butin provenant du pillage de Nazas [1].

A la date du 6 février 1866, le maréchal commandant en chef confère la médaille militaire aux nommés Roux, sergent ; Morvan, voltigeur.

Le 16 mars, la croix de chevalier de la Légion d'honneur est donnée au capitaine Lédemé, la médaille militaire, aux sergents Gerber, Bonnieu et au voltigeur Fournier.

Depuis le commencement de l'année, l'état-major du régiment se trouvait à Durango. Il quitta cette ville, le 1er mars, pour se rendre à Zacatecas, qui devint le nouveau centre de rayonnement du 95e.

Défense de Fresnillo, 25 mai. — Le capitaine Vincens occupait le poste de Fresnillo avec les grenadiers du 2e bataillon (lieutenant Kieffer, sous-lieutenant Derro), et la 2e compagnie du 1er bataillon (capitaine Marchioni, lieutenant Douzans). Le

[1] Le capitaine d'Aigrevaux est nommé officier de l'Ordre impérial de Guadalupe, par décret du 9 février ; le capitaine adjudant-major Herbé est nommé chevalier du même Ordre, par décret du 10 avril.

23 mai, environ 700 cavaliers et 150 fantassins viennent attaquer la ville. Le chef du détachement enferme sa troupe dans le réduit de la place et reçoit l'ennemi par un feu nourri. L'attaque principale était dirigée sur le théâtre, grand bâtiment extérieur au réduit et occupé seulement par quelques Mexicains alliés.

Le capitaine Vincens à la tête de 20 hommes exécute une sortie vigoureuse qui déblaie complètement la place et les abords du théâtre. Vers onze heures du soir, l'ennemi convaincu de l'inutilité de ses attaques, bat en retraite par la route de la Salada.

Cette bande est rencontrée le lendemain à la Salada par une colonne commandée par le capitaine Herbé qui la poursuivait depuis plusieurs jours. Un combat très vif s'engage et bientôt les Mexicains battent en retraite en abandonnant leur artillerie, 250 chevaux et leurs bagages.

Pendant les mois de juin et juillet le régiment reste échelonné de Durango jusqu'à la ville d'Aguas-Calientès, détachant sans cesse de nouvelles colonnes.

Par arrêté du 15 août, le maréchal commandant en chef remet la croix de chevalier de la Légion d'honneur au capitaine Quarante et au lieutenant Douzans; la médaille militaire aux nommés Virazels, sergent; Aubert, voltigeur; Marquis, caporal; Offlinger, grenadier [1].

L'État-major et une partie du régiment quittent Zacatecas le 1er septembre pour aller occuper Léon, laissant des détachements à Aguas-Calientès et à Lagos. Il ne survint aucun événement important jusqu'au mois de décembre; on apprit alors que l'évacuation du Mexique était décidée.

[1] Par décret du 16 septembre, l'empereur Maximilien nomma officier de l'Ordre de Guadalupe, M. Cousin, colonel; chevaliers : MM. Collet, capitaine, Nirascou, sous-lieutenant, Herro, sous-lieutenant, Breton, sergent-major.

Par décret du 20 décembre, l'empereur Maximilien nomma chevalier de l'Ordre impérial de Guadalupe, le sergent Mercier.

Par décret du 21 décembre, il nomma officiers : MM. Thoumini de la Haulle, lieutenant-colonel, Marion, chef de bataillon; chevaliers : MM. Delon, Didier, de Lajaillet, Oggé, Barthès, Quarante, capitaines; Foury, Lavedan, Kieffer, Herbinger, Gueit, Servières, Cretin, lieutenants; Bach, sous-lieutenant.

Par décret du 6 juillet, MM. Vincens, capitaine, Spilleux, médecin-major de 1re classe, sont nommés officiers du même Ordre.

NOMINATIONS ET PROMOTIONS EN 1866

Colonel.

12 août. M. Cousin, lieutenant-colonel, en remplacement de M. Carteret-Trécourt, passé au 1er zouaves.

Lieutenant-colonel.

12 août. M. Thoumini de la Haulle, chef de bataillon au 7e.

Chefs de bataillon.

8 juin. M. Herbé, capitaine adjudant-major.
30 septembre. M. Cullet, capitaine, nommé au 54e.

Capitaines.

23 juin. M. Roux, lieutenant.
13 juillet. M. Bonnet, lieutenant, nommé au régiment étranger.
14 mars. M. Varaigne, capitaine, par permutation avec M. Manfredi.
30 septembre. MM. Corteggiani, Leroy, lieutenants.

Lieutenants.

8 juin. MM. Delort de Mialhe et Chadabet, sous-lieutenants.
23 juin. M. Rebut, en remplacement de M. Roux, nommé capitaine.
30 septembre. MM. Robinet, Nirascou, sous-lieutenants.

Sous-lieutenants.

16 janvier. M. Oulès, adjudant.
12 mars. M. Hamann, sergent-major au 62e.
8 juin. M. Noguès, adjudant.
6 mai. M. Ouzilleau, sergent-major au 51e.
12 août. M. Pinet, sergent.
15 août. M. Gâché, adjudant.
1er octobre. MM. De Charry, Jacquelin, Jullian, élèves de Saint-Cyr.

Le régiment, sauf la compagnie franche chargée de protéger quelques jours encore les environs de Salamanca, est réuni à Léon au commencement du mois de janvier et se dirige sur Mexico. [1] Il entre dans la ville le 9 janvier. La compagnie

[1] *1867.* — La tenue de l'infanterie change peu : tunique en drap bleu foncé à deux rangées de boutons, collet jonquille à passe-poils bleu, parements bleus avec passe-poils jonquilles, épaulettes écarlates, pantalon droit, shako en drap garance, avec bandeau bleu portant le numéro du régiment découpé en drap jonquille ; grand équipement en cuir noir.

franche le rejoint le 13 et est aussitôt dissoute. Elle avait encore pris part à plusieurs engagements pendant le dernier mois de son séjour.

Le maréchal Bazaine fit ses adieux au 95e par l'ordre du jour suivant qui constitue pour le régiment un véritable titre de gloire :

« Le 95e régiment d'infanterie de ligne va rentrer en France. En se séparant de lui, le maréchal commandant en chef lui adresse ses adieux et rappelle par la voie de l'ordre, les hauts faits qui marquèrent sur le sol du Mexique le passage de ce beau régiment.

« Arrivé à Vera-Cruz, le 24 octobre 1862, il ouvre la campagne par un hardi coup de main ; le 2 novembre, une de ses compagnies prend possession de Médellin.

« Le 22 décembre, pendant que l'armée marche sur Puebla, le colonel Jolivet s'empare de Téhuacan.

« Le 18 mars, on arrive devant Puebla, le 95e prend aussitôt part aux opérations du siège, et pendant qu'un bataillon reste en observation à Amozoc, l'autre concourt à l'investissement de la place.

« Puebla succombe, mais l'armée ne s'arrête pas sur ce premier succès et le drapeau français doit flotter sur une nouvelle capitale : les 7 et 10 juin 1863, le 95e fait son entrée à Mexico.

« Le 2 novembre commence la campagne de l'intérieur contre les armées de Negrete, Comonfort, Doblado. En moins de dix mois, les bataillons du régiment ont montré le drapeau de la France à Toluca, Léon, Aguas-Calientès, Zacatecas, Queretaro, Monterey et Durango ; le colonel Cousin a traversé le vaste désert qui règne de Vanegas à Parras ; des compagnies isolées ont pris, en 1864, une large et glorieuse part aux combats du 3 février, au Valle-Santiago, du 31 mars, à Cuitzeo, et du 1er juin, à San-Gregorio. Un autre détachement opérant entre Colima et Guadalajara, battait le 24 juillet à Chichicastla le colonel Nariega et le 5 février 1864 atteignait Simon Guttierez au Rancho de los Sancés, lui tuait 52 hommes et lui prenait 270 chevaux.

« Vers la même époque, dans la Huasteca, le commandant Giaccobi s'emparait des généraux Tapia, Arsé et de tout leur état-major à l'Hacienda de Teneria.

« En vain Juarez s'est enfoncé dans le nord et se croit en sûreté à Chihuahua, nos colonnes l'y poursuivent et l'en chassent. Le 95e fait partie de cette expédition lointaine, et dans ses marches pénibles au travers des montagnes escarpées, des déserts arides, des rivières débordées, il ne cesse de donner l'exemple de la patience et de la discipline. La justice et la modération de ses chefs resteront gravées dans l'esprit de ces populations.

« Pendant que s'accomplit cette expédition, le 5 mai 1865 une compagnie culbute l'ennemi de Cuencamé ; une autre, dans la nuit du 8 août, au Parral, se couvre de gloire quoique succombant sous le nombre.

« Rentré à Durango le 28 novembre 1865, le 95e se disperse en divers détachements le long de notre ligne de communications et occupe à la fois Durango, Sombrerete, Fresnillo, Zacatecas et Aguas-Calientès, pendant que l'infatigable compagnie franche ne cesse de sillonner le pays, atteint l'ennemi dans maintes rencontres et lui prend à El-Gallo, le 5 janvier 1866, 108 chevaux et un convoi de vivres et de munitions.

« Enfin le 25 mai 1866, à la défense de Fresnillo, et le 26 mai au combat de la Salada, le régiment recueille de nouveaux titres de gloire.

« Le 9 janvier 1867, il rentre à Mexico et se dispose à gagner Vera-Cruz et la France.

« En rentrant dans votre patrie, soldats du 95e, portez haut la tête, vous en avez le droit, la France peut compter sur vous et sur les braves officiers qui vous commandent. En vous quittant, le maréchal commandant en chef est heureux de vous dire au nom de l'Empereur :

« Officiers et soldats du 95e, je suis content de vous.

« Le Maréchal commandant en chef,

« BAZAINE. »

Le maréchal commandant en chef nomma provisoirement, à la date du 1er février 1867, officier de la Légion d'honneur, le capitaine d'Aigrevaux ; chevaliers : MM. Foury, lieutenant, Sorrel, lieutenant, Larrède, sergent-major.

Il conféra la médaille militaire aux nommés Roinsol, grenadier ; Eymard, caporal ; Durand, voltigeur ; Hospitalier, sergent ; Maulavé, voltigeur ; Holliger, grenadier ; Lacour, sergent.

Le 5 février les dernières troupes françaises, parmi lesquelles se trouvait le 95e, évacuèrent Mexico pour se rendre à la Vera-Cruz. Le régiment y arriva le 7 mars et s'embarqua le 11 sur le *Navarin* et le *Castiglione*.

Le débarquement se fit à Toulon le 26 avril, pour le *Castiglione*, et à Port-Vendres le 1er mai, pour le *Navarin* qui portait la plus grande partie du 95e.

Le régiment entier fut transporté, par voies ferrées, à Limoges, le 3 mai 1867 [1].

Dépôt : 1863-1867. — Pendant la campagne, le dépôt quitta Antibes le 13 avril 1863, et reçut pour destination Montauban, où il arriva le 9 mai.

Les deux compagnies laissées par les bataillons de guerre au dépôt furent supprimées par décret du 15 novembre 1865 et les cadres mis à la suite. Ces compagnies furent rétablies par décret du 3 mai 1867.

Avant le retour du régiment, le 3e bataillon et le dépôt avaient été envoyés à Limoges en deux détachements et étaient arrivés le 10 mars et le 16 avril. Ils y reçurent les bataillons de guerre les 2 et 3 mai, et le régiment se trouva de nouveau entièrement réuni.

[1] Voir le tableau de la Légion d'honneur pour les noms des promus dans l'Ordre ou des militaires médaillés pendant les années de paix.

COMPOSITION DU RÉGIMENT LE 9 MAI 1867, A LA SUITE DU TIERCEMENT

MM. Cousin, *colonel*.
Thoumini de la Haulle, *lieutenant-colonel*.
Barbe, *major*.
Saussac, *capitaine-trésorier*.
Foury, *capitaine de tir*.
Coste, *médecin-major de 1re classe*.
Rueff, *médecin-major de 2e classe*.
Leroy, *capitaine d'habillement*.
Servières, *officier-payeur*.
Bellegarde, *porte-drapeau*.
Haas, *médecin aide-major*.
Demange, *chef de musique*.

1er BATAILLON

ÉTAT-MAJOR. MM. Genestet de Planhol, *chef de bataillon*.
— Delon, *capitaine adjudant-major*.

	Capitaines.	*Lieutenants.*	*Sous-lieutenants.*
Grenadiers.	Lédemé.	Deluc.	Derro.
1re	Granarolo.	Traissac.	De Charry.
2e	Varaigne.	Vallier.	Jullian.
3e	Fourey.	Douzans.	Hamann.
4e	Renaux.	Petit.	Ouzilleau.
Voltigeurs.	Lamy.	Sorrel.	Gauthier.

2e BATAILLON

ÉTAT-MAJOR. MM. Rozier de Linage, *chef de bataillon*.
— Rousseau, *capitaine adjudant-major*.

	Capitaines.	*Lieutenants.*	*Sous-Lieutenants.*
Grenadiers.	Vincens.	Augier de Lajallet.	Auboin.
1re	Anth. Prélard	Rebut.	Vialla.
2e	Cordier.	De Rodellec du Porzic	Santolini.
3e	Roux.	Gueit.	Pinet.
4e	Oggé.	Agniel.	Picault.
Voltigeurs.	Lebrun.	Lartet.	Riol.

3e BATAILLON

ÉTAT-MAJOR. MM. Marion, *chef de bataillon*.
-- Combe, *capitaine adjudant-major*.

	Capitaines.	Lieutenants.	Sous-lieutenants.
Grenadiers.	Quarante.	Lavedan.	Avril.
1re	Boy.	Bouard.	Jacquelin.
2e	Léandri.	Herbinger.	Lion.
3e	Corteggiani.	Saussac.	Gaché.
4e	D'Aigrevaux	Pyot.	Oulès.
Voltigeurs.	Barthès.	Alluin.	Bach.

4e BATAILLON

ÉTAT-MAJOR. M. Barbe, *major.*

Capitaines.	*Lieutenants.*	*Sous-lieutenants.*
	1er Bataillon, 5e Compagnie.	
Augier de Lajallet.	Verbois.	Lavergne.
	1er Bataillon, 6e Compagnie.	
Didier.	Nirascou.	Rouvière.
	2e Bataillon, 5e Compagnie.	
Woelffel.	Farny.	Aubry.
	2e Bataillon, 6e Compagnie.	
Sajous.	Robinet.	Despont.
	3e Bataillon, 5e Compagnie.	
Kieffer.	Lebis.	V.
	3e Bataillon, 6e Compagnie.	
Morand.	Hauger.	Vivès.

Dès que la réorganisation du régiment fut complètement terminée, les bataillons actifs reçurent l'ordre de se tenir prêts à partir pour Paris. Ils quittèrent Limoges en trois colonnes, dont deux arrivèrent à destination les 19 et 21 septembre.

Le régiment fut désigné pour occuper le fort d'Aubervilliers.

Le 1er bataillon en route avait reçu l'ordre de se rendre à Melun pour y tenir garnison, de sorte qu'il abandonna l'itinéraire suivi par les deux autres bataillons et arriva le 16 septembre à Melun. Le dépôt quitta Limoges le 15 octobre pour se rendre à Auxerre (27 octobre).

Au commencement du mois de novembre le régiment fut armé du fusil modèle 1866.

NOMINATIONS ET PROMOTIONS EN 1867

Capitaines.

20 janvier. M. Fourey, venant du régiment étranger, par permutation avec M. Marchioni.

9 mars. M. Foury, lieutenant, passe au 1er voltigeurs de la garde le 16 août 1869.

13 avril. M. Woëlffel, lieutenant-trésorier au 10e bataillon de chasseurs à pied; Kieffer, lieutenant.

17 juillet. M. Rey, venant du 2e voltigeurs de la garde, par permutation avec M. Lédemé.

17 novembre. M. Lavedan, lieutenant, en remplacement de M. Augier de Lajallet, nommé adjudant-major.

Lieutenants.

9 mars. M. Gueit, sous-lieutenant.

13 avril. MM. Lebis, sous-lieutenant au 2e voltigeurs de la garde; de Rodellec du Porzic, sous-lieutenant au 69e.

7 août. M. Vivès, sous-lieutenant, en remplacement de M. Lebis, admis à la retraite.

17 novembre. MM. Auboin, sous-lieutenant, en remplacement de M. Lavedan, nommé capitaine; Bach, sous-lieutenant, en remplacement de M. Vallier, décédé.

Sous-lieutenants.

9 mars. M. Picault, sergent-major aux tirailleurs algériens.

13 avril. M. Aubry, adjudant.

7 août. M. Raguet, adjudant au 81e

17 novembre. M. Tissier, adjudant au 90e.

1868. — Le commencement de l'année 1868 se passe sans incident remarquable. Au mois de juillet, les deux bataillons d'Aubervilliers vont bivouaquer pendant quinze jours au camp de Saint-Maur, devenu camp d'instruction pour les troupes de la garnison de Paris.

A la fin de septembre, le mouvement annuel des régiments composant la garnison de Paris, s'effectue suivant les règles établies. Le 95e est réuni à la caserne de Reuilly (2 octobre).

NOMINATIONS ET PROMOTIONS EN 1868

Capitaines.

11 mars. M. Lartet, lieutenant, en remplacement de M. d'Aigrevaux, admis à la retraite.

10 août. MM. Sorrel, lieutenant, en remplacement de M. Renaux, décédé; Collavet, capitaine au 3e grenadiers de la garde, par permutation avec M. Morand.

6 novembre. M. Baldy, capitaine, venant du 3e zouaves, par permutation avec M. Sorrel.

Lieutenants.

11 mars. M. Riol, sous-lieutenant.

10 août. MM. Lavergne, Servières, Bellegarde, sous-lieutenants.

Sous-lieutenants.

11 mars. M. Destephen, sergent-major au 43e, en remplacement de M. Despont, décédé.

10 août. MM. Battaglini, sergent-major au 93e; Bruant, sergent-major au 3e zouaves; Laporte, sous-lieutenant au 98e.

23 décembre. M. Majesté, sous-lieutenant au 2e zouaves, par permutation avec M. Lion.

1869. — Le régiment passe, comme l'année précédente, quinze jours au camp de Saint-Maur, après lesquels il revient tout entier à Paris.

NOMINATIONS ET PROMOTIONS EN 1869

Chef de bataillon.

2 août. M. Lamy, capitaine, nommé au 96e.

Capitaines.

6 mars. M. Bouard, lieutenant.

7 août. MM. Herbinger, lieutenant; Hauger-Gounouilhou, lieutenant, en remplacement de M. Didier; Guelfucci, capitaine au 4e voltigeurs de la garde, par permutation avec M. Fourey.

Lieutenants.

6 mars. M. Vialla, sous-lieutenant.

7 août. MM. Gauthier, Derro, sous-lieutenants.

Sous-lieutenants.

6 mars. M. Boutault, adjudant au 85e.
7 août. MM. Agniel, sergent-major au 91e; Lelorrain, adjudant au 74e.
8 septembre. MM. Minoret, Combes, élèves de Saint-Cyr.
29 novembre. M. Darmezin, adjudant au 2e.

1870. — Le 16 mars, le 95e quitte les casernes de Napoléon et de Lourcine pour occuper une partie des forts de la rive gauche. A cette époque, le colonel Cousin, nommé par décret du 12 mars 1870 au 3e régiment de la garde impériale, quitte le corps et est remplacé par le colonel Davout, duc d'Auerstaedt.

Ainsi que les années précédentes, le 95e se rend le 1er juillet au camp de Saint-Maur. Le 15, il y reçoit l'ordre d'aller réoccuper le lendemain matin son ancien casernement et de faire le même jour ses préparatifs de départ pour la frontière de l'Est.

CHAPITRE V

1870-1871

Campagne de 1870. — La France était restée spectatrice des évènements qui s'étaient passés en Europe depuis plusieurs années. L'expédition du Mexique qui absorbait son attention, ses forces et ses ressources l'avaient empêchée, au moment décisif de la guerre de 1866, de mettre en ligne, sur sa frontière du nord-est, l'armée qui lui était nécessaire pour exercer sur les évènements une légitime influence.

Elle espérait, sans s'immiscer aux affaires intérieures de l'Allemagne, obtenir d'elle ce qu'elle avait obtenu de l'Italie, à la suite de ses agrandissements; mais les succès de la Prusse avaient été trop complets pour que son gouvernement voulût consentir à la moindre concession.

L'insuccès des négociations avec l'Allemagne, le regret de l'occasion perdue, les évènements du Mexique et différentes questions budgétaires jettent dans la population une sorte d'irritation nerveuse, d'impatience irréfléchie qui prépare le gouvernement aux résolutions les plus imprudentes et rend la guerre inévitable entre les deux pays.

C'est alors que se présente la candidature du prince de Hohenzollern au trône d'Espagne. La France, redoutant l'influence prussienne en Espagne, mit de l'opposition à l'avènement de ce prince qui s'empressa de retirer sa candidature; mais, non content de ce succès, le gouvernement voulut obtenir du roi de Prusse, chef de la famille des Hohenzollern, l'assurance que cette candidature ne se reproduirait plus à l'avenir. Le refus du roi Guillaume fut considéré comme un casus belli.

La guerre, en effet, était déclarée le 15 juillet 1870.

Le 16 juillet, le régiment quitte les forts d'Ivry et de Bicêtre, à l'effectif de 64 officiers et 1,597 sous-officiers et soldats, et va s'embarquer à la gare de l'Est.

Il y reçoit un détachement de 70 hommes venus du dépôt qui reste à Auxerre.

Le 17, à midi, le régiment arrive en gare de Metz; les 1er et 2e bataillons se rendent à Saint-Avold et y reçoivent immédiatement l'ordre de rétrograder sur Metz. Ils remontent en chemin de fer et rejoignent au ban Saint-Martin le 3e bataillon et le reste de la division.

A la formation de l'armée du Rhin, la 1re division de l'armée de Paris devint la 1re division du 3e corps, commandé par le maréchal Bazaine; elle fut ainsi constituée :

Général de division : M. Montaudon.
Chef d'état-major : Colonel Foloppe.

1re BRIGADE : Général Aymard.

18e bataillon de chasseurs. — 51e et 62e de ligne.

2e BRIGADE : Général Clinchant.

81e et 95e de ligne.
Cavalerie. — 3e régiment de chasseurs.
2 batteries de 4 rayé, 1 batterie de mitrailleuses, 1 compagnie du génie.

En entrant en campagne, après quelques promotions et permutations, le cadre du 95e, en officiers, était ainsi composé :

MM. Davout, duc d'Auerstaedt, colonel.
Thoumini de la Haulle, lieutenant-colonel.
Coste, médecin-major de 1re classe.
Stieldorff, médecin aide-major de 1re classe.
Dion, lieutenant d'état-major.
Aubry, sous-lieutenant, officier-payeur.
Destephen, sous-lieutenant, porte-drapeau.
Demange, chef de musique.
Gouirand, — , à la suite.

1er BATAILLON

ÉTAT-MAJOR. MM. Genestet de Planhol, *chef de bataillon.*
— Delon, *capitaine adjudant-major.*

Capitaines.	Lieutenants.	Sous-lieutenants.
1re Herbinger.	Servières.	Lelorrain,
2e Sajous.	Nirascou.	Jullian Achille.
3e Rey.	Petit.	Ouzilleau.
4e Granarolo.	Derro.	De Charry.
5e Hauger-Gounouilhou	Deluc.	Stoffels.
6e Guelfucci.	Douzans.	Jullian Albert.

2e BATAILLON

ÉTAT-MAJOR. MM. Rozier de Linage, *chef de bataillon.*
— Quarante, *capitaine adjudant-major.*

Capitaines.	Lieutenants.	Sous-lieutenants.
1re Bouard.	Bellegarde.	Rey.
2e Augier de Lajallet.	Agniel.	Picault.
3e Lebrun.	Riol.	Roze des Ordons.
4e Prélard.	Rebut.	Tissier.
5e Foury.	Lavergne.	Battaglini.
6e Kieffer.	Gueit.	Pinet.

3e BATAILLON

ÉTAT-MAJOR. MM. Sorrel, *chef de bataillon.*
— Combe, *capitaine adjudant-major.*

Capitaines.	Lieutenants.	Sous-lieutenants.
1re Leroy.	Gaultier.	Raguet.
2e Roy.	Auboin.	Jacquelin.
3e Barthès.	Alluin.	Boutault.
4e Corteggiani.	Farny.	Gachet.
5e Pyot.	Vialla.	Laporte.
6e Lartet.	Santolini.	Oulès.

Le sous-lieutenant Avril, promu à une compagnie de dépôt au début de la campagne, fut autorisé sur sa demande et à cause de sa connaissance de la langue allemande, à rester aux bataillons de guerre.

Le régiment, au ban Saint-Martin, s'occupe d'une manière active de détails d'organisation.

Les journées des 18 au 22 sont consacrées à combler les lacunes d'une administration complètement en défaut. Les magasins de la ville de Metz étaient mal approvisionnés.

Le colonel Davout se rendant compte de la situation tient à se préparer des ressources, et il prescrit des achats de toute nature dans le but d'améliorer l'ordinaire des soldats. Une commission constituée par lui est chargée de ce soin; un des capitaines, membre de la commission, faisait chaque jour les achats de denrées pour tout le régiment.

Les premiers vivres de campagne ne furent distribués que le 3 août; mais grâce à la sollicitude du chef de corps, le 95ᵉ ne se ressentit pas de ce désordre administratif.

Le colonel Davout avait pour principe qu'une alimentation suffisante, intelligemment soutenue, doit être considérée comme la base de toute entreprise militaire, et il ne s'en départit pas un instant jusqu'au dernier jour de la campagne.

Le 22, la division part pour Boulay, par une très forte chaleur, et arrive sans laisser de traînards, malgré les fatigues de la journée.

Le 24, on quitte les bas-fonds pour porter les tentes sur les hauteurs. Le même jour, le 1ᵉʳ bataillon est envoyé en reconnaissance sur la route de Saint-Avold; il s'avance jusqu'aux Quatre-Vents.

Après deux changements de camps, le 27, la division va s'établir à Boucheporn, à douze kilomètres de Boulay; le temps pluvieux, depuis quelques jours, devient très mauvais.

Le 29, les 1ᵉʳ et 2ᵉ bataillons partent en reconnaissance jusqu'à Warsberg et Ham-sous-Warsberg, et rentrent au camp très fatigués par une marche longue et pénible.

Le 30, les 1ᵉʳ et 3ᵉ bataillons exécutent la même reconnaissance par un temps toujours très mauvais et des pluies torrentielles.

Le 31, le régiment quitte Boucheporn, pour marcher vers Sarrebrück; la division est arrêtée pendant plus de deux heures, près de Saint-Avold, par les mouvements du 2ᵉ corps.

A la suite de ces retards imprévus, les troupes arrivent

très fatiguées à Hombourg-le-Bas : elles y reçoivent, à leur arrivée, une grosse pluie d'orage.

Le 1er août, le régiment va camper à Merlebach ; un détachement de 300 hommes, venu du dépôt, sous les ordres du capitaine Rey, y rejoint le corps et est réparti dans les compagnies.

Le 2, le 95e se porte de Merlebach sur Morsbach. La division exécute un mouvement en avant pour protéger les opérations du 2e corps, qui attaquait Sarrebrück ; elle traverse Forbach et prend position sur les hauteurs qui dominent la petite Rosselle. Le mouvement attribué à l'ennemi ne s'étant pas dessiné, le régiment revient occuper Morsbach ; il y trouve un deuxième détachement de 400 hommes, arrivant d'Auxerre, sous les ordres du capitaine Leroy.

Le 3, il quitte Morsbach pour aller camper en avant de Forbach, sur le chemin de la petite Rosselle.

Le 4, après une marche en retraite jusqu'à Rossbrück, le 95e repart précipitamment pour Hombourg-le-Haut, où se trouve le 15e bataillon de chasseurs qu'il renforce dans le but de protéger la gare du chemin de fer.

Le 5, le régiment traverse Merlebach et Rossbrück et prend la route de Sarreguemines. A la nuit seulement, et après une marche pénible, il rallie la division campée sur les hauteurs dominant la Sarre.

Le 6, les compagnies de grand'garde à la tête de pont et au gué de la Sarre signalent des vedettes ennemies. A 10 heures, on entend le canon de Spicheren ; malgré l'attente générale, la division ne fait aucun mouvement.

A cinq heures, on donne le signal du départ au moment où il devenait matériellement impossible d'arriver assez à temps pour prendre part à une action quelconque. Toutefois le régiment a bon espoir et marche avec gaieté, mais il n'atteint le champ de bataille que vers dix heures du soir alors que la lutte était terminée. La nuit se passe à attendre des nouvelles que l'on finit par pressentir désastreuses.

Le 7, à trois heures du matin, on bat en retraite sur Putte-

lange ; un brouillard épais couvre la marche. Des généraux, des officiers du 2e corps arrivent dans ce village ; c'est alors que l'on apprend d'une manière positive la défaite de Forbach.

Le 8, la retraite se continue. La division arrive assez tard à Vals-les-Faulquemont ; elle fait sa jonction avec la division Metman. Le campement est établi en prévision d'un combat ; mais les Prussiens qui suivaient cependant la division de près ne font aucune démonstration.

Le 9, par une pluie battante, les deux divisions du 3e corps protégent à tour de rôle la retraite, mais coupées vers trois heures par le 2e corps, près de la Nied, elles sont retardées dans leur marche. Le régiment n'arrive que vers 10 heures du soir dans les environs de Pange. Le 10, seulement, de grand matin, par un léger mouvement de retraite, il rallie la division sur la position même de Pange qui paraissait devoir être le théâtre d'un grand combat ; elle fut évacuée pendant la nuit.

Le 11, par un temps épouvantable, le 95e forme l'extrême arrière-garde. Il escorte le convoi et n'arrive que vers deux heures près du bois de Borny.

Le 12 et le 13 on campe dans une clairière située dans les environs du bois. Un détachement de 127 hommes sous les ordres du sous-lieutenant Raguet y rejoint le régiment.

Le maréchal Bazaine nommé par décret du 12 août commandant en chef de l'armée du Rhin est remplacé au 3e corps par le général Decaen. Un conseil de guerre décida, le 13, que l'armée du maréchal Bazaine se retirerait sur Châlons pour y opérer sa jonction avec celle du maréchal Mac-Mahon. En conséquence des ordres furent donnés pour se porter sur la rive gauche de la Moselle et de là gagner Verdun.

Borny, 14 août. — Le mouvement commença dès quatre heures du matin en s'opérant par les deux ailes. Le 3e corps pendant ce temps avait reçu l'ordre de se tenir prêt à toute éventualité ; mais il ne devait partir que dans l'après-midi pour aller camper sur les hauteurs de la rive gauche de la Moselle. La moitié de la division était en marche lorsque, vers quatre

heures du soir, le premier coup de canon se fit entendre du côté de Colombey. Le général Montaudon alla s'assurer de l'importance de l'engagement; puis il fit occuper par le 95ᵉ le bois de Borny et les haies situées en avant du bois; l'autre régiment de la brigade Clinchant, le 81ᵉ, resta massé en réserve.

Les compagnies du 95ᵉ déployées en tirailleurs attendaient en vain leur tour d'entrer en action; la 6ᵉ compagnie du 1ᵉʳ bataillon seule (compagnie Guelfucci) échangea quelques coups de fusil avec l'ennemi et eut un homme tué [1].

Le général Decaen commandant le 3ᵉ corps fut blessé mortellement et remplacé dans son commandement par le maréchal Lebœuf.

A dix heures et demie le régiment se rassemble sous le fort de Queuleu; il quitte cette position vers deux heures de la nuit, traverse Metz et prend place dans la division à neuf heures du matin sur le glacis du fort Saint-Quentin. Ce mouvement ne s'exécute qu'au prix de grandes fatigues en raison du manque d'ordre et de l'encombrement qui en résulte dans les rues, sur les ponts.

Après quelques heures de repos, le régiment se remet en mouvement à deux heures et demie, traverse Lessy, Chatel-Saint-Germain et va camper près de Montigny-la-Grange.

Gravelotte, 16 août. — Le 16 au matin, on forme les éléments d'une compagnie d'éclaireurs volontaires lorsqu'une vive canonnade se fait entendre dans la direction du sud-est. Vers dix heures le colonel reçoit l'ordre de marcher au canon en exécutant un mouvement de flanc.

Arrivés près de la Malmaison, les hommes déposent les sacs; les musiciens sont chargés de les garder.

A ce moment la lutte est fortement engagée; la ligne de bataille française s'étend de Gravelotte à Mars-la-Tour face au sud. La 1ʳᵉ division en réserve se porte entre Saint-Marcel et Villers-au-Bois; le 95ᵉ est déployé en tirailleurs le long du bois de la Jurée

[1] P. A. Bacon.

[illegible] ainsi jusqu'à Gravelotte, prêt à entrer en ligne au cas [illegible] retour offensif de l'ennemi (quatre heures et demie).

Le maréchal Bazaine alors donne l'ordre au général Montauban de descendre à Ars-sur-Moselle afin de tourner les Prussiens et de couper leur retraite sur la rive droite de la Moselle. Le régiment marche en tête de la division; il accélère le pas et les premières compagnies s'engagent dans le bois de Vaux lorsqu'arrive l'ordre de rebrousser chemin. Le général Montauban vient d'apprendre par des habitants que depuis plus de deux heures des renforts prussiens passent la Moselle et marchent sur Gorze.

Jusqu'à ce moment, la bataille était gagnée, l'ennemi était refoulé sur toute la ligne, mais le maréchal préoccupé à tort ou à raison des mouvements considérables de troupes qui lui étaient signalés vers Gorze hésita à pousser de l'avant.

La 1re division se porte en arrière; en traversant le ravin de la Jurée, plusieurs obus tombent dans la colonne sans troubler l'ordre parfait de la marche; l'un d'eux éclate entre la 4e et la 3e compagnie du 2e bataillon et met 11 hommes hors de combat[1].

Il est sept heures et demie du soir quand le régiment arrive près de Rezonville et occupe les enclos et les jardins en avant du village.

Une vive canonnade s'engage entre les deux artilleries, mais les Prussiens ne poussent pas à fond la dernière attaque qu'ils ont préparée sur Rezonville et ils n'arrivent pas jusqu'au régiment au moment de leur dernier effort.

La nuit tombe et le 95e assiste en spectateur à une panique pendant laquelle il montre un calme digne d'éloges.

Des compagnies d'un régiment français voisin prennent pour des uhlans plusieurs escadrons de cuirassiers qui poursuivent les Prussiens dans leur retraite et elles font feu sur eux. Les cavaliers surpris tournent bride et se replient dans le plus grand désordre. En même temps, quelques coups de

[1] Les sous-lieutenants Pinot et Aubry sont légèrement blessés.
Tués : Pasquet, Moritz, Lemelle, Bortaul, Lochion, Rosier, Brombach, Alaux, soldats.

fusil partent d'une ligne de tirailleurs français qui apparaissent tout à coup, se détachant sur le fond du ciel à l'horizon. Tout le monde croit à un retour offensif des Prussiens : cavaliers et fantassins affolés enlèvent dans leur course rétrograde tous les officiers qui veulent les arrêter et passent devant le régiment comme un tourbillon.

Le général Clinchant ne sachant au juste si l'ennemi n'a pas repris l'offensive, se promène au milieu des soldats. Il parle aux différentes compagnies postées dans les enclos et leur enjoint de tenir jusqu'au dernier homme : « Mes enfants, dit-il, je ne compte plus que sur vous, sur votre courage et votre dévouement. »

En un instant, les soldats arrachent des pierres, font des créneaux et attendent résolus à ne tirer qu'à bout portant.

Quelques minutes après l'erreur est reconnue et tout rentre dans l'ordre.

On va d'abord chercher les sacs laissés à la Malmaison et le régiment bivouaque sur le champ de bataille.

Dans l'après-midi, la compagnie Bouard avait été placée comme soutien de l'escorte du maréchal Bazaine, après l'engagement qui l'obligea personnellement de mettre l'épée à la main pour se défendre. Cette compagnie resta postée jusqu'à la fin du combat sur la route de Rezonville à Mars-la-Tour et rejoignit le régiment à dix heures du soir.

La division fut rassemblée le 17 août au matin sur l'emplacement où les sacs avaient été déposés la veille ; une halte de deux heures permit aux troupes de faire le café. Le régiment alla ensuite camper sur un plateau entre les fermes de Leipzig et de Moscou.

Saint-Privat, 18 août. — Pendant la nuit du 17 au 18, l'ennemi avait manœuvré sans être signalé par les éclaireurs et c'est avec surprise que l'on aperçut le matin le défilé des colonnes allemandes qui se portaient sur leurs positions.

La ligne de défense choisie par le maréchal Bazaine s'étendait de Rozérieulles à Saint-Privat-la-Montagne ; le 3e corps

occupait l'espace compris entre les fermes de la Folie et de Moscou. Le général Clinchant avec sa brigade (81e et 95e) fut chargé de la défense d'une partie du bois de Génivaux se reliant à gauche avec la brigade de Courcy de la 2e division.

Vers huit heures et demie, le 95e traverse la pointe du bois de Génivaux, le 1er bataillon s'avance jusqu'à la ferme de Chantrenne; le 2e bataillon pousse une reconnaissance jusqu'à la route de Verneville à Gravelotte; le 3e bataillon s'établit en réserve derrière le bois.

A dix heures, le combat s'engage; le 1er bataillon trop avancé revient à son point de départ c'est-à-dire à la pointe du bois de Génivaux. A ce moment, la lutte n'est sérieusement appréciable qu'entre les deux artilleries; les pièces françaises sont bientôt réduites au silence.

Le régiment prend alors sa position de combat définitive dans des tranchées construites près de la ferme de Leipzig. Le 1er bataillon, à la droite du régiment, s'établit compagnie par compagnie sur la hauteur qui domine la ferme prêt à s'opposer à un mouvement tournant.

La 2e compagnie, une des premières engagées, a l'honneur de faire plier l'ennemi. Le lieutenant Nirascou, avec sa section, exécute un retour offensif si vigoureux que ses adversaires le croyant soutenu, lâchent pied en laissant un grand nombre de morts sur le terrain. Malheureusement le brave lieutenant paie de sa vie ce trait d'audace.

Les autres compagnies, sans s'émouvoir des obus qui éclatent au milieu d'elles, contiennent par un feu tantôt très vif, tantôt modéré et bien ajusté, les efforts de l'ennemi qui ne peut dépasser la lisière du bois.

A quatre heures, les Prussiens reçoivent des renforts et les attaques recommencent plus vives et plus meurtrières; mais elles sont brisées par la tenacité de la 1re division.

Malgré les succès partiels remportés par les Allemands sur la droite française, ils ne purent entamer les positions du 3e corps. Dans le secteur confié au 95e les attaques succes-

sives de l'ennemi vinrent se heurter contre des compagnies habilement envoyées et relevées.

Vers six heures du soir, les Prussiens semblaient avoir rompu le combat. Le bruit des tambours et clairons réunis battant et sonnant la charge du côté de l'extrême droite de l'armée se faisait entendre; tout le monde eut un moment l'espérance de marcher en avant. On croyait à la victoire, mais peu à peu les bruits s'éteignirent, la nuit vint et sur divers points les lueurs sinistres de l'incendie éclairèrent la fin de la lutte[1].

Le 95e apprit plus tard seulement que le 6e corps et une partie du 4e avaient été obligés de céder au nombre. Il reçut des éloges tout particuliers des généraux de brigade et de division ainsi que du maréchal commandant le 3e corps pour sa ferme contenance.

Cette bataille coûta au régiment deux officiers : MM. Nirascou, lieutenant de la 2e compagnie du 1er bataillon, d'une bravoure qu'il est impossible de qualifier; Farny, lieutenant de la 4e compagnie du 3e bataillon, officier de grand mérite[2]. MM. Lebrun, Augier de Lajallet, capitaines, furent grièvement atteints. MM. Boy, Granarolo, capitaines, Agniel, Santolini, Avril et Lavergne, lieutenants, reçurent des blessures moins sérieuses.

Dans la troupe, il y eut 20 hommes tués et 132 blessés, dont quelques-uns encore moururent des suites de leurs blessures.

Le régiment quitta le champ de bataille le 19 août, à trois heures du matin, et retourna vers Metz en passant par Chatel-Saint-Germain; il campa devant le fort de Plappeville. A sept heures et quart du soir, au moment où l'on espérait se

[1] Tués : Nirascou, Farny, lieutenants ; Bordenave, Santucci, sergents ; Roman, Le Tallec caporaux ; Fourgnaud, Pommier, Rosepelly, Gautier, Boissinot, Granet, Grunewald, Rossignol, Murat, Thomas, Théalier, Guillot, Larteyre, Allex, David, Mahès, Laroche, Vernet, Lafille, Gracet, Séchaud, Chou, Poulon, Heinrich, Beffe, soldats.

Officiers blessés. — Boy, Lebrun, Augier de Lajallet, Granarolo, capitaines ; Agniel, Avril, Santolini, lieutenants ; 132 soldats blessés.

[2] Extrait du journal de marche. Le lieutenant Nirascou avait déjà obtenu une citation en 1855 devant Sébastopol.

reposer, il fallut se porter encore plus en arrière et, à onze heures seulement, le mouvement était terminé. Pendant cette même journée, les Allemands achevèrent l'investissement de la place de Metz et interceptèrent les communications avec la France. L'armée était définitivement bloquée.

Siège de Metz. — Le 20, l'état-major général décide que le 3e corps ira occuper l'emplacement compris entre les forts de Saint-Julien et de Queuleu; le régiment quitte son camp le 21, dès le matin, mais par suite de l'encombrement des troupes qui passaient la Moselle sur un seul pont de bateaux, il n'arrive que très tard près du cimetière dit de l'Est, où il campe au milieu des pépinières.

Les journées, du 22 au 25 août, sont employées à des travaux d'intérieur; le régiment se repose des fatigues des jours précédents. La seule mesure militaire prise, grâce à l'initiative du colonel duc d'Auerstaedt, consista dans le placement d'une grand'garde dans la ferme de Belletange, située près du bois de Borny. Les ulhans, qui jusqu'alors s'étaient approchés du camp, se tinrent désormais à une grande distance.

Le service des grand'gardes occupa un bataillon alternativement jusqu'à la fin du siège et fut toujours particulièrement pénible en raison des intempéries et des privations de toutes espèces.

Le 26, de grand matin, le 95e prend les armes et coopère avec le reste de la division à une grande démonstration dirigée vers Noisseville. Ce déploiement de forces n'aboutit qu'à une légère reconnaissance offensive. La journée se passe dans l'attente d'ordres qui n'arrivent pas. A six heures et demie, on sonne la retraite.

A la tombée de la nuit, les 1er et 3e bataillons exécutent par échelons, sous les ordres du général Clinchant, une retraite qui n'est pas inquiétée. Ils rentrent les derniers vers onze heures dans un nouveau camp, près du fort de Bellecroix. Son emplacement, dans un bas-fond et près d'un établissement d'équarrissage, pouvait devenir funeste à la troupe.

Le 27, le colonel obtient de changer de camp. Le régiment s'établit dans des prairies près la porte des Allemands; le 3e bataillon est dirigé sur la ferme des Bordes, où des travaux vont être entrepris pour la construction d'un fort.

Pendant ces allées et venues dans les environs de Metz, on avait vu des hommes arracher des pommes de terre ou des légumes et les abandonner au moment d'un départ subit. Afin d'enlever aux soldats jusqu'à la tentation de la maraude, l'ordre est donné par le colonel de commander des corvées régulières, dans le but d'améliorer les ordinaires. Conduites par un sous-officier ou un caporal, elles vont chercher dans les champs voisins la quantité de légumes suffisante pour une journée, et la valeur en est remboursée immédiatement au propriétaire. Le colonel, en s'efforçant de supprimer le moindre prétexte de désordre, maintient au corps la discipline la plus parfaite.

Le 28, une fausse alerte fait prendre les armes. Le régiment va s'établir en avant de Noisseville et Servigny, sur les positions déjà occupées le 26; à la suite de nouveaux ordres il revient au camp.

Les journées du 29 et du 30 sont employées à faire des achats de vivres en vue d'un départ que tout semble rendre imminent.

Noisseville, 31 août. — Le 31, dès l'aube, la 1re division du 3e corps reçoit l'ordre de partir et exécute des mouvements similaires à ceux du 26. Le 95e reprend ses anciennes positions en avant de la ferme de Bellecroix; le premier bataillon à gauche et les deux autres à droite près du ruisseau qui passe au village de Lauvallier. Chaque fraction se fait éclairer par des compagnies déployées en tirailleurs: on s'observe des deux côtés et quelques rares coups de fusil se font entendre.

La compagnie Barthès, envoyée en reconnaissance, s'arrête dans le hameau de Lauvallier pendant que la section du lieutenant Ouzilleau s'avance avec une grande hardiesse jusqu'à 400 mètres de la ferme de l'Amitié et s'assure qu'elle est fortement occupée.

Enfin, à deux heures et demie seulement, on apprend que le conseil de guerre réuni à Saint-Julien a décidé une attaque générale.

Le 95ᵉ marche en tête de la 1ʳᵉ division et a Noisseville pour objectif. Le colonel réunit le corps d'officiers et explique, avec l'approbation du général Clinchant, les mouvements qui incombent à chacun.

Le 1ᵉʳ bataillon doit exécuter une fausse attaque sur Noisseville pendant que le 2ᵉ, soutenu par le 3ᵉ, s'avancera de front sur la ferme de l'Amitié, la Brasserie et un groupe de maisons situées près de la route; il doit s'efforcer ensuite de tourner le village.

A quatre heures, un coup de canon tiré du fort de Saint-Julien donne le signal de l'attaque et le régiment s'ébranle vigoureusement suivant le mode indiqué par le colonel qui, tout en surveillant l'ensemble du mouvement, s'attache spécialement à la direction des 2ᵉ et 3ᵉ bataillons.

Le 1ᵉʳ bataillon envoie immédiatement trois de ses compagnies en arrière de la crête qui domine Noisseville; la première occupe la ferme de Lauvallier pour protéger la retraite en cas d'insuccès; les deux autres compagnies en colonne par sections restent en réserve.

Ces dispositions prises, le colonel se porte avec le 2ᵉ bataillon à droite (sud) de la route de Sarrelouis; il le forme en colonne de divisions par sections, les sections de tête déployées en tirailleurs pour couvrir le front.

L'infanterie opposée est défilée par un groupe de maisons séparées de la ferme de l'Amitié par la route; l'artillerie française dirige sans résultat des obus vers la ferme; le colonel se décide alors à brusquer l'attaque en menaçant la gauche de l'ennemi.

Il fait marcher le 2ᵉ bataillon en échelons par divisions, l'aile droite en avant. Cinq sections de tirailleurs enlevées vigoureusement par le capitaine Foury et le sous-lieutenant Rey s'élancent au pas gymnastique. La charge se fait entendre et le bataillon parcourt ainsi par bonds successifs un

espace de 500 mètres sous un feu très vif et sans tirer un coup de fusil. On marche comme à une fête avec un entrain irrésistible; le colonel Davout, l'épée à la main, est en tête, excitant ses hommes de la voix et du geste.

Aussitôt que les Prussiens voient leurs flancs menacés, ils se sauvent dans le plus grand désordre, abandonnant une cinquantaine de prisonniers et des fusils qu'ils jettent en fuyant. La ferme de l'Amitié est enlevée.

Le commandant de Linage du 2[e] bataillon fait occuper fortement les maisons voisines et placer des tirailleurs en avant et face à Noisseville derrière les haies. C'est alors que le général Clinchant donne l'ordre au 1[er] bataillon d'attaquer le village de front. Cette attaque se fait avec vigueur; les tirailleurs se portent en avant sous un feu très vif; la compagnie Hauger, appuyée par la compagnie Guelfucci, se jette résolument, baïonnette basse, sur la tranchée-abri qui couvre la droite de Noisseville. Les ennemis sont littéralement enlevés et s'enfuient dans le village

La 1[re] compagnie, envoyée par le commandant de Planhol, accourt à l'aide et poursuit les fuyards. La panique se communique aux défenseurs du cimetière, véritable forteresse crénelée défendue par 300 fantassins, et de tous côtés les Prussiens battent en retraite, laissant le 1[er] bataillon maître de la position.

Pendant ce temps, le 2[e] bataillon repousse vigoureusement les contre-attaques ennemies et se maintient avec beaucoup de ténacité.

Le 3[e] bataillon, placé à l'extrême droite, reçoit enfin l'ordre de s'avancer. Le commandant Sorrel place immédiatement le demi-bataillon de droite sous le commandement du capitaine Barthès et le lance au pas gymnastique. Quelques hommes tombent, mais les rangs restent compactes, pleins d'enthousiasme; l'adversaire est obligé de reculer.

Le combat dure jusqu'à la nuit, les tirailleurs gagnant toujours du terrain. Vers la fin de l'action, le sous-lieutenant Picot reçoit l'ordre de se porter avec sa section sur le flanc

droit de la colonne et de s'emparer d'un point dominant; l'attaque, menée avec énergie, a pour résultat de débusquer un peloton de Prussiens, qui sont en grande partie tués ou blessés.

A droite restait encore une petite cabane, comme en en voit dans les vignes, d'où partaient incessamment des coups de feu qui causaient beaucoup de mal. Immédiatement, les deux premières escouades de la section, conduites par le sergent Boyrie et les caporaux Pineau et Raveau, s'élancent à la baïonnette, s'emparent de la cabane et font 16 prisonniers.

A neuf heures et demie du soir, une colonne ennemie s'avance pour reprendre le village de Noisseville au son des fifres et tambours jouant et battant la charge.

Les dispositions prises par le colonel pour garantir la route de Boulay et le village ont été si bien ordonnées que l'effort des Prussiens vient échouer contre les feux croisés de quelques fractions d'un faible effectif.

Une section de la 3ᵉ compagnie du 3ᵉ bataillon, sous le commandement du lieutenant Ouzilleau, se distingue d'une manière toute particulière.

Elle attend de pied ferme une des colonnes ennemies; cette dernière, fusillée d'abord à bout portant par une décharge d'ensemble, est ensuite résolûment abordée à la baïonnette; malgré ses trois cents hommes environ, elle s'enfuit dans le plus grand désordre, abandonnant des blessés et des prisonniers.

Le lieutenant Ouzilleau fut cité à l'ordre de l'armée du Rhin pour le courage et le sang-froid qu'il déploya dans cette soirée.

Les pertes, dans l'attaque de nuit, furent insignifiantes, mais la prise de Noisseville et de la ferme de l'Amitié coûta de grands sacrifices.

Le lieutenant Derro tomba en marchant à l'assaut du village.

Le sous-lieutenant Jullian (Albert) qui, sortant de Saint-Cyr, n'était resté aux bataillons actifs que sur ses instances, fit

preuve d'un entrain et d'une bravoure remarquables. Blessé d'abord à la cuisse, il n'en reste pas moins devant sa section et la conduit à l'assaut; blessé de nouveau à la tête, il prend un fusil et crie à ses hommes : « En avant, suivez-moi. » Il tombe enfin frappé à mort par une troisième balle; mais l'élan de ses soldats était décuplé.

Le sous-lieutenant Stoffels, blessé à la rotule, mourut le 13 octobre dans sa famille, qui résidait à Metz.

37 hommes furent tués, 39 moururent des suites de leurs blessures et 220 furent blessés plus ou moins grièvement.

Parmi eux, le sergent Archer, de la 1re compagnie du 1er bataillon, eut le bras gauche fracassé par une balle. Le capitaine Herbinger l'engageant à se retirer, il lui adresse cette noble réponse : « Pourquoi faire? il me reste encore le droit, et c'est le meilleur [1]. »

Sept hommes seulement furent portés comme disparus au 95e pendant la durée de la campagne.

Après la dernière attaque, à dix heures du soir, le général Clinchant jugeant que le régiment avait besoin de repos, le fit relever dans ses positions par le 81e. Les tirailleurs étaient alors à cinq cents mètres en avant de Noisseville.

Le lendemain, dès la pointe du jour, l'ennemi voulut reprendre le terrain perdu la veille et dirigea sur le village le feu de cinq batteries.

Pendant la nuit, les positions à la droite et à la gauche de la division avaient été dégarnies sans aucun avertissement préalable aux régiments restants; l'ennemi, au contraire, avait

[1] *Officiers tués.* — Derro, lieutenant; Jullian Albert, Stoffels, sous-lieutenants.

Officiers blessés. — Anthoine Prélard, capitaine ; Deluc, Lavergne, Gueit, lieutenants; de Charry, sous-lieutenant.

Tués : Pon, Rojou, Dutrey, Brun, Mathieu, sergents ; Faure, Bayle, Herrouch, Hyenné, Zoller, caporaux ; Bielle-Rahel, Planard, Garreau, Jammès, Fabre, Mausolier, Sentex, Hulliger, Fournet, Mérijeau, Darrouzin, Bousquet, Moulié, Adam, Gérome, Permis, Gouis, Mazères, Lefrançois, Allias, Brunet, Fabre, Borne, Oudot, Daubal, Garrouste, Bouvard, Wattel, Dejean, Pitelet, Seyres, Prudhomme, Darlanne, Barbier, Breton, Cuny, Delorme, Bonnet, Guyonnet, Devoves, Fournier, Mathieu, Desrame, Jeanpierre, Demeny, Doppler, Millon, Jambon, Nargassans, Larrue, Dousson, Lalanne, Moulou, Baudron, Druon, Jean dit Baptiste Moutin, Vernède, Saimiard, Arribey, Henzelin, Bandat, Dubas, Anglès, Cambon, Raynal ; 220 hommes blessés.

accumulé des forces considérables; il prononça un mouvement offensif dès le matin.

Le 95e et le 81e défendirent Noisseville jusqu'à onze heures, et ce fut avec un profond regret que le régiment se vit obligé de battre en retraite. La marche rétrograde s'effectua dans l'ordre le plus parfait. Le capitaine Guelfucci, passant devant le cimetière si vaillamment disputé la veille, arrêta ses hommes; il fit battre aux champs et rendre les honneurs aux braves officiers et soldats tués dans le combat du 31.

La belle tenue du 95e dans cette retraite valut au colonel et au régiment les félicitations du maréchal Lebœuf et des généraux présents.

Les pertes furent peu considérables [1]. Les 1er et 2e bataillons allèrent reprendre leur ancien campement. Le 3e resta près de la ferme des Bordes.

A partir du 2, le 95e, comme tout le 3e corps, entre dans une période d'inaction et ne livre plus de combat important jusqu'à la fin du siège. Peu à peu les vivres sont réduits; on commence la distribution de la viande de cheval le 3 [2].

Vers le 7, le temps devient très mauvais et les soldats campent dans la boue pendant plusieurs jours.

Le 8, le 1er bataillon va occuper le village de Borny et envoie deux compagnies à la ferme de Sébastopol [3].

Pendant la nuit du 9, l'attaque de la ferme de Bellecroix fait prendre les armes; mais ce n'est qu'une alerte.

Le 11 a lieu, devant le régiment rassemblé et le drapeau déployé, la distribution des récompenses accordées à la suite des combats précédents.

DÉCRET DU 4 SEPTEMBRE 1870 (combat de Borny).

Chevalier : Guelfucci, capitaine.
Médailles militaires : Lévy, sergent; Gouaux, soldat de 1re classe.

[1] Parmi les tués on cite Thiondellet, caporal; Volondas, Laporte, soldats. Blessé : Pinet, sous-lieutenant.

[2] Tué le 3 septembre, Dubas, soldat.

[3] Tué le 8 septembre, Daniau, Labatut, soldats.

DÉCRET DU 5 SEPTEMBRE 1870 (combats de Rezonville et Amanvilliers).

Officier : Rozier de Linage, chef de bataillon.
Chevaliers : Bouard, Hauger-Gounouilhou, capitaines.
Médailles militaires : Pascal, sergent-major de 2e cl.; Vergne, Kieffer, Gley, Erra, Vachier, Archer, Gallet, Santucci, sergents; Gaultier caporal; Saintenave, Pommier, Décannes, Jean dit Papanon, soldats de 1re cl.; Diribarne, Voisinet, soldats de 2e cl.

DÉCRET DU 9 SEPTEMBRE 1870.

Officiers : Coste, médecin-major de 1re classe; Lebrun, capitaine.
Chevalier : Agniel, lieutenant.

Le régiment reçut, dans la suite, les récompenses suivantes :

DÉCRET DU 24 SEPTEMBRE 1870 (combat de Noisseville).

Chevaliers : Anthoine-Prélard, capitaine; Avril, Pinet, lieutenants; Chosson, sergent; Stoffels, sous-lieutenant.
Médailles militaires : Schott, Lacoste, Strehl, sergents; Puvet, Paraire, Cannac, soldats de 1re classe.

DÉCRET DU 30 SEPTEMBRE 1870

Médailles militaires : Wolff, sergent de 2e classe; Leroy, soldat de 2e classe.

DÉCRET DU 5 OCTOBRE 1870

Chevalier : Servières, lieutenant.
Médailles militaires : Péré, sergent de 2e classe; Leguenec, caporal de 2e classe; Garand, Destrade, soldats de 1re classe.

Le 13 septembre arriva la nouvelle du désastre de Sedan; le 95e fut étonné, mais non découragé par cette capitulation à laquelle on ne voulut croire pendant quelques jours.

Le 14, le 1er bataillon revient camper avec le régiment qui, jusqu'à la fin du mois, fournit de nombreux travailleurs à la redoute des Bordes.

Le 22, le 95e prit les armes à midi pour escorter un fourrage

fait au village de Lauvallier. Quand le train eut terminé sa mission, les compagnies déployées en tirailleurs protégèrent la retraite; sept hommes furent blessés par des éclats d'obus. La même opération se renouvela le 27.

Pendant ce temps, les rations continuaient à être réduites chaque jour. Le colonel fit de nombreux achats dans le commerce pour suppléer aux denrées que les magasins de l'État ne pouvaient plus fournir aux hommes et tâcher d'arrêter les maladies, qui menaçaient de décimer le régiment. Sa sollicitude se porta aussi vers les ambulances, où il chercha par tous les moyens à augmenter le bien-être du soldat. Tous les jours, par son ordre, des officiers étaient désignés pour visiter les blessés du régiment et leur porter, en même temps que des secours, une bonne parole, un bon souvenir du 95e.

Ceux qui ont été chargés de cette pieuse et touchante mission peuvent encore témoigner de la joie et de l'attendrissement de ces braves gens qui, entourés d'une attention bienveillante, comprenaient enfin que le mot de frère d'armes n'était pas une vaine parole.

Dans les premiers jours du mois [1], on parla sérieusement de percer la ligne ennemie; les bagages des officiers furent réduits à une cantine par compagnie. On attendit vainement de nouveaux ordres, et les espérances se changèrent en une profonde déception.

Les seules opérations militaires que l'on peut encore signaler sont celles de la compagnie franche formée depuis le 16 août sous le commandement du lieutenant Avril. A plusieurs reprises il alla jeter le trouble dans les avant-postes prussiens, en face du bois de Borny. Ses expéditions furent toujours couronnées de succès: après avoir tué quelques hommes, il faisait des prisonniers et rapportait comme trophées des casques ou des armes.

Le 11, le régiment alla occuper Borny et fournit la garde du bois, composée de deux compagnies.

[1] 2 octobre, tué : Rochet, soldat.

A partir de cette époque, la misère devient chaque jour plus grande ; la nourriture insuffisante, les intempéries de la saison contribuent encore à augmenter les souffrances du soldat. Des bruits de capitulation commencent à circuler dès le 21 ; on refuse d'y croire, mais la nouvelle n'est que trop vraie, et le 27, le colonel annonce le fatal évènement.

C'est à l'aide de faux-fuyants de l'autorité militaire que les armes sont déposées au fort Queuleu.

Le maréchal Bazaine prescrit de faire porter les drapeaux à l'arsenal où ils doivent être brûlés. Les ordres n'étaient pas suffisamment précis ; ils furent mal interprétés et le drapeau du 95e, comme beaucoup d'autres, fut livré aux Prussiens.

Le 28, eut lieu la reddition de la ville ; l'armée défila devant l'ennemi.

Le colonel Davout avant le départ réunit son régiment et lui adressa quelques paroles d'adieu pleines de cœur prononcées avec une émotion partagée par tous les assistants.

Le général Montaudon, la veille, avait fait parvenir aux régiments de sa division l'ordre du jour suivant :

« Les malheurs de la guerre vont nous disperser lorsque nous étions plus que jamais prêts à combattre. C'est avec une profonde douleur que votre général se sépare d'une division dont il était fier à juste titre.

« Le souvenir de votre discipline, de votre valeur, de vos exploits, restera gravé dans sa mémoire et il veut le consacrer aujourd'hui en vous donnant un témoignage solennel de sa satisfaction.

« Les rapports de l'ennemi vous rendent involontairement le même hommage. Partout il avoue que ses efforts ont été impuissants là où se trouvait la division.

« Soldats, le jour où vous rentrerez dans vos foyers vous pourrez dire avec un légitime orgueil :

« J'étais aux combats de Borny, de Rezonville, de Noisseville ; j'appartenais à la 1re division du 3e corps.

« Général MONTAUDON. »

Les soldats du régiment pour la plupart furent internés à Kœnigsberg. Les officiers dirigés d'abord sur Coblentz furent disséminés dans plusieurs places de guerre de la Prusse.

DÉPÔT 1870-1871

Pendant que les bataillons de guerre subissaient les rudes épreuves du blocus de Metz, le dépôt resté à Auxerre s'occupait avec activité de l'organisation des nouvelles levées.

Il dirigea sur les bataillons de guerre quatre détachements présentant un effectif total de 915 hommes et quatorze compagnies sur différents régiments de marche, savoir : une compagnie de 197 hommes au 32e régiment de marche ; une de 218 hommes au 36e ; une de 218 hommes au 45e ; quatre de 881 hommes au 51e ; six de 813 hommes au 112e régiment de ligne et une de 218 hommes au 138e.

Le 3 novembre, le dépôt quitta Auxerre sous les ordres du major Vincent Duportal, à l'effectif de 5 officiers et 700 sous-officiers et soldats. Il fut dirigé par les voies rapides sur Marseille où il arriva le 7.

Les travaux d'organisation se continuèrent dans la nouvelle garnison. Dans le courant du mois de décembre, 3 compagnies formant un effectif de 600 hommes furent envoyées au 3e régiment de zouaves de marche, un détachement de 80 hommes au 80e de marche et un autre de 100 hommes au 92e de marche.

NOMINATIONS ET PROMOTIONS EN 1870.

Colonels.

12 mars. M. Cousin, colonel, nommé au 3e grenadiers de la garde.

12 septembre. M. Thoumini de la Haulle, lieutenant-colonel, nommé au 44e.

Lieutenants-colonels.

21 août. M. Barbe, chef de bataillon, nommé au 22e.

9 septembre. M. Haffner, chef de bataillon.

12 septembre. M. Genestet de Planhol, chef de bataillon, nommé au 51e.

24 septembre. M. Rozier de Linage, chef de bataillon, nommé au 85e.

Chefs de bataillon.

15 juillet. M. Augier de Lajallet, capitaine.

4 août. M. Delon, capitaine, nommé au 81ᵉ.

9 septembre. M. d'Esclevins, capitaine au 51ᵉ.

12 septembre. M. Quarante, capitaine, nommé au 41ᵉ.

24 septembre. M. de Baillou, capitaine.

19 novembre. M. Saussac, Louis-Alphonse, capitaine, nommé au 51ᵉ.

Capitaines.

15 juillet. M. Verbois, lieutenant, en remplacement de M. Varaigne.

17 juillet. M. Pyot, lieutenant, passe le 1ᵉʳ décembre 1870, au 4ᵉ zouaves.

4 août. M. Alluin, lieutenant, en remplacement de M. Roux, mis en non activité, passe le 1ᵉʳ novembre 1870 au 112ᵉ.

12 août. M. Agniel, lieutenant,

24 août. MM. Douzans, lieutenant ; Saussac, lieutenant.

28 septembre. M. Deluc, lieutenant, passe le 23 avril 1872 au 23ᵉ.

11 octobre. M. Vivès, lieutenant, nommé au 1ᵉʳ bataillon de chasseurs à pied.

1ᵉʳ novembre. MM. Vincens, lieutenant, nommé au 112ᵉ ; Lavedan, capitaine, nommé au 112ᵉ.

3 décembre. M. Traissac, lieutenant, nommé au 2ᵉ zouaves.

Lieutenants.

17 juillet. MM. Hamann, Avril, Santolini, sous-lieutenants.

9 août. MM. Jullian Achille et Jacquelin, sous-lieutenants.

24 août. MM. Ouzilleau, Rouvière, Pinet, Oulès, sous-lieutenants.

9 septembre. De Charry, sous-lieutenant.

1ᵉʳ novembre. MM. Robinet et Bach, lieutenants, passés aux 138ᵉ et 112ᵉ.

Sous-lieutenants.

17 juillet. MM. Rey, adjudant ; Jullian Albert et Roze des Ordons, élèves de Saint-Cyr.

24 août. MM. Galand, Mathieu et Gaché, adjudants.

9 septembre. MM. Fouquès, adjudant ; Michel, sergent-major.

28 septembre. M. Bousquet, sergent-major.

Pendant les deux premiers mois de l'année 1871, le dépôt réduit par le départ des divers détachements aux cadres seuls vit son effectif grossir progressivement et put organiser une colonne mobile de 100 hommes. Cette colonne, sous les ordres du capitaine Gueil, rayonna dans le département des Bouches-

du-Rhône du 16 février au 7 mars, afin de rechercher et d'arrêter les nombreux réfractaires de ce département.

Quelques manifestations ayant eu lieu à Marseille en faveur de la Commune de Paris, le général de division, dans le but de soustraire les troupes à de mauvaises influences, décida que tous les corps de la garnison quitteraient la ville.

L'évacuation eut lieu le 24 et les troupes se retirèrent à Aubagne et dans les communes environnantes. Le dépôt, à l'effectif de 300 hommes, sans compter la compagnie hors-rang, fut cantonné à Géménos ; il y resta du 25 mars au 3 avril.

Des troubles éclatèrent à Marseille ; le dépôt du 95e fit partie des corps chargés de rétablir l'ordre. Il occupa le 4 au matin, avec un détachement du 48e et une batterie d'artillerie, les hauteurs de Notre-Dame de la Garde.

Quelques coups de canon furent tirés et les insurgés renfermés dans la Préfecture se rendirent ; la ville entière rentra dans le calme et quelques jours après, le 11, le dépôt descendit des hauteurs pour rentrer dans son ancien casernement.

C'est là, autour des trois compagnies qui existaient alors au dépôt, que se forma un nouveau 95e, avec les cadres d'officiers du 138e qui venait d'être licencié et les débris des anciens bataillons de guerre du 95e, que la paix avec l'Allemagne avait rendus à la liberté.

Vers la fin du mois de juillet, le régiment se trouva régulièrement constitué à 25 compagnies.

M. Choppin-Mérey, nommé colonel au 95e de ligne par décret du 16 septembre, arriva au corps le 19 novembre et prit immédiatement le commandement du régiment.

NOMINATIONS ET PROMOTIONS EN 1871

Chefs de bataillon.

4 janvier. M. Lartet, capitaine, nommé au 76e.
14 janvier. M. Agniel, capitaine, nommé au 80e.

Capitaines.

2 avril. M. Herbinger, capitaine, passé au 1er régiment provisoire.
3 février. M. Gueit, lieutenant, passé au 123e le 8 mai 1872.

Lieutenant.

20 décembre. M. Bellegarde, lieutenant, passé au 8e.

1872. — Le 95e fut entièrement reconstitué à quatre bataillons et quitta Marseille au milieu du mois d'octobre pour se rendre à Limoges [1]. Un bataillon fut détaché à Tulle.

NOMINATIONS ET PROMOTIONS EN 1872

Chef de bataillon.

28 octobre. M. Barthés, capitaine, nommé au 70e.

Capitaines.

23 avril. MM. Petit, Rebut, lieutenants.

18 mai. M. Foury, capitaine, passé au 102e.

13 juillet. MM. Auboin, Riol, Servières, Delaunoy, du 94e; Biston, du 100e; Donzel, du 36e, lieutenants; Avril, lieutenant, nommé au 109e.

14 septembre. M. Courtiès, capitaine au 44e, par permutation avec M. Auboin.

28 octobre. M. Vialla, lieutenant, nommé au 107e.

Lieutenants.

21 mai. MM. Tissier, Destephen, Carles, sous-lieutenants, nommés aux 88e, 111e et 87e; Raguet, Aubry, sous-lieutenants, nommés au 88e.

3 août. M. Laporte, sous-lieutenant.

Sous-lieutenants.

20 juin. M. Marque, adjudant au 26e bataillon de chasseurs à pied.

18 octobre. MM. Roquebrune et Cayatte, élèves de Saint-Cyr.

Médecin-major de 2e classe.

21 février. M. Goupil, en remplacement de M. Gavois, passé au 74e.

1873. — Le régiment concourut en 1873 à la formation du 134e de ligne en lui envoyant trois de ses compagnies. Le sort désigna les compagnies commandées par les capitaines Pinoul, Leroy et Lecomte, ainsi que le capitaine adjudant-major Bégis.

[1] *1872.* — La tenue est la même qu'en 1860 (page 191) avec les modifications suivantes : le collet jonquille est orné dans les angles d'écussons bleus portant le numéro du régiment découpé en drap jonquille, paroments bleus, passe-poils bleus ; boutons en cuivre estampés portant au milieu une grenade sans numéro. Les numéros des écussons de collet de la capote en drap gris. Shako en drap bleu foncé avec pourtour en galon jonquille, sur le devant une grenade en cuivre. Pompon à flamme écarlate, jugulaire en cuir noir.

A la même date, le régiment partait de Limoges par les voies rapides pour aller au camp d'Avord; il y arriva le 26 octobre.

COMPOSITION DU RÉGIMENT EN 1873

M. Choppin-Mercy, *colonel.* M. Haffner, *lieutenant-colonel.*

MM. Vincent-Duportal, *major;* Malabard, *médecin-major de 2e classe;* Mangenot, *médecin aide-major de 1re classe;* Husson, *capitaine-trésorier;* Aloïsi, *capitaine d'habillement;* Henri, *sous-lieutenant adjoint au trésorier;* Lefebvre, *sous-lieutenant, porte-drapeau;* Briois, *chef de musique.*

1er BATAILLON

M. Barthélemy, *chef de bataillon.* M. Combe, *cap. adj.-major.*

	Capitaines.	*Lieutenants.*	*Sous-lieutenants.*
1re	Laurent.	Oulès.	Vivet.
2e	Donzel.	Lesprit.	Lesaint.
3e	Douzans.	Dutour.	Barrault.
4e	Jullian.	Baril.	Antoine.
5e	Courties.	Rouan.	Fraixe.
6e	Frayssinaud.	Mathieu.	Guidicelli.

2e BATAILLON

M. de Baillon, *chef de bat.* M. Hauger-Gounouilhou, *cap. adj.-maj.*

	Capitaines.	*Lieutenants.*	*Sous-lieutenants.*
1re	Sajous.	Gaché.	Marque.
2e	Gauthier.	Jacquelin.	Bossan.
3e	Mauduit.	Chardenot.	Barrau.
4e	Bôle.	Tisserand.	Michel.
5e	Riol.	Laporte.	Boudoin.
6e	V.	Gaché.	Bastian.

3e BATAILLON

M. Guigou, *chef de bat.* M. Nouël de Buzonnière, *cap. adj.-maj.*

	Capitaines.	*Lieutenants.*	*Sous-lieutenants.*
1re	Roux.	Roze des Ordons.	Soulié.
2e	Dorey.	Ouzilleau.	Charpentier.
3e	Poupelier.	Laguet.	Martin.
4e	Nicolas.	Hargi.	Beaux.
5e	Delaunoy.	Bergond.	Charnal.
6e	V.	Rousselle.	Cayatte.

4e BATAILLON

M. Deléonet, *chef de bataillon.*

Capitaines.	*Lieutenants.*	*Sous-lieutenants.*
1re Gumery.	Vatin.	Leloire.
2e Laurent.	Gallicier.	Collin.
3e Petit.	Cachet.	Poupelin.

NOMINATIONS ET PROMOTIONS EN 1873

Chefs de bataillon.

4 janvier. M. Taillard, chef de bataillon, venant du 80e, par permutation avec M. Malior.

8 février. M. Déléonet, chef de bataillon au 31e.

23 décembre. M. Germain, chef de bataillon au 115e.

Capitaines.

13 février. MM. Dorey et Gauthier, lieutenants; Laurent, lieutenant du 5e bataillon de chasseurs à pied.

1er avril. M. Aloïsi, capitaine au 33e.

1er mai. MM. Guérin, lieutenant, nommé au 57e; Jullian A., Lecomte, du 77e, lieutenants.

21 juillet. MM. Nicolas, du 38e; Fraissinaud, du 39e; Bôle, du 111e, lieutenants.

31 août. M. Poupelier, capitaine au 3e tirailleurs indigènes.

4 décembre. M. Brachet, capitaine, venant du 74e, par permutation avec M. Fraissinaud.

Lieutenants.

3 mars. MM. Roze des Ordons et Fouquès, sous-lieutenants; Lods, Bergond, Rouan, Tisserand, sous-lieutenants du 2e.

22 mai. MM. Gaché et Mathieu, sous-lieutenants; Pascal, sous-lieutenant, nommé au 18e.

Sous-lieutenants.

27 mars. MM. Antona, adjudant; Vasseur et Garnier, sergents-majors, nommés aux 99e, 77e, 74e.

27 mai. M. Espivent de la Villeboisnet, adjudant, nommé au 81e.

Médecins-majors de 1re classe.

13 mars. M. Ricque, médecin-major de 2e classe au train des équipages, passe au 5e de ligne le 21 juillet.

21 novembre. M. Huguet, médecin-major de 1re classe, venant du 14e d'artillerie.

Médecin-major de 2e classe.

9 janvier. M. Malabard, médecin-major de 2e classe au 7e cuirassiers, passe le 1er août 1874 au 108e.

Chef de musique.

26 juillet. M. Briois, sous-chef, en remplacement de M. Demange, admis à la retraite.

1874-1887. — En vertu d'une nouvelle loi d'organisation, l'armée française est fractionnée en corps d'armée, en divisions et en brigades d'une manière permanente; le 95e fait partie du 8e corps, de la 16e division et de la 31e brigade.

Le régiment exécute pour la première fois en 1874 les grandes manœuvres prescrites par une circulaire ministérielle en date du 16 août.

NOMINATIONS ET PROMOTIONS EN 1874

Colonel.

29 décembre. M. Richard, lieutenant-colonel au 121e, en remplacement de M. Choppin-Mérey, mis en non activité.

Chefs de bataillon.

21 mars. M. Bourboulon, chef de bataillon du 22e, par permutation avec M. de Baillon.

19 septembre. M. Bernard, capitaine au 20e.

29 décembre. M. Michel, capitaine au 40e.

Capitaines.

6 février. MM. Rousselle, Jacquelin, Oulès et Ouzilleau, lieutenants.

5 mars. M. Redoin, capitaine au 89e.

1er novembre. MM. Gaché, du 95e; Verdelet, du 6e, en remplacement de MM. Bôle et Mauduit.

Lieutenants.

21 février. MM. Michel, Raulet et Thomasset du 29e, sous-lieutenants.

11 mai. M. Corbières, sous-lieutenant au 1er zouaves.

7 novembre. MM. Soulié et Lesaint, sous-lieutenants.

Sous-lieutenants.

11 mars. M. Grisostomi, adjudant.

1er octobre. MM. de Bracquemont et de Loture, élèves de Saint-Cyr.

13 novembre. M. Lorain, adjudant.

Médecin aide-major de 1re classe.

9 janvier. M. Mangenot, médecin aide-major de 1re classe, nommé au 131e.

Médecin aide-major de 2e classe.

9 janvier. M. Antellet, médecin aide-major de 2e classe des hôpitaux de la division d'Oran.

Le 6 avril 1875, en exécution d'une nouvelle loi sur les cadres et les effectifs, le 95e fut constitué à quatre bataillons composés chacun de quatre compagnies, plus deux compagnies de dépôt. Les officiers présents au corps, en excédent du nombre nécessaire, furent placés à la suite.

Au mois d'octobre, les trois premiers bataillons quittèrent le camp d'Avord et arrivèrent le même jour à Bourges pour y tenir garnison.

NOMINATIONS ET PROMOTIONS EN 1875

Lieutenant-colonel.

22 décembre. M. Bourboulon, chef de bataillon, nommé au 56e.

Chef de bataillon.

3 août. M. Sajous, capitaine nommé au 131e.

Capitaines.

1er mai. MM. Haggi, Lesprit, Gallicier, Baril, lieutenants.

8 mai. M. Dufour, lieutenant, en remplacement de M. Jacquelin, décédé.

11 août. MM. Carrier, lieutenant, venant du 86e; Armbrüster, capitaine au 15e bataillon de chasseurs à pied.

20 novembre. MM. Vatin, lieutenant, nommé au 29e ; Chardenot, lieutenant, nommé au 86e.

Lieutenants.

10 mai. MM. Lagrange, du 56e; Loysel, du 1er tirailleurs ; Jacomel de Cauvigny, du 20e, sous-lieutenants.

24 mai. M. Daumas, lieutenant du 90e, par permutation avec M. Lagrange.

10 juillet. M. Lefebvre, sous-lieutenant.

29 novembre. MM. Charpentier et Cayatte, sous-lieutenants, nommés aux 29e et 129e.

Sous-lieutenants.

1er octobre. M. du Verne, élève de Saint-Cyr.
29 novembre. M. Lumière, sergent-major au 27e.

Le 19 juillet 1876, le dépôt et le 4e bataillon rejoignirent à Bourges les bataillons actifs.

Pendant cette année, le régiment prit part aux grandes manœuvres du 8e corps.

NOMINATIONS ET PROMOTIONS EN 1876.

Chefs de bataillon.

4 février. MM. Nicolle et Champy, capitaines, venant des 130e et 100e.

3 août. M. Dufort, chef de bataillon, venant du 61e.

Capitaine.

5 août. M. Loquet, lieutenant au 98e.

Lieutenants.

29 février. MM. Collin, sous-lieutenant, nommé au 13e; Vivet, sous-lieutenant, nommé au 66e.

16 mai. MM. Martin, sous-lieutenant, nommé au 4e; Bossant, sous-lieutenant, nommé au 90e.

3 décembre. MM. Charnal, sous-lieutenant; Antoine, sous-lieutenant nommé au 4e zouaves.

Sous-lieutenants.

29 février. MM. Souchoy, surnuméraire au 10e; Antelme, adjudant au 68e.

25 mars. M. d'Alès, sous-lieutenant, venant du 29e, par permutation avec M. Duchange.

10 mai. M. Billet, adjudant.

5 août. M. Montchanin, sergent-major au 13e.

23 septembre. MM. Tiersonnier et Tonnelier, élèves de Saint-Cyr.

8 décembre. M. Boissenot, adjudant, nommé au 25e.

27 décembre. M. Blin, sergent-major, nommé au 65e.

Médecin aide-major de 2e classe.

22 janvier. M. Gross.

NOMINATIONS ET PROMOTIONS EN 1877

Chefs de bataillon.

10 mars. M. Hauger-Gounouilhou, capitaine, nommé au 105e.
7 août. M. Aubert, capitaine, venant du 57e.

Capitaines.

10 mars. M. Danois, lieutenant, venant du 37e.
2 mai. M. Petit, capitaine, venant du 97e.
28 mai. MM. Akermann et Gérome, lieutenants, venant des 37e et 35e.

Lieutenant.

17 mars. MM. Boudoin, Barrau, sous-lieutenants.

Sous-lieutenants.

1er octobre. MM. Blin et de Courchant de Sablon, élèves de Saint-Cyr.

Médecin major de 2e classe.

11 janvier. M. Dornier.

En 1878, le régiment exécuta des manœuvres de division.

L'année 1879 comme celle de 1877 ne présente aucun fait saillant.

NOMINATIONS ET PROMOTIONS EN 1878

Chef de bataillon.

16 juillet. M. Verny, chef de bataillon, venant du 72e par permutation avec M. Nicolle.

Capitaine.

19 décembre. M. Roze des Ordons, lieutenant.

Lieutenants.

27 avril. M. Poupelin, sous-lieutenant nommé au 137e.
16 mars. M. Chausy, lieutenant, venant du 137e par permutation avec M. Loysel.
2 septembre. M. Lecornel, sous-lieutenant, venant du 61e.
23 novembre. M. Beaux, sous-lieutenant.

Sous-lieutenants.

1er octobre. MM. Henry et Plessard, élèves de Saint-Cyr.
23 décembre. M. Carpentier, adjudant, venant du 35e.

NOMINATIONS ET PROMOTIONS EN 1879

Colonels.

18 janvier. MM. Avezard, lieutenant-colonel, venant du 13e de ligne ; Haffner, lieutenant-colonel, nommé au 123e.

Major.

7 juin. M. Bidault, capitaine, venant du 49e.

Capitaines.

13 février. MM. Gaché, lieutenant, nommé au 124e ; Boutron-Damazy, lieutenant, venant du 2e bataillon d'infanterie légère.

23 juillet. M. d'Aubigny, capitaine, venant du 110e.

8 septembre. M. Tisserand, lieutenant, nommé au 65e.

8 novembre. M. Mathieu, lieutenant.

16 décembre. M. Henri, lieutenant, nommé au 2e zouaves.

Lieutenants.

29 mars. M. Lavergne, sous-lieutenant, venant du 134e.

31 mars. M. Marque, sous-lieutenant, nommé au 4e.

8 septembre. M. Cavéne, sous-lieutenant, venant du 10e.

11 novembre. M. Jacquet, sous-lieutenant, venant de la 4e compagnie de fusiliers de discipline.

23 décembre. M. Viguier, sous-lieutenant, venant du 142e.

Sous-lieutenants.

31 mars. M. de Bracquemont, sous-lieutenant, passe au 124e.

8 juin. M. Doville, adjudant, venant du 31e.

8 juillet. M. Cabanne, adjudant, venant du 107e.

1er octobre. MM. de Sèze et de Rosemond, élèves de Saint-Cyr.

En 1880, à la suite d'une épidémie de fièvre typhoïde qui s'était déclarée dans une des casernes de la ville, on décida qu'à l'avenir le régiment ne garderait à Bourges que trois bataillons et le dépôt. Un bataillon fut détaché au camp d'Avord et relevé annuellement. Cette mesure est encore en vigueur aujourd'hui.

Au mois de juillet, une députation composée de MM. Noyez, colonel, Ouzilleau, capitaine adjudant-major, Grisostomi, sous-lieutenant porte-drapeau, un sergent et trois soldats, fut

envoyée à Paris à l'occasion de la fête nationale pour aller chercher le nouveau drapeau. Il fut remis au régiment à Bourges par le général Garnier, commandant du 8e corps qui, à cette occasion, passa une grande revue de toutes les troupes de la garnison (25 juillet). Les inscriptions glorieuses portées par le drapeau résument l'histoire du 95e.

Austerlitz, 1805.
Anvers, 1832.
Sébastopol, 1855.
Puebla, 1863.

NOMINATIONS ET PROMOTIONS EN 1880

Colonels.

15 mai. M. Noyez, lieutenant-colonel au 115e, en remplacement de M. Richard, admis à la retraite, passe le 13 août au 85e.

22 août. M. Grisot, lieutenant-colonel au 149e.

16 décembre. M. Guillet, colonel au 91e, en remplacement de M. Grisot, passé au 141e.

Majors.

23 octobre. M. Bidault, major, nommé à Saint-Cyr.

20 décembre. M. Lejouteux, capitaine-adjudant-major, venant du 45e.

Capitaines.

26 mars. M. Pasquet, lieutenant au 60e, en remplacement de M. Boutron-Damazy.

22 septembre. M. Danois, capitaine, nommé dans l'infanterie de la garde républicaine.

10 novembre. MM. Magnin et Bonzom, lieutenants, venant des 14e et 83e.

Lieutenants.

17 septembre. M. Grisostomi, sous-lieutenant, nommé au 96e.

25 novembre. M. de Lille de Loture, sous-lieutenant, nommé au 113e.

Sous-lieutenants.

27 septembre. MM. Rix et Colas des Francs, élèves de Saint-Cyr.

Médecin aide-major de 1re classe.

25 octobre. M. Lubrez, venant du 7e escadron du train.

Depuis 1881, il n'y a eu outre le relèvement habituel du bataillon d'Avord, qu'un seul mouvement à signaler. — Une grève ayant éclaté à Vierzon, le colonel Malher et les 1er et 2e bataillons s'y rendirent le 15 août au soir. Le colonel et le 2e bataillon rentrèrent à Bourges le 19 août; le 1er sous les ordres du commandant de la Villegille ne revint que le 18 avril 1887.

NOMINATIONS ET PROMOTIONS EN 1881

Chefs de bataillon.

26 avril. MM. de Jouffroy d'Abbans, capitaine au 60e; Presne, capitaine au 29e.

11 novembre. M. de Buzonnière, capitaine, nommé au 10e, permute avec M. Presne le 9 décembre.

2 décembre. M. Mauduit, capitaine, nommé au 18e.

Capitaines.

4 juillet. M. Raulet, lieutenant, nommé au 7e.

26 septembre. M. Maurice, lieutenant aux Sapeurs-pompiers de Paris.

29 octobre. M. Akermann, capitaine, passe au bataillon de gendarmerie mobile.

7 novembre. MM. Sépult et Lebigot, lieutenants aux 52e et 144e.

7 décembre. M. Perrin, capitaine en non-activité.

30 décembre. M. Michel, lieutenant, nommé au 37e.

Lieutenants.

13 mai. M. Lorain, sous-lieutenant, nommé au 63e.

10 juillet. M. Périer, sous-lieutenant, venant du 103e.

30 septembre. M. du Verne, sous-lieutenant, nommé au 134e.

3 décembre. M. Soumet, lieutenant au 1er bataillon d'infanterie légère d'Afrique, par permutation avec M. Viguier.

23 décembre. MM. Lumière, sous-lieutenant, nommé au 21e; Anteline, sous-lieutenant, nommé au 39e.

30 décembre. M. Le Cène, sous-lieutenant, venant du 54e.

Sous-lieutenant.

1er octobre. M. de Loubens de Verdalle, élève de Saint-Cyr.

NOMINATIONS ET PROMOTIONS EN 1882

Colonel.

3 août. M. Avezard, lieutenant-colonel, nommé au 59e.

Lieutenant-colonel.

3 août. M. Lacapelle, lieutenant-colonel venant du 68e.

Chef de bataillon.

13 novembre. M. Nouail de la Villegille, chef de bataillon du 133e, en remplacement de M. Champy, admis à la retraite.

Capitaines.

27 janvier. M. Thomasset, lieutenant, nommé au 10e.

6 mai. M. de Cauvigny, lieutenant, nommé au 19e.

11 juin. M. Poymiro, lieutenant, venant du 47e.

9 juillet. MM. Durand, lieutenant surnuméraire au 142e; Gassiot, lieutenant du 2e.

9 août. M. Durand, capitaine au 82e.

6 septembre. M. de Christen, capitaine, venant du 51e.

13 octobre. MM. Chausy, lieutenant, nommé au 106e; d'Alès, lieutenant, nommé au 13e.

20 décembre. MM. Soulié et Lesaint, lieutenants, nommés au 37e.

Lieutenants.

27 janvier. M. Burdeyron, sous-lieutenant, venant du 27e.

11 mars. MM. Billet, sous-lieutenant, nommé au 10e; Tiersonnier, sous-lieutenant, nommé au 85e.

7 mai. M. Montchanin, sous-lieutenant.

13 octobre. MM. Gérard, sous-lieutenant, venant du 66e; Menon, sous-lieutenant, venant du 143e, en remplacement de M. Chausy, nommé capitaine.

7 novembre. M. Deniau, lieutenant, venant du 14e, par permutation avec M. Menon.

24 décembre. MM. Blin, sous-lieutenant, nommé au 66e; Brunck, lieutenant du 125e.

Sous-lieutenants.

12 mars. M. Fuzau, sergent-major, nommé au 3e.

13 mars. MM. André et Gauthier, adjudants, nommés aux 100e et 107e; Giraudon et Bourlier, élèves officiers.

22 septembre. M. Duflos de Saint-Amand, élève de Saint-Cyr.

Médecins aides-majors de 1re classe.

29 juin. M. Lubrez, passé au bataillon du 122e détaché en Tunisie.

29 novembre. M. Castellanet, venant de l'hôpital militaire de Perpignan.

NOMINATIONS ET PROMOTIONS EN 1883

Capitaines.

22 janvier. M. de Chaumont de Quitry, capitaine au 85e.

19 mars. M. Fusin, lieutenant au 20e.

9 mai. M. Collard, capitaine, venant du 85e.

25 juin. M. Laporte, capitaine, passe au 118e.

8 juillet. M. Bissoudre, lieutenant, venant du 27e.

10 septembre. M. Lefebvre, lieutenant, nommé au 127e.

4 octobre. M. Soumet, lieutenant.

8 octobre. M. Lefebvre, capitaine, venant du 127e, par permutation avec M. Soumet.

Lieutenants.

25 mars. M. Bloch, sous-lieutenant, venant du 28e.

11 septembre. M. Rouzé, sous-lieutenant, venant du 35e.

9 octobre. M. Plessard, sous-lieutenant.

Sous-lieutenants.

19 mars. MM. Léveillé et Laterrade, élèves de Saint-Maixent; André, Brun-Larochette, Dufort, Malgray, sous-officiers, nommés respectivement aux 58e, 112e, 125e et 66e.

1er octobre, M. de Tarragon, élève de Saint-Cyr.

Médecin-Major de 1re classe.

27 juillet. M. Dornier, médecin-major de 2e classe nommé au 33e.

Médecin-major de 2e classe.

27 juillet. M. Raynaud, médecin major de 2e classe, venant du 63e.

Aide-major de 2e classe.

10 octobre. M. Amiet, aide-major de 2e classe.

NOMINATIONS ET PROMOTIONS EN 1884

Capitaines.

7 janvier. M. Moreau de Bellaing, capitaine, venant du 134e.

25 mai. MM. Leloire, lieutenant; Mayran de Chamisso, lieutenant, venant du 13e.

12 juillet. MM. Beaux, lieutenant; Conte, lieutenant au 134e.

30 septembre. M. Cardi, capitaine, venant du 122e.

19 novembre. MM. Laburre, capitaine, venant du 63e; Charnal, lieutenant, nommé au 10e remplace, le 20 février 1885, M. Mayran de Chamisso, passé au 132e.

17 décembre. MM. Barrau, lieutenant, nommé au 125e; Boudoin, lieutenant, nommé au 19e.

Lieutenants.

28 avril. M. Carpentier, sous-lieutenant, nommé au 64e.

26 mai. M. Parent du Moiron, sous-lieutenant, venant du 85e.

12 juillet. MM. Doville, sous-lieutenant; Cabanne, sous-lieutenant, nommé au 14e.

29 septembre. MM. de Sèze, sous-lieutenant, nommé au 137e, permute avec M. Gérard; de Rosemond, sous-lieutenant, nommé au 142e, revient au régiment le 21 décembre.

25 novembre. M. Belliard, sous-lieutenant du 104e.

30 décembre. M. Chartier, sous-lieutenant du 107e, en remplacement de M. Barrau.

Sous-lieutenants.

10 mars. MM. Kurtz et Clément, élèves de Saint-Maixent; Breinaut, Culty, Petit, sergents, nommés respectivement aux 72e, 86e, 92e.

1er octobre. MM. Méry et de Bodin de Galembert, élèves de Saint-Cyr.

Médecin-major de 2e classe.

26 septembre. M. Martin, médecin-major de 2e classe, venant du 85e, en remplacement de M. Raynaud, passé au 134e.

Chef de musique.

19 juillet. M. Lançon, sous-chef, venant du 90e, en remplacement de M. Briois.

NOMINATIONS ET PROMOTIONS EN 1885

Chefs de bataillon.

20 janvier. M. Pellefigue, major du 1er régiment étranger, en remplacement de M. Verny, nommé lieutenant-colonel.

28 octobre. M. Le Moniès de Sagazan, capitaine du 36e, en remplacement de M. Nouel de Buzonnière, nommé chef de bataillon au 32e.

Capitaines.

14 mars. M. Bastide, capitaine, venant du 1er tirailleurs, par permutation avec M. d'Aubigny.

18 mars. M. Denoue, lieutenant au 126e, en remplacement de M. Rousselle, retraité.

29 juillet. M. Ley, lieutenant.

29 décembre. M. Jouannic, lieutenant au 10e bataillon de chasseurs à pied.

Lieutenants.

29 juillet. M. Rix, sous-lieutenant, nommé au 29e, est remplacé le 15 mars 1886 par M. Nérand, élève de Saint-Maixent; M. Colas des Francs, sous-lieutenant, nommé au 103e, est remplacé le 15 mars 1886 par M. Vienney, élève de Saint-Maixent.

28 octobre. M. Durand, sous-lieutenant, venant du 27e, en remplacement de M. Chartier, passé dans l'infanterie de marine.

Sous-lieutenants.

21 mars. MM. Seguin de Broin, Donnève, Cassel, Mast, élèves de Saint-Maixent.

17 septembre. MM. de Lander, du Verne, élèves de Saint-Cyr.

10 décembre. M. Cassel, sous-lieutenant, passe aux Sapeurs-pompiers de Paris et est remplacé le 14 septembre 1886 par M. de Boissieu du Tiret, élève de Saint-Cyr.

Médecin aide-major de 1re classe.

5 octobre. M. Amiet, médecin aide-major de 2e classe.

NOMINATIONS ET PROMOTIONS EN 1886

Colonel.

27 mars. M. Malher, lieutenant-colonel du 133e, en remplacement de M. Guillet, nommé chef d'état-major du 7e corps d'armée.

Lieutenant-colonel.

14 octobre. M. Marcel, lieutenant-colonel du 88e, en remplacement de M. Lacapelle, nommé colonel du 51e.

Capitaines.

8 juillet. MM. Cavène, lieutenant, nommé au 20e, est remplacé par M. Barrère, lieutenant en non-activité; Lavergne, lieutenant, nommé au 14e, est remplacé par M. Brasard, sous-lieutenant du 96e.

30 août. M. Barrère, lieutenant, nommé au 13e et remplacé par M. de Saint-Amand, sous-lieutenant.

14 octobre. M. Petit, lieutenant au 27e, en remplacement de M. Denoue, passé au 36e.

Lieutenants.

6 février. M. André, lieutenant au 112e, en remplacement de M. Lecornel, passé capitaine au 1er de ligne.

30 août. MM. Bourlier, sous-lieutenant, nommé au 90e; Giraudon, sous-lieutenant, nommé au 44e.

13 décembre. M. Brasard, lieutenant, passe au 96e et est remplacé, le 20 janvier 1887, par M. Pernot, sous-lieutenant du 56e.

Sous-lieutenants.

1er janvier. M. Favier, sous-lieutenant au 76e, par permutation avec M. Mast.

15 mars. M. Bouet, sergent, nommé au 4e zouaves.

Médecin-major de 1re classe.

10 décembre. M. Wéber, médecin-major de 1re classe, en remplacement de M. Huguet, admis à la retraite.

NOMINATIONS ET PROMOTIONS EN 1887

Chefs de bataillon.

1er janvier. M. Riol, capitaine, nommé au 17e.

22 octobre. M. Lemoine, chef de bataillon au 53e, en remplacement de M. Aubert, admis à la retraite.

Capitaines.

13 janvier. M. Jacquet, lieutenant.

1er juillet. M. Oliver, lieutenant.

22 octobre. M. Deniau, lieutenant, nommé au 138e.

30 novembre. MM. Brunck, Périer, lieutenants; Drevaux, capitaine au 27e.

30 décembre. M. Daras, lieutenant, adjudant-major au 152e.

Lieutenants.

20 janvier. M. Quenaidit, sous-lieutenant au 113e.

7 mars. MM. Léveillé, Favier, Laterrade, sous-lieutenants, nommés aux 135e, 108e et 109e.

26 décembre. M. Clément, sous-lieutenant.

Sous-lieutenants.

7 mars. MM. Michelot, Joulaud, élèves de Saint-Maixent; Baron, Cervoni, Beaudy, Brun, élèves de Saint-Maixent, nommés aux 51e, 68e, 81e, 92e.

30 avril. M. Kurtz, sous-lieutenant, passé dans la gendarmerie.

1er octobre. MM. Royet, de Rohan-Chabot, Braconnier, élèves de Saint-Cyr.

Médecin-major de 1re classe.

20 septembre. M. Protain, médecin-major de 1re classe, en remplacement de M. Wéber, passé à l'hôpital militaire de la division de Constantine.

Médecin-major de 2e classe.

4 avril. M. Godin, médecin-major de 2e classe au 6e régiment de dragons, par permutation avec M. Martin.

NOMINATIONS ET PROMOTIONS EN 1888.

Chef de bataillon.

14 mai. M. Jullian, capitaine adjudant-major, nommé au 15e.

Capitaines.

22 février. M. Colinet de la Salle, lieutenant au 11e.

15 mai. M. Guillaume, capitaine-major du 26e bataillon de chasseurs à pied.

Lieutenants.

29 février. M. de Galembert, sous-lieutenant, nommé au 77e.

21 mars. M. de Loubens de Verdalle, lieutenant au 139e, par permutation avec M. Belliard.

5 mai. M. Méry, sous-lieutenant.

Sous-lieutenants.

12 mars. MM. Moreau, élève de Saint-Maixent; Guénot, Bernard, Virgitti, Archer, élèves de Saint-Maixent, nommés respectivement aux 21e et 10e d'infanterie et aux 4e et 2e d'infanterie de marine.

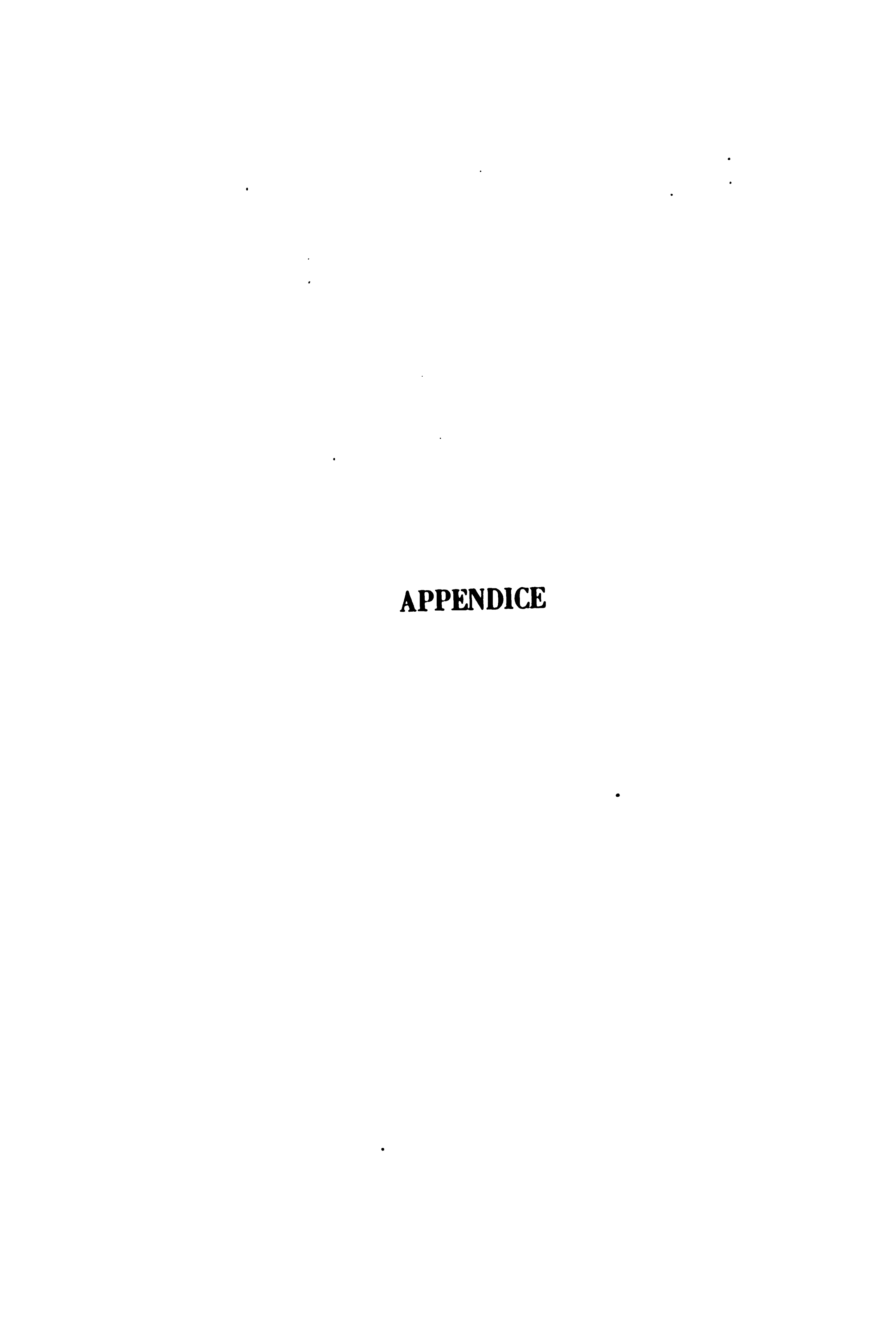
Chef de musique.

6 avril. M. Gachon, chef de musique au 116e, en remplacement de M. Lançon, passé au 144e.

Chaque année à partir de 1880, le régiment a pris part aux manœuvres de brigade, de division ou de corps d'armée exécutées dans la 8e région.

La plus noble émulation ne cesse de régner dans ses rangs et le jour du danger trouvera les enfants du 95e prêts à marcher sur les traces glorieuses de leurs aînés d'Austerlitz et de Sébastopol.

FIN



APPENDICE

Bayonne (citations du général de division, commandant supérieur de la place, Baron Thouvenot) 1814.

Rullière, chef de bataillon, sauva le drapeau du régiment au moment où des dragons anglais se précipitaient sur le porte-aigle Puthod, blessé grièvement (18 juin 1815).

20e DEMI-BRIGADE DE 2e FORMATION

Marchaix, chef de bataillon, s'est jeté le premier dans le défilé de Longarone sous un feu meurtrier, a décidé le mouvement en avant de la colonne par l'exemple de son dévouement et a été blessé très grièvement dans cette affaire (13 mars 1797).

Parmentier, sergent, étant de garde aux avant-postes près de Mondovi, arrêta avec 4 carabiniers un escadron de cavalerie ennemie et le fit reculer après lui avoir tué quelques hommes (26 octobre 1799).

95e RÉGIMENT D'INFANTERIE

Augier de Lajallet, sous-lieutenant, Lebrun, lieutenant, à l'ordre de l'armée d'Orient comme s'étant particulièrement distingués devant Sébastopol, dans la nuit du 12 au 13 janvier 1855, en repoussant une sortie des Russes qui cherchaient à enlever le poste du ravin.

Danner, colonel, 2 citations :

1° A l'ordre de l'armée d'Orient pour sa belle conduite à l'attaque du 7 juin des redoutes en avant de Sébastopol, 2 blessures à l'épaule et au pied droit; 2° à l'ordre de l'armée d'Orient comme s'étant particulièrement distingué le 16 août 1855 à l'attaque du pont de Tracktir, et a eu 2 chevaux tués sous lui.

Tigé, chef de bataillon, à l'ordre général de l'armée d'Orient comme s'étant particulièrement distingué au combat du 7 juin (coup de feu dans l'aine).

Schwartz, lieutenant, 2 citations à l'armée d'Orient :

1° Le 5 novembre 1854 comme s'étant particulièrement distingué dans la nuit du 5 novembre 1854 en repoussant une sortie des Russes devant Sébastopol (une blessure à la cuisse); 2° le 7 juin 1855 pour s'être particulièrement distingué dans la journée du 7 juin (1 blessure et 2 contusions).

Nirascou, sergent-fourrier, à l'ordre de l'armée d'Orient pour s'être particulièrement distingué dans la journée du 7 juin 1855 (5 blessures, 3 coups de baïonnette, 2 coups de feu).

Michel, sergent-fourrier, Ritter, caporal, même citation.

Jolivet, colonel, à l'ordre général de l'armée du Mexique pour l'intelligence et la vigueur avec lesquelles il a conduit l'expédition

ordonnée par le général en chef contre la ville de Téhuacan, le 21 décembre 1862.

Dupas, Servier, sergents-fourriers, Guyon, sergent, Lallement, tambour, blessé, Tardif, Geffroy, grenadiers, à l'ordre général de l'armée du Mexique pour leur belle conduite au combat de Cuitzéo, journée du 30 mars 1864.

Méalhie, capitaine, 2 citations :

1° 3 février 1864 ; à l'ordre général de l'armée du Mexique pour s'être particulièrement distingué dans le commandement d'une des colonnes d'attaque le 5 février 1864 au combat du Valle de Santiago ; 2° 11 avril 1864 ; à l'ordre général de l'armée du Mexique pour s'être particulièrement distingué dans le commandement supérieur du combat de Cuitzéo le 30 mars 1864.

Pyot, sous-lieutenant, à la tête d'un faible détachement a attaqué dans la nuit du 2 au 3 février 1865, 250 mexicains enfermés au Rancho de los Sancès, les a mis en fuite, leur enlevant 45 prisonniers, 254 chevaux, des armes et des munitions.

Ouzilleau, lieutenant, 2 citations.

1° A l'ordre de l'armée du Rhin, a répondu avec sa section à une colonne prussienne forte de 300 hommes qui essayait un retour offensif sur Noisseville en faisant exécuter sur elle une décharge à bout portant et en l'attaquant ensuite résolûment à la baïonnette (31 août 1870) ; 2° à l'ordre de l'armée de Versailles comme étant un des officiers qui se sont le plus particulièrement distingués dans les attaques du 22 au 28 mai 1871.

ARMES D'HONNEUR ET LÉGION D'HONNEUR

95e DEMI-BRIGADE DE 2e FORMATION

ARMES D'HONNEUR [1] *(4 nivose an VIII. 23 décembre 1799).*

Boulet Joseph, caporal, reçut un sabre d'honneur pour s'être distingué par son courage à l'affaire de Vieux-Brisach où il fut blessé, 19 juin 1800.

Lauriol, grenadier, obtint un fusil d'honneur pour sa bravoure éclatante au passage du Rhin à Reichenau, 13 juillet 1800.

Ratz, caporal, obtint un fusil d'honneur en récompense de sa belle conduite au passage du pont d'Heidelberg, 16 octobre 1799, et à Reichenau, 14 juillet 1800.

Chaumont, caporal, se distingua pendant la défense d'un parc d'artillerie. Il intimida l'ennemi par un feu nourri et le força à se retirer. Chaumont reçut le 30 mai 1803 un fusil d'honneur.

Maurel, sergent-major, obtint un sabre d'honneur en récompense de sa conduite brillante à l'armée du Rhin, en 1800.

95e RÉGIMENT D'INFANTERIE

LÉGION D'HONNEUR *(22 messidor an XII, 11 juillet 1804).*

14 juin 1804. *Commandant :* Grandjean Balthazard, chef de brigade.

Chevaliers : Baur commandant; Aubertin, Bouchu, Martin, Baur F. J., capitaines.

5 novembre *Chevaliers :* Havet, Dubedat, Petit-Bon, sergents-majors; Robillard, Gallon, Meslin, Mianne, Labbé, sergents; Arragon, fusilier.

14 mars 1806. *Chevalier :* Huquet, sous-lieutenant.

14 avril 1807. *Chevaliers :* Sauvage, adjudant-major; Godefroy, Picheloup, Henry, Morabit, Garnier, capitaines; Paulet, chirurgien-major; Faye, Esmenjaud, lieutenants; Martinet, Authon, Dubreuil, sergents-majors; Simon, Chabaud, Jacotot, Levieux, sergents; Jacquart, fourrier; Fombonne, sergent; Lambrek, grenadier.

[1] Les militaires qui avaient reçu des armes d'honneur firent de droit partie de la Légion d'honneur à la création de l'ordre.

7 juillet 1807. *Chevalier :* Ciros, voltigeur.

1er octobre *Chevaliers :* Begouin, Fouché, Haricot, Carrère, Joannès, Chaillot, Perolet, Berrau, capitaines; Mignard, Tourneur, lieutenants; Garnier, sous-lieutenant; Regnault, chirurgien-major; Jossinet, Desbœuf, Chauret, sergents-majors; Martiny, Lahaye, Meaujan, Étienne, Nicot, Lombart, Bureau, sergents; Rofidal, fusilier.

24 novembre 1808. *Commandant :* Baron Pécheux, colonel.

Officier : Bonnet, chef de bataillon.

Chevaliers : Vergniol, lieutenant; Roussel, soldat.

4 décembre. *Chevaliers :* Moller, Garnier, Macret, capitaines; Bourbon, Berglier, Davenas, lieutenants ; Cinq, sous-lieutenant ; Dubois, sergent-major; Ramanes, sergent.

12 janvier 1809. *Chevalier :* Beaumont, chirurgien-major.

7 août. *Chevaliers :* Houot, capitaine; Tabourin, sergent-major.

23 janvier 1811. *Officier :* Rouzier, colonel.

Chevaliers : Gilbert, Hardy, capitaines; Vigny, sous-lieutenant porte-aigle; Cavel, sergent-major ; Cossard, sergent.

31 juillet. *Chevaliers :* Chevalier, Chauchat, Sorin, capitaines; Florent, sergent; Maria, soldat.

6 aoû.t *Officiers :* Dubois, Larché, Henry, chefs de bataillon.

7 septembre. *Officier :* Meylier, chef de bataillon.

12 avril 1812. *Chevaliers :* Seglain, adjudant; Operti, Loppin, sergents ; Chevreux, caporal; Masson, de Kaiser, voltigeurs ; Rolantz, grenadier.

2 août 1813. *Officiers :* Philippon, major; Jacquelin, chef de bataillon; Aubert, capitaine.

25 novembre. *Commandant :* Rouzier, colonel.

20e DEMI-BRIGADE D'INFANTERIE LÉGÈRE (2e FORMATION)

ARMES D'HONNEUR

Duchat, sergent-major, se distingua à la prise d'un village, le 19 décembre 1799, et reçut un sabre d'honneur.

Parmentier, sergent, et Herlick, caporal, obtinrent des fusils d'honneur, le 24 janvier 1803, en récompense de leur conduite aux armées d'Italie.

20e RÉGIMENT D'INFANTERIE LÉGÈRE

LÉGION D'HONNEUR ET ORDRE DE SAINT-LOUIS

1818.

8 mars. *Chevalier de Saint-Louis :* Sommaripa, capitaine.

1819.

20 août. *Chevalier de Saint-Louis :* Lombard, capitaine.

1820.

18 mai. *Chevalier :* Crampé, capitaine.
16 août. *Chevalier de Saint-Louis :* Lefèvre, capitaine.
20 août. *Chevalier de Saint-Louis :* Crampé, capitaine.

1821.

25 avril. *Officier :* Schneider, colonel.
— *Chevalier de Saint-Louis :* d'Arnaudin, lieutenant.
— *Chevaliers :* Brechin, capitaine ; Maillard, lieutenant.
1er mai. *Chevalier de Saint-Louis :* de Reissenbach, commandant.

1822.

17 août. *Chevalier de Saint-Louis :* Gérard, capitaine.

1823.

3 octobre. *Commandeur :* Schneider, colonel.
— *Officier :* Mortamais, capitaine adjudant-major.
— *Chevaliers :* Sommaripa, capitaine ; Petit, lieutenant.
— *Chevaliers de Saint-Louis :* Marquiant, Colin, capitaines.
16 novembre. *Chevalier :* Bourson, chirurgien-major.
— *Chevalier de Saint-Louis :* Lamarche, capitaine.

1824.

20 août. *Chevaliers de Saint-Louis :* Maillart, Bert, capitaines.

1825.

23 mai. *Chevaliers de Saint-Louis :* Bréchin, capitaine ; Marchal, lieutenant.
— *Chevalier :* Bonnard, capitaine.

1826.

29 octobre. *Chevalier :* Henry Pierre, lieutenant.
2 novembre. *Chevalier de Saint-Louis :* Duchaussoy, lieutenant.

1827.

9 avril. *Chevalier de Saint-Louis :* Castel, lieutenant.
30 octobre. *Chevalier :* Sumpt, lieutenant.

1828.

29 octobre. *Chevalier :* Brenière, sous-lieutenant.
— *Chevaliers de Saint-Louis :* Régley, Bonnard, capitaines.

1829.

30 octobre. *Chevalier de Saint-Louis :* Lugagne, lieutenant.

1831.

14 juin. *Officier :* Carutti, commandant.
21 mars. *Chevalier :* Legendre, commandant.
20 avril. *Chevaliers :* Hombellin, capitaine ; Millet, lieutenant.
14 juin. *Chevaliers :* Duchaussoy, Marchal, Castel, Lugagne, Villemin, capitaines ; Bolian, lieutenant ; Koch, sous-lieutenant.

1832.

10 avril. *Chevalier :* Guyot de Saint-Rémy, capitaine.

1833.

13 janvier. *Chevalier :* Costo, sergent-major.
16 janvier. *Officier :* Faré, commandant.
— *Chevaliers :* Durand, Boullonays de Saint-Simon, lieutenants; Dubourg, Clerc, Cochet, capitaines; de Villeneuve, sous-lieutenant.
5 mai. *Chevaliers :* Vagnez, sous-lieutenant; Dufour, caporal-fourrier.

1836.

30 avril. *Chevaliers :* Bert, commandant; Jacob, capitaine ; Guillemin, lieutenant.

1837.

30 mai. *Officier :* Jacqueminot, commandant;
— *Chevalier :* Olivier, capitaine.

1838.

27 avril. *Chevalier :* Renaud, capitaine.

1839.

20 avril. *Chevalier :* Laguerre, sous-lieutenant.

1840.

25 avril. *Officier :* de Droulin, commandant.
— *Chevalier :* Cosson, capitaine.

1841.

28 avril. *Chevalier :* Devaux, capitaine.

1842.

24 avril. *Chevalier :* Forestier, capitaine.

1843.

28 septembre. *Commandeur :* Gilbert, colonel.
19 avril. *Chevalier :* de Tournemine, commandant.
28 septembre. *Chevaliers :* de Bruyère, Lemoine, Portalais, capitaines.

1844.

14 avril. *Chevalier :* Joux, capitaine.

1845.

17 avril. *Chevaliers :* Bonnes, Tartavez, capitaines.

1846.

15 avril. *Chevaliers :* Tisserand, Ménétrier, capitaines.

1847.

22 avril. *Chevalier :* Bonlarron, capitaine.

1848.

14 décembre. *Chevalier :* Gaudenot, capitaine.

1849.

30 avril. *Officier :* Franchiment, commandant.
— *Chevalier :* Guyot, capitaine.
17 juillet. *Chevalier :* Henry, capitaine.
10 décembre. *Chevaliers :* Duhamel, capitaine ; Martin, lieutenant.

1850.

27 mai. *Chevalier :* Goze, capitaine.
2 décembre. *Chevaliers :* Schmitte, Jean, capitaines ; Gromort, lieutenant.

1851.

10 décembre. *Officier :* Payon, commandant.
— *Chevaliers :* Collignal, Rossignol, Menvielle, capitaines.

1852.

10 mai. *Chevaliers :* Aubry, Pouget, capitaines.
14 mai. *Chevalier :* Picard, lieutenant.
8 octobre. *Officier :* Labadie, colonel.
— *Chevaliers :* Millon d'Ainval, Mairé, capitaines.
28 décembre. *Chevalier :* Miégeville, capitaine.

1853.

24 décembre. *Chevaliers :* Prévost, commandant ; Donnezan, médecin-major de 2e classe.

1854.

9 août. *Chevalier :* Bonette, capitaine.
21 octobre. *Officier :* Compérat, commandant.
Chevalier : Parant, capitaine.
31 décembre. *Chevaliers :* Loisel, capitaine ; Pierron et Ribeaucourt, lieutenants ; Schwartz, sous-lieutenant ; Hourbeigt, sergent.

95e RÉGIMENT DE LIGNE

1er janvier 1855. *Médaille militaire :* Lavedan, sergent.
15 janvier. *Chevalier :* Augier de Lajallet, sous-lieutenant.
Médaille militaire : Berthier, sergent, Estèbe, caporal ; Borne, Guégan, fusiliers.
15 janvier. *Médaille militaire :* Andrieu, sergent ; Gouaux, voltigeur.
1er mai. *Chevalier :* Koch, capitaine.
16 juin. *Officier :* Danner, colonel.
Chevaliers : Lestorey, capitaine ; Rivière, sergent.
Médaille militaire : Perruche, caporal ; Lacassagne, sergent ; Chevassus, sergent ; Rival, clairon ; Bousquet, grenadier ; Arragon, voltigeur ; Moulin, Villon, fusiliers.

25 juin 1855. *Officier :* Paulze d'Ivoy, lieutenant-colonel.

Chevalier : Adrien, sous-lieutenant.

Médaille militaire : Pech, sergent; Verbois, sergent-fourrier; Ritter, caporal; Dalmais, grenadier.

11 août. *Chevalier :* Morand, capitaine.

22 août. *Chevaliers :* Lemoine L. P. capitaine; d'Aigrevaux, sous-lieutenant; Hilschler, lieutenant.

Médaille militaire : Gourgues, Lautier, Thumin, Delfieux, Vergès, Charvet, Labroue, sergents; Villerouge, sergent-fourrier; Morin, Glanes, Fortier, caporaux; Huguet, grenadier; Guganier, Roques, Catala, voltigeurs; Evano, Duval, Bérondelle, Viau, fusiliers; Courtejaire, sapeur.

26 août. *Chevaliers :* Troussaint, Lemoine, capitaines; Schmidt, sergent; Aizier, capitaine.

7 novembre. *Chevaliers :* Folie-Desjardins, médecin-major; Goëb, capitaine; Sisco, lieutenant.

Médaille militaire : Delpech, Bouis, sergents; Henry, caporal; Tronchon, caporal.

23 janvier 1856. *Officier :* Giaccobi, commandant.

Chevalier : Herbé, capitaine adjudant-major.

Médaille militaire : Antoine, voltigeur; Matz, tambour-major; Michel, caporal.

16 avril. *Officier :* Vergnes, chef de bataillon.

Chevaliers : Grenier et Gendre, capitaines adjudants-majors; Amsel, Jacqueminot, Cullet, capitaines; Lebrun, Combe, Barthèz, lieutenants; Perret, sergent-major vaguemestre; Labroue, sergent.

Médaille militaire : Mathieu, Martin, Lenoir, Barrère, Papillon, Coig, Dumas, Moracchini, sergents; Macaire, caporal sapeur; Huvet, Ducor, Jaffrez, Torreilles, Court, caporaux; Schneller, grenadier; Hertenbein, voltigeur; Maurisset, Thomas, fusiliers; Perrou, musicien de 2e classe; Biémour, tambour.

16 juin. *Officier :* Menvielle, capitaine.

13 décembre. *Officier :* Prévost, chef de bataillon.

Chevalier : Dell, sergent.

30 décembre 1857. *Chevalier :* Nirascou, lieutenant.

2 août 1858. *Chevalier :* Granarolo, lieutenant.

30 décembre. *Chevalier :* Dupuy, capitaine.

1er octobre. *Chevalier :* Drouin, capitaine.

7 août 1859. *Chevalier :* Maignien, capitaine.

29 décembre. *Chevalier :* Mattei, capitaine.

15 août 1860. *Commandeur :* Jolivet, colonel.

Officier : Dougados, commandant.

Chevaliers : Merle de la Brugière, Morel, Lapeyre, capitaines.

29 décembre. *Chevalier :* Guillemin, capitaine.

12 août 1861. *Chevalier :* Manfredi, capitaine.

27 décembre. *Chevalier :* Rousseau, capitaine.

25 mai 1863. *Officier :* Tourre, chef de bataillon.

[illegible] *Chevalier* : Vallier, sous-lieutenant.
Médaille militaire : Chosson, sergent.
[illegible] août. *Chevalier* : Kieffer, lieutenant.
Médaille militaire : Schreyer, sergent; Tournayre, voltigeur.
11 février 1864. *Chevaliers* : Delon, Marchioni, Méalhie, capitaines.
Médaille militaire : Redon, sergent; Boissière, sapeur; Vauclare, voltigeur.
27 février. *Chevalier* : Rebut, sous-lieutenant.
Médaille militaire : Jendelle, Geffroy, Weiget, Chabert, Guyon, sergents.
21 juin. *Médaille militaire* : Solignac, voltigeur.
15 août. *Chevaliers* : Lavedan, lieutenant; Morand, capitaine.
Médaille militaire : Bégué, sergent; Bévat, voltigeur; Tavernier, sergent.
30 décembre. *Chevalier* : Deluc, sous-lieutenant.
Médaille militaire : Battesti, sergent; Foulon, grenadier.
10 mars 1865. *Médaille militaire* : Mulot, sergent; Françon, caporal; Comte, voltigeur.
15 août. *Officier* : Spilleux, médecin-major de 1re classe.
Chevalier : Boy, lieutenant; Demange, chef de musique.
Médaille militaire : Lohier, Cachon, sergents; Colombani, grenadier; Calmet, voltigeur.
15 novembre. *Médaille militaire* : Galand, sergent-fourrier; Frédéric, fusilier.
6 février 1866. *Médaille militaire* : Roux, sergent; Morvan, voltigeur.
16 mars. *Chevalier* : Lédemé, capitaine.
Médaille militaire : Gerber, Bonnieu, sergents.
1er avril. *Médaille militaire* : Fournier, voltigeur.
17 juillet. *Chevalier* : Jacquet, capitaine.
15 août. *Chevalier* : Quarante, capitaine; Douzans, Corteggiani, lieutenants.
Médaille militaire : Virazels, sergent; Marquis, caporal; Offtinger, grenadier; Aubert, voltigeur.
1er février 1867. *Officier* : d'Aigrevaux, capitaine.
Chevaliers : Foury et Sorrel, lieutenants; Larrède, sergent major.
Médaille militaire : Hospitalier, Lacour, sergents; Eymard, caporal; Roinsol, Holliger, grenadiers; Durand, Maulavé, voltigeurs.
11 août. *Chevalier* : Alluin, lieutenant.
Médaille militaire : Hertwech, caporal-tambour; Kestel, musicien.
28 décembre. *Chevalier* : Sajous, capitaine.
Médaille militaire : Mercier, Jacquel, sergents.
21 mars 1868. *Chevaliers* : Petit, lieutenant; Lartet, capitaine.
Médaille militaire : Tramon, sergent-major; Lacaze, Pradal, sergents; Bœckel, soldat de 1re classe.
10 août. *Chevalier* : Fourey, capitaine.
Médaille militaire : Salettas, sergent.
3 septembre. *Médaille militaire* : Maupomé, sergent-major; Chaix, sergent.

28 décembre 1868. *Chevalier :* Léandri capitaine.

Médaille militaire : Nérondat, caporal-sapeur; Tisseyre, soldat de 1re classe.

12 avril 1869. *Officier :* Barbe, major.

Chevalier : Saussac, capitaine.

24 décembre. *Chevalier :* Leroy, capitaine.

Médaille militaire : Delbecque, sergent de 2e classe; Peyrussel, soldat de 1re classe.

1870. *Médaille militaire :* Bressy, soldat de 1re classe.

11 avril. *Officier :* Thoumini de la Haulle, lieutenant-colonel.

Chevaliers : Roux, capitaine; Chevassus, sergent.

Médaille militaire : Renard, sergent-major; Œuillet, Liébacrt, sergents; Bois, sapeur.

1er septembre. *Chevalier :* Santolini, lieutenant.

4 septembre. *Chevalier :* Guelfucci, capitaine.

Médaille militaire : Gouaux, soldat de 1re classe; Lévy, sergent.

5 septembre. *Officiers :* Davout d'Auerstaedt, colonel; Rozier de Linage, chef de bataillon.

Chevaliers : Bouard, Hauger-Gounouilhou, capitaines.

Médaille militaire : Pascal, sergent-major de 2e classe; Vergne, Kieffer, Gley, Erra, Vachier, Archer, Gallet, Santucci, sergents; Gaultier, caporal; Saintenave, Pommier, Décannes, Jean dit Papanon, soldats de 1re classe; Diribarne, Voisinet, soldats de 2e classe.

9 septembre. *Officiers :* Coste, médecin-major de 1re classe; Lebrun capitaine.

Chevalier : Agniel, lieutenant.

24 septembre. *Chevaliers :* Anthoine-Prélard, capitaine; Avril, Pinet, lieutenants; Chosson, sergent; Stoffels, sous-lieutenant.

Médaille militaire : Schott, Lacoste, Strelh, sergents; Puvet, Paraire, Cannac, soldats de 1re classe.

30 septembre. *Médaille militaire :* Wolff, sergent de 2e classe; Leroy, soldat de 1re classe.

5 octobre. *Chevalier :* Servières, lieutenant.

Médaille militaire : Péré, Leguenec, caporal; Garand, Destrade, soldats de 1re classe.

19 octobre. *Officier :* Augier de Lajallet, capitaine.

Chevaliers : Chevalier, Gueit, lieutenants.

20 avril 1871. *Commandeur :* Davout d'Auerstaedt, colonel.

24 juin. *Chevalier :* Ouzilleau, lieutenant.

22 mars 1872. *Chevalier :* Verbois, capitaine.

Médaille militaire : Négroni, Charrier, Turquety, sergents; Taraison, Gaultier, soldats de 1re classe.

20 novembre. *Chevalier :* Beguet, sergent.

Médaille militaire : Gillet, sergent-major; Fouin, sergent; Chabrely, soldat.

22 mai 1873. *Chevalier :* Husson, capitaine trésorier.

Médaille militaire : Doneux, sapeur; Clerc, soldat de 2e classe.

11 octobre 1873. *Médaille militaire :* Merguillier, musicien; Pitelet, soldat.

21 avril 1874. *Chevalier :* Gaché Adolphe, lieutenant.

20 août. *Chevalier :* Donzel, capitaine.

Médaille militaire : Renouf soldat de 1re classe.

3 février 1875. *Médaille militaire :* Bartoli, sergent-major vaguemestre.

3 août. *Chevalier :* Delaunoy, capitaine.

11 janvier 1876. *Chevalier :* Gauthier, capitaine.

6 février. *Chevalier :* Fraixe, sous-lieutenant.

3 octobre. *Médaille militaire :* Bomert, sergent maître-d'armes.

29 juillet 1877. *Chevalier :* Oulès, capitaine.

Médaille militaire : Vignon, sapeur.

30 juillet 1878. *Chevalier :* Dorey, capitaine.

Médaille militaire : Baille, sapeur.

13 janvier 1879. *Chevalier :* Aloïsi, capitaine d'habillement.

12 juillet. *Chevalier :* Lesprit, capitaine.

Médaille militaire : Régnier, sergent.

3 février 1880. *Officier :* Richard, colonel

Chevalier : Boutron-Damazy, capitaine.

12 juillet. *Chevaliers :* Roussel, Laporte, Pasquet, capitaines.

Médaille militaire : Rabeau, chef armurier; Sauldé, sapeur.

18 janvier 1881. *Chevalier :* Haëgi, capitaine.

Médaille militaire : Carpentras, sapeur.

29 décembre. *Chevalier :* Gallicier, capitaine.

Médaille militaire : Amoy, sapeur.

30 décembre 1882. *Chevalier :* Briois, chef de musique.

9 juillet 1883. *Chevalier :* Charnal, lieutenant.

7 juillet 1884. *Chevalier :* Mathieu, capitaine.

Médaille militaire : Larruchon, sergent, 1er ouvrier tailleur.

27 décembre. *Officier :* Huguet, médecin-major de 1re classe.

Chevalier : Jacquet, lieutenant.

7 juillet 1885. *Officier :* Aubert, chef de bataillon.

Chevaliers : De Buzonnière, major; de Jouffroy d'Abbans, chef de bataillon.

Médaille militaire : Laurent, adjudant.

28 décembre. *Chevalier :* Denoue, capitaine.

Médaille militaire : Buttin, chef armurier.

24 juin 1886. *Chevalier :* Poymiro, capitaine.

20 décembre. *Chevalier :* Riol, capitaine.

14 juillet 1887. *Chevaliers :* Sepult, Sol, capitaines.

29 décembre. *Officier :* Malher, colonel.

Médaille militaire : Assens, Waris, adjudants.

NOTE. — On trouvera certainement des lacunes ou des erreurs particulièrement dans la partie statistique de cet ouvrage. Dans un travail de recherches aussi minutieuses on se heurte à des difficultés qu'il n'est pas toujours possible de surmonter.

ÉTATS DES SERVICES DES COLONELS

RÉGIMENT SALIS-MARSCHLINS DEVENU 95e RÉGIMENT D'INFANTERIE (1734-1793)

Jean V. baron DE TRAVERS D'HORTENSTEIN, entra au service en octobre 1699 comme cadet, reçut la commission de capitaine au régiment Suisse de Greder le 7 mars 1704, fut nommé chevalier de Saint-Louis en février 1709; il obtint le 10 juin 1726 la demi-compagnie de du Mont aux Gardes, qui avait appartenu à son oncle Jean-Simon de Travers, et leva un régiment grison de son nom. Il fut nommé brigadier le 1er janvier 1740 et mourut à Paspels en Grisons (avril 1744).

Campagnes: Il assista au combat de Nimègue (1702); à Eckeren (1703); à la bataille de Ramillies (1706); Oudenarde et Malplaquet (1708 et 1709); à l'attaque d'Arleux en 1711; à l'affaire de Denain, aux sièges de Douay, du Quesnoy et de Bouchain en 1712; du château Pont dont il s'empara le 6 octobre 1743.

Jean Gaudence DE SALIS-SOGLIO, cadet, puis enseigne au régiment des Gardes-Suisses le 24 octobre 1729, obtint la commission de capitaine au régiment de Diesbach le 19 avril 1731, et une demi-compagnie au même régiment, le 20 mars 1735. Il leva une demi-compagnie au régiment de Travers à la création de ce corps en 1734, et en fut nommé lieutenant-colonel le 27 septembre 1735, puis colonel le 10 juillet 1744; il fut tué le 19 de ce mois à l'attaque des retranchements de Pierrelongue avant d'avoir reçu la nouvelle de sa promotion.

Charles-Ulysse DE SALIS DE MAYENFELD, leva, le 10 juillet 1734, une demi-compagnie au régiment de Travers, obtint le commandement du régiment le 6 décembre 1744 et fut créé brigadier le 10 mai 1748.

Campagnes: Il commanda sa compagnie à la prise du château de Pont, à l'attaque des hauteurs de la Gardette. Il commandait provisoirement le régiment à l'attaque de la redoute de Pierrelongue, et obtint le titre de colonel en 1744. Il se distingua particulièrement à la défense de la Turbie, du Var, à l'attaque de Castellane et à la défense de la Provence. Il servit dans le comté de Nice jusqu'à la paix, et en qualité de brigadier au camp d'Aimeries en 1754, à l'armée d'Allemagne. Il fut nommé maréchal-de-camp par brevet du 20 février 1761.

Antoine-Ulysse DE SALIS DE MARSCHLINS, entra au service dans le régiment de Salis le 9 avril 1749 ; enseigne surnuméraire le 28 juin 1749 dans sa propre compagnie. Il fut reçu capitaine le 23 mai 1751 ; major en février 1758, fit en cette qualité la campagne de 1757 et les quatre suivantes en Allemagne. Il reçut le 17 septembre 1761 la commission de lieutenant-colonel, et le 12 avril 1762 celle de colonel du régiment de Salis par la résiliation de son cousin. Il fut nommé brigadier le 18 juin 1768 et inspecteur-général des Suisses et Grisons le 10 juillet 1770. Cette charge ayant été supprimée en 1772, M. le baron de Salis reçut des lettres de service presque toutes les années, pour inspecter indistinctement l'infanterie française et étrangère. Il fut nommé commandeur de l'Ordre du Mérite en 1777, Grand'Croix le 15 décembre 1782, Grand'Croix en chef, le 30 mars 1783.

95e DEMI-BRIGADE (1re FORMATION) 1794-1796

Claude GUDIN, né à Ocaux, district de Château-Chinon (Nièvre), le 22 mars 1753. Entré au 2e bataillon de la Creuse le 21 septembre 1792. Premier lieutenant-colonel le même jour; chef de la 95e demi-brigade le 26 juin 1794. Nommé chef de la 62e demi-brigade de 2e formation le 8 février 1796.

95e DEMI-BRIGADE (2e FORMATION) 1798-1803

VIENNET, chef de brigade du 21 décembre 1798 au mois de mai 1799.

Balthazard GRANDJEAN, né à Nancy le 26 janvier 1760. Soldat au 58e régiment d'infanterie le 22 janvier 1777. Caporal le 10 juin 1781. Sergent le 20 novembre 1782. Adjudant-major au 6e bataillon de la Meurthe le 22 juillet 1792. Chef de bataillon dans la 110e le 3 mai 1794. Chef de brigade le 13 juin 1795. Passé dans la 95e, par arrêté de l'inspecteur-général Dubois-Crancé, le 9 mai 1799. Nommé à l'emploi de général de brigade, le 29 août 1803.

Campagnes : Il commanda deux bataillons de grenadiers au passage du Rhin le 5 septembre 1795 et, malgré ses blessures, resta à leur tête pendant toute la bataille.

En 1796, il traversa le Rhin à Neuwied, avec une compagnie de grenadiers, sous le feu de l'ennemi, et le battit. Lors de la retraite de l'armée de Sambre-et-Meuse, à la tête d'un bataillon et de deux escadrons, il coupa toutes les communications de l'ennemi, l'attaqua avec résolution, le culbuta, lui fit 150 prisonniers et lui enleva une grande quantité de ses bagages. Différentes campagnes de l'an V a 1815. Membre de la Légion d'honneur, le 11 décembre 1803, commandant le 4 juin 1804. Retraité à Orléans; devint maire de cette ville en 1815.

95e RÉGIMENT D'INFANTERIE (1803-1815)

Baron PÉCHEUX (Marc-Nicolas-Louis), né à Bassily (Aisne). Entré au service dans le 4e bataillon de l'Aisne le 19 août 1792; capitaine des grenadiers le même jour. Promu chef de bataillon au même corps le 8 septembre 1792. Passé en cette qualité dans la 41e demi-brigade, à sa formation, le 19 février 1797. Promu au grade de chef de brigade le 7 septembre 1799. Nommé colonel au 95e régiment d'infanterie le 5 octobre 1803. Général de brigade le 23 juin 1810; général de division le 30 mai 1813. Commandeur de la Légion d'honneur le 24 novembre 1808; Grand-Officier le 23 mai 1825.

Campagnes : A fait les campagnes de 1792, 1793 et des ans II et III aux armées du Nord, des Ardennes et de Sambre-et-Meuse; celle de l'an VII, en Italie, et de 1803 à 1810 toutes les campagnes du 95e. Prisonnier de guerre à l'affaire de Mondovi le 13 novembre 1799; rentré des prisons d'Autriche le 10 novembre 1800.

ROUZIER (Pierre-François-Gabriel), né à Valenciennes (Nord), le 9 juin 1764. Entré au service comme soldat au 92e régiment le 20 avril 1784, en est sorti le 16 septembre 1789. Rentré au service des états belges, comme caporal dans la compagnie Demeurs, le 1er octobre 1789. Nommé sous-lieutenant dans la compagnie Sguenars par le général Vandermechen le 28 octobre 1789; fait lieutenant à la prise de Diest à la même compagnie, le 10 décembre 1789. Breveté capitaine par le Congrès souverain, mis au 10e régiment belge le 13 mai 1790. Nommé lieutenant-colonel au 2e régiment d'infanterie par le Comité militaire de Bruxelles le 28 décembre 1792. Confirmé dans le grade par le Conseil exécutif provisoire établi en vertu de la loi du 15 août 1792 a Paris, le 7 juin 1793. Passé au 2e bataillon de tirailleurs d'infanterie belge le 23 janvier 1794. Le bataillon a été organisé conformément au décret de la Convention du 10 novembre 1793, embrigadé ensuite dans la 13e légère le 21 décembre 1796. Nommé major à la 27e légère par arrêté du Premier Consul le 22 décembre 1803. Colonel en second par décret impérial du 31 mars 1809. Nommé colonel du 95e régiment étant à Middelbourg, par décret impérial du 12 mai 1810. Cessation de son service au 95e le 1er novembre 1813. Officier de la Légion d'honneur le 23 janvier 1811.

Campagnes : A fait les campagnes de 1792, des ans II, III, IV, V, VI, VII, VIII, IX, X, XI, XII, XIII, an XIV et 1806; était a Austerlitz; campagnes de 1807, 1808 et 1809 a la tête de Flandre.

Action d'éclat : Le 27 décembre 1796, a l'attaque des lignes de Bréda, en Hollande, a la tête de 2 compagnies de son bataillon, il prit à l'assaut le fort de Struvezande et plusieurs pièces de canon.

GARNIER (Jean-Baptiste), né a Bar-sur-Ornain (Meuse), le 13 novembre 1770. Soldat au régiment du Roi, compagnie dite Conant, le 17 novembre 1787. Sergent-major a la formation du 3e bataillon des

voltigeurs de la Meuse le 6 septembre 1791. Sous-lieutenant le 10 janvier 1793. Lieutenant le 13 janvier 1793. Adjudant-major le 20 février 1796. Capitaine adjudant-major le 18 août 1797. Capitaine aux chasseurs à pied de la Garde des Consuls, le 3 février 1804. Officier de la Légion d'honneur le 15 juin 1804. Chef de bataillon dans la 2e légion de réserve le 28 mars 1807. Major à l'armée d'Arragon à la disposition de son Excellence le Maréchal duc d'Albufera, commandant en cette qualité les 3e et 4e bataillons du 5e régiment d'infanterie légère au siège de Valence le 6 août 1811. Major au 95e régiment de ligne le 12 juillet 1812. Colonel à la suite du 1er régiment d'artillerie de marine le 9 août 1813; colonel au 93e régiment le 30 décembre 1813; colonel au 95e, n'ayant pu par les circonstances de la guerre rejoindre le 93e, dont le dépôt était à Besançon, le 26 février 1814; colonel au 79e régiment de ligne redevenu 95e, 26 août 1814. Confirmé par ordonnance du 4 octobre 1814.

Campagnes : Campagnes de 1792, 1793, ans II, III et IV, aux armées de la Moselle, Sambre-et-Meuse, et du Rhin; an V en Italie, VI et VII aux armées d'Angleterre et du Rhin; ans VIII et IX en Italie (réserve), X, XI, XII et XIII différentes armées; ans XI, 1806 et 1807 en Italie, 1808 à 1813 en Espagne, 1814 en France.

Action d'éclat : Le 25 octobre 1800, au passage du Mincio, cet officier s'est signalé par sa valeur en marchant dans le village de Pozzolo, le drapeau à la main, à la tête de la division qu'il commandait. M. Garnier a obtenu un sabre d'honneur par brevet du 18 décembre 1801.

20e DEMI-BRIGADE LÉGÈRE DE 1re FORMATION (1795-1797)

Girard (Joseph), né à Marseille le 23 mars 1763. Régiment de Hainaut le 4 août 1778. Corps royal de la marine le 30 novembre 1779. Régiment de Hainaut le 20 avril 1787. Lieutenant au 1er bataillon des fédérés marseillais le 20 juin 1792. Capitaine, compagnie des Blessés du 10 août en 1794. Chef de bataillon au 20e bataillon d'infanterie légère le 1er novembre 1795. Chef de brigade à la 20e demi-brigade d'infanterie légère le 22 décembre 1795.

Campagnes : Blessé à Paris le 10 août 1792 d'un coup de sabre sur la tempe droite; 3 campagnes à l'armée des Pyrénées orientales, le 22 septembre 1793, blessé par un coup de feu à l'épaule gauche.

Lucotte (Edme), né en 1770, entra au service comme volontaire en 1789, passa rapidement par tous les grades; fut nommé chef de brigade de la 20e au mois de juin 1797, c'est-à-dire trois mois environ avant le changement de numéro de la demi-brigade; devint général de brigade en 1799, et se couvrit de gloire à la défense d'Ancône. Il fut nommé général de division pendant la campagne d'Espagne où il suivit la fortune de Joseph Bonaparte. Mort en 1825.

20e DEMI-BRIGADE LÉGÈRE *bis* (1795-1796)

Girard (Barthélemy), né le 10 décembre 1755, a servi dans le régiment de Royal-Dragons du 12 décembre 1772 au 31 juillet 1788, dans la garde nationale de Sarreguemines du 14 juillet 1789 au 1er septembre 1791, dans le 1er bataillon de la Moselle du 1er septembre 1791 au 5 août 1792. Brigadier le 12 janvier 1781. Maréchal des logis le 13 septembre 1782. Sergent-major le 1er septembre 1791. Lieutenant le 5 août 1792. Capitaine le 10 septembre 1793. Chef de bataillon le 12 mars 1794. Chef de demi-brigade le 10 juillet 1795. Réformé à la réorganisation.

20e DEMI-BRIGADE LÉGÈRE DE 2e FORMATION (1796-1803)

Balthazard (François), né à Mutzig (Bas-Rhin), soldat au régiment de Navarre, devenu Armagnac par son dédoublement en 1777, le 17 juillet 1774. Grenadier le 19 octobre 1776. Caporal de grenadiers le 26 novembre 1784. Sergent de grenadiers le 29 mai 1786. Sergent-major le 6 novembre 1791. Sous-lieutenant le 18 mai 1792. Adjudant-major de la réserve de l'armée de Valence le 19 juin 1792. Capitaine d'une compagnie franche le 8 août 1792; passé capitaine dans le 16e bataillon d'infanterie légère le 7 août 1793; a commandé le bataillon du 29 novembre 1793 au 26 décembre 1794, époque de l'embrigadement. Chef de bataillon de la 20e demi-brigade le 17 janvier 1795. Chef de brigade à la 20e le 11 février 1796.

Campagnes : A fait des campagnes sur mer, en Amérique, Sainte-Lucie-Juvanah, Tabago, Saint-Christophe, de 1775 à 1783; 1792 à 1793, an II à an IX. Retraité en l'an XI.

LÉGION DES VOSGES (1816-1820)

Gelibert (Honoré), né à Caïlhau (Aude), le 17 mars 1770. Caporal au 1er bataillon de l'Aude le 11 novembre 1791. Lieutenant au 2e bataillon de l'Aude le 8 avril 1792. Capitaine au 2e bataillon de l'Aude le 16 juin 1793; adjoint à l'Empereur au camp de Boulogne. Chef de bataillon le 8 février 1813. Major le 19 novembre 1814. Colonel au 8e régiment de ligne le 2[illegible] 1815. [illegible] Légion des Vosges, le 25 octobre 1815. [illegible] 1821. Commandant la place de Brest [illegible] 11 juillet 18[illegible] le 26 août 1816; [illegible]

Campagnes : Des [illegible] 1792 au [illegible] 1808, 1809, 1810 et 1811 prisonnier; 181[illegible] en [illegible] de Boulogne. Hambourg et France. — [illegible] Puycerda par les Espagnols le 26 [illegible]

GROIZARD [illegible]-Armand-Ambroise), né à Paris le 2 septembre 1776. Garde de Paris, soldat le 18 juillet 1790. Caporal au 103e régiment le [illegible] novembre [illegible]. Fourrier le 15 mars 1794. Sous-lieutenant de la légion de police générale le 6 décembre 1795. Lieutenant le [illegible] septembre [illegible] capitaine, 2e légion franche le 17 octobre 1796 ; [illegible] régiment en cette qualité. Chef de bataillon au 29e régiment [illegible] septembre 1808. Major en 2e au 29e régiment d'infanterie [illegible]. Major en 1er au 12e régiment d'infanterie le 5 mai [illegible] du [illegible] léger le 6 septembre 1814. En non-activité le [illegible] colonel de la légion des Vosges le 20 janvier 1819. [illegible] novembre 1822.

[illegible] 1792, 1793, ans II, III, armée de Rhin et Moselle ; [illegible], an V, sur mer ; ans VII, VIII, IX, XIV, armée du Rhin et [illegible] 1807, armée de Naples ; 1809, armée d'Italie ; 1813, [illegible] ; 1815, en France, armée de la Loire. Chevalier de la Légion d'honneur 25 mars 1807 ; Officier 27 juillet 1809. — Coup de [illegible] à la bataille de Wagram, 10 juillet 1809.

20e RÉGIMENT D'INFANTERIE LÉGÈRE (1820-1855)

SCHNEIDER (Antoine-Virgile), né à Saar-Union (Bas-Rhin), le 22 mars 1779. Élève de l'école polytechnique le 31 janvier 1799. Lieutenant-adjoint du génie le 25 juin 1800. Lieutenant aide de camp du général Dulauloy le 28 décembre 1805. Capitaine au 115e régiment d'infanterie, a occupé plusieurs situations d'aide de camp. Chef de bataillon aide de camp du duc de Feltre le 30 octobre 1810. Major, commandant provisoirement la 17e demi-brigade le 1er juin 1812 ; en non-activité en 1814. Colonel d'état-major le 1er mars 1815. Colonel du 20e léger le 17 décembre 1820. Maréchal de camp le 22 mai 1825. Lieutenant-général le 12 août 1831. Ministre de la guerre du 12 mai 1839 au 1er mars 1840. Section de réserve le 23 mars 1847. Chevalier de la Légion d'honneur le 2 mars 1809. Officier le 25 avril 1821. Commandeur le 3 octobre 1823. Grand-Officier le 22 février 1829. Grand'Croix le 14 avril 1844. Chevalier de Saint-Louis le 7 mars 1815.

Campagnes : Prisonnier à Dantzig du 1er janvier 1814 au 1er juillet 1814 ; 1808, corps d'occupation des côtes de l'Océan ; 1809, Espagne ; 1812, 1813, grande armée ; 1815, armée du Rhin ; 1823, en Espagne ; 1828 à 1831 en Morée. — Coup de feu au pied gauche à la bataille de Saragosse, le 15 juin 1809.

GÉNEAU (Auguste-Pierre-Walbourg), né à Paris, le 4 janvier 1790. Élève de l'école militaire le 5 mai 1808. Sergent le 5 mars 1809. Sous-lieutenant au 25e régiment d'infanterie légère le 24 mars 1809. Lieutenant adjudant-major au 4e régiment de voltigeurs de la garde impériale le 17 février 1811. Capitaine aide de camp du général Mouton-Duvernet le 25 mars 1813. Chef de bataillon le 2 avril 1813. Lieutenant-colonel

au 7ᵉ régiment d'infanterie le 22 juillet 1823. Colonel au 20ᵉ léger le 23 mai 1825. Maréchal de camp le 9 janvier 1833. Lieutenant-général le 20 octobre 1845. Sénateur le 30 décembre 1852. Section de réserve le 5 janvier 1855. Décédé à Sens (Yonne) le 24 janvier 1868. Chevalier de Saint-Louis le 17 janvier 1815. Chevalier de la Légion d'honneur le 15 octobre 1814; Officier le 10 juillet 1823; Commandeur le 25 avril 1840; Grand-Officier le 24 octobre 1848. Grand'Croix de Saint-Ferdinand de Naples le 23 août 1851, etc.

Campagnes : 1809, Allemagne; 1810, 1811 et 1812, Espagne; 1813, Saxe; 1814, siège de Phalsbourg; 1815, Allemagne du Nord; 1823, Espagne; 1832, Belgique; 1850 à 1853, Rome. — Coup de feu au bas ventre, Leipzig 18 octobre 1815; coup de feu au genou gauche, Fleurus 16 juin 1815.

Alméras (Pierre-Ambroise), né le 12 février 1785, à Marvejols (Lozère). Soldat au 28ᵉ régiment d'infanterie légère le 21 avril 1806. Caporal le 21 juin 1806. Sergent le 7 février 1807. Sous-lieutenant au 22ᵉ de ligne le 26 février 1809. Lieutenant au 72ᵉ de ligne le 3 juillet 1809. Capitaine au 131ᵉ régiment le 6 mai 1811. Chef de bataillon au 23ᵉ régiment d'infanterie légère le 24 mars 1813; chef de bataillon au 15ᵉ régiment d'infanterie légère le 21 août 1814. Lieutenant-colonel le 6 septembre 1830. Colonel le 13 janvier 1833; passé au commandement de la place de Bayonne le 24 février 1835.

Campagnes : A fait les campagnes de 1806; Boulogne, 1807, 1808, 1809; Allemagne, 1811; Ile de Walckeren, 1812, et 1813 en Russie; 1814 en France (blocus d'Auxonne); 1815 grande armée; 1831 en Belgique; 1832, en Belgique. — Blessé d'un coup de biscaïen à la poitrine, le 22 mai 1809 à la bataille d'Essling. — Chevalier de la Légion d'honneur le 14 juin 1813; Officier le 28 novembre 1814. Chevalier de Saint-Louis le 16 janvier 1815.

Mireur (Joseph), né le 31 octobre 1783 à Caillau, département du Var. — Soldat au 32ᵉ régiment d'infanterie le 24 janvier 1805. Caporal le 18 juillet 1805. Sergent le 26 décembre 1805. Adjudant au 61ᵉ régiment d'infanterie le 1ᵉʳ juin 1808. Sous lieutenant le 12 avril 1809. Lieutenant le 12 août 1809. Lieutenant adjudant major le 1ᵉʳ mai 1812. Chef de bataillon le 10 août 1812. En non activité le 17 octobre 1814. Major au 5ᵉ régiment d'infanterie légère le 24 mars 1825; lieutenant-colonel le 6 septembre 1830. Colonel au 4ᵉ régiment d'infanterie le 25 février 1835; au 20ᵉ régiment d'infanterie légère le 5 mars 1835. Nommé au commandement de la place de Verdun le 20 juin 1835. Retraité le 1ᵉʳ avril 1847. Chevalier de la Légion d'honneur le 17 janvier 1815; Officier le 19 juin 1831, Chevalier de Saint-Louis le 30 octobre 1827.

Campagnes : Ans XIII et XIV grande armée; 1806, 1807, 1808 grande armée; 1809 en Allemagne; en 1810, 1811 armée d'occupation de l'Elbe, 1812 grande armée. Prisonnier de guerre à Mozaïsk du 7 septembre 1812 au 28 septembre 1814.

ALLAIN (Louis-Frédéric), né le 30 octobre 1785, à Caen. Soldat vélite aux chasseurs à pied de la garde, le 3 mai 1806. Caporal le 7 octobre 1808. Sous-lieutenant au 47e régiment d'infanterie le 17 novembre 1808. Lieutenant le 17 août 1809. Capitaine le 31 juillet 1811. Chef de bataillon au 15e de ligne le 27 juin 1823. Lieutenant-colonel au 6e de ligne le 20 décembre 1830. Colonel au 20e régiment d'infanterie légère le 27 juillet 1835. Nommé au commandement de la place de 1re classe de Brest le 7 juillet 1838. Retraité le 10 avril 1849. Chevalier de la Légion d'honneur le 25 novembre 1813; Chevalier de Saint-Ferdinand d'Espagne de 2e classe le 28 novembre 1823; Chevalier de Saint-Louis le 20 août 1824; Officier de la Légion d'honneur le 27 décembre 1830.

Campagnes : 1806, 1807, grande armée; 1808, 1809, 1810, 1811, 1812, 1813, Espagne et Portugal; 1814 Pyrénées; 1823, 1824, 1825, [illegible], 1830, 1831, Afrique.

[illegible] (Jean-Baptiste), né le 15 mars 1788 à Thionville (Moselle). [illegible] à l'école militaire de Fontainebleau le 29 novembre 1806. Sous-lieutenant au 33e régiment de ligne le 27 février 1807. Lieutenant [illegible] au 33e régiment de ligne le 8 juin 1809; lieutenant adjudant-major au 33e régiment de ligne le 1er avril 1813. En non-activité par suite de licenciement le 15 septembre 1815. Capitaine [illegible] de l'Ain devenue 1er régiment de ligne le 25 avril 1816. Chef de bataillon le 22 août 1823. Lieutenant-colonel au 5e régiment [illegible] le 9 septembre 1832. Colonel au 20e régiment d'infanterie légère le 24 août 1838. Mis à la retraite le 24 mai 1848. Chevalier de la Légion d'honneur le 21 avril 1813; Officier le 29 mars 1831; Commandeur le 22 septembre 1843. Chevalier de Saint-Louis le 21 août 1824. Chevalier de Saint-Ferdinand d'Espagne de 2e classe le 18 novembre [illegible].

Campagnes : 1807, grande armée; 1808, 1809, 1810, armée d'Allemagne; 1811, corps d'observation de l'Elbe; 1812, Russie; 1813 grande armée. Prisonnier de guerre le 30 août 1813 à Kulm, rentré en France le 10 août 1814. 1815, France; 1823, Espagne. — Deux coups de feu à la bataille de la Moskowa, le 7 septembre 1812; un coup de feu au combat de Kulm le 30 août 1813.

GRIFFON (Jacques-Bertrand), né à Saint-Jean d'Angély (Charente-Inférieure), le 14 août 1793. Entré à l'école spéciale de Saint-Cyr le 22 juin 1812. Sous-lieutenant au 153e régiment d'infanterie le 30 janvier 1813. Lieutenant au 153e régiment d'infanterie le 8 novembre 1813. Capitaine au 43e de ligne le 14 avril 1824. Chef de bataillon au 3e régiment d'infanterie le 10 juin 1839. Lieutenant-Colonel au 19e régiment de ligne le 30 avril 1844. Colonel au 20e régiment d'infanterie légère le 8 juin 1848. Nommé au commandement de la place de Lyon le 27 mai 1849. Chevalier de la Légion d'honneur le 17 mars 1815.

Campagnes : 1813, Silésie; 1814, France; 1815, Belgique.

Dehaies de Montigny (Emmanuel-Ernest), né à Chandernagor (Bengale), le 23 mars 1790. Enfant de troupe au 3e régiment de hussards le 12 avril 1802. Canonnier au 6e régiment d'artillerie à cheval au Cap de Bonne-Espérance le 13 août 1803. Sous-lieutenant au 16e régiment d'infanterie le 11 mai 1810. Lieutenant au 16e régiment d'infanterie le 14 octobre 1811. Aide de camp du général Gudin le 13 mars 1812. Capitaine au 16e régiment d'infanterie le 27 juin 1813; capitaine au 58e régiment de ligne le 1er septembre 1814. Licencié le 15 septembre 1815. Chef de bataillon au 1er régiment d'infanterie de la garde royale le 11 août 1830. Chef de bataillon au 25e régiment de ligne le 31 décembre 1830. Lieutenant-Colonel au 30e régiment de ligne le 31 décembre 1835. Colonel au 69e régiment de ligne le 11 octobre 1840. En non-activité par retrait d'emploi le 24 mai 1848. Colonel au 20e régiment d'infanterie légère le 20 juin 1849. Retraité le 17 mai 1850. Chevalier de la Légion d'honneur le 17 mars 1815; Officier le 14 janvier 1833; Commandeur le 8 octobre 1845. Chevalier de Saint-Louis le 23 mai 1815.

Campagnes : de 1803 à 1809, colonies orientales; 1810 à 1813, Arragon; en 1814, à Lyon; 1815, dans le Jura; 1823, en Espagne; 1831 à 1832, en Belgique. — Blessé d'un coup de feu à l'épaule gauche devant Lyon, le 13 mars 1814.

Labadie (Jean-Paul), né à Vic-Fézensac (Gers), le 7 juin 1795. Soldat au 2e régiment de Croates le 25 avril 1813. Caporal le 22 mai 1813. Sergent le 10 août 1813. Sous-lieutenant au [illegible] régiment d'infanterie le 6 janvier 1814. Lieutenant au [illegible] régiment d'infanterie le 27 octobre 1824. Capitaine le 22 juin 1831. Major au [illegible] régiment d'infanterie le 24 septembre 1840. Chef de bataillon au [illegible] régiment d'infanterie le 30 juin 1842. Lieutenant-Colonel au [illegible] régiment d'infanterie le 17 février 1847. Colonel au 20e régiment d'infanterie le [illegible] juin [illegible]. Général de brigade le 21 mars [illegible]. Chevalier de l'Ordre de Léopold de Belgique, chevalier de la Légion d'honneur le [illegible] avril [illegible], Officier le 8 octobre [illegible]. [illegible] le 10 mars [illegible].

Campagnes : 1812-1814, à la [illegible]; [illegible] nord; 1823, en Espagne; [illegible] en Belgique [illegible] le 5 mai [illegible].

[illegible] (Eugène-Jacques-Charles), [illegible] 12 août [illegible]. Entré à l'école militaire [illegible] novembre [illegible]. Sous-lieutenant au [illegible] régiment [illegible]. Lieutenant le [illegible] chasseurs à pied le [illegible] chasseurs à pied le [illegible] régiment d'infanterie le [illegible] juin [illegible] chasseurs à pied le [illegible] régiment d'infanterie le [illegible] d'infanterie légère le [illegible] régiment

devant Sébastopol pendant cinq mois. Colonel au 97e régiment de ligne le 11 juillet 1855. Devenu Général de division. Chevalier de la Légion d'honneur le 19 avril 1843.

Campagnes : De 1841 à 1849, en Afrique; 1850-1851, en Italie; 1852-1853, en Afrique. Débarqué le 27 janvier 1855 à Constantinople (armée d'Orient).—Blessé par une balle qui lui est entrée derrière la tête et est sortie par l'oreille, le 18 juin 1855, devant Sébastopol (Crimée).

95e RÉGIMENT D'INFANTERIE (1855-1888)

DANNER (Henry-Adolphe), né à Sarrebruck (Bas-Rhin), le 24 janvier 1807; entré à l'école militaire de Saint-Cyr le 24 novembre 1825. Caporal le 26 novembre 1826. Sergent le 31 décembre 1826. Sous-Lieutenant au 56e régiment d'infanterie le 1er octobre 1827. Lieutenant au 33e régiment d'infanterie le 16 octobre 1831. Capitaine au 56e régiment d'infanterie le 25 février 1838. Chef de bataillon au 51e régiment d'infanterie 26 octobre 1845. Lieutenant-Colonel au 34e régiment d'infanterie le 9 janvier 1852. Colonel au 95e régiment d'infanterie le 24 mars 1855. Nommé général de brigade le 12 août 1857. Section de réserve le 25 janvier 1869. Décédé à Périgueux le 12 mai 1870. Chevalier de la Légion d'honneur le 22 avril 1847; Officier le 16 juin 1855; Commandeur le 11 octobre 1859. Chevalier du Bain; décoré du Medjidié; médaille de la Valeur militaire de Sardaigne; médaille de Crimée.

Campagnes: 28 mars 1841 à 1848, en Afrique; 1851, en France; 1855 à 1856 en Orient. — Blessé à l'épaule gauche par une balle et au pied par un boulet le 7 juin 1855 devant Sébastopol. — Cité dans un rapport du gouverneur général de l'Algérie pour avoir montré de l'élan et de la vigueur dans un combat sur le *Chéliff*, le 6 mars 1843. — Deux citations à l'armée d'Orient 1855.

JOLIVET (Charles-Jean), né le 28 octobre 1814, à Paris. Soldat au 14e régiment d'infanterie légère le 1er novembre 1832. Caporal le 17 mai 1833. Caporal-fourrier le 12 septembre 1833. Sergent-fourrier le 17 janvier 1834. Sergent-Major le 21 mai 1836. Sous-Lieutenant le 14 décembre 1838. Lieutenant le 19 mai 1842. Capitaine le 27 avril 1847. Chef de bataillon au bataillon de tirailleurs indigènes de Constantine le 8 août 1851. Lieutenant-Colonel au 71e régiment d'infanterie le 29 juin 1854. Colonel au 95e régiment d'infanterie le 12 août 1857. Général de brigade le 13 août 1863. Général de division le 20 avril 1871. Admis à la retraite le 28 octobre 1879. Chevalier de la Légion d'honneur le 11 novembre 1848; Officier le 16 juillet 1853; Commandeur le 15 août 1860.

Campagnes: De 1847 à 1857, en Afrique; 23 août 1862 au 9 septembre 1863, au Mexique; 3 janvier 1864 au 15 septembre 1865 en Afrique; du 9 juillet au 28 octobre 1870 contre l'Allemagne, armée du Rhin.

Prisonnier de guerre à Metz le 29 octobre 1870, rentré de captivité le 23 mars 1871. — Blessé d'un coup de pierre à la partie supérieure de la tête au col des Ouled-Askars (Kabylie), le 11 mai 1851 ; a eu un cheval tué sous lui le même jour. — Cité à l'ordre de l'armée du Mexique du 31 décembre 1862 pour l'intelligence et la vigueur avec lesquelles il a conduit l'expédition ordonnée par le général en chef contre la ville de Tehuacan, le 21 décembre 1862.

FILHOL DE CAMAS (Armand), né à Rennes, département d'Ille-et-Villaine, le 25 octobre 1814. Entré à l'école militaire de Saint-Cyr le 20 novembre 1832. Sous-lieutenant au 15ᵉ régiment d'infanterie légère le 20 avril 1835. Lieutenant le 25 avril 1840. Capitaine le 22 novembre 1842. Chef de bataillon au 7ᵉ régiment de ligne le 13 mai 1854. Lieutenant-Colonel le 21 septembre 1855. Colonel au 95ᵉ régiment d'infanterie le 20 août 1863. Admis à la retraite le 18 mars 1865. Chevalier de la Légion d'honneur le 10 mai 1852 ; Officier le 26 mai 1856. Décoré de l'Ordre du Medjidié de 4ᵉ classe le 9 mai 1856. Médaillé de la Valeur militaire de Sardaigne le 13 mai 1857. Chevalier du Bain. Médaille du Mexique.

Campagnes : de 1839 à 1846, en Afrique ; 1851, armée de Paris ; 1854 à 1856, en Orient ; 1860 à 1863, en Italie ; 1864 à 1865, au Mexique. — Éclat de pierre à la nuque le 8 septembre 1855 à l'assaut de la tour Malakoff. — Cité à l'ordre de la division comme s'étant particulièrement distingué dans un combat contre les Modjchers le 16 mars 1854.

CARTERET-TRÉCOURT (Simon-Hubert), né à Rolampont, le 3 janvier 1821. École militaire de Saint-Cyr le 21 avril 1841. Sous-lieutenant au 56ᵉ régiment d'infanterie le 7 avril 1843. Lieutenant le 28 juillet 1848. Capitaine le 5 mai 1853. Capitaine adjudant-major le 30 mars 1855. Chef de bataillon au 1ᵉʳ régiment de zouaves le 18 juin 1859. Lieutenant-colonel au 58ᵉ de ligne le 13 août 1863. Colonel au 95ᵉ de ligne le 26 avril 1865 ; Colonel au 1ᵉʳ regiment de zouaves le 16 août 1866. Général de brigade le 2 juin 1870. Général de division le 30 septembre 1875 ; a été gouverneur de Lyon et a commandé le 14ᵉ corps d'armée. Chevalier de la Légion d'honneur le 25 janvier 1846 ; Officier le 13 mars 1861. Médaille d'Italie. Devenu Grand-Officier de la Légion d'honneur.

Campagnes : de 1843 à 1848, en Afrique ; 1851, armée de Paris ; de 1856 à 1859, en Afrique ; 1859, en Italie ; de 1859 à 1862 en Afrique. Embarqué pour le Mexique le 5 juillet 1862. — Coup de feu qui a traversé la jambe droite a sa partie supérieure en combattant les Beni-Chougrans (Afrique) le 22 octobre 1845. — Blessé d'un coup de feu au bras droit à la bataille de Magenta (Italie, le 4 juin 1859 ; éclat d'obus dans la jambe gauche dans la nuit du 6 au 7 avril 1863, à la tranchée devant Puébla (Mexique).

COUSIN (Louis), né à Faverolles, canton de Blois (Loir-et-Cher). École spéciale de Saint-Cyr le 26 mai 1839. Sous-lieutenant au 24ᵉ régiment de ligne le 1ᵉʳ octobre 1841. Lieutenant le 1ᵉʳ mars 1847.

Capitaine le 29 novembre 1849. Chef de bataillon au 2e régiment de zouaves le 17 mai 1859. Lieutenant-Colonel au 95e régiment de ligne le 7 novembre 1863; colonel le 12 août 1866. Passé au 3e grenadiers de la garde impériale le 12 mars 1870. Tué à l'ennemi le 16 août 1870. Médaillé du Mexique; Chevalier de la Légion d'honneur le 19 septembre 1860; Officier 7 juillet 1862. Officier de l'Ordre de Guadalupe le 5 août 1867. Commandeur de la Couronne de fer 8 novembre 1867.

Campagnes : 1841, 1842, 1859, 1860, 1861, en Afrique, 1861 à 1867, au Mexique.

DAVOUT D'AUERSTAEDT (Léopold-Claude-Étienne-Jules-Charles), né le 19 août 1829 à Escolives, canton de Coulanges-la-Vineuse (Yonne). École de Saint-Cyr, le 2 décembre 1847. Sous-lieutenant au 72e régiment de ligne le 1er octobre 1849. Lieutenant le 21 février 1852. Capitaine le 20 juin 1856. Chef de bataillon au 23e de ligne le 18 juin 1859, Lieutenant-Colonel au 11e de ligne le 27 décembre 1865. Colonel au 95e de ligne le 12 mars 1870. Nommé général de brigade le 24 juin 1871. Nommé général de division le 25 septembre 1877. Médaillé d'Italie; Chevalier de la Légion d'honneur le 27 décembre 1861; Officier le 5 septembre 1870; Commandeur le 20 avril 1871. Actuellement gouverneur de Lyon, commandant le 14e corps et Grand'Croix de la Légion d'honneur, 1888.

Campagnes : 1851, armée de Paris; 1854 à 1859, en Afrique; 1859, en Italie; 1870, campagne contre l'Allemagne, prisonnier de guerre le 29 octobre 1870. Rentré de captivité le 17 mars 1871.

CHOPPIN-MÉRRY (Louis-Marie-Paul), né le 13 juin 1824 à Auxerre (Yonne). École spéciale militaire le 27 novembre 1844. Sous-Lieutenant au 2e bataillon de chasseurs à pied le 1er octobre 1846. Lieutenant au 6e bataillon de chasseurs à pied le 6 décembre 1850. Capitaine au 17e bataillon de chasseurs à pied le 24 mars 1855. Chef de bataillon au 2e bataillon d'infanterie légère d'Afrique le 30 mai 1865. Lieutenant-Colonel au 38e régiment d'infanterie le 22 septembre 1870. Colonel au 29e régiment d'infanterie le 23 novembre 1870. Général de brigade à titre provisoire, État-major général de l'armée le 13 décembre 1870. Colonel au 95e régiment d'infanterie 16 septembre 1871. Non-activité par retrait d'emploi le 26 décembre 1874. Médaille d'Angleterre; médaille d'Italie. Chevalier de la Légion d'honneur le 14 septembre 1855. Médaille de la Valeur militaire de Sardaigne. Chevalier de Guadalupe du Mexique. Officier de la Légion d'honneur le 18 septembre 1869.

Campagnes : 1849 à 1850 en Italie; 1851, en France; 1854-1856, en Orient; 1859, en Italie; 1864, en Afrique; 1864-1866, au Mexique; 1870-1871, campagne contre l'Allemagne. Fait prisonnier à la bataille de Sedan le 2 septembre 1870, évadé le 15 septembre. Fait prisonnier à Orléans le 2 décembre 1870, évadé le 5. — Plaie contuse à la cuisse gauche par une balle et contusionné au ventre au siège de Sébastopol le 8 septembre 1855.

Action d'éclat : Cité à l'ordre de l'armée du Mexique le 1er septembre 1864, n° 57, pour être arrivé le premier avec sa compagnie au secours d'une compagnie du 7e de ligne attaquée à San-Antonio et pour avoir mis en complète déroute les assaillants qui étaient au nombre de 2,000 hommes.

RICHARD (Jean-Marie), né le 24 décembre 1826 à Montélimar (Drôme). École spéciale militaire le 1er novembre 1845. Sous-Lieutenant au 50e régiment d'infanterie le 1er octobre 1847. Lieutenant le 27 février 1850. Capitaine le 27 mai 1854. Adjudant-major le 30 mars 1855. Chef de bataillon au 4e régiment le 24 décembre 1866. Lieutenant-Colonel au 70e régiment le 25 septembre 1870. Colonel au 95e régiment le 29 décembre 1874. Admis à la retraite le 7 mai 1880; Chevalier de la Légion d'honneur le 31 août 1860. Medjidié de 5e classe. Médaille d'Angleterre; médaille d'Italie. Officier de la Légion d'honneur le 3 février 1880; Officier d'Académie le 3 mars 1877.

Campagnes : 1849 à 1850, en Italie; décembre 1851, France; 1853-1854, en Afrique; 1854-1855, en Orient; 1859, en Italie; 1870-1871, contre l'Allemagne. En captivité du 29 octobre 1870 au 30 mars 1871. — Coup de feu à la partie externe de la cuisse gauche à la bataille d'Inkermann le 5 novembre 1854.

NOYEZ (Marie-Paul), né le 5 mars 1829 à Mirepoix (Ariège). École spéciale militaire le 4 décembre 1847. Caporal le 3 décembre 1848. Sergent le 6 avril 1849. Sous-Lieutenant au 41e régiment de ligne le 1er octobre 1849. Lieutenant le 10 juillet 1854. Capitaine le 5 mai 1859; Capitaine adjudant-major au 80e régiment le 15 décembre 1860. Chef de bataillon au 12e régiment d'infanterie le 15 juillet 1870. Lieutenant-Colonel au 115e régiment le 8 octobre 1875. Colonel au 95e régiment d'infanterie le 15 mai 1880. Passé au 85e d'infanterie le 13 août 1880. Nommé Général de brigade le 1er juillet 1887. Valeur militaire de Sardaigne; médaille d'Italie. Chevalier de la Légion d'honneur le 26 décembre 1864.

Campagnes : 1851, en France; 1856, en Afrique; 1852-1859, en Afrique; 1859, en Italie; 1870-1871, contre l'Allemagne.

GUILLET (Jean-Clément-Gustave), né le 3 août 1829 à Paris. Sapeur au 1er régiment du génie le 30 août 1848. A l'École spéciale militaire le 9 novembre 1850. Sous-lieutenant au 1er régiment de cuirassiers le 1er octobre 1852. A l'École d'application d'état-major le 1er janvier 1853. Lieutenant d'état-major le 1er octobre 1854. Capitaine de 2e classe le 13 octobre 1856. Aide de camp des généraux Ambert et Lapérouse. Capitaine de 1re classe le 19 mai 1862. Chef d'escadron le 15 septembre 1870. Lieutenant-Colonel le 23 août 1876. Colonel du 91e de ligne le 30 novembre 1880; colonel du 95e de ligne le 17 décembre 1880. Nommé chef d'état-major du 7e corps le 3 mars 1886. Nommé général de brigade le 6 juillet 1886. Chevalier de la Légion d'honneur le 27 novembre 1863; Officier de la Légion d'honneur le

20 novembre 1872. Médaille de la Valeur militaire de Sardaigne; médaille de Notre-Dame de Guadalupe du Mexique ; médaille d'Italie; médaille du Mexique.

Campagnes : à Rome, 1854 à 1855; 1859 à 1860, en Italie; de 1863 à 1867, au Mexique; de 1870 à 1871, contre l'Allemagne.

Citations : Cité à l'ordre de la 1re division du corps expéditionnaire du Mexique le 30 novembre 1863 pour l'affaire de Maravatio. Cité à l'ordre général n° 26 du corps expéditionnaire du Mexique après l'affaire de Las Higueras le 7 janvier 1865. Cité à l'ordre du corps expéditionnaire du Mexique en date du 30 mai 1865, comme s'étant particulièrement distingué au combat de la Pazion.

MALHER (Edmond), né à Versailles le 7 octobre 1834. École spéciale militaire le 14 novembre 1853. Sous-lieutenant au 97e régiment d'infanterie le 31 janvier 1855. Lieutenant le 8 octobre 1857. Capitaine le 24 juin 1865; capitaine adjudant-major le 6 octobre 1865; capitaine le 13 juin 1866. Major au 132e régiment d'infanterie le 6 août 1874. Chef de bataillon au 106e régiment d'infanterie le 21 août 1877. Lieutenant-Colonel au 133e régiment d'infanterie le 26 avril 1881. Colonel au 95e régiment d'infanterie le 27 mars 1886. Médaille d Angleterre. Chevalier de la Légion d'honneur le 30 septembre 1857; Officier le 29 décembre 1887.

Campagnes : Orient, en 1855; Afrique de 1866 à 1874. — Coup de feu à la cuisse droite le 18 juin 1855 au siège de Sébastopol (Crimée).

COMPOSITION DU RÉGIMENT (1er JUIN 1888)

Colonel commandant le 95e de ligne : **Malher.**

Lieutenant-colonel : **Marcel.** *Major :* **Le Moniès de Sagazan.**

1er BATAILLON

Chef de bataillon : **de la Villegille.**
Adjudant-major : **Roze des Ordons.**
Médecin-aide-major : **Amiel.**

	Capitaines.	Lieutenants.	Sous-lieutenants.
1re comp.	de Christen.	Doville.	Royet.
2e —	Maurice.	Clément.	»
3e —	Périer.	André.	Moreau.
4e —	Fusin.	Duflos de St-Amand.	de Rohan-Chabot.

2e BATAILLON

Chef de bataillon : **De Jouffroy d'Abbans.**
Adjudant-major : **Carrier.**
Médecin-major de 1re classe : **Protain.**

	Capitaines.	Lieutenants.	Sous-lieutenants.
1re comp.	Jacquet.	Méry.	de Boissieu.
2e —	Mathieu.	Durand.	»
3e —	Drevaux.	de Verdalle.	Vienney.
4e —	Daras.	Quenaidit.	Braconnier.

3e BATAILLON

Chef de bataillon : **Pellefigue.**
Adjudant-major : **Moreau de Bellaing.**
Médecin-major de 2e classe : **Godin.**

	Capitaines.	Lieutenants.	Sous-lieutenants.
1re comp.	Sol	de Sèze.	»
2e —	Guillaume.	du Moiron.	de Lander.
3e —	Gassiot.	de Rosemont.	Nérand.
4e —	Poymiro.	Rouzé.	du Verne.

4e BATAILLON

Chef de bataillon : **Lemoine.**

	Capitaines.	Lieutenants.	Sous-lieutenants.
1re comp.	Lefebvre.	Bloch.	»
2e —	»	Burdeyron.	»
3e —	Colinet de la Salle.	Lecène.	»
4e —	Conte.	Montchanin.	»

SECTION HORS RANG

Cardi, *Capitaine d'habillement.* **Laburre**, *Capitaine-trésorier.* **Pernot**, *Lieutenant adjoint au trésorier.* **Séguin de Broin**, *Officier de casernement.* **Gachon**, *Chef de musique.*

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES MILITAIRES DE TOUT GRADE DU RÉGIMENT CITÉS DANS LE VOLUME

A

B

C

D

E

F

G

H

J

K

L

M

N

O

P

Q

R

S

T

V

W

Z

TABLE DES MATIÈRES

ERRATA

Page 5, ligne 19, lisez : « *Discipline et obéissance à la loi* » au lieu de : obéissance à la loi.

Page 5, ligne 20, supprimez : comme auparavant.

Page 88, lignes 3 et 13, lisez : « *Heudelet* » au lieu de Hendelet ; « *Königs berg* » au lieu de Konisberg.

Pages 165, 171 et 181 lisez : « *d'Ivoy* » au lieu de d'Ivoie.

Bourges. — Imp. Tardy-Pigelet, rue Joyeuse, 13.